
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00014119 2

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MARMONTEL.

TOME X.

MÉLANGES.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, DE L'INSTITUT ET DE LA MARINE.
RUE JACOB, N° 24.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MARMONTEL,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

NOUVELLE ÉDITION

ORNÉE DE TRENTE-HUIT GRAVURES.

TOME X.



A PARIS,

CHEZ VERDIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 25.

1819.



MÉLANGES
DE PROSE.

DISCOURS
DE MARMONTEL
A L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

Lorsqu'il y fut reçu à la place de M. de Bougainville, le jeudi, 22 décembre 1763.

Messieurs,

Lorsque des hommes qui ont éclairé leur siècle, illustré leur patrie, enrichi et consacré la langue par des ouvrages immortels, obtiennent l'honneur d'être assis parmi vous, il vous apportent leur gloire en échange de vos suffrages; et le nouveau lustre qu'ils donnent à l'académie, se joint à l'éclat qu'elle répand sur eux.

Mais le talent faible et timide qui vient se jeter dans vos bras, que vous daignez y recevoir, et

à qui vous rendez l'espoir et le courage, vous doit tout avant d'avoir rien mérité; et moins vous avez exigé de lui, plus vous avez droit d'en attendre. Ma reconnaissance envers vous, messieurs, n'est donc pas le tribut d'un moment; c'est le devoir de toute ma vie : je l'emploierai à justifier mon ambition et vos espérances. Heureux, si je pouvais adoucir vos regrets sur la perte de l'homme de lettres dont je viens occuper la place!

Dans ses écrits, comme dans ses mœurs, tout fut louable, et rien n'annonçait le vain desir d'être loué. Avec les talents qui rendent célèbre, il n'aspira qu'à l'honneur d'être utile.

Sans lui le poëme de l'anti-Lucrèce serait peut-être encore étranger parmi nous. Ce poëme, écrit en latin, était une espèce d'injure faite à notre langue par l'un des hommes qui la parlait avec le plus de grâce et de facilité. M. le cardinal de Polignac regardait la pompe et l'harmonie des vers latins, comme un avantage qu'il était dangereux de laisser à son ennemi; et pour l'attaquer, il prit les mêmes armes.

M. de Bougainville osa croire que la vérité dans tout son éclat, pouvait se passer de l'illusion; que les deux objets les plus sublimes où l'intelligence humaine pût s'élever, la religion et la nature, n'avaient pas besoin, pour nous attacher, du faible artifice des vers. A ce prestige il substitua le charme d'une prose nombreuse, et il eut soin d'y réunir la précision, la clarté, la justesse,

l'élégance et le coloris : qualités qu'il eût été peut-être impossible de concilier avec la gêne de traduire en vers un poëme qui demandait l'exactitude la plus fidèle.

Il fit plus encore, et dans la crainte d'avoir affaibli les grâces de l'original, il voulut du moins y suppléer par un nouveau degré de force et de lumière. Il donna donc à l'Anti-Lucrèce un frontispice aussi éclatant que solide, le parallèle raisonné de la doctrine d'Épicure et des anciens matérialistes, avec celle de son auteur : exposé fidèle et frappant, où l'on voit l'erreur se détruire elle-même, et tomber confondue aux pieds de la religion pour en assurer le triomphe.

Ce service rendu aux lettres lui obtint les suffrages d'une académie qui doit, messieurs, sa naissance à la vôtre, et qui soutient avec tant d'éclat la gloire de son origine; société savante et laborieuse que l'on croit voir, le flambeau à la main, errant sur les débris du monde, lutter sans cesse contre le temps, pour lui arracher la vérité qu'il s'efforce d'ensevelir.

Après avoir partagé ces travaux avec autant de succès que de zèle, M. de Bougainville fut chargé du soin d'en rédiger l'histoire. Les volumes qu'il en a donnés attestent la variété et l'étendue de ses connaissances, l'exactitude, la netteté, la facilité de son esprit, la précision et la pureté de son style.

Mais un soin plus touchant pour lui fut d'ho-

norer, par des éloges, la mémoire des hommes recommandables que la mort enlevait à sa compagnie. Et qui mieux que lui pouvait s'acquitter d'un emploi qui demande un cœur droit, un discernement juste, une plume éloquente, une ame également au-dessus des bassesses de l'envie et de celles de l'adulation?

Dans ces éloges il s'est peint lui-même : on y voit par-tout le goût du vrai, l'amour du bien, une sensibilité délicate pour le mérite et la vertu, quelquefois même la franchise d'un bon citoyen, qui, dans les grandes choses, dédaigne les petits égards; espèce de courage qu'on doit regarder comme l'héroïsme des gens de lettres.

Avec le même zèle qu'il loua les talents, il loua ceux qui les avaient aimés. Dans l'éloge qu'il a fait de M. le cardinal de Rohan, c'est la vérité qui peint la vertu, mais la vertu avec tous ses attraits, parée des grâces de l'esprit, unie à tous les dons de plaire, décorée de tout l'éclat des dignités et de la naissance, telle enfin qu'elle se montre aux hommes, quand elle veut rentrer dans tous ses droits. Je vous rappelle, messieurs, une perte sensible; mais vous en êtes dédommagés : le plus doux de vos vœux est rempli, le même nom revit dans vos fastes; les muses reposent sous le même ombrage.

Tant qu'il y aura des grands dignes de l'être, jamais les muses ne manqueront d'appui. L'amour des lettres est, de tous les goûts, le plus naturel

aux belles ames : il tient à l'amour de la gloire et à l'amour de l'humanité. Qu'on ne s'étonne donc pas de voir dans tous les siècles éclairés, et singulièrement dans le nôtre, les rois, les peuples se disputer la possession des hommes de génie. Cet honneur, que plusieurs d'entre vous, messieurs, ont si modestement reçu, est comme un droit acquis aux hommes éloquents et aux sages. La nature leur a donné l'empire de l'opinion, leur voix est celle de la renommée; et de tout le bruit qu'auront fait dans leur temps les plus belles actions des mortels, la postérité n'entendra que le témoignage des gens de lettres, placés d'âge en âge comme autant d'échos qui retentissent dans l'avenir. Ce n'est point en passant de bouche en bouche, que les faits, que les noms dignes de mémoire peuvent échapper aux outrages de la barbarie et du temps. Il faut, pour les en garantir, qu'un historien vrai les écrive, qu'un digne orateur les célèbre, qu'un poëte inspiré les chante, qu'un philosophe les apprécie. Eux seuls se soutiennent par eux-mêmes au-dessus du vaste abyme de l'oubli, et rien n'y surnage qu'avec eux et par eux.

Cette vérité, messieurs, si flatteuse pour les lettres, semble avoir frappé votre illustre fondateur. Tandis que, occupé des plus grandes vues, il repoussait la guerre au-dehors, enchaînait la discorde au-dedans, affermissait le trône de son roi, et consommait, à force de courage, de con-

stance et d'habileté, le grand dessein de ramener l'État à l'unité de pouvoir et d'obéissance; ce ministre, à qui la flatterie compare tous ceux qu'elle veut louer, comptait au nombre de ses projets celui de fonder cette académie. Il était bien juste qu'après le soin de mériter sa gloire, il n'en eût pas de plus pressant que celui de l'éterniser.

Plus le témoignage des lettres lui devait être avantageux, plus il voulut le rendre imposant; et pour donner aux talents plus d'autorité, il en fit un corps honorable. Il sentit combien il était important qu'une classe d'hommes sur la foi desquels les siècles se jugent l'un l'autre, qu'une société dispensatrice de la louange et du blâme, et qui donne ou refuse à son gré la plus belle des récompenses, la gloire et l'immortalité, eût dans sa constitution même un caractère de dignité qui lui imposât la loi d'être juste. C'est dans cette vue qu'il vous réunit; et ce fut dès-lors, messieurs, que les lettres formèrent un état dans l'ordre public; époque mémorable pour elles. Mais leur titre le plus glorieux fut la protection immédiate de nos rois accordée à l'académie.

Les muses affligées autour du tombeau de Séguier, ne savaient plus quel serait leur appui. Louis XIV les voit, les appelle, leur tend une main triomphante, et les invite à venir s'asseoir au pied du trône, à l'ombre des lauriers. Quelle faveur plus signalée! mais aussi quel en sera le prix! Je n'ai garde de vouloir honorer les lettres

aux dépens de la renommée de ce grand roi : il la mérita tout entière. Mais c'était aux lettres à la perpétuer.

En vain la nature semblait avoir exprès choisi son règne et ses États, pour y faire naître les arts et le génie dans tous les genres ; en vain ce monarque lui-même, par son discernement dans le choix des hommes, par son habileté dans l'emploi des talents, avait su mettre en valeur l'ouvrage de la nature, et en seconder les efforts ; sa mémoire l'eût suivi de près au tombeau, si les lettres ne l'en avaient sauvée. Ce roi fit fleurir l'éloquence et la poésie ; l'éloquence et la poésie le feront revivre à jamais ; et le marbre et l'airain qui nous le rappellent, seront réduits en poudre, lorsque les écrits où sa gloire est vivante feront l'entretien et l'admiration de tous les peuples de l'univers.

Oublions toutefois l'intérêt qu'ont eu les grands hommes à protéger les lettres, et n'en considérons que le charme et l'attrait. Quelle jouissance plus douce pour celui qui les encourage, que de développer les germes du génie ? La nature a-t-elle des productions plus rares ? Est-il un spectacle plus digne d'une ame élevée et sensible, que de voir la poésie animer ses tableaux, l'éloquence déployer ses ressorts, l'histoire percer la nuit des temps, la philosophie lever le voile de la nature, de nouvelles générations d'idées éclore du sein d'un petit nombre d'hommes, et se ré-

pandre dans tous les esprits? Les lettres, sous ce point de vue, peuvent-elles ne pas attacher les regards des rois, des héros et des sages?

Mais c'est à ceux mêmes qui cultivent les lettres que le commerce en est précieux. Que ne puis-je en exprimer l'avantage comme je le sens! Que ne puis-je avec tous les vrais citoyens de la république littéraire, voir ce qu'ils ont tant souhaité, la concorde étouffer l'envie! Non, ce n'est point un vœu chimérique. L'amitié, ce lien des cœurs, est des dons du ciel le plus rare : il l'est parmi les gens de lettres, comme il l'est dans tous les états. Mais le commerce, l'accord des esprits, ce goût mutuel qui les attire, ce besoin de se communiquer, ce plaisir délicat qu'ils éprouvent à s'éclairer, à s'animer l'un l'autre; cette union, dis-je, a fait, dans tous les temps, le bonheur et la gloire des lettres. Le siècle passé la vit régner parmi ses écrivains les plus célèbres. Elle est la même, et plus paisible encore, entre les premiers talents de nos jours. Plusieurs en ont goûté les charmes auprès de ce génie aimable qui manque ici à mon bonheur, auprès de cet homme universel qui m'a permis de l'appeler mon maître, lui qui dans Athènes aurait eu pour disciples les Euripides et les Xénophons. Pourquoi son exemple et le vôtre, messieurs, n'engagerait-il pas les gens de lettres à s'honorer par une heureuse intelligence? Leur gloire en dépend, leur besoin les en presse, leurs succès y sont attachés.

Je ne parle point du goût que leur commerce épure, des finesses de l'art qu'il décèle, des replis de la nature qu'il développe, des traits délicats qu'il y fait saisir; je me borne au courage, à l'émulation qu'il inspire, à l'essor qu'il fait prendre aux idées, à l'enthousiasme qu'il donne aux talents; le dirai-je? à cette espèce d'électricité que les esprits se communiquent, si-tôt que l'intérêt de l'art vient les animer et les mettre en action.

Voyez l'homme de lettres dans sa solitude: épuisé de fatigue et de veilles, plein d'inquiétudes et d'alarmes, ayant sans cesse devant les yeux un public difficile et sévère, découragé, tantôt par les difficultés de l'art, tantôt par les variations du goût, une ombre l'effraie; il se craint lui-même: s'il lui vient une lueur d'espoir, c'est un trait de présomption; il se défie de sa confiance. Livré à lui-même, il ne sent pas ses forces: il n'osera jamais tout ce qu'il peut. Qui levera le faible obstacle qui l'arrête au milieu de sa course? Qui le ramènera dans la voie, d'où peut-être il n'est éloigné que d'un pas au moment même qu'il se croit égaré? Sera-ce celui qui s'amuse des lettres? Non, mais celui qui s'en occupe. Le monde est pour un écrivain une école de bienséance, de délicatesse, de politesse et d'agrément; mais pour les coups de lumière et de force, les grandes vues, les hardis desseins, il

doit consulter ses pareils. Il les consulte; il est ranimé. L'espoir renaît, les craintes se dissipent, les difficultés s'applanissent. Ce n'est point une critique froide, minutieuse, stérile qui préside à leur examen; c'est une critique sévère, mais lumineuse et féconde en ressources : c'est peu d'éclairer, elle inspire; et quel est l'homme de lettres, messieurs, qui n'est pas redevable d'une partie de sa gloire à de telles inspirations? Combien de traits de génie ont attendu qu'une idée étrangère les fît éclore, semblables à ces feux rapides et brillants qu'une étincelle fait éclater? Qui sait ce que Racine, Despréaux, Molière et La Fontaine se devaient réciproquement?

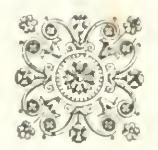
Mais ce commerce si intéressant du côté de l'esprit, peut l'être encore plus du côté de l'ame; et j'ose le dire à la gloire de mon siècle, jamais l'émulation des vertus n'a plus ennobli celle des talents; jamais des mœurs si pures n'ont honoré les lettres; jamais votre exemple n'a été mieux suivi. Et quelle épreuve n'ai-je pas faite de la sensibilité, de l'élévation d'ame qu'un homme de lettres est sûr de trouver dans ceux de son état? Qui sait mieux que moi avec quelle chaleur le fort y protége le faible; combien leur estime est solide, leur bienveillance active, leur amitié constante, et combien ce qui serait pénible et courageux pour des ames vulgaires, paraît simple et facile à ces cœurs généreux? Pardonnez-moi, messieurs.

ce retour sur moi-même. C'est peu pour moi que le souvenir de ce que je dois aux gens de lettres soit gravé au fond de mon cœur; je veux, pour le rendre immortel, qu'il soit consacré dans vos fastes.

Mais pourquoi, dans la société littéraire, voit-on les esprits se concilier, se rapprocher de plus en plus? C'est que la raison, quoi qu'on en dise, fait d'heureux progrès parmi nous; c'est qu'à mesure que les hommes s'éclairent, ils sentent mieux le besoin de s'aimer; c'est que tout se ressent de l'exemple d'un roi à qui l'orgueil est odieux, et qui ne connaît d'autre gloire que celle d'être bienfaisant et juste.

Voilà, messieurs, les héros que les muses doivent se plaire à célébrer. Malheur à elles, si elles flattaient l'ambition et la violence. C'est aux furies à s'abreuver de sang et à se baigner dans les larmes. Les muses sont filles de la paix; elles doivent aimer leur mère. Leur règne est donc celui d'un bon roi. C'est une ame sensible, équitable et modeste qu'elles aiment à contempler sur le plus beau trône de l'univers : la reconnaissance et les vœux de la terre sont le tribut qu'elles lui présentent, seul hommage digne d'un roi, qui, absolu dans sa puissance, n'a pour volonté que l'amour de l'ordre, du bien public et de la paix. Avec la force, un roi se fait craindre, et c'est un avantage que les tyrans peuvent disputer aux

héros : mais l'inébranlable empire de l'amour n'est réservé qu'à la vertu même; et si Louis en partage la gloire, ce n'est qu'avec le petit nombre de rois modérés, sages et bienfaisants, qui ont fait les délices du monde.



RÉPONSE

De Marmontel, chancelier de l'Académie française, au discours de La Harpe, lorsqu'il y fut reçu à la place de M. le duc de Saint-Aignan et de M. Colardeau, le jeudi 20 juin 1776.

Monsieur,

Vous avez à consoler l'académie de deux pertes qui lui ont été sensibles. Mais la première lui était annoncée par le temps qui ne flatte point : elle a dû l'affliger, elle n'a pas dû la surprendre. La dernière, aussi prématurée qu'elle a été funeste, a dû la frapper à-la-fois d'étonnement et de douleur.

Lorsque M. le duc de Saint-Aignan, dans son dix-neuvième lustre, a terminé sa carrière, l'académie, qui depuis cinquante ans s'honorait de le posséder, lui a donné de justes regrets ; mais pour les adoucir, elle s'est souvenue de cette longue prospérité qui l'a suivi jusqu'au tombeau. Naissance, dignités, richesses, emplois glorieux à remplir, tous ces biens que l'ambition recherche avec tant de fatigue, accumulés sans peine sur un siècle de vie, et cette vie, honora-

blement couronnée par une saine et tranquille vieillesse : tel a été le partage de M. le duc de Saint-Aignan ; et, soit qu'on pense à l'inaltérable sérénité de son ame, soit que l'on considère la pureté, le calme, la douce égalité du cours de ses longues années, c'est bien de lui que l'on peut dire ce que La Fontaine a dit du sage : *sa fin est le soir d'un beau jour.*

En jetant les yeux sur sa vie et sur la vie de son père, on voit d'abord qu'elles ont embrassé tout l'espace de trois longs règnes, les plus célèbres de la monarchie, les plus remplis de grands événements, et les plus féconds en grands hommes. Quelle ample moisson de sagesse, entre un père né sous Henri IV, et un fils mort sous Louis XVI, si l'un avait enrichi l'autre des fruits de son expérience ! Mais âgé de soixante-seize ans lorsqu'il lui donna le jour, à peine eut-il le temps de le voir naître. L'héritage de ses lumières fut donc perdu pour cet enfant. Non, messieurs, il lui fut transmis par un sage dépositaire. Ce sage, destiné à servir de guide, ou plutôt de père au duc de Saint-Aignan, était le duc de Beauvilliers son frère, né trente-deux ans avant lui, le même que Louis XIV, le plus éclairé des monarques, ou le plus heureux dans le choix des hommes, donna pour gouverneur aux enfants de son fils ; ce Beauvilliers enfin, l'ami de Fénélon, son émule en vertu, et son digne collègue dans cette éducation fameuse,

dont le duc de Bourgogne fut le prodige, et qui sera long-temps le plus parfait modèle dans l'art de former de bons rois.

L'heureuse destinée du duc de Saint-Aignan voulut encore que son enfance répondît à celle du duc de Bourgogne. Souvent admis à ses études (bonheur que tous les rois du monde auraient souhaité à leurs enfants), il allait prendre avec lui les leçons de ce génie bienfaisant, que vous avez, monsieur, dignement célébré, de ce génie à qui le ciel avait si éminemment accordé le don de rendre la vérité intéressante, la sagesse aimable, et la vertu facile.

Est-ce dans cette source que le duc de Saint-Aignan avait puisé ses lumières et ses principes? Est-ce de l'ame de Fénélon qu'avait découlé dans son ame cette piété tendre, cette égalité douce, cette aimable sérénité, cette modestie indulgente, qui composaient son caractère? Etait-ce à Fénélon que l'on devait enfin un politique sans artifice, un grand sans faste et sans orgueil, un homme de cour sans intrigue, un homme du monde si doux et d'un commerce si facile, que sa bonté faisait presque oublier l'austérité de sa vertu? Quoi qu'il en soit, M. le duc de Saint-Aignan a mérité qu'on l'ait pu croire le disciple de Fénélon; et cette opinion fait son plus grand éloge.

Mais l'inestimable avantage qu'il eut sur Fénélon lui-même, fut de n'avoir point d'ennemis.

Soit à la cour, où il s'était fait un port à l'abri des orages, auprès de cette reine auguste, dont l'estime lui tenait lieu de la plus brillante faveur; soit dans le monde, que ses mœurs accusaient, mais que sa modestie et sa candeur aimable consolaient de cette censure, jamais il n'a connu de la prospérité ni les dégoûts, ni l'amertume; et dans son rang, il est peut-être le seul homme de tout un siècle, qui, constamment heureux sans trouble, et impunément vertueux, n'ait pas même irrité l'envie. Ce n'est donc pas lui qu'il faut plaindre, monsieur: il a rempli sa destinée; et la nature a été pour lui aussi indulgente que pouvait le permettre l'inévitable nécessité de ses lois.

Mais qu'un jeune homme, à qui le ciel n'avait donné que des talents; que dis-je? à qui le ciel avait vendu si cher ces talents de l'esprit, ces facultés de l'ame, cette organisation délicate, à laquelle il devait peut-être et la vivacité brillante de son imagination, et la finesse exquise de son goût, et cette sensibilité qui, de son cœur facile et tendre, se répandait avec tant de charmes dans ses écrits; que ce jeune homme, à qui les lettres tenaient lieu de tous les biens, même de la santé; qui suspendait ses douleurs comme Orphée, digne d'en rappeler l'exemple par la douceur de ses accents; qui n'avait d'autre consolation dans ses maux, d'autre ambition, d'autre espérance, vous le savez, messieurs, que de s'as-

surer du suffrage de la postérité en méritant le vôtre; qui demandait, comme la récompense de ses veilles, si douloureuses, l'honneur d'être assis parmi vous; qui tournait ses regards mourants vers cette place qui l'attendait, et dont vous l'aviez jugé digne; que cet infortuné jeune homme vienne expirer, en vous tendant les bras, sur le seuil de ce sanctuaire, sans que l'impitoyable mort lui permette d'y pénétrer, c'est un malheur d'autant plus cruel qu'il était encore sans exemple.

Nous l'avions prévu, ce malheur, quand M. Colardeau, pâle, exténué, défaillant, se traînant à peine vers nous, semblait n'avoir quitté son lit de mort que pour venir nous demander de recevoir ses derniers soupirs. Mais nous espérions, et la voix publique encourageait notre espérance, qu'un succès qui l'avait touché vivement, contribuerait à prolonger ses jours; et quelle eût été notre joie, si la sienne eût fait ce prodige!

Vous voyez nos regrets, monsieur. Les mœurs de M. Colardeau, son aménité, sa candeur, dirai-je sa faiblesse aimable, ce défaut si intéressant lorsqu'il ne va pas jusqu'au vice, et qu'il ne tient qu'à la délicatesse d'une ame tendre, simple et docile aux mouvements de la bonté, son caractère enfin, nous attiraient vers lui. Qu'il se rendait peu de justice, qu'il nous connaissait peu nous-mêmes, quand sa modestie lui faisait craindre de n'avoir pas assez fait pour se conci-

lier nos voix! Il s'en excusait dans la lettre qu'il écrivit à l'académie, il s'en excusait sur l'état de souffrance où il languissait; et quand nous avons répondu à ses timides espérances, il nous en a fait rendre grâces comme d'une faveur; ses dernières paroles ont été pour nous l'expression de sa reconnaissance; il en a chargé son ami, comme d'une dette sacrée, dont, en expirant dans ses bras, il lui a prescrit de l'acquitter. Hélas, que n'a-t-il pu venir entendre de notre bouche quel prix il devait attacher à ses écrits, qu'il estimait si peu! Il aurait su que nous n'étions ni assez injustes, ni assez ennemis du goût, pour exiger d'une plume élégante des productions volumineuses; il aurait su que dans ses essais dramatiques nous avions reconnu le talent précieux de peindre et d'émouvoir, et singulièrement ce tour d'expression noble, facile et naturel, qui, dans les belles scènes de *Caliste*, nous rappelait la sensibilité, l'élégance et la mélodie du style enchanteur de Racine. Il aurait su que dans ses Héroïdes nous l'avions jugé digne émule des poëtes qu'il imitait; et de quels poëtes, monsieur? de Pope, du Tasse et de Quinault. Il aurait su qu'un seul ouvrage, tel que l'épître d'Héloïse, était, à nos yeux, un monument du goût et de la poésie de notre siècle, plus précieux, plus honorable, que des volumes qui n'attestent que la stérile vanité du faux bel-esprit sans talent.

L'art d'imiter était le sien par excellence. Il le sentait; non qu'il manquât de verve et de fécondité : dans son épître à M. Duhamel, où il a peint les délices de la campagne et les impressions de la nature sur une ame sensible et poétique, on a pu voir avec quelle riche abondance de couleurs il a rendu les effets de cette influence. Mais, soit que par un excès de modestie il se défiât de ses forces, soit que le travail de la création fût en effet trop pénible pour lui, ses pinceaux ne dédaignaient pas de s'exercer sur les dessins d'un autre; et alors, plus sûr de son art, tout lui semblait également possible. Ni la tristesse monotone des sombres esquisses d'Young, ni le coloris déja si pur et si brillant de la prose de Montesquieu dans un tableau digne de l'Albane, ni le charme que les vers de Quinault avaient substitué au prestige des vers du Tasse dans la peinture d'Armide, rien ne l'intimidait. Il avait fait une étude si assidue et si profonde des ressources de notre langue, et des moyens de lui donner de la souplesse et de la grâce dans ses mouvements variés, que les difficultés à vaincre étaient pour lui un nouvel avantage, et que ce qui aurait fait le désespoir d'un autre, ne présentait qu'un attrait de plus à son émulation.

Rien sans doute n'en était plus digne que le poëme de la *Jérusalem délivrée*, qu'il avait dessein de traduire en vers. Il en avait déja tracé

les premiers livres, lorsqu'il apprit que l'un de nous s'occupait du même travail. Dès ce moment il y renonça. L'homme de lettres auquel il donnait cette marque de déférence, eut beau vouloir s'y refuser; M. Colardeau, plus jaloux d'un bon procédé que d'un bon ouvrage, sortit victorieux de ce combat de générosité. Que n'a-t-il pu se renouveler à nos yeux, ce combat si honorable pour les lettres! L'un des deux traducteurs du Tasse était destiné à recevoir l'autre; et avec quelle satisfaction son ame délicate et sensible se serait déployée dans le tribut de louanges que son estime lui préparait! Le destin ne l'a pas permis. Mais à ce spectacle touchant, dont vous êtes privés, messieurs, j'en puis substituer un qui ne l'est pas moins.

M. Colardeau n'avait pas encore brûlé ce qu'il avait écrit de la traduction du Tasse. Il a craint qu'après lui, l'empressement à recueillir tous les fruits de ses veilles, ne fît oublier sa résolution; l'homme du monde qui se livrait le plus volontiers à ses amis, et avec le moins de réserve, s'en est défié pour la première fois; il a senti que le courage d'anéantir un de ses écrits serait au-dessus de leurs forces, et qu'il n'était réservé qu'à lui seul; il s'est levé mourant, et comme ranimé pour faire une action honnête, il s'est traîné hors de son lit, et de ses défaillantes mains saisissant ses papiers, il a consommé son sacrifice.

Ce trait seul nous peindrait, monsieur, une ame élevée et sensible; et telle était réellement l'ame de M. Colardeau. La délicatesse en était l'essence. Trop faible pour être violemment agité sans douleur, il chérissait les émotions douces. Il est des poëtes à qui l'aspect des majestueuses horreurs de la nature, le bruit des vagues, la chûte des torrents, le mugissement des tempêtes tiennent lieu d'inspiration; le génie de M. Colardeau était ami du calme : il se plaisait dans la solitude, mais il voulait qu'elle fût riante, ou doucement mélancolique. Le chant des oiseaux était pour lui une harmonie délicieuse; il passait des nuits à l'entendre. *Écoute*, disait-il à son ami (1), qui veillait avec lui, *écoute : que la voix du rossignol est pure! que les accents en sont mélodieux! Ainsi devraient être mes vers.* Le chantre du printemps était le seul rival dont il se permît d'être envieux. Il ne sentait point pour la gloire cette passion fougueuse, inquiète et jalouse, qui ne souffre point de partage; mais il voulait jouir en paix des faveurs qu'elle lui accordait. *La critique*, disait-il, *me fait tant de mal, que je n'aurai jamais la cruauté de l'exercer contre personne.*

Voilà, monsieur, dans un homme de lettres, un caractère intéressant; et je n'en vois qu'un qui soit digne de soutenir le parallèle : c'est ce-

(1) M. Doyen.

lui qui, avec la même honnêteté, a plus de force et de courage. Le premier se conciliera plus de bienveillance, le second plus d'estime. L'un est celui de ces esprits modérés, liants et tranquilles, qui, jouissant de tout, ne se passionnent pour rien : timides amants de la gloire, ils lui consacrent leurs loisirs, sans lui immoler leur repos ; amis paisibles de la vérité, ils lui seront fideles, mais non pas dévoués ; ils la suivront dans les sentiers applanis de l'opinion, et ils les semeront de fleurs, mais ils s'arrêteront au bord des précipices. L'autre, plus véhément, est celui des esprits jaloux de l'objet de leur culte, et qui, pleins d'amour pour les lettres et pour tout ce qui les honore, ne peuvent se résoudre à les voir profaner. Ce caractere est plus compatible qu'on ne pense avec la bonte, car il répugne à faire le mal, comme il repugne à le souffrir ; mais idolâtre des beaux-arts, enthousiaste du génie, il ose en être le vengeur, dût-il en être le martyr. Il voit une lice où les opinions luttent ensemble, les unes en faveur de la malignité, de l'ignorance et de l'envie ; les autres en faveur du mérite, et pour la défense du goût, de l'esprit et de la raison ; il croit voir le combat douteux, il s'en irrite, et il s'élance : soit qu'il espere contribuer à décider la victoire, soit qu'il veuille au moins se donner la gloire d'avoir combattu ; et ce caractere est le vôtre.

L'homme de lettres que vous remplacez, pa-

cifique, indulgent, modeste, ou du moins attentif à ne pas rendre pénible aux autres l'opinion qu'il avait de lui-même, s'était annoncé par des talents heureux, qui, sans trop alarmer l'envie, gagnaient l'estime, et quelquefois dérobaient l'admiration. Un goût pur, un esprit facile, un naturel ingénieux, faisaient de lui un écrivain charmant. Une santé languissante annonçait le peu de durée de cette fleur, qu'un souffle allait sécher, et rendait plus précieux encore l'éclat de ses couleurs et la douceur de ses parfums.

Vous êtes entré dans la carrière avec une résolution plus marquée et une ardeur plus impatiente de vous signaler; vous avez moins dissimulé une ambition et des espérances, qui, toutes justes qu'elles étaient, n'ont pas laissé que d'irriter l'amour-propre de vos rivaux.

Aussi, tandis qu'il a joui sans trouble de sa naissante renommée, avec quelle obstination ne vous a-t-on pas disputé vos succès? Nul homme n'a tous les talents; nul talent même n'est égal dans toutes ses parties; en exagérer les défauts, en dissimuler le mérite, c'est le secret de la mauvaise foi, c'est l'abrégé de l'art de nuire. A peine a-t-on voulu reconnaître dans vos écrits ce goût pur, cette raison saine, qui en écarte sévèrement et le sophisme ingénieux, et la vaine déclamation, et le précieux du langage, et les faux brillants de l'esprit. Si dans *Warvick* vous avez soutenu, par la chaleur de l'éloquence,

une action simple et rapide, on vous a reproché d'en avoir négligé l'intrigue; comme si l'objet de l'intrigue n'était pas rempli, quand l'intérêt croît d'acte en acte, et que l'émotion fait les mêmes progrès. Si dans *Mélanie* vous avez arraché des larmes, on a feint d'ignorer que la véritable action dramatique est dans les mouvements de l'ame : on n'a voulu voir dans ces scènes si vives et si déchirantes qu'un dialogue sans action; et lorsque entraîné par le charme d'un style simple sans négligence, plein sans roideur, noble sans faste, élégant presque sans parure, on était forcé malgré soi de lire et de relire ce drame attendrissant, la malignité révoltée contre un plaisir involontaire, s'en consolait, en se flattant de ne jamais voir *Mélanie* occuper le théâtre et y répandre ses douleurs. Enfin, monsieur, quoique la vanité des petits talents, blessée par votre franchise, et affligée par vos succès, ne vous trouvât rien moins que séduisant, elle vous accusait de nous avoir séduits, lorsque, tout d'une voix, nous vous décernions les couronnes de l'éloquence et de la poésie. Le public même souriait avec une maligne joie à cette foule d'ennemis obscurs, qui s'efforçaient de vous déprimer, pour vous rendre, s'ils l'avaient pu, aussi méprisable qu'eux-mêmes ; et cependant, dès qu'il y avait parmi nous une place à remplir, ce public indéfinissable se hâtait de vous désigner, et de la demander pour vous : alternative de ma-

lice et d'équité bien étrange sans doute, mais naturelle au cœur humain!

Pour nous, monsieur, sans nous *séduire*, vous nous avez intéressés, par le courage avec lequel nous vous avons vu lutter sans cesse contre le torrent de l'envie, et nous lui disons quelquefois : tu as beau vouloir le submerger ; tu ne fais qu'exercer et accroître ses forces. *Merses profundo; pulchrior evenit.*

Dans ces disputes littéraires, où vous défendiez la cause commune du goût, nous vous avons souhaité quelquefois plus de modération, jamais plus de droiture ni de sincérité. L'étude réfléchie des grands modèles, la connaissance approfondie de la saine littérature vous donnaient assez d'avantage : le sel du goût et de l'esprit n'a pas besoin d'être mêlé du sel amer de la satire. Vous avez laissé la ressource des personnalités à ces ames basses et viles que l'envieuse malignité tient à ses gages; et digne de sentir le prix des vrais talents, comme d'en partager la gloire, vous en avez été en même temps l'émule et le panégyriste. Voilà, monsieur, ce qui vous distingue et vous ennoblit à nos yeux.

Nous avons estimé en vous le zèle qui vous animait pour la défense d'un homme illustre qui vous aime, et qui vous a comme adopté. Ses ennemis sont devenus les vôtres, et ses ennemis sont nombreux. La supériorité du génie est peut-être la plus importune de toutes; et dans l'es-

pèce d'ostrascisme que l'on exerce contre ces esprits élevés qui dominent l'opinion, et qui pèse sur tout un siècle, leurs admirateurs trop ardents sont traités comme leurs complices. On eût voulu de vous peut-être une admiration muette. Monsieur, le silence est d'un lâche, quand c'est à la reconnaissance, à la justice et à la vérité que la crainte étouffe la voix. J'ose donc vous féliciter d'avoir été sincère et juste, aux dépens de votre repos. Je sais qu'on a pris ce courage pour de l'orgueil : on eût mieux aimé des bassesses; et l'on vous en aurait cruellement puni. Laissez au temps et à votre conduite le soin de votre apologie, et reposez-vous sur la force invincible du bon goût et de la raison, qui vous vengeront à leur tour.

Il y a, monsieur, deux sortes de réputations littéraires : l'une est celle qui prend sa source dans l'opinion des gens de lettres, et qui de là s'étend dans la société; l'autre est celle qui prend sa source dans ces cercles légers et sérieusement frivoles, qui, se dispersant dans le monde, y vont annoncer le talent qu'ils honorent de leur faveur. On peut comparer l'une à ces eaux vives qui coulent du sein des montagnes, et qui ne tarissent jamais. L'autre ressemble à ces eaux dormantes, qu'une pénible industrie amasse, élève et suspend à grands frais, pour leur donner un moment l'apparence d'une rapidité naturelle et d'une intarissable fécondité; mais qui, l'instant

d'après, retombent et s'écoulent avec une langueur mourante qui annonce leur épuisement.

Cette célébrité, si bruyante et si rapidement passagère, n'a pas été la vôtre, et n'a pas été celle de M. Colardeau. Vous avez recherché l'un et l'autre, non pas l'opinion de la multitude, qui rarement remonte jusqu'aux gens de lettres, mais l'opinion des gens de lettres, qui descend vers la multitude, et qui l'entraîne tôt ou tard. Ce sont vos pairs qui les premiers ont apprécié vos talents, même celui qui vous distingue, et qui, j'ose le dire, a très-peu de vrais juges, celui de bien écrire en vers.

L'art des vers, dans sa nouveauté, avait quelque chose de mystérieux. Ce problême, si compliqué, dont la solution consiste à réunir, dans une mesure prescrite, l'artifice et le naturel, l'élégance et la précision, la contrainte et la liberté, l'harmonie, et le coloris, la justesse de la pensée et de l'expression, et l'exactitude sévère de la cadence et de la rime; cet art, sans cesse déguisé sous l'apparence d'une rencontre heureuse, présentait successivement, dans la difficulté à vaincre un nouvel objet de curiosité, et dans la difficulté vaincue un nouvel objet de surprise: ainsi le prestige du vers suffisait alors et au plaisir du lecteur, et au succès du poëte.

Tout se déprise par l'habitude; et depuis que le merveilleux de cette langue nous est devenu familier, le poëte est soumis à des lois plus sé-

vères : le goût, plus froid, plus dédaigneux, ne pardonne rien au génie : on veut bien applaudir encore à l'habileté de l'artiste, mais on exige que son travail ne façonne que de l'or pur.

C'est dans ce moment d'indifférence et de sévérité que vous, monsieur, et M. Colardeau, vous avez trouvé le goût des vers; et vous avez eu tous les deux la gloire de le ranimer : vous, par une marche plus imposante, plus périodique, plus analogue à la haute éloquence, à laquelle vous avez su prêter la hardiesse des tours, le relief des images, la majesté du nombre et l'éclat des couleurs; lui, par des nuances plus douces, par une mélodie plus sensible, par une facilité de style pleine de mollesse et de grâce, sans négligence et sans langueur, où rien n'est entassé, où rien n'est inutile, où chaque mot ne tient que la place de son idée, qu'il semble de lui-même être venu remplir; l'un et l'autre enfin, par ce mérite rare de penser avant que d'écrire, de ne donner aux mots que la valeur des choses, et de ne pas amuser l'oreille sans occuper l'ame ou l'esprit.

Employez-le, monsieur, cet art de plier notre langue à tous les caractères de l'expression imitative; employez-le, non pas, comme on a fait souvent, à d'amusantes futilités, mais à rendre sensible, intéressant, aimable, attrayant pour la multitude le langage de la raison, de la vertu de la sagesse; à prêter à la vérité plus d'énergie

et plus de charme ; à répandre de plus en plus cette philosophie des gens de bien, qui n'a quoi qu'on en dise, que deux grands ennemis au monde, le fanatisme et la tyrannie, et qui n'a jamais fait d'autre mal aux hommes que de les éclairer et de les adoucir.

La vérité sage et décente n'a plus aucun risque à courir; et si elle était poursuivie, ce serait à l'ombre du trône qu'elle irait se refugier : asyle bien nouveau pour elle! Mais, si sous les bons rois, elle perd la gloire de se montrer courageuse, elle acquiert l'avantage d'être plus ingénue, et de pouvoir paraître enfin dans tout l'éclat de sa lumière. Et quelle époque, monsieur, quelle époque plus favorable pour la poésie et pour l'éloquence, que le règne d'un prince devant qui, sans ménagement et sans crainte, on peut faire l'éloge de toutes les vertus et la satire de tous les vices!



ESQUISSE
DE L'ÉLOGE
DE D'ALEMBERT,

Lue dans l'assemblée publique de l'académie française, le 25 août 1787.

Messieurs,

Le prix d'éloquence proposé pour l'éloge de M. d'Alembert, est remis encore à l'année prochaine. Les gens de lettres, jusqu'à-présent, nous ont paru intimidés par la difficulté de traiter dignement ce qu'ils regardent comme la partie éminente de cet éloge; et c'est sur quoi nous avons cru devoir les rassurer.

Ce fut sans doute pour M. d'Alembert un beau titre de gloire, que d'être mis au nombre des géomètres du premier ordre, dès l'âge de vingt-six ans. Mais sous ce rapport, il n'a pu être bien loué que par ses pareils. Toute l'éloquence d'un orateur en dirait moins que leur suffrage; et ils ont eu, pour rendre à sa mémoire ce témoignage solennel, un fidèle et digne interprète. Il suffirait donc à-présent d'énoncer, comme une vérité connue, et avouée par l'envie elle-même, la su-

périorité prématurée de M. d'Alembert dans les hautes sciences.

Mais lorsque après avoir élevé ses regards sur l'homme de génie dans les mathématiques, l'orateur les ramenerait à l'homme de lettres, et surtout à l'homme moral, quel tableau rare et intéressant n'aurait-il pas à retracer!

La vie de M. d'Alembert a eu trois époques, et il n'en est aucune qui n'ait laissé des souvenirs touchants.

Est-ce donc un sujet peu favorable à cette éloquence philosophique, dont il nous a tant de fois lui-même donné l'exemple; est-ce un sujet peu riche et peu fécond, que la destinée d'un jeune homme, qui, jeté dans la foule dès sa naissance, sans autre asyle que le sein d'une femme obscure et sensible, sans autre soutien que la force de son ame et de son génie, sait ennoblir son infortune, se voit, sans aigreur, rebuté et délaissé par la nature, ne daigne s'affliger ni se plaindre de son malheur, trouve dans l'amour du travail et les délices de l'étude le dédommagement de toutes ses disgrâces, et se dit à lui-même : La dignité de l'homme est un caractère que l'opinion n'a pas droit d'effacer; consolons-nous de ses injures, faisons-lui honte de ses mépris; j'aurai de quoi m'en venger assez, si la nature, en me refusant ce qu'elle a de plus doux, m'a permis d'acquérir ce qu'elle a de plus rare, des lumières et des vertus?

De là, messieurs, ce courage modeste avec lequel nous l'avons vu lutter, dans sa jeunesse, contre l'adversité; se placer, comme je l'ai dit, au rang des premiers hommes de l'Europe dans les mathématiques; travailler avec ses amis à élever aux sciences, aux lettres et aux arts ce vaste monument de l'Encyclopédie, le décorer d'un frontispice qui seul immortaliserait la main de son auteur; faire preuve à-la-fois d'une saine philosophie, d'une littérature exquise, d'un goût sévere et pur, et d'une supériorité déja marquée dans l'art d'écrire; multiplier, avec ses travaux, ses droits à l'estime publique; forcer la gloire à le chercher dans son humble et obscur asyle; jeter l'éclat de sa renommée aux extrémités de l'Europe, et inspirer aux souverains l'ambition de le conquérir.

Passons à la seconde époque, à celle où, attiré dans le monde, il y fit tant chérir l'homme qu'on admirait. Est-ce un tableau peu intéressant et peu digne de l'éloquence, que le développement de ce caractère, sagement libre et naturel, plein d'enjouement et de facilité, mais prudent, même dans ses saillies, mesuré dans ses hardiesses, et qui, au milieu d'une société timide esclave des convenances, se jouait avec leurs liens, sans jamais en briser aucun; de ce caractère, dont l'ingénuité avait toutes les grâces de l'enfance et toute la vigueur de la maturité; qui répandait dans tous les entretiens une gaieté vive et piquante,

une plaisanterie d'un sel exquis, une mémoire intarissable, et un fonds de philosophie, d'où jaillissaient à chaque instant des traits de force et de lumière? Qu'on l'interroge cette société dont il ne laisse, hélas! que des débris; elle dira que jamais le savoir, le bon esprit, le goût, la raison, la vertu, et tous les agréments d'un heureux naturel n'ont été plus contents de se trouver ensemble, et n'ont formé un plus parfait accord.

En cherchant un défaut parmi tant d'excellentes qualités, on a voulu le soupçonner de n'être pas assez sensible : on lui a reproché de manquer de chaleur. Non, sans doute, il n'avait, ni dans ses mœurs ni dans ses écrits, cette chaleur exaltée et factice qui altère également l'ingénuité de l'esprit et de l'ame, et qui ne laisse ni au sentiment ni à la pensée sa justesse et sa vérité. Mais ce degré de sensibilité, qui est la bonté par excellence, parce qu'elle est juste, éclairée, active, la sensibilité du sage, la chaleur de l'homme de bien, qui jamais en fut mieux doué? Il s'amusait du ridicule, traitait assez légèrement la sottise et la vanité; et l'orgueil, comme la bassesse, ne lui inspirait que du mépris. Mais qu'un abus criant, ou qu'un vice odieux vînt le frapper, ce n'était pas pour eux qu'il était froid et peu sensible; ce n'était pas pour les méchants qu'il était indulgent et bon; et cet homme, de qui l'humeur avait si peu de fiel et d'amertume, que ses amis riaient de ses colères comme de celles

d'un enfant, s'enflammait d'indignation lorsqu'il voyait l'innocent et le faible gémir sous l'oppression de l'injuste ou du fort. L'humanité avait sur lui un ascendant irrésistible. Le dirai-je? les indigents lui faisaient grâce, en n'abusant pas de sa vertueuse faiblesse. S'ils avaient été aussi indiscrets qu'ils le trouvaient compâtissant, ils l'auraient rendu indigent lui-même.

Mais c'était sur-tout dans les gens de lettres que la vue de l'infortune lui était insupportable. Qu'un malheureux jeune homme, qui annonçait des talents, vînt lui exposer sa situation; il devenait, dès ce moment, son ami, son frère, son père : il l'accueillait, le recommandait, s'occupait de lui sans relâche; son image le poursuivait, le tourmentait dans le sommeil; et il n'avait point de repos qu'il ne lui eût fait un sort plus doux. C'est à quoi lui servaient sa modique fortune, son crédit, sa célébrité, ses relations dans le monde, la confiance universelle, la faveur, l'amitié des rois; et ce que je dis là, messieurs, est peut-être attesté dans ce moment par les soupirs de quelqu'un de ceux qui m'écoutent.

Et quelle autre passion que celle de la bienfaisance, a jamais dominé son ame? L'ambition a voulu le tenter, mais a-t-elle pu le séduire? Venez, lui disait un roi couvert de gloire, venez présider aux talents que je rassemble dans ma cour, et leur distribuer mes grâces. Je veux les juger par vos yeux, les récompenser par vos mains; et quant

à vous, votre fortune sera celle de votre ami. Venez, lui disait une souveraine généreuse et puissante, venez rendre à mes peuples et à moi-même le plus grand service qu'un homme puisse rendre à une nation, à une reine, à une mère, former un grand roi dans mon fils; et comme ce bienfait n'a point de borne, je n'en mets point à ma reconnaissance : toute ma faveur vous attend, tous mes trésors vous sont ouverts.

Voilà, je crois, messieurs, pour l'éloquence. un moment assez favorable; et l'orateur, pour faire éclater la modération du sage, n'aurait pas besoin d'employer ce faste qui agrandit les petites choses. M. d'Alembert, dirait-il, avait une patrie, et dans cette patrie il avait des amis, du repos, de la liberté; il ne voulut pas d'autres biens.

L'un des liens qui le retenaient, et le plus fort de tous, après celui de l'amitié, c'était le commerce des lettres, et cette société choisie qu'il s'était formée avec tant de soin auprès d'une femme célèbre, qui elle-même en faisait les charmes. Ah! que l'orateur les recueille ces souvenirs qui nous sont encore si présents et si chers; il apprendra aux souverains ce qu'un grand prince disait lui-même (1), qu'aucun d'eux n'est assez puissant pour dédommager les gens de lettres de l'avantage de vivre ensemble, s'ils sont assez heureux pour en sentir le prix. Et qui le sentait mieux

(1) Le duc de Brunswick régnant.

que M. d'Alembert? L'académie française était pour lui comme une seconde patrie, dont la dignité, les succès, la gloire, le touchaient d'aussi près et aussi vivement que ses intérêts les plus chers.

Mais à ce vif amour des lettres, qui était l'aliment de son ame, et qui est si rare parmi les hommes voués aux sciences exactes, il ajoutait, ce qui est plus rare encore, des talents littéraires très-distingués; et ce phénomène, qui, depuis Platon jusqu'à lui, n'a eu d'exemple que dans Pascal, mériterait bien d'occuper les yeux de la philosophie et les pinceaux de l'éloquence.

Celle-ci nous dirait du moins quelle dut être dans le rival des Bernouilli, des Clairaut, des Euler, cette organisation singulière et nouvelle, cette facilité, cette rapidité, cette force de conception, cette mobilité, cette souplesse, cette prodigieuse activité de l'esprit et de l'ame, cette variété de talents et d'études, qui lui faisaient presque en même temps créer la dynamique, dénouer à l'astronomie des difficultés que Newton lui-même avait en vain essayé de résoudre, tracer d'une main libre et sûre le cours des sciences humaines, analyser le sentiment du goût et les principes de l'éloquence, peindre les caractères de vingt hommes de lettres, chacun avec le ton et la couleur de son génie et de son style, démêler dans le parallèle de nos poëtes comiques et les finesses de leur art et la manière qui les distingue; et de là, se portant sur les hauteurs

de l'éloquence, juger la chaire comme le théâtre, et prendre tour-à-tour la plume de Massillon, de Fénélon, de Fléchier, de Bossuet lui-même, pour les peindre et pour les louer.

Enfin, au bout de sa carrière, quel plus attendrissant spectacle que ce déclin de la vie d'un homme, qui, toujours simple et naturel, ne met ni ostentation ni dissimulation à soutenir sa dernière épreuve, et laisse voir ingénuement, jusqu'au dernier soupir, son caractère tel qu'il est, c'est-à-dire mêlé de force et de faiblesse, mais dont la force est de la vertu, et la faiblesse de la bonté?

Malheureux de survivre à celle dont l'amitié lui aurait adouci toutes les peines de la vieillesse, et pour laquelle il avait écrit ces vers aimables en lui envoyant son portrait :

De ma tendre amitié ce portrait est le gage :
Qu'il soit dans tous vos maux votre plus doux appui ;
Et dites quelquefois, en voyant cette image :
De tous ceux que j'aimai, qui m'aima comme lui ?

dans cet état de solitude, qui est la viduité de l'ame, il avoue que son courage ne suffit point à son malheur. Il ne va point fatiguer de son deuil ce monde impatient de tout ce qui l'attriste; mais il assemble autour de lui des amis dignes de le plaindre, et il n'a pas l'orgueil de craindre leur pitié : il sait de quel respect elle est accompagnée dans le cœur de l'homme de bien. Mais toujours ennemi du faste, il n'a pas même celui

de la douleur; et en se montrant affligé, il soulage lui-même le cœur de ses amis du poids de son affliction. *J'espère* (disait-il, en se servant de ce beau mot de son ami Voltaire) *j'espère en celui qui console.* Ce n'est plus cette gaieté vive qui lui était si naturelle, c'est une douceur qui sourit, amèrement, mais qui sourit encore; c'est ce touchant désir de plaire qui avoue le besoin d'être aimé; c'est une attention délicate et suivie de rendre sa société intéressante à ceux qui la composent, soit en y répandant ce qui, par intervalles, lui revient encore d'enjouement; soit en y jetant ces lumières dont son esprit rayonne encore, et qu'il semble verser avec plus d'abondance aux approches de son couchant.

Il y touchait; et ce frêle réseau dont la nature avait composé ses organes, ne devait pas résister long-temps aux atteintes de la douleur, de cette douleur déchirante, et d'autant plus cruelle, que ni la cause, ni le remède, ni la durée, ni le terme, ne lui en était connu.

Ici, messieurs, j'avoue que l'orateur n'aura point à vanter cette pénible et fière contenance d'un être faible et vain, qui se roidit et se met à la gêne pour l'honneur de se montrer fort. M. d'Alembert, qui de sa vie n'avait pris aucun masque, qui détestait l'hypocrisie, et sur-tout celle de la vertu, n'affecta rien, ne dissimula rien. On l'a vu s'armer de courage contre l'adversité, parce qu'il se sentait la force de la vaincre. Il est vaincu

par la douleur, et il l'avoue en gémissant. *La nature a laissé*, dit-il, *à l'être sensible et souffrant, le soulagement de la plainte :* et comme celle des affligés ne lui fut jamais importune, il ne peut se persuader que la sienne le soit, même aux indifférents. Il ne s'impose donc ni la contrainte du silence, ni celle de la solitude, et son ame cherche autour d'elle l'appui des cœurs compâtissants.

Cependant il se reprochait de trop affliger ses amis. *Pardonnez-moi*, leur disait-il, *pardonnez-moi mes impatiences. Si vous saviez quel est le tourment qui les cause!... J'ai peine à concevoir qu'un être si débile puisse tant souffrir sans mourir.* Et l'instant d'après, si l'accès de la douleur avait quelque relâche, on le voyait avec un air, je ne dis pas serein, mais où des rayons de gaieté perçaient à travers le nuage, se livrer à nos entretiens, les animer lui-même, les embellir encore; et, comme on nous dit que Socrate oubliait la ciguë pour donner ses derniers moments aux effusions de l'amitié, notre sage oubliait de même la mort inévitable et prochaine qui l'attendait. Cette mort lui fut annoncée; et du moment qu'il vit le terme de la douleur, il parut se réconcilier avec la nature, et cesser de s'en plaindre. Tant qu'il avait fallu souffrir, il avait eu besoin de consolation, d'assistance; mais pour mourir avec courage, sa propre force lui suffit. Son ame, recueillie en elle-même, semble déja s'être isolée.

et ne plus s'occuper de la triste dépouille qu'elle va laisser au tombeau. Ah! ce serait ici pour l'orateur le moment de peindre cette ame, qui, avec le calme de l'innocence et la constance de la vertu, se dispose à franchir la dernière limite du présent et de l'avenir, et va chercher la solution du grand problême de la vie.

Je n'ai fait, messieurs, qu'indiquer les traits de l'esquisse d'un grand tableau. Ce n'est pas à moi de le peindre; mais je crois en avoir dit assez pour faire voir que, sans s'étendre sur le mérite de M. d'Alembert en qualité de géomètre, ses talents littéraires, ses vertus, sa bonté, cette simplicité de mœurs si éloignée de toute jactance et de toute affectation, ce mélange de force et de faiblesse aimable, cette candeur intéressante, ces agréments si naturels de l'esprit et du caractère, cette vie, enfin cette mort, sont pour l'éloquence un sujet auquel il ne manque qu'un orateur.



LETTRE
DE MARMONTEL
A M***,
SUR LA CÉRÉMONIE DU SACRE
DE LOUIS XVI.

Reims, le 11 juin 1775.

Je n'ai su, mon ami, à quoi je m'engageais, quand j'ai promis de vous décrire la cérémonie auguste dont j'allais être le témoin. Tout ce qui n'intéresse que l'imagination peut se peindre; mais ce qui touche et pénètre l'ame, comment le retracer? Cela n'est pas possible : il faut le voir pour en jouir.

On croit se faire une assez haute idée de cette pompe solennelle, de cette fête en même temps politique et religieuse, dans laquelle, en face du ciel et de la nation, le monarque vient imprimer un caractère plus sensible et plus inviolable encore à ses devoirs et à ses droits. On se représente un jeune roi, déja connu pour vouloir le bien et pour s'en occuper sans cesse, reçu par-tout comme l'objet de l'espérance de ses peuples; on le suit des yeux sur sa route; dans les

villes, dans les campagnes, on l'entend louer et bénir. A Reims, cent mille de ses sujets l'attendent; il y paraît dans tout l'éclat de la majesté; cette multitude l'entoure et se presse autour de son char; l'air retentit sur son passage d'acclamations et de vœux : jusques-là tout est simple et juste.

On peut s'imaginer encore la cordialité des Rémois, leur empressement à remplir les devoirs de l'hospitalité, dont leur zèle passe les bornes : cette émulation louable n'est que l'effusion de la joie ; il est si naturel à l'homme heureux de désirer que tout soit heureux avec lui !

On n'est pas plus surpris de la magnificence d'une ville qui met sa gloire à recevoir son roi, à le posséder dans son sein; et quoiqu'il soit rare de voir, dans une si grande affluence, l'ordre, le calme, la police la plus tranquille et la plus sûre, l'abondance de tout, et, dans l'enivrement de la félicité publique, une vigilance si sage, que, sans gêner la liberté, elle prévient toute licence; on ne voit là qu'un bel exemple : en l'admirant on le conçoit.

Qu'est-ce donc, allez-vous me dire, qui passe la croyance et l'imagination? Est-ce la pompe même de la cérémonie? Non, mon ami : l'objet l'annonce; et bien que dans le temple le plus majestueux, décoré d'un goût sage et noble, on ait vu réuni tout ce que le trône et l'autel, la noblesse et le sacerdoce, l'église, la cour et

l'état, ont de plus respectable et de plus imposant; bien que dans cette auguste et nombreuse assemblée, un prélat jeune encore et déja distingué (1), ait osé faire entendre au roi le langage austère et sensible de la vérité courageuse, de l'humanité gémissante; ni ce prélude digne de la solennité dont il portait le caractère, ni cette solennité même, dans sa religieuse splendeur, n'auraient été l'objet de votre étonnement.

Vous auriez vu notre *bon* roi (car un seul an de règne lui a mérité ce titre), vous l'auriez vu avec cet air de simplicité qui peint la candeur de son ame, sans faste, sans ostentation, sans apparence de vaine gloire, au milieu d'une pompe si propre à éblouir, y conserver cette dignité sage qui est la décence de son rang; mais vous savez combien la vanité le blesse; il n'a fait que se ressembler.

Qu'ai-je donc à vous dire encore? ce qu'il est impossible, je le répète, d'imaginer et de décrire : l'impression soudaine et profonde qu'a faite sur tous les esprits le moment où les pairs de France, venant de placer de leurs mains et de soutenir sur la tête de Louis XVI la couronne de Charlemagne, le roi s'est montré tout-à-coup, accompagné de ce noble cortège, sur une tribune exhaussée, séparant le chœur et la nef,

(1) Monsieur l'archevèque d'Aix.

où son trône était élevé, et qu'il s'est assis sur ce trône entre sa noblesse et son peuple. Représentez-vous ce tableau.

A peine le bruit des trompettes, des cloches, de l'artillerie annonce le couronnement; les portes s'ouvrent, le peuple à flots pressés inonde cette église immense, et dans l'instant fait retentir les voûtes d'un concert de *vive le Roi!* que répète en écho la multitude des assistants dont toute l'enceinte du chœur est remplie en amphithéâtre. Ces cris, mille fois renvoyés du fond du sanctuaire au-delà du parvis, font taire les chants de l'église, absorbent le son des trompettes, couvrent le bruit des cloches et celui du canon.

C'est alors qu'un attendrissement inexprimable a saisi toute l'assemblée, et que les larmes ont coulé; c'est alors que, toutes les voix étouffées par les sanglots, un mouvement involontaire a excité des battements de mains, qui, dans l'instant sont devenus universels. Les grands, la cour, le peuple, animés du même transport, n'ont eu que la même manière de l'exprimer: l'ivresse était au comble; et ce n'a plus été qu'une alternative rapide d'acclamations et d'applaudissements. Ces marques éclatantes de joie et de tendresse ont redoublé dans le moment que les frères du roi et les princes de son sang, qui représentaient les anciens pairs laïcs, s'avançant jusqu'au pied du trône, ont reçu du roi le baiser de paix. Le vœu de la nation, pour une

concorde si précieuse, a été marqué par le plus unanime et le plus doux transport. Enfin, dans tout ce qu'on a pu entendre des hymnes de l'église, il n'y a pas un seul mot susceptible d'allusion aux vertus du roi, à l'amour de son peuple, à la prospérité de son règne, qui n'ait été saisi et relevé par des cris de *vive le Roi!*

Oublierais-je, dans ce tableau, ce qu'il y a eu de plus touchant! La reine, qui avait suivi des yeux tous les détails de la cérémonie avec le plus tendre intérêt, immobile, attentive, et respirant à peine, ne perdant pas le roi de vue un seul instant, soutenait son émotion, et se soulageait par ses larmes; mais au moment du grand éclat de l'allégresse universelle, à ce moment du plus beau triomphe qu'ait jamais décerné l'amour, l'impression a été trop forte : elle n'a pu y résister ; et obligée de sortir pour respirer, elle a perdu quelques instants du plus beau jour de sa vie. Cette scène touchante n'a fait que redoubler l'enthousiasme de l'assemblée; et quand la reine a reparu, la nation a rempli le plus cher des vœux de son roi, et l'a fait jouir à son tour de l'hommage adressé aux vertus de la reine.

Ainsi s'est passé, mon ami, ce spectacle auguste et sublime. Un Africain en a été presque aussi attendri que nous. Oui, l'envoyé de Tripoli est devenu Français dans ce moment; j'étais auprès de lui, et je l'ai vu baigné de larmes.

Le roi a été accompagné jusques à son palais

par de nouvelles acclamations. Il a paru sensiblement touché des marques d'amour de son peuple. Quel nouveau gage pour la France des soins qu'il prend de son bonheur !

Après son dîner, le roi ayant appris que le peuple assemblé aux portes du palais désirait le voir encore, a fait annoncer qu'il allait se promener dans la galerie, qui du palais conduit au vestibule de l'église. Le peuple, de lui-même, s'est rangé en deux haies sous ce portique. Le roi s'est avancé, sans garde, sans cortège, et seul avec la reine, s'est promené long-temps au milieu de la foule, se laissant toucher par les uns, prêtant l'oreille aux vœux des autres, y répondant avec bonté, s'arrêtant même avec complaisance si quelqu'un voulait lui parler, donnant à tous, par ses regards, des témoignages de son amour. Cette popularité si touchante n'a pas surpris la ville de Reims : elle lui était annoncée par une réponse du roi, lorsqu'on lui avait demandé si l'on tapisserait selon l'ancien usage, les rues par lesquelles sa majesté devait passer. *Point de tapisserie*, avait répondu le roi ; *je ne veux rien qui empêche mon peuple et moi de nous voir.*

Avouez, mon ami, que voilà un beau jour à consacrer dans l'histoire.

Je suis, etc.

DISCOURS

EN FAVEUR

DES PAYSANS DU NORD (1).

Hos sapere et solos aio benè vivere, quorum
Conspicitur nitidis fundata pecunia villis.
(HORAT. lib. 1, epist. 15.)

La tutrice de la vérité, la gardienne incorruptible des droits de la nature, la plus courageuse ennemie de l'injustice et de l'erreur, celle à qui jamais l'habitude, l'opinion, le préjugé, n'imposent, et qui ne connaît rien de sacré sur la terre

(1) Ce discours fut envoyé en 1767 à la société économique de Pétersbourg. Il a été inséré depuis dans les *Éphémérides du Citoyen*, avec cette note des éditeurs, dont on ne retranche ici que des éloges.

« La société libre économique de Pétersbourg reçut, au « mois de décembre 1766, une boîte cachetée contenant mille « ducats (un peu plus de dix mille francs, monnaie de « France), avec un billet qui laissait à la disposition de la « société l'emploi de cette somme, en la priant néanmoins « de proposer un prix pour le meilleur ouvrage sur cette « question politique fort importante dans le nord :

« *Est-il avantageux pour un État, que le paysan possède*

que le bien, le juste et le vrai; la philosophie, en un mot, a pénétré dans les climats du nord: elle y est assise sur des trônes, et sous son règne fortuné, l'humanité long-temps muette dans les chaînes du despotisme, élève enfin sa voix mal assurée encore, et prend, pour réclamer ses droits, le ton modeste et réservé du doute.

C'est la raison, l'expérience, la vérité, qu'elle interroge. Puissent-elles, pour lui répondre, faire parler ces sages éloquents dont le génie et les vertus font la gloire de notre siècle! Je n'ai pas leurs lumières, mais j'aurai leur courage, et mon zèle au moins touchera les amis de l'humanité.

Pour décider ce qui peut être avantageux à un état, déterminons d'abord quels sont ses avantages.

Les avantages d'un état, sont la solidité, la force et le bonheur de sa constitution.

« *en propre du terrain, ou qu'il ait seulement des biens meu-* « *bles? Et jusqu'où le droit du paysan, sur cette propriété,* « *devrait-il s'étendre pour l'avantage de l'État?*

« Parmi les discours qui concoururent pour le prix pro- « posé, celui qu'on va lire attira singulièrement l'attention « des juges. ..

« Sans apprécier les ménagements tirés des lieux et des « circonstances, qui firent préférer dans le temps une dis- « sertation très-inférieure pour le fonds et pour la forme, « nous croyons faire plaisir à nos lecteurs de conserver dans « ce recueil un discours plein de raison...... sur une matière « très-intéressante. »

Ces trois objets sont si étroitement liés, qu'ils rentrent souvent l'un dans l'autre. Qu'on ne soit donc pas étonné si je les confonds quelquefois.

SOLIDITÉ.

La solidité d'un état dépend de la cohérence de ses parties, et de leur repos respectif dans l'ordre où les place la loi. Or, cette union, ce repos ne peut jamais être durable qu'autant que l'état est fondé sur des lois égales et justes, et que ces lois sont affermies par le lien du bien commun.

Il est égal que la société soit d'institution volontaire ou forcée; qu'elle ait choisi sa forme, ou qu'elle l'ait reçue; qu'un peuple ait pris chez l'étranger, comme les anciens Esclavons (1), des chefs pour appaiser ses troubles domestiques, pour le gouverner au-dedans, et le protéger au-dehors; ou qu'il se soit livré à ses libérateurs par amour, par estime et par reconnaissance, comme ces mêmes Esclavons affranchis du joug des Tartares; qu'en se donnant des chefs il ait capitulé, qu'il ait fait un pacte avec eux (2), ou que sa confiance entière n'ait mis ni borne ni réserve à leur autorité suprême (3). Ces diffé-

---

(1) De Nowogorod.

(2) Comme avec le tsar Vasili.

(3) Comme avec Michaël Romanof.

rences apparentes dans ce qu'on appelle le droit n'en font aucune dans le fait. Pour subsister en paix, en bonne intelligence, et en sûreté avec elle-même, toute société n'a jamais qu'un moyen, c'est d'être telle que des hommes libres, éclairés sur leurs intérêts, aient pu la contracter ensemble, et y *trouver leur avantage* : car c'est l'accord des intérêts qui fait l'accord des volontés; et que cette condition soit expresse ou tacite, elle n'en est ni plus ni moins réelle : le serment même en est un signe superflu : sans lui elle est inviolable; et tant qu'il sera naturel aux hommes d'aimer, de chercher leur bien-être, il sera essentiel aux rois de rendre leurs peuples heureux.

Si c'est l'artifice et la fraude qui d'abord ont surpris l'aveu d'une des classes de l'état pour une convention faite à son préjudice, et si le tort est grave, s'il est injurieux, s'il est décourageant pour elle, le droit qu'elle a de réclamer contre la surprise et l'erreur est à jamais imprescriptible; il n'y a d'incertain que le temps où elle usera de ce droit.

Si c'est la force qui a fait la loi, et si la loi n'est pas équitable, le parti lésé n'y souscrit qu'autant qu'il n'est pas le plus fort. Si ce parti fait le plus grand nombre, on sera sans cesse obligé de l'affaiblir en l'opprimant; et d'empêcher qu'il ne s'éclaire sur l'iniquité de la loi, ou qu'il ne conspire contre elle.

On ne peut penser, sans frémir, que Lycurgue, en formant son aristocratie, pour assurer la supériorité du peuple roi sur le peuple esclave, permit aux citoyens la chasse des Ilotes, seul moyen d'empêcher qu'en se multipliant, ils ne devinssent redoutables (1). On sait que Rome, la superbe Rome, a tremblé devant ses esclaves, dès qu'il s'est trouvé parmi eux un Spartacus pour les commander. On sait, hélas! pour le malheur et l'opprobre éternel de l'humanité, a

(1) Plutarque a voulu nier que cette loi, qu'on appelait *criptia*, eût été faite par Lycurgue. L'usage d'aller à l'affût des Ilotes ne fut établi, dit-il, qu'après leur soulèvement en faveur des Messéniens; et il se fonde sur la douceur et la justice de Lycurgue. Mais Aristote n'hésite point à lui attribuer cette loi; et il est bien aisé de voir qu'elle lui était nécessaire. Le citoyen de Sparte, politique et guerrier, ne pouvait être, par ses lois, ni laboureur, ni artisan, il fallait donc lui attacher un peuple qui le fût pour lui. Il fallait s'assurer que ce peuple d'esclaves serait toujours plus faible que ses maîtres, et hors d'état de s'affranchir. Or le plus sûr et le seul moyen d'empêcher un peuple cultivateur de se multiplier plus qu'un peuple guerrier, c'était d'en user avec lui comme avec les bêtes sauvages; et Lycurgue était conséquent. C'est d'après le même principe, que Sparte, dans un besoin pressant, ayant armé ses esclaves, et deux mille d'entre eux ayant donné des preuves d'une extrême valeur, on les couronna de lauriers, on les promena autour des temples, et peu de jours après il se trouva qu'ils étaient tous morts, *sans qu'on eût su comment*, dit Plutarque. Au moins savait-on bien pourquoi. (*Voyez* PLUTARQ. *vie de Lycurgue;* et THUCYDIDE, *Histoire du Péloponnèse.*)

quel prix, et par quels moyens l'Europe est venue à bout de subjuguer l'Amérique.

Les efforts que l'on fait pour contenir un peuple dans la crainte, la gêne et l'asservissement, font violence à la nature; et plus l'obéissance devient pénible, plus l'autorité réprimante a besoin d'être rigoureuse (1). Ainsi le joug s'appesantit jusqu'à ce qu'il soit accablant. Alors, ou l'on obtient (déplorable succès!) que l'homme, oubliant qu'il est homme, endurci à la peine, insensible à la honte, rampe réduit au rang des bêtes; ou s'il ose se souvenir de sa dignité dégradée, s'il ose penser à ses droits, ressentir son injure et consulter ses forces, dès ce moment le nœud social est rompu, et l'état oppresseur et l'état opprimé deviennent ennemis irréconciliables. La Suisse et la Hollande ont dû leur liberté au despotisme de leurs maîtres; et par-tout la révolte est née du sein de l'oppression.

Je veux cependant qu'on ait su donner un

(1) Dans quelques États de l'Europe, le seigneur a droit de vie et de mort sur ses vassaux. Dans d'autres, ce droit seul est excepté du despotisme domestique. La loi, en livrant l'homme à l'homme, permet qu'il soit battu, meurtri de coups, pourvu qu'il n'en meure pas sur-le-champ, et qu'il lui reste assez de vie pour n'expirer que dans trois jours: cela s'appelle un adoucissement aux rigueurs de la servitude. Voilà cependant où conduit une première loi contraire à la nature.

Ruit per vetitum nefas.

frein sacré au peuple qu'on opprime, et qu'on fasse émaner du ciel ou l'injuste loi qu'on lui impose, ou le pouvoir qui l'y soumet. Dès-lors la constitution est appuyée sur la croyance : le ressort du gouvernement est dans les mains du sacerdoce; le prince en est l'esclave, et l'état dépendant. Or, qu'on me dise si c'est là une politique bien sage? si le bandeau de l'opinion ne tombe jamais de lui-même? et si jamais ceux qui l'ont mis n'ont intérêt à l'arracher (1)?

On voit donc bien que ni la force, ni l'habitude, ni l'opinion, ni tous les moyens qu'on emploie pour étayer l'édifice d'un injuste gouvernement, rien ne peut suppléer à la solidité que son poids seul lui donnerait, s'il portait sur des lois étroitement unies par le lien de l'*intérêt commun*.

Rome est pour nous un grand exemple des révolutions qu'entraîne la rupture de ce lien. Qui peut espérer jamais d'avoir un meilleur peuple à gouverner? Quelles mœurs! quelle discipline! quel zèle pour le bien public! quel dévouement à la patrie! quel respect pour les lois, que celui des Romains, sous leurs premiers consuls! D'un autre côté, quelles lois que celles qu'ils avaient puisées chez les sages de l'Orient (2)! Ce peuple en sentait tout le prix, il était digne d'être libre,

---

(1) Qu'on se rappelle combien le czar Pierre a redouté *les longues barbes*.

(2) Les lois des douze tables

il adorait sa liberté, il détestait la tyrannie. Eh bien, l'équité du sénat se démentit en un seul point; le partage des terres fut refusé au peuple; ce refus rompit tous les nœuds, tous les ressorts de la république : liberté, patrie, honneur même, tout céda au ressentiment de ce refus obstiné ; et le peuple aima mieux servir les Marius et les Carbons, qu'un sénat dont l'iniquité abusait de sa patience, et le dépouillait de ses droits.

Il s'agit ici, je l'avoue, d'un peuple cultivateur, et non d'un peuple conquérant : mais le droit de société supplée à celui de conquête. Ce droit, puisé dans la nature, est commun à toutes les classes dont l'État dut se composer pour subvenir à ses besoins. Et quelle classe lui fut jamais plus absolument nécessaire que celle des cultivateurs? Il serait donc aussi injuste que dangereux de disputer au paysan le droit d'associé, et d'associé libre.

L'égalité est de l'essence de toutes les lois sociales; l'inégalité éventuelle ne peut donc être juste qu'en vertu de la loi qui l'aura introduite. Par exemple, la loi permet de s'enrichir par des moyens qu'elle autorise, et qui sont les mêmes pour tous. De-là, quelque inégalité qui survienne dans les fortunes, la loi de la propriété ne cesse pas d'être équitable : elle n'a mis ni préférence, ni exclusion dans le droit.

Une autre loi, pour exciter l'émulation des vertus, aura proposé la noblesse, comme un prix

destiné au mérite éminent, et aux services signalés : tout excessive que paraît cette récompense héréditaire, chacun ayant droit d'y prétendre, la liberté de s'en rendre digne et de l'acquérir à ce prix fait l'égalité de la loi.

Ainsi, hors le droit de régner, que de grands intérêts ont pu rendre exclusif, l'État ne doit avoir ni dignité, ni rang absolument inaccessible à aucun ordre de citoyens.

Chez les Romains, que j'aime à citer pour exemple, tant que les vertus du sénat justifièrent son orgueil, on souffrit l'intervalle que les lois avaient mis entre la noblesse et le peuple; mais à peine les grands eurent-ils abusé de leur prérogative injuste, qu'on s'indigna de la barrière élevée entre les deux classes; et il fallut que le sénat consentît à la renverser.

L'obscur et simple citoyen veut bien n'avoir, pour ses enfants, que l'espérance la plus éloignée de les voir s'enrichir, s'élever, s'agrandir; mais toute faible et fugitive que peut être cette espérance, elle le flatte, le console, et lui fait prononcer le nom de patrie avec intérêt (1).

Mais plus le droit est naturel à l'égard du bien

---

(1) Pierre Ier, en invitant la noblesse à s'élever de grade en grade aux premiers emplois de l'État, laissa aux enfants du peuple l'espoir d'y arriver eux-mêmes par des services signalés : c'était ne pas les en exclure, et ménager entre les hommes quelque espèce d'égalité.

dont on est exclu, plus l'exclusion est révoltante; et voici le moment d'appliquer nos principes au droit qu'il s'agit d'interdire ou d'accorder au paysan.

La terre est un don solennel que la nature a fait à l'homme : y naître est pour chacun de nous un titre de possession. L'enfant n'a pas un droit plus réel et plus saint sur la mamelle de sa mère. De cet héritage commun, le *travail* a fait des biens propres : l'ordre de la société l'a voulu; l'homme l'a permis. Mais quelle classe d'hommes a jamais renoncé à sa portion de cet héritage? et quel renversement de l'ordre naturel, qu'une loi qui rendrait étranger à la terre le laboureur qui l'enrichit? Ah! donnez à cet homme brute la faculté de penser, et vous l'entendrez dire en traçant son sillon : « Les plus oisifs, les plus inu-« tiles, et souvent les plus vils des hommes, ont « droit de posséder le champ que je laboure; et « la loi l'interdit à moi, qui l'arrose de ma sueur! »

Ces réflexions, me direz-vous, ne viennent point au laboureur : content d'un modique pécule, et des biens-meubles à son usage, il vit de son salaire, et ne connaît pas mieux.

Il ne connaît pas mieux : une longue habitude le rend insensible au malheur, je le crois; mais qui vous répond que sa stupidité sera long-temps la même? Quoi! ne peut-il jamais savoir qu'il est au monde des climats où ses pareils, n'ayant pour maîtres que leur Dieu, leur prince et leurs lois,

jouissent du droit d'acquérir, et de transmettre à leurs enfants le champ qu'ils ont rendu fertile; où celui qui laboure le sol de l'étranger, peut espérer un jour de labourer le sien, de s'y élever une cabane, d'y vivre indépendant au sein de sa famille, de voir dans la prairie ajoutée à son champ par son travail et ses épargnes, ses troupeaux se multiplier, ses richesses se reproduire, et préparer à ses neveux l'aisance, le repos, peut-être le passage de leur humble et pénible état à des conditions plus douces?

Ces différences de sa destinée avec celle de ses voisins (1), seront-elles pour lui un éternel mystère? Personne n'aura-t-il jamais l'occasion de l'en instruire? Et s'il en est instruit, sera-t-il assez lâche pour ne pas en être indigné?

Un état où le peuple est frustré par la loi des premiers droits de la nature, ne peut manquer d'être sujet à de fréquentes émigrations; il n'a, pour s'en dédommager, que les acquisitions nouvelles. Or, comment peut-il attirer les étrangers dans son sein, et sur-tout des étrangers libres, s'il ne leur fait un sort plus doux qu'à ses sujets? Et combien cette préférence n'est-elle pas déna-

(1) La même nation est quelquefois mêlée d'esclaves et d'hommes libres. Les Odnodivorzi en Russie ne sont ni nobles, ni serfs. L'esclave alors, pour sentir ses droits, son injure, et l'indignité de son sort, n'a qu'à regarder à côté de lui.

turée? La patrie est une mère pour les enfants qu'elle adopte, une marâtre pour les siens! Quelle source de jalousie, de haines, de dissensions! Et où est le peuple assez abject, assez vil, assez insensible, pour supporter patiemment une pareille iniquité? se reposer sur l'inertie et l'ignorance de tout un peuple, c'est insulter le lion qui dort, parce qu'on le voit immobile.

Quant au faible adoucissement qu'on apporte au sort de ce peuple, à quoi se réduit-il? et qu'est-ce que ces biens qu'on lui permet de posséder? Des biens-meubles! les uns périssent par l'usage, les autres n'ont rien de réel, et ne sont qu'un moyen d'échange. Quel fruit peut produire l'argent dans les mains du cultivateur, supposé même qu'un maître avide lui permette d'en amasser? Il n'en connaît le prix qu'autant qu'il le dépense, ou qu'il peut le réaliser. La terre est le seul bien solide, le seul dont les fruits renaissants se perpétuent d'âge en âge, le seul où se puisse fonder l'espérance de l'avenir. Et qui le sait mieux que celui qui, tous les ans, lui fait produire et les troupeaux et les moissons, qui vit attaché à son sein et ne connaît d'autre bien qu'elle? Aussi sa seule ambition est-elle d'avoir un domaine, et quand il l'a, c'est de l'étendre. Lui interdire jusqu'à l'espérance de cette possession, c'est le réduire au sentiment de son existence actuelle, et au plus stupide abandon de tous les soins de l'avenir.

Mais le présent, me direz-vous encore, n'en est pour lui que plus tranquille : il est moins malheureux, que s'il avait à lui quelques biens fonds, dont les impôts lui rendraient la charge onéreuse.

En attendant que j'en vienne à l'article du bonheur, je réponds que ce n'est jamais par un mal, qu'un mal s'autorise, à moins qu'il n'y ait pas de milieu : mais ici ces deux maux sont-ils inévitables, et l'égale distribution d'un impôt modéré sur les biens fonds du peuple, ne concilierait-elle pas l'aisance et la propriété? On abuse de tout sans doute; mais les abus sont passagers, au lieu que les lois sont durables.

L'homme injuste mourra; mais la loi ne meurt point. L'abus ne fait haïr que l'auteur de l'abus; mais l'iniquité de la loi fait haïr la loi même, et l'État qui l'impose. Enfin la loi, lorsqu'elle est juste, est le recours de l'opprimé : mais si c'est elle qui l'opprime, quel sera son refuge? et n'est-il pas réduit à la détester en silence, ou à se révolter contre elle, s'il se lasse enfin de souffrir? Or, telle est la situation pénible, inquiète et violente où la loi de l'exclusion à la propriété des terres met la classe des paysans, la classe qui nourrit l'État, qui l'enrichit, qui le protége et au-dedans et au-dehors, qui fait sa destinée, et qui peut la changer. De-là je laisse à décider si une loi désespérante pour le peuple cultivateur est avantageuse à l'État; si avec cette loi il est sûr de lui-même; et s'il peut se croire affermi sur de solides fondements.

FORCE.

Par la solitude d'un État, j'ai entendu sa consistance, son repos, sa stabilité : par la force, j'entends une puissance active, qui tend à s'accroître elle-même, ou du moins à se garantir, et des secousses du dedans, et des attaques du dehors. Cette force consiste dans le nombre des hommes, leurs facultés, leur volonté.

On a observé que la population était par-tout en raison du bien-être et des moyens de subsister.

Plus on est sûr, et pour soi-même, et pour ceux que l'on met au jour, d'une subsistance commode, plus le désir de se reproduire a de charme et d'activité : mais plus ce désir est mêlé de trouble et d'inquiétude sur le sort des enfants à qui l'on donne l'être, plus il est faible et languissant. Ce vif et doux pressentiment des affections de la nature, cette paternité anticipée, qui nous fait chérir nos enfants, même avant qu'ils soient nés, et qui, dans l'état du bien-être, nous fait si ardemment souhaiter leur naissance, se change en répugnance à leur donner la vie, lorsque nous prévoyons qu'ils seraient malheureux.

C'est à ce découragement qu'il faut attribuer la solitude qui par-tout environne la tyrannie.

Rappelons-nous ce que fut la Grèce, et parcourons, des yeux, ces campagnes si belles si florissantes autrefois. Où sont ces peuples rois

qui les fertilisaient? Où sont ces villes si superbes? Hélas! sans les tristes débris de leurs palais et de leurs temples, le voyageur ne croirait point qu'il marche à travers leurs ruines; il ne croirait jamais que c'était là *Tempé*, là les champs de *Larisse*, là ces îles heureuses, dont les noms rappellent encore l'image de la liberté, de l'abondance et des plaisirs. Le despotisme a tout détruit, il a fait de la Grèce un pays fabuleux; et à la place de ces campagnes si peuplées et si fertiles, il a mis de vastes déserts où règnent avec lui l'effroi, la solitude et le silence. Mais, sans porter nos regards si loin, comparons l'état florissant de la Turinge, où le peuple est libre, avec le déplorable état de la Lusace, où il est serf. La nature semble à regret faire naître des esclaves; elle ne se plaît à peupler que les champs de la liberté.

Or, quoi qu'on fasse, il n'est pas possible que le peuple, exclu par la loi de la propriété du terrain, soit jamais réellement libre. Que toutes les lois se réunissent pour adoucir le tort que lui fait une seule, et pour lui assurer du moins la propriété personnelle, celle des fruits de son travail et de l'épargne de ses pères; ce plan consolant en idée ne s'exécutera jamais. La loi d'exclusion a mis tant d'intervalle entre le paysan serf et le propriétaire, elle rend l'un si dépendant de l'autre, et donne à celui-ci tant de détours secrets pour éluder les autres lois, tant de

moyens d'intimider ou de punir celui qui les réclamerait, qu'on n'osera jamais le citer devant elles : mais quand on l'oserait, comment vérifier l'abus du pouvoir domestique? Et si le despotisme est par-tout établi, si tout un empire à-la-fois retentit des gémissements du paysan foulé, dépouillé par ses maîtres, quelle digue les lois peuvent-elles former contre ce déluge de maux? Dans tous les grands d'une nation, comment réprimer, contenir l'habitude de la licence? Et si l'autorité leur impose de près, comme en Bohême, en Moravie, leur imposera-t-elle à ces longues distances, où la voix de la vérité et les plaintes de la faiblesse ont des déserts à traverser pour arriver au pied du trône?

Dans les pays même où les lois ont gardé plus d'égalité, il est encore si difficile de préserver le faible des injures du fort, de mettre un frein à la rapine, aux vexations, aux violences! quelque indépendant, quelque libre que soit le peuple des campagnes, les lois ont besoin de tant de vigilance, de vigueur et d'activité pour le sauver de l'oppression! Que serait-ce dans un État où ce peuple serait à la merci des grands; où la crainte, qui suit toujours la dépendance, ajouterait encore à la timidité qui accompagne la faiblesse; où le droit exclusif à la propriété porterait l'orgueil des richesses au plus haut degré d'arrogance; où la loi même autoriserait l'homme à méconnaître son égal; où celui-ci par sa bassesse et par son im-

bécillité, l'y autoriserait lui-même, et vivrait sous sa dépendance dans la crainte et le tremblement? Rien n'est sûr pour l'homme asservi par la nécessité de vivre; et le maître qui tous les jours a droit de le chasser du champ qui le nourrit, dispose de son existence. Que fait ce malheureux? Il cède à la dure nécessité; il se laisse enlever le fruit de son travail; il est né pour souffrir, et il souffre pour vivre; il dévore ses larmes, il étouffe les cris de sa femme et de ses enfants, et il dissimule ses maux, de peur de les accroître encore : mais en baignant de pleurs ces enfants malheureux, que la nature lui a surpris, il se reproche leur naissance; et le désir d'être encore père l'épouvante et le fait frémir.

Qu'on observe à-présent que c'est de cette classe de laboureurs découragés que doivent naître les armées; qu'on pense que l'agriculture, comme l'a dit Xénophon, est la mère de la milice; et qu'on juge combien un État s'affaiblit lorsque, par une loi injuste, il lui fait un malheur de sa fécondité.

Heureux les pays où le laboureur, satisfait du présent et sûr de l'avenir, met sa prospérité, son espoir, sa richesse, dans le nombre de ses enfants! L'État n'a pas besoin de tirer du dehors des matelots et des soldats. Les campagnes, où surabonde une jeunesse vigoureuse, lui forment des hommes robustes, patients, courageux, dociles, accoutumés d'avance aux plus rudes tra-

vaux, et, sans se dépeupler, lui donnent tous les ans ce tribut de fécondité, qui tous les ans se renouvelle.

La terre ne produit que le nombre d'hommes qu'elle peut nourrir aisément. Ainsi la population se met au niveau de la subsistance; et celle-ci, dans les campagnes, dépend de la fertilité. Or la terre n'est jamais plus fertile et plus riche que lorsque chacun a le droit d'y cultiver son propre champ : 1° parce que la seule idée de la propriété attache l'homme et qu'on n'aime rien tant que ce qui est à soi; 2° parce que l'on mesure ses avances sur le temps que l'on doit jouir; 3° parce que la terre, divisée en un plus grand nombre de possessions, en est beaucoup mieux cultivée.

La première de ces trois causes n'a pas besoin dêtre développée : c'est un sentiment naturel, une émanation de l'amour de soi-même; et plus ce sentiment est réfléchi, plus il est fort. « Cet « angle de terre est à moi; toute l'autorité des « lois, toutes les forces de l'état m'en assurent « la jouissance; tout ce qu'il produira, le tribut « prélevé, m'appartient, n'appartient qu'à moi : « j'y vivrai, j'y mourrai tranquille, avec l'infail- « lible assurance de le laisser à mes enfants, « sans que l'usurpateur avide ose leur disputer « le champ que leur père aura cultivé, ni le toit « qui les a vus naître, et qui m'aura vu mourir. » Voilà de quoi passionner l'ame du cultivateur, et lui donner pour le travail un goût, une ardeur

inconnue à ce laboureur mercenaire qui, semblable au bœuf attelé au joug, et compagnon de ses taureaux dans le sillon de l'étranger, s'y traîne courbé sous le poids d'une éternelle dépendance.

Si toutefois la concession d'une jouissance précaire lui fait faire quelques efforts, il les mesure au temps qui lui reste à jouir; et si ce temps est incertain, s'il dépend des caprices d'un pouvoir arbitraire, il regrette comme perdus et les soins et les frais qu'il met à la culture d'un fonds qui tous les jours peut lui être enlevé.

Une des causes qui ont rendu l'agriculture si florissante en Angleterre, c'est la longue possession que le bail assure aux fermiers (1). En France, le terme plus court ne laisse point assez d'espace au laboureur; et cette seule différence, si l'on n'a soin d'y remédier, assure l'avantage à la culture anglaise. Quel est, à plus forte raison, l'effet de la propriété? Quel encouragement, quelle émulation elle répand dans les campagnes! C'est alors qu'on n'épargne rien parce qu'on ne hasarde rien, un fermier peut semer, un propriétaire plante. L'un cherche une terre fertile pour l'épuiser et s'enrichir; l'autre s'attache même à une terre ingrate : il l'engraisse, il la fertilise,

(1) Il en est de même sur le Bas-Rhin; et la plus grande prospérité de l'agriculture s'en est suivie. Il n'est point rare de voir, au pays de Cologne, une famille de fermiers depuis un siècle sur la même cense.

il lui confie des avances qu'elle rendra, non pas à lui, mais, après lui, à ses enfants; il voit en elle leur richesse : il a peu de temps à jouir de cette grange qu'il élève, il ne se délassera point sous ces arbres qu'il a plantés; mais il se voit renaître, il espère revivre dans ceux qui les posséderont.

Le plus grand encouragement de l'agriculture, comme de la population, est donc la propriété du terrein accordée au cultivateur; et aux raisons que j'en ai données se joint encore celle-ci, que par-tout où le paysan sera exclu du droit de posséder les fonds, les fruits même seront pour lui une possession douteuse; et ce sera le coup mortel pour la population et pour l'agriculture.

La seule incertitude de l'impôt arbitraire, partout où il est établi, rebute les cultivateurs, et leur fait préférer une indigence oisive à un travail dont le produit ne leur serait pas assuré. Combien plus désolant serait encore pour eux un despotisme domestique, toujours prêt à les dépouiller, toujours sûr d'échapper aux lois qui les protégent? «Pour qui travaillons-nous? et que « nous servirait d'épargner, d'amasser du bien ? « Le ravisseur attend sa proie. Le peu que nous « aurions nous serait enlevé. » A cette pensée accablante ils abandonnent la charrue, ou se traînent languissamment au bout d'un pénible sillon. Donnez-leur un maître équitable et doux ; ce ne

sera pour eux encore qu'un soulagement passager. Demain ce bon maître, en mourant, va leur laisser, dans son fils impatient de jouir, un dissipateur avide, un impitoyable oppresseur. Ainsi jamais le présent ne leur répond de l'avenir.

Enfin, toutes choses égales, moins on a de terrein, et mieux on le cultive, dès qu'on est sûr qu'il est à soi : le besoin qu'on a d'en tirer sa subsistance est un aiguillon; l'espoir d'en tirer son aisance, et quelque moyen d'agrandir son héritage, est un nouvel attrait pour l'industrie et le travail. Aussi ne voit-on les prodiges de la culture et de l'abondance, que dans les campagnes divisées entre une foule de possesseurs. C'est là qu'on voit aussi la population dans le plus haut degré possible.

Plus les limites des champs s'étendent, plus les hameaux deviennent rares, et de vastes possessions ne sont que de vastes déserts. Ce n'est pas qu'elles soient stériles; mais un fermier occupe seul un fonds, qui, partagé, nourrirait cent familles. Le seigneur tient à son service une foule d'hommes oisifs; et les fruits des campagnes vont nourrir dans les villes des attelages, des valets, des complaisants, et des artistes, en pure perte pour l'État.

J'ai entendu dire souvent que les riches propriétaires ont plus de moyens de donner à leur fonds toute sa valeur.

Ils ont plus de moyens; mais ils n'en usent

pas. L'opulence est presque toujours dissipatrice ou négligente : elle dédaigne les détails d'une culture économique, et sacrifie l'utilité à l'agrément et à l'ostentation. De-là ces immenses enclos que le luxe condamne à la stérilité, et qui, pour les plaisirs d'un homme, privent de l'existence un peuple qui naîtrait pour les cultiver. Il n'en est pas ainsi des terres partagées entre le peuple des campagnes. Ce n'est point autour des hameaux, où chaque famille est nourrie des fruits de son verger, du lait de son troupeau, et du blé de son champ; ce n'est point là qu'on voit la terre méprisée rester oisive sous le sable, ou sous des tapis de gazon.

A moins que le peuple ne soit foulé, ce qui n'est point inévitable, et qu'on ne lui ôte absolument la faculté de subvenir aux frais d'une bonne culture, l'ingénieuse nécessité lui fait inventer des moyens de tirer, du peu qu'il possède, des ressources auxquelles un despote opulent ne daigne pas même penser.

Ainsi la terre produit davantage, tandis que les hommes dépensent moins : nouvelle raison pour qu'il en naisse et qu'il en vive un plus grand nombre lorsque les fruits de la culture sont consommés dans les campagnes, que lorsqu'ils passent dans les villes par les mains des grands possesseurs.

Que l'on compare la profusion, la prodigalité du luxe, ses dissipations, ses dégâts, avec l'éco-

nomie et la frugalité rustique, et qu'à ce calcul on ajoute cette multitude d'animaux domestiques dont un luxe insensé nourrit l'oisiveté, et qui, dans l'enceinte des villes, tiennent la place d'autant d'hommes dont ils dévorent la substance; on sentira combien l'état gagnerait à laisser les champs se peupler de cultivateurs et de consommateurs des fruits de la culture.

A l'avantage du plus grand nombre d'hommes qui décide en faveur du partage des terres, se joint celui de l'espèce, beaucoup meilleure à tous égards dans les campagnes que dans les villes; et cet avantage est encore plus important que celui du nombre : car ce ne sont jamais des hommes sédentaires et amollis par le repos, qui font la force de l'État; et l'on distinguera toujours dans les travaux, dans les combats, et surtout dans la discipline, l'homme docile et fort, tiré de la charrue, de l'homme énervé, dissolu, qu'on a pris à l'ombre des murs.

La richesse d'un État fait partie de sa force, et la richesse des campagnes fait la richesse de l'état. Toutes les mines du Mexique et du Pérou ne tiennent pas lieu à l'Espagne de sa culture négligée; et l'Angleterre est beaucoup moins puissante par son commerce que par sa fertilité. Or, les campagnes, divisées en petites propriétés, sont plus riches que les campagnes qui forment de vastes domaines : la preuve en est dans les produits plus abondants de la culture :

donc l'État s'affaiblit encore à cet égard, en s'opposant au seul moyen de diviser les possessions.

Dans les campagnes, plus il y a de riches et moins il y a de richesse. Ce paradoxe en apparence devient une vérité simple, dès que l'on met dans la balance la somme des facultés. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à supposer que l'impôt se lève en nature comme la dîme de Vauban; le nombre des gerbes levées dans l'une et dans l'autre culture, fera voir laquelle des deux donne réellement le plus de facultés et de ressources à l'État.

Je ne suivrai point ici les autres branches de l'industrie dont l'esclavage est la mort. Mon sujet me borne lui-même aux produits de l'agriculture; et il me suffit d'avoir démontré que dans l'état de liberté et de propriété universelle, ils sont infiniment plus grands, plus utilement employés.

Mais ni les facultés du peuple des campagnes, ni l'avantage de son affluence, ni celui de son naturel, ne feraient la force publique, si la volonté n'y était pas.

Il reste donc à examiner dans lequel de nos deux systèmes le peuple des campagnes doit naturellement être le plus fidèle, le plus affectionné, le plus dévoué à l'État, ou lorsqu'on l'y laisse jouir de tous ses droits de sujet libre, ou lorsque les lois l'ont exclu de l'un des plus chers de ces

droits. Exposer la question, c'est presque la résoudre.

La force publique est dans un État la puissance exécutrice de la volonté publique. Son plus haut degré d'énergie, c'est donc lorsque, les volontés tendant toutes au même but, toutes les forces s'y dirigent C'est ce que l'on voit, par exemple, lorsqu'il s'agit du salut commun : alors l'égalité, l'unité d'intérêt donne la même impulsion à toutes les volontés, et réunit toutes les forces. Si, au contraire, ce qu'on appelle le bien public n'est que le bien d'un seul, ou que le bien d'un petit nombre; s'il est indifférent, s'il est contraire au bien de tout le reste de l'État; la volonté publique n'est plus le vœu de tous, la force de l'état n'est plus le concours de toutes les forces.

On veut qu'un peuple s'intéresse au maintien de l'ordre établi, à la grandeur, à la prospérité, à la durée de l'État! Mais si cet ordre n'est pour lui que le renversement des lois de la nature et des droits de l'humanité; si dans la grandeur de l'État il ne voit pour lui que la honte de servir des maîtres plus fiers, et que l'appesantissement du joug dont ces maîtres l'accablent; si de cette prospérité, à laquelle on veut qu'il s'immole, il ne lui revient ni repos, ni aisance, ni liberté; si pour lui le plus grand des maux, c'est la durée de cet État même, où il n'éprouve qu'amertume, qu'humiliation et que souffrance; quelle volonté, quelle ardeur peut-il avoir à le servir?

N'exagérons rien cependant, et bornons-nous au fait tel qu'on nous le propose, savoir, qu'un peuple soit exclu de la propriété des biens-fonds. Je dis que cette exclusion, ne fût-elle suivie d'aucune autre injustice, ce que je ne crois pas possible; en cela seul qu'elle rend l'homme étranger à la république, elle le rend indifférent à l'existence de l'État. On l'y nourrit pour le travail, dans l'humiliation, l'indigence; et en quel lieu du monde ne trouverait-il pas un sort pareil, un sort plus doux? Quelle condition plus dure lui imposerait un ennemi? Que tout s'écroule et se renverse, que peut-il jamais lui arriver de plus triste et de plus cruel, que de se voir ravir jusqu'à l'espérance d'avoir sur la terre un espace libre pour reposer et pour mourir? Aimera-t-il, défendra-t-il comme ses foyers, et comme sa patrie, un lieu d'esclavage et d'exil, où il ne pourra jamais dire : Le point que j'occupe est à moi?

L'artifice et la violence ont trouvé le moyen de faire agir les hommes contre leurs intérêts, ou sans autre intérêt que de fuir la peine attachée au crime de désobéir. La religion est venue au secours de la politique; l'habitude à l'appui de l'institution; l'ame, avec le temps, s'est pliée à une obéissance aveugle, et cette attitude contrainte est devenue enfin comme son état naturel. C'est ainsi qu'on a vu des armées d'esclaves suivre leurs maîtres aux combats, avec une intrépidité qui fait honte à des peuples libres : mais

comme leur courage est sans enthousiasme, il est presque aussi sans ardeur : ferme et passif, il n'a pour lui qu'une immobile résistance; il serait trop redoutable, s'il était plus animé. Toutefois, c'est moins la chaleur que la lumière qui lui manque : il est aveugle, et par-là dangereux pour la puissance qui l'emploie : c'est ici l'objet important.

Un homme qui sert son pays parce qu'il l'aime, qu'il est heureux, ou qu'il espère au moins de l'être; parce qu'il ne voit dans les lois ni exclusion, ni préférence qui l'empêche de se flatter qu'il participe au bien public; parce qu'au destin de l'État il croit voir attaché le sort de sa famille, le sien, celui de ses amis; cet homme, dis-je, est éclairé dans son zèle et dans son courage : il peut, sans être absurde, aimer dans sa patrie une mère qui le chérit; et cet amour, porté jusqu'à l'héroïsme, peut se dégager à la fin de tout intérêt personnel; il peut passer dans tous les cœurs, devenir la vertu du peuple; et plus ce peuple est courageux, plus l'État doit compter sur lui.

Mais le soldat qui n'obéit que parce qu'un chef lui commande, obéira sans discernement à qui osera lui commander. Étranger à tous les partis, tous les partis lui sont égaux. Semblable au canon d'un rempart que l'on tourne contre la place, et qui, dès ce moment, foudroie les assiégés qu'il défendait, une armée que rien n'attache à la cou-

stitution présente, la défend aujourd'hui, l'attaquera demain, suivant l'impulsion ou la direction du moment.

On compte sur un faux instinct d'attachement, d'obéissance; mais quoi que l'on ait fait pour étouffer dans l'homme le sentiment de ce qui lui est dû, la nature n'est qu'assoupie, un seul cri la peut réveiller.

Qu'au milieu de ce peuple stupide et vaillant, qui va combattre sans savoir pourquoi, tout-à-coup il s'élève un chef assez ambitieux et assez téméraire pour lui dire : « Arrêtez, reconnaissez « vos droits et le digne emploi de vos forces. La « terre qui vous a vus naître vous a répudiés : les lois « vous ont exclus de cet héritage commun : vous « l'avez défriché; mais d'autres le possèdent; vous « et le bœuf, qui sous le joug est attaché à la « charrue, vous êtes mis au même rang. La na- « ture vous appelait au partage de son domaine, « la tyrannie vous a repoussés, et vous a dit : « *Vous n'êtes point des hommes; vivez comme* « *ces animaux, pour me servir et m'obéir.* O « mes amis! est-il donc vrai que vous soyez pa- « reils aux animaux serviles? Est-il vrai que comme « eux vous trembliez sous vos maîtres, vous qui « ne tremblez point devant vos ennemis? Ah! vos « ennemis sont vos maîtres, et c'est pour eux « que vous voulez aller répandre votre sang! « Connaissez mieux le prix de ce sang qu'on pro- « digue. C'est votre liberté ravie qu'il sera beau

« de racheter. Vous avez laissé dans les fers vos « pères, vos enfants, vos femmes; et vous cher-« chez d'autres périls que celui de les délivrer! « Peut-être un exacteur avide les dépouille dans « ce moment... Suivez-moi, venez réclamer les « droits sacrés de la nature; forcez les lois à ré-« tracter l'injure qu'elles vous ont faite, et l'État « à la réparer. »

A ces mots, je demande s'il est avantageux, pour ce qu'on appelle l'État, que cette armée ait du courage; si le frein de la discipline est un garant bien sûr de sa fidélité (1)? Celui de la religion sera plus respecté peut-être; mais combien n'est-il pas facile de convaincre un peuple opprimé, que la religion ne peut autoriser ce qui

---

(1) Pour s'attacher le peuple et affaiblir ses maîtres, on lui a offert contre eux le refuge des lois et de l'autorité publique. En Bohême et en Moravie, on lui a donné des avocats chargés de prendre sa défense, et des tribunaux pour juger entre ses despotes et lui. Mais les tribunaux établis pour protéger le faible contre l'homme puissant seront-ils toujours vigilants, fermes, justes, incorruptibles? Et en supposant la faveur, ou plutôt l'équité des lois constamment assurée à de pauvres esclaves contre des maîtres opulents, ceux-ci n'auront-ils pas encore le moyen de se venger par mille chagrins domestiques? Favoriser un peuple esclave, ce n'est que pallier le mal. L'affranchir est le vrai remède. D'ailleurs, *diviser pour régner* est une politique affligeante et pénible pour les souverains qui l'emploient : il faut unir, et dominer par l'ascendant de la justice et de l'intérêt général.

outrage la nature; que tous les hommes sont égaux devant l'Être éternel dont ils sont tous l'ouvrage, et que tout ce qui porte le caractère de l'iniquité ne vient point de lui? Ce qui répugne le plus à l'homme, c'est de croire à un Dieu injuste. Et quoi de plus injuste, que le Dieu qui aurait fait des esclaves et des tyrans?

L'exclusion donnée au peuple laboureur, pour la propriété des terres, nuirait donc autant à la force qu'à la solidité de la constitution. Mais c'est peu qu'un État soit solide et puissant, il faut encore qu'il soit heureux; et cet avantage lui seul balancerait les deux autres, s'il leur était opposé. Il nous reste à voir s'ils s'accordent.

Bonheur.

Quand on est bien soi-même, croire que tout est bien, c'est le calcul de l'amour-propre, que la politique a souvent adopté. Le bonheur de l'État, comme chacun l'entend; n'est bien souvent que le bonheur de la classe que l'on consulte, ou de l'homme qu'on interroge. Tâchons ici de le voir dans toute son étendue, sans exclusion ni préférence, avec les yeux de l'équité.

Le bonheur de l'État n'est exclusivement ni le bonheur du souverain, ni le bonheur des grands, ni le bonheur du peuple; c'est le bonheur de tous les ordres de l'État, sur-tout celui du plus grand nombre dans le plus haut degré possible; et le système qui concilie le plus facilement et le

plus sûrement tous ces intérêts divisés et contraires en apparence, est le plan qu'on doit préférer.

D'abord on sent bien que la force et la solidité de la constitution doivent être la base du bonheur de l'État, puisque sa sûreté, son repos, en dépendent, et que sa considération, d'où résultent mille agréments, lui vient du respect qu'il imprime, de l'ascendant qu'il peut avoir, et du poids dont il est dans la grande balance des intérêts des nations. Mais à ce bonheur collectif, qui résulte de son repos, de sa sûreté, de sa gloire, se joint un bonheur de détail, distribué selon les rangs, et qu'un législateur ne doit pas négliger.

Les hommes cherchent leur bien-être; ils ont cru le trouver dans la société, et la société s'est formée. Il a fallu des lois, et un dépositaire des lois; il a fallu une force publique, et un dépositaire de cette force. Si la balance et le glaive avaient été remis en des mains différentes, la force aurait été sans frein, et la loi sans vigueur. On a réuni l'une et l'autre. Tel peuple, selon son génie, a pris pour dépositaire un sénat; tel autre un roi, plus ou moins absolu; mais chacun d'eux, en se donnant un tuteur, un modérateur, n'a consulté que son bien-être.

Dans le nombre des associés, il s'en est trouvé de plus sages, de plus vaillants, de plus utiles, que l'État regardait comme ses bienfaiteurs. Soit

estime, ou reconnaissance, ou désir d'exciter par eux une noble émulation, la multitude a pu vouloir les élever au-dessus d'elle, par des honneurs, des priviléges et des possessions distinguées; mais c'est encore son intérêt qu'elle a consulté en les favorisant.

Enfin elle s'est fait un sort à elle-même des avantages les plus naturels, et qui doivent lui être communs avec les classes privilégiées. Voilà donc trois rangs établis d'institution primitive, et par conséquent trois degrés de bien-être; car le bien-être est la jouissance des avantages attachés à la condition de chacun.

Il est aisé de pressentir les conséquences de cette hypothèse; mais on peut m'objecter d'abord qu'elle est gratuite, en ce qu'elle suppose le peuple instituteur de la société et distribuant le bien-être, lui qui, selon toute apparence, commença par être asservi.

Je réponds à cela que dans l'ordre établi rien n'est juste, et rien n'est durable que ce qui fut convenu selon la nature, l'équité, la saine raison, ou qui put l'être, dès la première institution entre des associés libres. Il est donc du plus grand intérêt pour l'État que la convention ait été libre, ou passe pour l'avoir été, sans quoi l'engagement commun serait nul de droit naturel. La distinction des trois ordres établis par le plus nombreux, le plus utile et le plus fort, et sur-tout par celui des trois qu'elle a le moins favorisé,

est donc ce qu'il y a de plus juste, de plus prudent à supposer. Je passe aux conséquences, et d'abord j'examine quels sont les biens auxquels le plus grand nombre n'a jamais pu renoncer de plein gré, à moins d'erreur et de surprise : je le suppose aussi modeste qu'il put l'être dans le partage, et je le réduis à deux biens, la sûreté et la liberté.

Par la sûreté du peuple, j'entends pour lui le droit de vivre en paix du fruit de son travail, exempt de trouble et de dommage.

Or, à l'égard du cultivateur, ce droit exige l'assurance de posséder le fonds qu'il aura cultivé. Je crois avoir prouvé que l'un dépend de l'autre. Donc, pour ne pas laisser sa vie à la merci de de ses associés, la classe des cultivateurs dut s'assurer d'abord un fonds suffisant à sa subsistance ; et pour elle la propriété fut de première institution.

Cette propriété n'intéresse pas moins la liberté que la vie ; car il n'est point de liberté dans la dépendance absolue ; et l'homme attaché à la terre, dépend de ceux qui la possèdent, et n'est libre qu'autant qu'il la peut posséder. C'est encore un point sur lequel il ne doit rester aucun doute.

Quelque humble et modéré que fût le plus grand nombre, il ne put donc pas s'interdire la propriété des biens-fonds ; et si le peuple fondateur, ou n'avait pas été appelé au partage, ou n'y avait pas consenti, ou si même il avait été assez faible,

ancêtres les ont soumis! Je ne conteste point ce titre, dont on connaît la vanité : mais les soldats de vos ancêtres ont fait la conquête avec eux, leurs enfants sont parmi ce peuple; voyez si vous avez aussi le droit d'opprimer le vainqueur. Que dis-je? Et que vous servirait ce droit frivole et chimérique, si jamais un bon roi, lassé de vos refus, disait à ce peuple : « Armez-vous, la loi « vous affranchit, et l'État vous protége. » Entre la loi qui désavoue votre dureté tyrannique, et la nature qui s'en indigne et demande à s'en délivrer, quelle est donc votre confiance? Seuls au milieu d'un peuple que vous rendez farouche, vous croyez-vous en sûreté? Je ne vous parle point encore des vices attachés à la servitude, comme la fourberie et la bassesse d'ame, la perfidie et la noirceur. Je suppose, en faveur de ce peuple asservi, qu'il soit honnête malgré vous; que la bonté du naturel l'ait emporté sur l'habitude de la honte et de l'avilissement; je veux que tout ce qu'on a fait pour le dépraver, le corrompre, n'ait pu étouffer dans son ame le germe de l'honneur et celui des vertus. Malheur à vous, si jamais ce germe se développe, et si, avec lui, se raniment les sentiments de noblesse, d'égalité, de liberté. Ce sera le moment de la révolution; et ce moment peut-être approche. Voilà presque toute l'Europe sortie de l'abrutissement. Les sciences, les arts et la philosophie chassent pas à pas devant eux la barbarie comme

un nuage (1); et déja leurs rayons éclairent les climats où vous dominez. Appelez-vous heureuse une situation où tout sera perdu pour vous, si la raison, si la nature se fait entendre à vos vassaux, et les tire de cette enfance brutalement imbécille où vous les avez retenus?

Vainement espéreriez-vous leur faire aimer la servitude par les ménagements, la bonté, l'indulgence, dont vous useriez envers eux : il est aussi dangereux pour vous d'être doux, que d'être barbares; et vous le savez bien, vous qui dites sans cesse, qu'ils sont féroces et rebelles, et que jamais on ne les dompte que par la gêne et la rigueur. Vous dites vrai. Quand on fait tant que de tenir un peuple vigoureux à la chaîne, il faut que sa chaîne l'accable : plus légère, il la briserait. Son ame n'est rampante qu'autant qu'elle est flétrie, attérée par le malheur. S'il respire, il réfléchira; s'il réfléchit, il frémira de honte en voyant son abaissement. Tenez sa tête assujettie et inclinée sous le joug, de peur qu'il ne lève les yeux et n'ose regarder le ciel, son origine. Ah Dieu! quel destin que le vôtre! Vous êtes condamnés à faire sans relâche une foule de mal-

---

(1) La servitude est abolie dans la Carinthie et dans la Stirie. Ces provinces sont divisées en biens nobles et en biens vassaux. La liberté de la Poméranie est un bienfait du roi de Prusse. Par-tout on sent l'avantage d'avoir des citoyens plutôt que des esclaves.

heureux. La nature peut-être vous avait fait un cœur doux, sensible, compâtissant; et jamais vous ne goûterez le charme de la bienfaisance : jamais vous n'oserez relever le courage de l'infortuné qui vous sert : ce serait vous trahir que de lui révéler qu'il est né votre égal, que vous êtes son frère. Il repousserait jusqu'aux marques d'une indigne et fausse pitié. « Si nous sommes « égaux, et si nous sommes frères, rends-moi « libre, vous dirait-il; et pour premier bienfait « cesse de me ravir les dons que m'a faits la nature.»

Eh quoi! l'orgueil invétéré d'un despotisme héréditaire vous aurait-il endurci l'ame au point de vous rendre insensibles au cri de la nature indignée et souffrante, aux larmes de l'humanité! Si le droit d'avilir, d'écraser vos semblables vous rend heureux, c'est vous qui n'êtes plus des hommes, et c'est vous qu'il faut enchaîner.

Mais je veux, comme vous, ne penser qu'à vous-mêmes, et ne voir que vos intérêts. La première de vos richesses, ce sont ces hommes avilis; et sans le travail de leurs mains, vous seriez aussi pauvres qu'eux : il est donc important pour vous de vous les attacher; il en est deux moyens, ou la contrainte, ou le bien-être.

Par la contrainte il est possible de retenir ceux qui sont nés; mais elle n'agit point sur ceux qui sont à naître, ou plutôt elle les repousse, s'il est permis de le dire, dans le néant, d'où l'espérance du bonheur les eût fait sortir. Ainsi tout

ce qu'elle dérobe à la vie, est perdu pour vous, et retranché de vos richesses.

A l'égard du peuple existant, la contrainte le retient-elle? La fuite est la ressource des faibles opprimés. La nature la leur ménage, et la loi s'y oppose en vain. En vain vous demandez à la force publique de s'élever et de sévir contre une évasion ruineuse pour vous. Dans l'alternative pressante, ou de négliger la poursuite de vos esclaves échappés, ou de révolter la nature, en les ramenant dans vos chaînes, pour y vieillir désespérés, la loi, honteuse d'elle-même, se relâche de sa rigueur : pour n'être pas atroce, elle demeure oisive. Les lois de Sparte dormirent un jour; celle-ci, plus dénaturée, doit dormir éternellement. Ainsi vous perdez à-la-fois l'homme et le fruit de son travail; ainsi vos campagnes désertes sont des biens stériles pour vous.

Le changement prodigieux qu'apporterait dans ces campagnes le bien-être du paysan devenu possesseur et libre; la population, l'abondance, qui seraient tour-à-tour l'effet l'une de l'autre; l'accroissement de vos richesses, qui serait la suite infaillible de la culture encouragée; tout cela, dis-je, est éloigné et ne vous touche que faiblement. L'intérêt du moment l'emporte, et vous ne consultez que lui. Cet intérêt qui vous séduit est le tribut de l'industrie et du travail de vos esclaves : tribut décourageant pour eux, et par-là ruineux pour l'État et pour vous. « Quand les sauvages

« de la Louisiane veulent cueillir les fruits d'un « arbre, ils l'abattent, dit Montesquieu ; c'est l'i-« mage du despotisme : » c'est sur-tout l'image du vôtre. Votre avarice impatiente se trahit elle-même en voulant s'assouvir.

Non, dans l'état de liberté, de propriété universelle, vos vassaux n'acheteraient point de vous le droit de s'enrichir, d'enrichir leur patrie; mais en y versant les produits de l'industrie et du commerce, ils donneraient chez vous aux fruits de la culture plus de débit et de valeur : ils ne seraient plus condamnés à laisser submerger et périr leurs moissons, pour aller recueillir les vôtres (1); vous seriez obligés d'en partager les fruits avec d'heureux cultivateurs; mais alors même ce partage vous serait plus avantageux que ne l'est aujourd'hui la pleine jouissance des fruits d'un servile travail. La terre à regret cultivée, semble être fertile à regret; et sous des mains avares de leurs peines, elle est avare de ses dons.

Enfin, si vous vous refusez à cette espérance éloignée, serez-vous sans inquiétude sur les dangers que vous courez, entourés de ces malheu-

(1) Les corvées seront toujours une source de vexation. Telle journée du paysan dérobée à son propre champ lui fera perdre sa récolte. Il est à souhaiter que jamais, dans aucun pays, on ne charge la terre que d'une redevance en fruits, ou que d'une rente en argent.

reux que tout semble inviter au crime, et que vous avez mis au point de ne pouvoir être punis?

J'ai supposé jusqu'à-présent vos esclaves exempts des vices attachés à leur condition : mais s'ils sont tels que leur bassesse et votre dureté l'annoncent, avilis, dépravés, aigris par le malheur, effarouchés par la souffrance, rendus fourbes et traîtres par leur abjection, durs et cruels par votre exemple, sans aucun sentiment, ni d'honneur, ni de honte, ne connaissant de droit que celui de la force, tel que vous l'exercez sur eux, pressés par la misère et par le désespoir; quel est, pour eux, le frein du crime? Quel en sera le châtiment? La mort? Elle n'est effrayante qu'autant que l'on tient à la vie; et celui dont la vie est un cercle de maux, doit craindre bien peu de mourir. Rien de plus commun que d'entendre les scélérats s'encourager par ce mot consolant pour eux, *la mort n'est qu'un instant.*

Il est des peines plus durables, plus effrayantes que la mort pour l'homme accoutumé à une vie heureuse; mais à des hommes opprimés dans leur état d'innocence, quelle peine infliger lorsqu'ils sont criminels? L'homme étranger par-tout ne connaît point d'exil. Où sera-t-il plus malheureux que dans les lieux qui l'ont vu naître? Condamné en naissant au plus dur esclavage, il ne peut qu'en changer; et vous l'avez réduit à défier les lois de le rendre plus misérable. Il lui est égal de traîner la chaîne de l'État, ou celle d'un

maître ; et forçat de l'un ou de l'autre, il ne voit jamais devant lui que travail, misère et tourment.

Toutes les peines sont relatives à la condition habituelle des hommes : ainsi, dans un État où le peuple est heureux, des peines modérées font respecter les lois, et l'intervalle entre le sort de l'innocent et du coupable est assez effrayant pour arrêter le crime. Mais lorsque la condition de l'homme irréprochable touche à celle du criminel, le passage de l'une à l'autre n'intimide point celui-ci : on est forcé de recourir aux supplices les plus horribles, de renoncer à la clémence, d'être cruel par humanité. Encore la mort est-elle un terme où le coupable est sûr que ses maux finiront ; et son courage devient atroce, comme les peines qu'on lui destine. Tremblez donc, vous qui réduisez les hommes au courage du désespoir : vos biens, vos jours, rien n'est en sûreté au milieu d'un troupeau d'esclaves, qui, n'ayant rien à regretter, n'ont aussi presque rien à craindre : à moins que d'être aussi stupides, et aussi abrutis qu'eux-mêmes, vous ne serez jamais heureux.

Quant au souverain, si son cœur n'est pas absolument pervers, il doit trouver son plus grand bien dans le plus grand bien de ses peuples. Son vrai bonheur consiste à être aimé et obéi de ses sujets, à être libre pour le bien, et aussi puissant qu'il est juste. Et qui ne voit que tous ces avantages sont du côté des lois qui laisseront aux hommes le plus de liberté possible, en ne pre-

nant jamais sur l'*égalité* que ce qu'elle a d'incompatible avec le droit, l'ordre et le bien public?

Or, ni la liberté, ni la propriété accordée à la classe d'hommes la plus nombreuse, la plus utile, la plus précieuse à l'État, n'ont rien d'opposé, de nuisible à l'ordre et au maintien de la societé. Si donc un souverain consent lui-même à l'exclusion que la loi donne à cette classe dédaignée, il se reconnaît faible, ou se déclare injuste; et si c'est impuissance, il se fait mépriser; si c'est abandon volontaire, il autorise à le haïr.

Plus le peuple est heureux, plus le prince est puissant : c'est une règle invariable. Plus l'autorité subalterne est limitée et restreinte, plus l'autorité dominante a de liberté, d'énergie, de consistance et de vigueur. Ces petits pouvoirs dispersés sont autant d'écueils et d'obstacles pour la volonté souveraine; et la raison en est sensible : l'objet naturel de la volonté souveraine est le bien public dont ces pouvoirs sont ennemis, parce qu'ils sont autant d'abus et de calamités publiques. Ainsi tout ce qu'un prince entreprend de plus juste et de plus utile à l'État est traversé par l'intérêt de ceux qui sont heureux du malheur de ses peuples.

Mais que dis-je, *ses peuples?* ils ne seront à lui que du moment qu'ils seront libres : leur dépendance immédiate absorbe leur soumission. Aveugles instruments des volontés d'un maître, ils ne connaissent de devoir qu'une obéissance

servile, de vertu que la patience, de raison que l'habitude et que la nécessité. Rois, ils vous seront dévoués, si on leur ordonne de l'être; si on leur dit de vous trahir, de se soulever contre vous, ils croiront aussi le devoir. Ainsi vous dépendez de ceux dont ils dépendent; et votre liberté ne vous sera rendue qu'avec celle de vos sujets. Ne vous laissez point éblouir par cet appareil de puissance que peuvent vous donner de nombreuses armées, qu'on envoie à la mort quand vous le commandez. Que vous importe d'étaler toutes ces forces au-dehors, si au-dedans vous êtes faibles, si vous l'êtes sur-tout pour opérer le bien? Une loi sage et salutaire vous honorerait plus que dix combats sanglants; et cette loi, vous n'avez pas l'autorité de l'établir, s'il faut l'établir aux dépens de cette classe despotique qui domine sur vos sujets. Voilà quelle est pour vous la peine de laisser votre peuple dans l'esclavage. Avec un cœur sensible, une ame bienfaisante pourriez-vous être heureux, et les voir opprimer?

Non sans doute: on en peut juger par les efforts que vous faites pour affranchir vos sujets, pour attirer la liberté, et tout le bien qu'elle produit dans les champs où la barbarie avait traîné la servitude.

O rives du Volga! plaines de Saratof, où trente mille familles, que l'infortune a chassées de leur pays, trouvent une heureuse patrie, et forment

un peuple nouveau! avez-vous vu le despotisme leur imposer les lois d'un honteux esclavage? C'est à la voix de la nature et de l'humanité qu'elles ont accouru. « Venez, leur a dit cette « voix, venez être heureuses et libres. Voilà des « champs qui ne demandent que la main du cul- « tivateur : ils sont à vous, les fruits vous en « sont assurés; l'Etat lui-même renonce pour « long-temps au tribut qui lui en serait dû. De « nouveaux sujets, qu'il s'engage à rendre heu- « reux comme leurs pères, sont le seul bien qu'il « veut de vous. Bénissez votre souveraine, aimez- « là, prospérez en paix; voilà ses lois et vos de- « voirs : la liberté, l'égalité, la sûreté la plus pro- « fonde, la propriété inviolable et des champs « qu'elle vous accorde et des riches moissons « dont ils vont se couvrir; voilà ses bienfaits et « vos droits (1). »

Ainsi le bonheur d'un Etat, sa force, sa solidité, tout réclame, en faveur du peuple des campagnes, la propriété du terrain, comme un droit d'associé libre, que les lois n'ont pu lui ravir.

Mais voyons si tant d'avantages ne seraient point contrariés par quelques inconvénients.

Le premier qui se présente est l'apparence de despotisme qu'il y aurait à dépouiller les nobles d'une longue possession.

Je réponds que la possession n'est légitime

(1) Cette espérance n'a pas été remplie.

qu'autant que l'acquisition a pu l'être, et qu'elle ne tient jamais lieu que du titre qu'elle suppose. Ce point de droit mérite d'être développé.

Une terre, par exemple, doit appartenir à quelqu'un; elle est censée appartenir à celui qui la possède, jusqu'à ce qu'il soit prouvé qu'elle ne lui appartient pas; il doit même y avoir un terme au-delà duquel cette preuve ne soit plus admise; et, comme il n'est point de titres qui ne périssent avec le temps, la sûreté publique exige que le temps tienne lieu des titres que lui-même il aura détruits. C'est ainsi qu'est fondé le droit de prescription : il suppose, comme l'on voit, la possibilité d'une acquisition légitime; et, par la raison contraire, le droit de réclamer un bien évidemment usurpé, ne prescrit jamais. Or, la propriété de soi-même, ou la liberté personnelle, est un bien dont jamais un peuple n'a pu se dessaisir, à moins que, par la fraude, ou par la violence, on ne l'en ait dépouillé. Le droit qu'il a d'y rentrer ne peut donc jamais prescrire. Il en est de même du droit de posséder des biens-fonds, auquel, comme on vient de le voir, il n'a jamais pu renoncer, et que nulle autre classe ne peut s'attribuer à l'exclusion d'un peuple libre.

La propriété des biens-fonds est toujours conditionnelle. Les biens sont, pour l'Etat, la source de la vie; et il faut que l'Etat subsiste à quelque prix que ce soit : il a donc le droit d'exiger qu'ils ne demeurent pas incultes, et de dire à la classe

qui les possède : « Ou cultivez-les vous-mêmes, « ou hâtez-vous de les céder à qui les cultivera. » Or, si le peuple est libre, on ne peut exiger qu'il cultive des champs qui ne sont point à lui ; et si, pour prix de son labeur, il demande sa part à la propriété, il faudra bien qu'on la lui rende. La loi qui la lui rend ne fait donc qu'obliger le propriétaire à prévenir la juste demande du peuple, et à subir la condition que le peuple lui imposerait.

Le droit de rendre la liberté et la propriété au peuple est encore plus manifeste dans un Etat où la noblesse vient elle-même d'être affranchie, et de prouver, par son exemple, que pour rendre les hommes libres, l'Etat n'a besoin que d'un acte de sa suprême volonté (1).

Le second inconvénient est le danger de ruiner les nobles, si on affranchit leurs vassaux. Ceux-ci doivent haïr leurs maîtres ; et s'ils sont livrés à eux-mêmes, leur premier mouvement sera de les quitter. Dès-lors la liberté des uns, serait la

---

(1) Je conviens que l'opinion, l'usage, l'habitude, un attachement obstiné à d'anciens abus, exigent des ménagements ; mais quand on a pour soi la raison, la justice, l'intérêt public, le bien même de ceux qu'on y trouve opposés, les ménagements qu'on leur doit se bornent à ne rien presser, et à donner le temps aux esprits prévenus de revenir au vrai par la plus douce voie. C'est le cas du précepte *festina lentè*, à l'exemple de la nature, qui procède dans ses ouvrages avec constance et lenteur.

ruine des autres, et cette désertion serait surtout à craindre dans un pays où le monarque aurait d'immenses territoires à donner aux cultivateurs : car ils y seraient attirés par la concession gratuite, par la franchise et les secours que l'État leur accorderait.

Mais il est aisé d'empêcher que la loi de propriété ne cause aux grands ce préjudice. La liberté d'acquérir peut d'abord avoir pour limites celles du territoire où le paysan sera né. Ce territoire, évalué par des arbitres publics, le seigneur serait obligé de le céder à ses vassaux, à des conditions prescrites et réglées sur sa valeur, et le paysan n'aurait droit d'aller s'établir au-dehors que sur le refus du seigneur de l'établir dans son domaine. Par-là leurs intérêts seraient conciliés: le seigneur, au lieu d'un esclave, auroit un tributaire libre; et son droit, plus juste et moins dur, en serait bien plus assuré.

Le troisième inconvénient est le désordre que peut causer cette grande révolution. Un peuple, ou par son naturel, ou par la dureté de son institution, peut avoir des mœurs si abjectes et si fortes en même temps, qu'il serait dangereux peut-être de lui rendre la liberté.

Ce passage, en effet, peut être inquiétant ; mais l'expérience rassure. On voit en Russie une classe d'hommes naturels du pays, qui ne sont ni nobles ni esclaves : ce sont des paysans libres qui possèdent en propre, et cultivent eux-mêmes,

ou font cultiver leur terrain (1). Ces sujets de l'État, les plus heureux sans doute, sont-ils et sans mœurs et sans frein? l'empire et le pouvoir que les lois ont sur eux, elles l'auront sur leurs semblables. Il est absurde de prétendre que l'homme soit plus intraitable lorsqu'il devient plus heureux.

Des esclaves accoutumés à la hauteur du despotisme, soupçonnent, dit-on, de faiblesse et de timidité celui qui les ménage : la rigueur est pour eux le signe de la force; indociles à la douceur, ils ne cèdent qu'à la menace et à la crainte des châtiments.

Cela doit être ainsi; et c'est une raison pour leur donner des lois sévères, et dont la rigueur leur impose : mais il faut que ces lois réprimantes soient justes. Car si la loi n'est envers eux que dure, impérieuse, inique, elle se fera craindre encore moins que haïr; il faut qu'on la craigne et qu'on l'aime.

Malgré la dégradation de la nature dans un tel peuple, on a remarqué qu'il estime la droiture et la probité; on l'a vu, dans les armées, rejeter avec mépris un chef qui l'avait trompé, même en des choses légères, refuser de lui obéir,

(1) Le nombre en est considérable dans les gouvernements de Woronez, de Casan, de Moscou, et dans la petite Russie : il y en a, dit-on, jusqu'à 450,000 qui paient la capitation; c'est cette espèce de tiers-état qu'on appelle *Odnodwortzi*.

et demander qu'on lui donnât un homme plus digne de le commander. Ce trait de caractère indique l'ascendant qu'aurait sur ces esprits farouches, la droite et sévère équité.

Enfin l'Esclavon se soumet aux règles de la discipline, et les respecte autant et plus qu'aucun peuple de l'univers. Que l'on donne à ses lois civiles toute l'autorité de ses lois militaires, il les respectera de même; et l'on verra bientôt ces lois l'apprivoiser et l'adoucir, lui inspirer des mœurs honnêtes, des lumières et des vertus.

Le quatrième inconvénient intéresse le peuple même. On peut craindre non sans raison, que les paysans affranchis et devenus propriétaires, ne trouvent des tyrans publics plus avides, plus inhumains, et plus sûrs de l'impunité. Un maître épargne ses esclaves, par intérêt du moins, si ce n'est par justice : mais les déprédateurs publics n'ont aucun intérêt à ménager leur proie. Contre eux le refuge du peuple, c'est le seigneur qui le protége, qui reçoit sa plainte, et qui la porte au pied du trône, où, sans lui, elle n'arriverait jamais. Le paysan n'ayant plus de maître, n'aura plus de défenseur : livré à lui-même, il est à la merci de ces exacteurs inflexibles ; et l'on voit plus d'un peuple libre écrasé sous le poids des impôts arbitraires, porter envie à la pauvreté du serf que son maître nourrit.

Entre ces deux sortes d'oppressions, je sens qu'on serait effrayé du choix : mais je l'ai déja

dit, ni l'un ni l'autre excès n'est un malheur inévitable.

Dans toutes les grandes monarchies où l'on a voulu assurer la liberté, la propriété, le repos, le bonheur des peuples, comme dans celle des Romains, dans celle des Chinois, dans celle des Incas, on n'a eu qu'un moyen ; et c'est par-tout le même. Par-tout on a vu que des juges et des préposés sédentaires se laissaient corrompre et gagner ; qu'intéressés aux vexations, ils en devenaient les complices. On a institué des tribunaux mobiles et des surveillants passagers (1), qui, étrangers par-tout, ne contractaient jamais ni liaison, ni habitude, et qui, dans leur message imprévu et rapide, ne donnaient pas le temps à la séduction de fléchir leur sévérité. C'est par eux que les princes ont fait, dans leurs États, l'inspection la plus fidèle ; et ces hommes intègres, affidés au monarque, et dévoués au bien public, ont été, pour la sagesse et la justice des bons rois, ce que le télescope est pour l'astronomie : ils leur ont prolongé la vue, et rendu présents les objets que la distance aurait dérobés à leurs yeux. Avec ce moyen, pratiqué aux extrémités des deux mondes, un prince peut être lui-même le protecteur de ses sujets; et ils trou-

---

(1) Les Romains les appelaient *curiosi;* les Péruviens, *cucuiricoc*, ceux qui ont l'œil à tout; et les Français, *missi dominici.*

veront sous ses lois un refuge plus sûr que so
le joug d'un maître.

En supposant donc le problême de la propri
résolu en faveur du peuple des campagnes, o
demande jusqu'où ce droit de propriété devr
s'étendre pour l'avantage de l'État. A quoi je
ponds : aussi loin que la faculté d'acquérir.

Hélas! a-t-on besoin de mettre d'autres bor
à la fortune de celui qui ne peut s'enrichir q
force de travaux? et plût au ciel qu'il espérât
s'élever jusqu'à la classe du citoyen riche et p
sant! Acquérir dans le territoire auquel l'atta
sa naissance, est la seule restriction qu'on pu
donner à la loi. Toute limite imposée à l'ém-
lation des hommes rétrécit leur ame et l'attri ;
et c'est sur-tout pour l'espérance que la pri
la plus vaste est toujours une prison.

Qu'il soit permis au laboureur de se fla r
que ses neveux tenteront un riche commer ;
que le commerçant à son tour puisse élev ,
pour la patrie, un jeune guerrier plein d'ard ;
que la carrière de la gloire soit ouverte à ce -
toyen, et que du soc de la charrue jusqu'au e
des honneurs, l'abyme soit comblé, l'interv e
applani; c'est alors que l'État n'est qu'un c s
animé par l'intérêt patriotique, et que tout homme
est citoyen, parce que les lois sont égales et
que nul n'est exclu d'aucun des avantages e
promet la société.

Prima enim pars æquitatis est æqualitas. (Sen. ep.

FIN DES DISCOURS ACADÉMIQUES.

FRAGMENTS
DE
PHILOSOPHIE MORALE.

DE LA GLOIRE.

La gloire est l'éclat de la bonne renommée. L'estime est un sentiment tranquille et personnel; l'admiration, un mouvement rapide et quelquefois momentané; la célébrité, une renommée étendue; la gloire, une renommée éclatante, le concert unanime et soutenu d'une admiration universelle.

L'estime a pour base l'honnête; l'admiration, le rare et le grand dans le bien moral ou physique; la célébrité, l'extraordinaire, l'étonnant pour la multitude; la gloire, le merveilleux.

Nous appelons merveilleux ce qui s'élève ou semble s'élever au-dessus des forces de la nature : ainsi la gloire humaine, la seule dont nous parlons ici, tient beaucoup de l'opinion : elle est vraie ou fausse comme elle.

Il y a deux sortes de fausse gloire : l'une est fondée sur un faux merveilleux; l'autre sur un merveilleux réel, mais funeste. Il semble qu'il y

veront sous ses lois un refuge plus sûr que sous le joug d'un maître.

En supposant donc le problème de la propriété résolu en faveur du peuple des campagnes, on demande jusqu'où ce droit de propriété devrait s'étendre pour l'avantage de l'État. A quoi je réponds : aussi loin que la faculté d'acquérir.

Hélas! a-t-on besoin de mettre d'autres bornes à la fortune de celui qui ne peut s'enrichir qu'à force de travaux? et plût au ciel qu'il espérât de s'élever jusqu'à la classe du citoyen riche et puissant! Acquérir dans le territoire auquel l'attache sa naissance, est la seule restriction qu'on puisse donner à la loi. Toute limite imposée à l'émulation des hommes rétrécit leur ame et l'attriste; et c'est sur-tout pour l'espérance que la prison la plus vaste est toujours une prison.

Qu'il soit permis au laboureur de se flatter que ses neveux tenteront un riche commerce; que le commerçant à son tour puisse élever, pour la patrie, un jeune guerrier plein d'ardeur; que la carrière de la gloire soit ouverte à ce citoyen, et que du soc de la charrue jusqu'au faîte des honneurs, l'abyme soit comblé, l'intervalle applani; c'est alors que l'État n'est qu'un corps animé par l'intérêt patriotique, et que tout homme est citoyen, parce que les lois sont égales, et que nul n'est exclu d'aucun des avantages que promet la société.

Prima enim pars æquitatis est æqualitas. (Sen. ep. 30.)

FIN DES DISCOURS ACADÉMIQUES.

FRAGMENTS
DE
PHILOSOPHIE MORALE.

DE LA GLOIRE.

La gloire est l'éclat de la bonne renommée. L'estime est un sentiment tranquille et personnel; l'admiration, un mouvement rapide et quelquefois momentané; la célébrité, une renommée étendue; la gloire, une renommée éclatante, le concert unanime et soutenu d'une admiration universelle.

L'estime a pour base l'honnête; l'admiration, le rare et le grand dans le bien moral ou physique; la célébrité, l'extraordinaire, l'étonnant pour la multitude; la gloire, le merveilleux.

Nous appelons merveilleux ce qui s'élève ou semble s'élever au-dessus des forces de la nature : ainsi la gloire humaine, la seule dont nous parlons ici, tient beaucoup de l'opinion : elle est vraie ou fausse comme elle.

Il y a deux sortes de fausse gloire : l'une est fondée sur un faux merveilleux; l'autre sur un merveilleux réel, mais funeste. Il semble qu'il y

ait aussi deux espèces de vraie gloire, l'une fondée sur un merveilleux agréable, l'autre sur un merveilleux utile au monde; mais ces deux objets n'en font qu'un.

La gloire fondée sur un faux merveilleux, n'a que le règne de l'illusion, et s'évanouit avec elle: telle est la gloire de la prospérité. La prospérité n'a point de gloire qui lui appartienne, elle usurpe celle des talents et des vertus, dont on suppose qu'elle est la compagne: elle en est bientôt dépouillée, si l'on s'aperçoit que ce n'est qu'un larcin; et pour l'en convaincre, il suffit d'un revers: *eripitur persona, manet res.* On adorait la fortune dans son favori; il est disgracié, on le méprise. Mais ce retour n'est que pour le peuple: aux yeux de celui qui voit les hommes en eux-mêmes, la prospérité ne prouve rien; l'adversité n'a rien à détruire.

Qu'avec un esprit souple et une ame rampante, un homme né pour l'oubli, s'élève au sommet de la fortune; qu'il parvienne au comble de la faveur; c'est un phénomène que le vulgaire n'ose contempler d'un œil fixe: il admire et il se prosterne; mais l'homme sage n'en est point ébloui: en observant ce corps lumineux en apparence, il voit que ce qu'on appelle sa lumière, n'est rien qu'un éclat réfléchi, superficiel et passager.

La gloire fondée sur un merveilleux funeste, fait une impression plus universelle; et, à la

honte des hommes, il faut des siècles pour l'effacer : telle est la gloire des talents supérieurs, appliqués au malheur du monde.

Le genre de merveilleux le plus funeste, mais le plus frappant, fut toujours l'éclat des conquêtes. Il va nous servir d'exemple, pour faire voir aux hommes combien il est absurde d'attacher la gloire aux causes de leurs malheurs.

Vingt mille hommes, dans l'espoir du butin, en ont suivi un seul au carnage. D'abord un seul homme à la tête de vingt mille hommes déterminés et dociles, intrépides et soumis, a étonné la multitude. Ces milliers d'hommes en ont égorgé, mis en fuite, ou subjugué un plus grand nombre. Leur chef a eu le front de dire, *J'ai combattu, je suis vainqueur;* et l'univers a répété, *Il a combattu, il est vainqueur :* de-là le merveilleux et la gloire des conquêtes.

Savez-vous ce que vous faites, peut-on demander à ceux qui célèbrent les conquérants? vous applaudissez à des gladiateurs, qui, s'exerçant au milieu de vous, se disputent le prix que vous réservez à qui vous portera les coups les plus sûrs et les plus terribles. Redoublez d'acclamations et d'éloges, aujourd'hui ce sont les corps sanglants de vos voisins qui tombent épars dans l'arène; demain ce sera votre tour.

Telle est la force du merveilleux sur les esprits de la multitude. Les opérations productrices sont la plupart lentes et tranquilles; elles ne nous

étonnent point. Les opérations destructives sont rapides et bruyantes; nous les plaçons au rang des prodiges. Il ne faut qu'un mois pour ravager une province, il faut dix ans pour la fertiliser. On admire celui qui l'a ravagée; à peine daigne-t-on penser à celui qui la rend fertile. Faut-il s'étonner qu'il se fasse tant de grands maux, et si peu de grands biens?

Les peuples n'auront-ils jamais le courage ou le bon sens de se réunir contre celui qui les immole à son ambition effrénée, et de lui dire d'un côté comme les soldats de César :

Liceat discedere, Cæsar,
A rabie scelerum. Quæris terrâque marique
His ferrum jugulis. Animas effundere viles,
Quolibet hoste, paras. (LUCAN.)

De l'autre côté, comme le Scythe à Alexandre : « Qu'avons-nous à démêler avec toi ? Jamais nous « n'avons mis le pied dans ton pays. N'est-il pas « permis à ceux qui vivent dans les bois d'igno- « rer qui tu es, et d'où tu viens? »

N'y aura-t-il pas du moins une classe d'hommes assez au-dessus du vulgaire, assez sages, assez courageux, assez éloquents, pour soulever le monde contre ses oppresseurs, et lui rendre odieuse une gloire barbare?

Les gens de lettres déterminent l'opinion d'un siècle à l'autre : c'est par eux qu'elle est fixée et transmise : en quoi ils peuvent être les arbitres

de la gloire, et par conséquent les plus utiles des hommes, ou les plus pernicieux.

Vixére fortes ante Agamemnona
Multi; sed omnes illacrymabiles
Urgentur, ignotique longâ
Nocte, carent quia vate sacro. (Horat.)

Abandonnée au peuple, la vérité s'altère et s'obscurcit par la tradition; elle s'y perd dans un déluge de fables. L'héroïque devient absurde en passant de bouche en bouche. D'abord on l'admire comme un prodige; bientôt on le méprise comme un conte suranné, et l'on finit par l'oublier. La saine postérité ne croit des siècles reculés, que ce qu'il a plu aux écrivains célèbres.

Louis XII disait: « Les Grecs ont fait peu de « choses; mais ils ont ennobli le peu qu'ils ont « fait par la sublimité de leur éloquence. Les « Français ont fait de grandes choses et en grand « nombre; mais ils n'ont pas su les écrire. Les « seuls Romains ont eu le double avantage de faire « de grandes choses, et de les célébrer digne« ment. » C'est un roi qui reconnaît que la gloire des nations est dans les mains des gens de lettres.

Mais, il faut l'avouer, ceux-ci ont trop souvent oublié la dignité de leur état; et leurs éloges prostitués aux crimes heureux, ont fait de grands maux à la terre.

Demandez à Virgile quel était le droit des Ro-

mains sur le reste des hommes; il vous répond hardiment,

Parcere subjectis, et debellare superbos.

Demandez à Solis ce qu'on doit penser de Cortès et de Montézuma, des Mexicains et des Espagnols : il vous répond que Cortès était un héros, et Montézuma un tyran; que les Mexicains étaient des barbares, et les Espagnols des gens de bien.

En écrivant, on adopte un personnage, une patrie; et il semble qu'il n'y ait plus rien au monde, ou que tout soit fait pour eux seuls. La patrie d'un sage est la terre, son héros est le genre humain.

Qu'un courtisan soit un flatteur, son état l'excuse en quelque sorte, et le rend moins dangereux. On doit se défier de son témoignage : il n'est pas libre. Mais qui oblige l'homme de lettres à se trahir lui-même et ses semblables, la nature et la vérité?

Ce n'est pas tant la crainte, l'intérêt, la bassesse, que l'éblouissement, l'illusion, l'enthousiasme, qui ont porté les gens de lettres à décerner la gloire aux forfaits éclatants. On est frappé d'une force d'esprit ou d'ame, surprenante dans les grands crimes comme dans les grandes vertus. Les imaginations vives n'en ont vu l'explosion que comme un développement prodigieux des ressorts de la nature, comme un tableau ma-

gnifique à peindre. En admirant la cause, on a loué les effets : ainsi les tyrans de la terre en sont devenus les héros.

Les hommes nés pour la gloire, l'ont cherchée où l'opinion l'avait mise. Alexandre avait sans cesse devant les yeux la fable d'Achille; Charles XII, l'histoire d'Alexandre : de-là cette émulation funeste qui, de deux rois pleins de valeur et de talents, fit des guerriers impitoyables. Le roman de Quinte-Curce a peut-être fait les malheurs de la Suède; le poëme d'Homère, les malheurs de l'Inde; puisse l'histoire de Charles XII ne perpétuer que ses vertus!

Le sage seul est bon poëte, disaient les stoïciens. Ils avaient raison : sans un esprit droit et une ame pure, l'imagination n'est qu'une Circé, et l'harmonie qu'une sirène.

Il en est de l'historien et de l'orateur comme du poëte : éclairés et vertueux, ce sont les organes de la justice, les flambeaux de la vérité ; passionnés et corrompus, ce ne sont plus que les courtisans de la prospérité, les vils adulateurs du crime.

Les philosophes ont usé de leurs droits, et parlé de la gloire en maîtres.

« Savez-vous (dit Pline à Trajan) où réside
« la gloire véritable, la gloire immortelle d'un
« souverain? les arcs de triomphe, les statues,
« les temples même et les autels, sont démolis
« par le temps ; l'oubli les efface de la terre.

« Mais la gloire d'un héros, qui, supérieur à sa « puissance illimitée, sait la dompter et y mettre « un frein, cette gloire inaltérable fleurira même « en vieillissant. »

« En quoi ressemblait à Hercule ce jeune in« sensé qui prétendait suivre ses traces (dit Sé« nèque en parlant d'Alexandre), lui qui cher« chait la gloire sans en connaître ni la nature « ni les limites, et qui n'avait pour vertu qu'une « heureuse témérité? Hercule ne vainquit jamais « pour lui-même; il traversa le monde pour le ven« ger, et non pour l'envahir. Qu'avait-il besoin de « conquêtes, ce héros, l'ennemi des méchants, « le vengeur des bons, le pacificateur de la terre « et des mers? Mais Alexandre, enclin dès l'en« fance à la rapine, fut le désolateur des nations, « le fléau de ses amis et de ses ennemis. Il fai« sait consister le souverain bien à se rendre re« doutable à tous les hommes; il oubliait que « cet avantage lui était commun, non-seulement « avec les plus féroces, mais encore avec les plus « lâches et les plus vils des animaux, qui se font « craindre par leur venin. »

C'est ainsi que les hommes, nés pour instruire et pour juger les autres hommes, devraient leur présenter sans cesse en opposition, la valeur protectrice et la valeur destructive, pour leur apprendre à distinguer le culte de l'amour, de celui de la crainte, qu'ils confondent le plus souvent.

Il suffit, direz-vous, à l'ambitieux d'être craint:

la crainte lui tient lieu d'amour : il domine, ses vœux sont remplis. Mais ne voyez-vous pas que si l'illusion cesse, la crainte s'évanouit? L'ambitieux, livré à lui-même, n'est plus qu'un homme faible et timide. Persuadez à ceux qui le servent qu'ils se perdent en le servant; que ses ennemis sont leurs frères, et qu'il est leur bourreau commun; rendez-le odieux à ceux même qui le rendent redoutable; que devient alors cet homme prodigieux devant qui tout devait trembler? Tamerlan, l'effroi de l'Asie, n'en sera plus que la fable : quatre hommes suffisent pour l'enchaîner comme un furieux, pour le châtier comme un enfant. C'est à quoi serait réduite la force et la gloire des conquérants, si l'on arrachait au peuple le bandeau de l'opinion et les entraves de la crainte.

Quelques-uns se sont crus fort sages en mettant dans la balance, pour apprécier la gloire d'un vainqueur, ce qu'il devait au hasard et à ses troupes, avec ce qu'il ne devait qu'à lui seul. Il s'agit bien là de partager la gloire! C'est la honte qu'il faut répandre, c'est l'horreur qu'il faut inspirer. Celui qui épouvante la terre, est pour elle un dieu infernal ou céleste : on l'adorera, si on ne l'abhorre : la superstition ne connaît point de milieu.

Ce n'est pas lui qui a vaincu, direz-vous d'un conquérant : faible moyen de le dégrader! Ce n'est pas lui qui a vaincu, mais c'est lui qui a

fait vaincre. N'est-ce rien que d'inspirer à une multitude d'hommes la résolution de combattre et de mourir sous ses drapeaux? Cet ascendant sur les esprits, suffirait lui seul à sa gloire. Ne cherchez donc pas à détruire le merveilleux des conquêtes; mais rendez ce merveilleux aussi détestable qu'il est funeste: c'est par-là qu'il faut l'avilir.

Que la force et l'élévation d'une ame bienfaisante et généreuse, que l'activité d'un esprit supérieur, appliquée au bonheur du monde, soient les objets de vos hommages; et de la même main qui élevera des autels au désintéressement, à la bonté, à l'humanité, à la clémence, que l'orgueil, l'ambition, la vengeance, la cupidité, la fureur, soient traînées par les cheveux au tribunal redoutable de l'incorruptible postérité: c'est alors que vous serez les Némésis de votre siècle, les Rhadamanthes des vivants.

Si les vivants vous intimident, qu'avez-vous à craindre des morts? Vous ne leur devez que l'éloge du bien; le blâme du mal, vous le devez à la terre: l'opprobre attaché à leur nom rejaillira sur leurs imitateurs. Ceux-ci trembleront de subir à leur tour l'arrêt qui flétrit leurs modèles; ils se verront dans l'avenir; ils frémiront de leur mémoire.

Mais, à l'égard des vivants mêmes, quel parti doit prendre l'homme de lettres, à la vue des succès injustes et des crimes heureux? S'élever

contre, s'il en a la liberté et le courage; se taire, s'il ne peut, ou s'il n'ose rien de plus.

Ce silence universel des gens de lettres serait lui-même un jugement terrible, si on était accoutumé à les voir se réunir pour rendre un témoignage éclatant aux actions vraiment glorieuses. Que l'on suppose ce concert unanime tel qu'il devrait être : tous les poëtes, tous les historiens, tous les orateurs, se répondant des extrémités du monde, et prêtant à la renommée d'un bon roi, d'un héros bienfaisant, d'un vainqueur pacifique, des voix éloquentes et sublimes, pour répandre son nom et sa gloire dans l'univers; que tout homme qui, par ses talents et ses vertus, aura bien mérité de sa patrie et de l'humanité, soit porté comme en triomphe dans les écrits de ses contemporains; qu'il paraisse alors un homme injuste, violent, ambitieux, quelque puissant, quelque heureux qu'il soit, les organes de la gloire seront muets; la terre entendra ce silence, le tyran l'entendra lui-même, et il en sera confondu. Je suis condamné, dira-t-il; et pour graver ma honte en airain, on n'attend plus que ma chûte.

Quel respect n'imprimeraient pas le pinceau de la poésie, le burin de l'histoire, la foudre de l'éloquence, dans des mains équitables et pures? Le crayon faible, mais hardi de l'Arétin faisait trembler les empereurs.

La fausse gloire des conquérants n'est pas la

seule qu'il faudrait couvertir en opprobre; mais les principes qui la condamnent s'appliquent naturellement à tout ce qui lui ressemble.

La vraie gloire a pour objet l'utile, l'honnête et le juste; et c'est la seule qui soutienne les regards de la vérité. Ce qu'elle a de merveilleux consiste dans les efforts de talent ou de vertu dirigés au bonheur des hommes.

Nous avons observé qu'il semblait y avoir une sorte de gloire accordée au merveilleux agréable; mais ce n'est qu'une participation à la gloire attachée au merveilleux utile : telle est la gloire des beaux-arts.

Les beaux-arts ont leur merveilleux; ce merveilleux a fait leur gloire. Le pouvoir de l'éloquence, le prestige de la poésie, le charme de la musique, l'illusion de la peinture, etc. ont dû paraître des prodiges, dans les temps sur-tout où l'éloquence changeait la face des États, où la musique et la poésie civilisaient les hommes, où la sculpture et la peinture imprimaient à la terre le respect et l'adoration.

Ces effets merveilleux des arts ont été mis au rang de ce que les hommes avaient produit de plus étonnant et de plus utile; et l'éclatante célébrité qu'ils ont eue a formé l'une des espèces comprises sous le nom générique de gloire : soit que les hommes aient compté leurs plaisirs au nombre des plus grands biens, et les arts qui les causaient, au nombre des dons les plus pré-

cieux que le ciel eût faits à la terre; soit qu'ils n'aient jamais cru pouvoir trop honorer ce qui avait contribué à les rendre moins barbares; et que les arts, considérés comme compagnons des vertus, aient été jugés dignes d'en partager le triomphe après en avoir secondé les travaux.

Ce n'est même qu'à ce titre que les talents, en général, nous semblent avoir droit d'entrer en société de gloire avec les vertus; et la société devient plus intime, à mesure qu'ils concourent plus directement à la même fin. Cette fin est le bonheur du monde: ainsi les talents qui contribuent le plus à rendre les hommes heureux, devraient naturellement avoir le plus de part à la gloire. Mais ce prix attaché aux talents doit être encore en raison de leur rareté et de leur utilité combinées. Ce qui n'est que difficile, ne mérite aucune attention; ce qui est aisé, quoique utile, pour exercer un talent commun, n'attend qu'un salaire modique. Ce qui est en même-temps d'une grande importance et d'une extrême difficulté, demande des encouragements proportionnés aux facultés qu'on y emploie. Le mérite du succès est en raison de l'utilité de l'entreprise, et de la rareté des moyens.

Suivant cette règle, les talents appliqués aux beaux-arts, quoique peut-être les plus étonnants, ne sont pas les premiers admis au partage de la gloire. Avec moins de génie que Tacite et que Corneille, un ministre, un législateur, seront placés au-dessus d'eux.

Suivant cette règle encore, les mêmes talents ne sont pas toujours également recommandables; et leurs protecteurs, pour encourager les plus utiles, doivent consulter la disposition des esprits et la constitution des choses; favoriser, par exemple, la poésie dans les temps de barbarie et de férocité, l'éloquence dans des temps d'abattement et de désolation, la philosophie dans des temps de superstition et de fanatisme. La première adoucira les mœurs, et rendra les ames flexibles; la seconde relevera le courage des peuples, et leur inspirera ces résolutions vigoureuses qui triomphent des revers; la dernière dissipera les fantômes de l'erreur et de la crainte, et montrera aux hommes le précipice où ils se laissent conduire, les mains liées et les yeux bandés.

Mais, comme ces effets ne sont pas exclusifs; que les talents qui les opèrent se communiquent et se confondent; que la philosophie éclaire la poésie qui l'embellit; que l'éloquence anime l'une et l'autre, et s'enrichit de leurs trésors; le parti le plus avantageux serait de les nourrir, de les exercer ensemble, pour les faire agir à propos, tour-à-tour, ou de concert, suivant les hommes, les lieux et les temps. Ce sont des moyens bien puissants et bien négligés, de conduire et de gouverner les peuples! La sagesse des anciennes républiques brilla sur-tout dans l'emploi des talents capables de persuader et d'émouvoir.

Au contraire, rien n'annonce plus la corrup-

tion et l'ivresse où les esprits sont plongés, que les honneurs extravagants accordés à des arts frivoles. Rome n'est plus qu'un objet de pitié, lorsqu'elle se divise en factions pour des pantomimes, lorsque l'exil de ces hommes perdus est une calamité, et leur retour un triomphe.

La gloire, comme nous l'avons dit, doit être réservée aux coopérateurs du bien public; et non-seulement les talents, mais les vertus elles-mêmes n'ont droit d'y aspirer qu'à ce titre.

L'action de Virginius immolant sa fille, est aussi forte et plus pure que celle de Brutus condamnant son fils; cependant la dernière est glorieuse, la première ne l'est pas. Pourquoi? Virginius ne sauvait que l'honneur des siens; Brutus sauvait l'honneur des lois et de la patrie. Il y avait peut-être bien de l'orgueil dans l'action de Brutus, peut-être n'y avait-il que de l'orgueil; il n'y avait dans celle de Virginius que de l'honnêteté et du courage; celui-ci faisait tout pour sa famille, et celui-là faisait tout, ou semblait faire tout pour Rome; et Rome, qui n'a regardé l'action de Virginius que comme celle d'un honnête homme et d'un bon père, a consacré l'action de Brutus comme celle d'un héros : rien n'est plus juste que ce retour.

Les grands sacrifices de l'intérêt personnel au bien public, demandent un effort qui élève l'homme au-dessus de lui-même; et la gloire est le seul prix qui soit digne d'y être attaché. Qu'of-

frir à celui qui immole sa vie, comme Décius; son honneur, comme Fabius; son ressentiment, comme Camille; ses enfants, comme Brutus et Manlius? La vertu qui se suffit, est une vertu plus qu'humaine : il n'est donc ni prudent, ni juste d'exiger que la vertu se suffise. Sa récompense doit être proportionnée au bien qu'elle opère, au sacrifice qu'il lui en coûte, aux talents personnels qui la secondent, ou si les talents personnels lui manquent, au choix des talents étrangers qu'elle appelle à son secours : car ce choix, dans un homme public, renferme en lui tous les talents.

L'homme public qui ferait tout par lui-même, ferait peu de choses. L'éloge que donne Horace à Auguste, *cùm tot sustineas, et tanta negotia solus*, signifie seulement que tout se faisait en son nom, que tout se passait sous ses yeux. Le don de régner avec gloire n'exige qu'un talent et qu'une vertu : ils tiennent lieu de tout, et rien n'y supplée : cette vertu, c'est d'aimer les hommes; ce talent, c'est de les placer. Qu'un roi veuille courageusement le bien; qu'il y emploie avec discernement les moyens les plus infaillibles; ce qu'il fait par inspiration n'en est pas moins à lui, et la gloire qui lui en revient ne fait que remonter à sa source.

Il ne faut pas croire que les talents et les vertus sublimes se donnent rendez-vous, pour se trouver ensemble dans tel siècle et dans tel pays :

on doit supposer un aimant qui les attire, un souffle qui les développe, un esprit qui les anime, un centre d'activité qui les enchaîne autour de lui. C'est donc à juste titre qu'on attribue à un roi, qui a su régner, toute la gloire de son règne : ce qu'il a inspiré, il l'a fait, et l'hommage lui en est dû.

Voyez un roi qui, par les liens de la confiance et de l'amour, unit toutes les parties de son État, en fait un corps dont il est l'ame, encourage la population et l'industrie, fait fleurir l'agriculture et le commerce, excite, aiguillonne les arts, rend les talents actifs et les vertus fécondes : ce roi, sans coûter une larme à ses sujets, une goutte de sang à la terre, accumule, au sein du repos, un trésor immense de gloire, et la moisson en appartient à la main qui l'a semée.

Mais la gloire, comme la lumière, se communique sans s'affaiblir : celle du souverain se répand sur la nation ; et chacun des grands hommes, dont les travaux y contribuent, brille en particulier du rayon qui émane de lui. On a dit, le grand Condé, le grand Colbert, le grand Corneille, comme on a dit Louis-le-Grand. Celui des sujets qui contribue et participe le plus à la gloire d'un règne heureux, c'est un ministre éclairé, laborieux, accessible, également dévoué à l'État et au prince, qui s'oublie lui-même, et qui ne voit que le bien; mais la gloire même de cet homme étonnant remonte au roi qui se l'attache.

En effet, si l'utile et le merveilleux font la gloire, quoi de plus glorieux pour un prince, que la découverte, et que le choix d'un digne ami?

Dans la balance de la gloire doivent entrer, avec le bien qu'on a fait, les difficultés qu'on a surmontées : c'est l'avantage des fondateurs, tels que Lycurgue et le czar Pierre. Mais on doit aussi distraire du mérite du succès, tout ce qu'a fait la violence. La seule domination glorieuse est celle que les hommes préfèrent, ou par raison, ou par amour : *Imperatoriam majestatem armis decoratam, legibus oportet esse armatam* (1).

De tous ceux qui ont désolé la terre, il n'en est aucun qui, à l'en croire, n'en voulût assurer le bonheur. Défiez-vous de quiconque prétend rendre les hommes plus heureux qu'ils ne veulent l'être; c'est la chimère des usurpateurs, et le prétexte des tyrans. Celui qui fonde un empire pour lui-même, taille dans un peuple comme dans le marbre sans en regretter les débris; celui qui fonde un empire pour le peuple qui le compose, commence par rendre ce peuple flexible, et le modifie sans le briser. En général, la personnalité dans la cause publique, est un crime de lèse-humanité : l'homme qui sacrifie à lui seul le repos, le bonheur des hommes, est de tous les animaux le plus cruel et le plus vorace : tout doit s'unir pour l'accabler.

---

(1) *Instit. proem.*

Sur ce principe nous nous sommes élevés contre les auteurs de toute guerre injuste ; nous avons invité les dispensateurs de la gloire à couvrir d'opprobre les succès mêmes des conquérants ambitieux; mais nous sommes bien éloignés de disputer à la profession des armes la part qu'elle doit avoir à la gloire de l'État dont elle est le bouclier, et du trône dont elle est la barrière.

Que celui qui sert son prince ou sa patrie, soit armé pour la bonne ou pour la mauvaise cause, qu'il reçoive l'épée des mains de la justice ou des mains de l'ambition, il n'est ni juge ni garant des projets qu'il exécute; sa gloire personnelle est sans tache; elle doit être proportionnée aux efforts qu'elle lui coûte. L'austérité de la discipline à laquelle il se soumet, la rigueur des travaux qu'il s'impose, les dangers affreux qu'il va courir, en un mot, les sacrifices multipliés de sa liberté, de son repos et de sa vie, ne peuvent être dignement payés que par la gloire. A cette gloire, qui accompagne la valeur généreuse et pure, se joint encore la gloire des talents, qui, dans un grand capitaine, éclairent, secondent et couronnent la valeur.

Sous ce point de vue, il n'est point de gloire comparable à celle des guerriers : car celle même des législateurs exige peut-être plus de talents, mais beaucoup moins de sacrifices : leurs travaux sont assidus et pénibles, mais ils ne sont pas dangereux. En supposant donc le fléau de la guerre

inévitable pour l'humanité, la profession des armes doit être la plus honorable, comme elle est la plus périlleuse. Il serait dangereux, surtout, de lui donner une rivale, dans des États exposés, par leur situation, à la jalousie et aux insultes de leurs voisins. C'est peu d'y honorer le mérite qui commande, il faut y honorer encore la valeur qui obéit. Il doit y avoir une masse de gloire pour le corps qui se distingue : car si la gloire n'est pas l'objet de chaque soldat en particulier, elle est l'objet de la multitude réunie. Un légionnaire pense en homme, une légion pense en héros; et ce qu'on appelle *l'esprit du corps*, ne peut avoir d'autre aliment, d'autre mobile que la gloire.

On se plaint que notre histoire est froide et sèche, en comparaison de celle des Grecs et des Romains. La raison en est bien sensible : l'histoire ancienne est celle des hommes, l'histoire moderne est celle de deux ou trois hommes : un roi, un ministre, un général.

Dans le régiment de Champagne, un officier demande, pour un coup de main, douze hommes de bonne volonté : tout le corps reste immobile, et personne ne répond. Trois fois la même demande, et trois fois le même silence. Eh quoi, dit l'officier, l'on ne m'entend point! L'on vous entend, s'écrie une voix; mais qu'appelez-vous douze hommes de bonne volonté? Nous le sommes tous; vous n'avez qu'à choisir.

La tranchée de Philisbourg était inondée, le soldat y marchait dans l'eau plus qu'à demi-corps. Un très-jeune officier, à qui son âge ne permettait pas d'y marcher de même, s'y faisait porter de main en main. Un grenadier le présentait à son camarade, afin qu'il le prît dans ses bras : Mets-le sur mon dos, dit celui-ci ; s'il y a un coup de fusil à recevoir, je le lui épargnerai.

Le militaire français a mille traits de cete beauté, que Plutarque et Tacite auraient eu grand soin de recueillir (1). Nous les reléguons dans des mémoires particuliers, comme peu dignes de la majesté de l'histoire. Il faut espérer qu'un historien philosophe s'affranchira de ce préjugé.

Toutes les conditions qui exigent des ames résolues aux grands sacrifices de l'intérêt personnel, doivent avoir pour encouragement la perspective, du moins éloignée, de la gloire personnelle. On sait bien que les philosophes, pour rendre la vertu inébranlable, l'ont préparée à se passer de tout : *non vis esse justus sine gloriâ; at, me herculè, sæpè justus esse debebis cum infamiâ.* Mais la vertu même ne se roidit que contre

(1) Depuis que j'ai fait cette observation, un homme de lettres, qui pense en citoyen et qui voit en homme d'État, a été chargé par le ministère de rassembler, pour l'école de nos guerriers, ces faits intéressants qu'on avait négligés. Ce recueil est le meilleur livre qu'on ait pu mettre dans les mains de la jeunesse militaire.

une honte passagère, et dans l'espoir d'une gloire à venir. Fabius se laisse insulter dans le camp d'Annibal, et déshonorer dans Rome, pendant le cours d'une campagne; aurait-il pu se résoudre à mourir déshonoré, à l'être à jamais dans la mémoire des hommes? N'attendons pas ces efforts de la faiblesse de notre nature : la religion seule en est capable; et ses sacrifices même ne sont rien moins que désintéressés. Les plus humbles des hommes ne renoncent à une gloire périssable, qu'en échange d'une gloire immortelle. Ce fut l'espoir de cette immortalité qui soutint Socrate et Caton. Un philosophe ancien disait: *Comment veux-tu que je sois sensible au blâme, si tu ne veux pas que je sois sensible à l'éloge?*

A l'exemple de la théologie, la morale doit prémunir la vertu contre l'ingratitude et le mépris des hommes, en lui montrant, dans le lointain, des temps plus heureux et un monde plus juste.

« La gloire accompagne la vertu comme son « ombre, dit Sénèque; mais comme l'ombre d'un « corps tantôt le précède, et tantôt le suit, de « même la gloire tantôt devance la vertu, et se « présente la première, tantôt ne vient qu'à sa « suite, lorsque l'envie s'est retirée; et alors elle « est d'autant plus grande, qu'elle se montre plus « tard. »

C'est donc une philosophie aussi dangereuse que vaine, de combattre dans l'homme le pres-

sentiment de la postérité et le désir de se survivre. Cette philosophie a trouvé quelques ames sublimes, qui ont fait le bien dans la seule vue de remplir leur destination. Mais on ne doit jamaïs compter sur des caractères de cette trempe. Il faut permettre à l'homme qui fait le bien, d'aimer la gloire; il faut même la lui montrer au-delà du tombeau, afin que le tombeau ne soit pas l'écueil de son courage et de sa constance.

Celui qui borne sa gloire au court espace de sa vie, est esclave de l'opinion et des égards du moment; rebuté, si son siècle est injuste; découragé, s'il est ingrat; impatient sur-tout de jouir, il veut recueillir ce qu'il sème; il préfère une gloire précoce et passagère, à une gloire tardive et durable : il n'entendra rien de grand.

Celui qui se transporte dans l'avenir et qui jouit de sa mémoire, travaillera pour tous les siècles, comme s'il était immortel. Que ses contemporains lui refusent la gloire qu'il a méritée, leurs neveux l'en dédommagent : car son imagination le rend présent à la postérité.

C'est un beau songe, dira-t-on. Eh! jouit-on jamais de sa gloire autrement qu'en songe. Ce n'est pas le petit nombre de spectateurs qui vous environnent, qui forment le cri de la renommée. Votre réputation n'est glorieuse qu'autant qu'elle vous multiplie où vous n'êtes pas, où vous ne serez jamais. Pourquoi donc serait-il plus insensé d'é-

tendre en idée son existence aux siècles à venir, qu'aux climats éloignés? L'espace réel n'est pour vous qu'un point, comme la durée réelle. Si vous vous renfermez dans l'un ou dans l'autre, votre ame y va languir abattue, comme dans une étroite prison. Le désir d'éterniser sa gloire est un enthousiasme qui nous agrandit, qui nous élève au-dessus de nous-mêmes et de notre siècle; et quiconque le raisonne, n'est pas digne de sentir. « Mépriser la gloire, dit Tacite, c'est mépriser « les vertus qui y mènent : » *Contemptâ famâ, virtutes contemnuntur.*



DE LA GRANDEUR.

En physique et en géométrie le terme de grandeur est souvent absolu, et ne suppose aucune comparaison : il est synonyme de quantité, d'étendue. En morale il est relatif, et porte l'idée de supériorité. Ainsi, quand on l'applique aux qualités de l'esprit ou de l'ame, ou collectivement à la personne, il exprime un haut degré d'élévation au-dessus de la multitude.

Mais cette élévation peut être ou naturelle, ou factice; et c'est là ce qui distingue la grandeur réelle de la grandeur d'institution. Essayons de les définir.

La grandeur d'ame, c'est-à-dire, la fermeté, la droiture, l'élévation des sentiments, est la plus belle partie de la grandeur personnelle. Ajoutez-y un esprit vaste, lumineux, profond, et vous aurez un grand homme.

Dans l'idée collective et générale de grand homme, il semble que l'on devrait comprendre les plus belles proportions du corps; le peuple n'y manque jamais. On est surpris de lire qu'Alexandre était petit; et l'on trouve Achille bien plus grand, lorsqu'on voit dans l'Iliade, qu'aucun

de ses compagnons ne pouvait remuer sa lance. Cette propension que nous avons tous à mêler du physique au moral, dans l'idée de la grandeur, vient, 1° de l'imagination, qui veut des mesures sensibles; 2° de l'épreuve habituelle que nous faisons de l'union de l'ame et du corps, de leur dépendance et de leur action réciproque, des opérations qui résultent du concours de leurs facultés. Il était naturel sur-tout que, dans les temps où la supériorité entre les hommes se décidait à force de bras, les avantages corporels fussent mis au nombre des qualités héroïques. Dans des siècles moins barbares, on a rangé dans leurs classes ces qualités qui nous sont communes avec les bêtes, et que les bêtes ont au-dessus de nous. Un grand homme a été dispensé d'être beau, nerveux et robuste.

Mais il s'en faut bien que dans l'opinion du vulgaire l'idée de grandeur personnelle soit réduite encore à sa vérité philosophique. La raison est esclave de l'imagination, et l'imagination est esclave des sens. Celle-ci mesure les causes morales à la grandeur physique des effets qu'elles ont produits et les apprécie à la toise.

Il est vraisemblable que celui des rois d'Égypte qui avait fait élever la plus haute des pyramides, se croyait le plus grand de ces rois: c'est à-peu-près ainsi que l'on juge vulgairement ce qu'on appelle les grands hommes.

Le nombre des combattants qu'ils ont armés,

ou qu'ils ont vaincus, l'étendue de pays qu'ils ont ravagée ou conquise, le poids dont leur fortune a été dans la balance du monde, sont comme les matériaux de l'idée de grandeur que l'on attache à leur personne. La réponse du pirate à Alexandre, *Quia tu magnâ classe, imperator,* exprime avec autant de force que de vérité, notre manière de mesurer et d'estimer la grandeur humaine.

Un roi qui aura passé sa vie à entretenir dans ses États l'abondance, l'harmonie et la paix, tiendra peu de place dans l'histoire. On dira de lui froidement, *Il fut bon;* on ne dira jamais, *Il fut grand.* Louis IX serait oublié, sans la déplorable expédition des Croisades.

A-t-on jamais entendu parler de la grandeur de Sparte, incorruptible dans ses mœurs, inébranlable par ses lois, invincible par la sagesse et l'austérité de sa discipline? Est-ce à Rome vertueuse et libre que l'on pense, en rappelant sa grandeur? L'idée qu'on y attache est formée de toutes les causes de sa décadence. On appelle sa grandeur, ce qui entraîna sa ruine, l'éclat des triomphes, le fracas des conquêtes, les folles entreprises, les succès insoutenables, les richesses corruptrices, l'enflure du pouvoir, et cette domination vaste, dont l'étendue faisait la faiblesse, et qui allait crouler sous son propre poids.

Ceux qui ont eu l'esprit assez juste pour ne pas altérer, par tout cet alliage physique, l'idée

morale de grandeur, ont cru du moins pouvoir la restreindre à quelques-unes des qualités qu'elle embrasse. Car où trouver un grand homme, à prendre ce terme à la rigueur?

Alexandre avait de l'élévation dans l'esprit et de la force dans l'ame. Mais voit-on dans ses projets ce plan de justice et de sagesse, qui annonce une ame qui se possède, et un génie qui se consulte? ce plan qui embrasse et dispose l'avenir, où tous les succès ont leur avantage, où tous les maux inévitables sont compensés par de plus grands biens? *Detecto sine terrarum, per suum rediturus orbem, tristis est.* (Sénec.) Les vues de César étaient plus belles et plus sages; mais il faut commencer par le laver du crime de trahison, et oublier ou reconnaître le citoyen dans l'empereur, pour trouver en lui un grand homme. Il en est à-peu-près de même de tous les princes auxquels la flatterie ou l'admiration a donné le nom de grands. Ils l'ont été dans quelques parties, dans la législation, dans la politique, dans l'art de la guerre, dans le choix des hommes qu'ils ont employés; et au lieu de dire, *Il a telle ou telle grande qualité*, on a dit du guerrier, du politique, du législateur, *C'est un grand homme. Huc et illud accedat, ut perfecta virtus sit, æqualitas ac tenor vitæ, per omnia constans sibi.* (Sénec.)

Il est une grandeur factice ou d'institution, qui n'a rien de commun avec la grandeur per-

sonnelle. Il faut des grands dans un État, et l'on n'a pas toujours de grands hommes. On a donc imaginé d'élever au besoin ceux qu'on ne pouvait agrandir; et cette élévation artificielle a pris le nom de *grandeur*. Ce terme au singulier est donc susceptible de deux sens, et les grands n'ont pas manqué de se prévaloir de l'équivoque. Mais son pluriel (les grandeurs) ne présente plus rien de personnel : c'est le terme abstrait de *grand* dans son acception politique : en sorte qu'un grand homme peut n'avoir aucun des caractères qui distinguent ce qu'on appelle les *grands*, et qu'un grand peut n'avoir aucune des qualités qui constituent le grand homme.

Mais un grand, dans un État, tient la place d'un grand homme : il le représente; il en a le volume, quoiqu'il arrive souvent qu'il n'en ait pas la solidité. Rien de plus beau que de voir réunis le mérite avec la place : ils le sont quelquefois à beaucoup d'égards, et notre siècle en a des exemples; mais sans faire la satire d'aucun temps ni d'aucun pays, nous dirons un mot de la condition et des mœurs des grands, tels qu'il en est par-tout, en protestant d'avance contre toute allusion et toute application personnelle.

Un grand doit être auprès du peuple l'homme de la cour, et à la cour l'homme du peuple. L'une et l'autre de ces fonctions demandent ou un mérite recommandable, ou, pour y suppléer, un extérieur imposant. Le mérite ne se donne point,

mais l'extérieur peut se prescrire : on l'étudie, on le compose : c'est un personnage à jouer. L'extérieur d'un grand devrait être la décence et la dignité. La décence est une dignité négative, qui consiste à ne rien se permettre de ce qui peut avilir ou dégrader son état, et y attacher le ridicule, ou y répandre le mépris. Il s'agit de modifier les dehors de la grandeur, suivant le goût, le caractère, et les mœurs des nations. Une gravité taciturne est ridicule en France; elle l'aurait été à Athènes. Une politesse légère eût été ridicule à Lacédémone; elle le serait en Espagne. La popularité des pairs d'Angleterre serait déplacée dans les nobles vénitiens. C'est ce que l'exemple et l'usage nous enseignent, sans étude et sans réflexion. Il semble donc assez facile d'être grand avec décence.

Mais la dignité positive, dans un grand, est l'accord parfait de ses actions, de son langage, de sa conduite en un mot, avec la place qu'il occupe. Or, cette dignité suppose le mérite, et un mérite égal au rang. C'est ce qu'on appelle *payer de sa personne*. Ainsi les premiers hommes de l'État devraient faire les plus grandes choses : condition toujours pénible, souvent impossible à remplir.

Il a donc fallu suppléer à la dignité par la décoration, et cet appareil a produit son effet : le vulgaire a pris le fantôme pour la réalité; il a confondu la personne avec la place. C'est une erreur qu'il faut lui laisser; car l'illusion est la reine du peuple.

Mais qu'il nous soit permis de le dire : les grands sont quelquefois les premiers à détruire cette illusion, par une hauteur imprudente.

Celui qui, dans les grandeurs, ne fait que représenter, devrait savoir qu'il n'éblouit pas tout le monde, et ménager du moins ses confidents, pour les engager au silence. Qu'un homme qui voit les choses en elles-mêmes, qui respecte les préjugés, et qui n'en a point, se montre à l'audience d'un grand avec sa simplicité modeste; que celui-ci le reçoive avec cet air de supériorité qui protége et qui humilie, le sage n'en sera ni offensé, ni surpris : c'est une scène pour le peuple. Mais quand la foule s'est écoulée, si le grand conserve sa gravité froide et sévère, si son maintien et son langage ne daignent pas s'humaniser, l'homme se retire en souriant, et en disant de l'homme superbe ce qu'on disait du comédien Baron : *il joue encore hors du théâtre.*

Il le dit tout bas, et il ne le dit qu'à lui-même; car le sage est bon citoyen. Il sait que la grandeur, même fictive, exige des ménagements : il respectera, dans celui qui en abuse, ou les aïeux qui la lui ont transmise, ou le choix du prince qui l'en a décoré, ou, quoi qu'il en soit, la constitution de l'État qui demande que les grands soient en honneur, et à la cour, et parmi le peuple.

Mais tous ceux qui ont la pénétration du sage, n'en ont pas la modération. *Paucis imponit le-*

viter extrinsecus induta facies.... Tenue est mendacium : perlucet, si diligenter inspexeris. (SENEC.) Dans un monde cultivé, sur-tout, la vanité des petits humiliée a des yeux de lynx pour pénétrer la petitesse orgueilleuse des grands; et celui qui, en faisant sentir le poids de sa grandeur, en laisse apercevoir le vide, peut s'assurer qu'il est de tous les hommes le plus sévèrement jugé.

Un homme de mérite élevé aux grandeurs, tâche de consoler l'envie, et d'échapper à la malignité. Mais malheureusement celui qui a le moins à prétendre, est toujours celui qui exige le plus. Moins il soutient sa grandeur par lui-même, plus il l'appesantit sur les autres. Il s'incorpore ses terres, ses équipages, ses aïeux et ses valets, et sous cet attirail, il se croit un colosse. Proposez-lui de sortir de son enveloppe, de se dépouiller de ce qui n'est pas lui; osez le distinguer de sa naissance et de sa place; c'est lui arracher la plus chère partie de son existence : réduit à lui-même, il n'est plus rien. Étonné de se voir si haut, il prétend vous inspirer le respect qu'il s'inspire à lui-même; il s'habitue, avec ses valets, à humilier des hommes libres; et tout le monde est peuple à ses yeux.

Asperius nihil est humili qui surgit in altum. (CLAUD.)

C'est ainsi que la plupart des grands se trahissent et nous détrompent. Car un seul mécontent,

qui a leur secret, suffira pour le répandre; et leur personnage n'est plus que ridicule, dès que l'illusion a cessé.

Qu'un grand, qui a besoin d'en imposer à la multitude, s'observe donc avec les gens qui pensent, et qu'il se dise à lui-même ce que diraient de lui ceux qu'il aurait reçus avec dédain, ou rebutés avec arrogance.

« Qui es-tu donc pour mépriser les hommes « tes semblables? et qui t'élève au-dessus d'eux? « Tes services, ou tes vertus? Mais combien « d'hommes obscurs, plus vertueux que toi, plus « laborieux, plus utiles? Ta naissance? On la res- « pecte : on salue en toi l'ombre de tes ancêtres; « mais est-ce à l'ombre à s'enorgueillir des hom- « mages rendus au corps? Tu aurais lieu de te glo- « rifier, si l'on donnait ton nom à tes aïeux, « comme on donnait au père de Caton le nom « de ce fils, *la lumière de Rome.* (Cic. Off.) Mais « quel orgueil peut t'inspirer un nom qui ne te « doit rien, et que tu ne dois qu'au hasard? La « naissance excite l'émulation dans les grandes « ames, et l'orgueil dans les petites. Écoute des « hommes qui pensaient noblement, et qui sa- « vaient apprécier les hommes. *Point de rois qui « n'aient eu pour aïeux des esclaves; point d'es- « claves qui n'aient eu des rois pour aïeux.* (Plat.) « *Personne n'est né pour notre gloire : ce qui fut « avant nous n'est point à nous.* (Senec.) Consulte- « toi, rentre en toi-même : *Nudum inspice, ani-*

« *mum intuere, qualis quantusque sit alieno an*
« *suo magnus.* (SENEC.) »

Il n'y a que la véritable grandeur, nous dira-t-on, qui puisse soutenir cette épreuve; la grandeur factice n'est imposante que par ses dehors. Eh bien, qu'elle ait un cortége fastueux, et des mœurs simples : ce qu'elle aura de dominant sera de l'état, non de la personne. Mais un grand, dont le faste est dans l'ame, nous insulte corps à corps. C'est l'homme qui dit à l'homme, *Tu rampes au-dessous de moi :* ce n'est pas du haut de son rang, c'est du haut de son orgueil qu'il nous regarde et nous méprise.

Mais ne faut-il pas un mérite supérieur, pour conserver des mœurs simples dans un rang élevé? Cela peut être, et cela prouve qu'il est très-difficile d'occuper décemment les grandes places, sans les remplir, et de n'être pas ridicule par-tout où l'on est déplacé.

Un grand, lorsqu'il est un grand homme, n'a recours ni à cette hauteur humiliante, qui est le singe de la dignité, ni à ce faste imposant, qui est le fantôme de la gloire, et qui ruine la haute noblesse par la contagion de l'exemple et l'émulation de la vanité.

Aux yeux du peuple, aux yeux du sage, aux yeux de l'envie elle-même, il n'a qu'à se montrer tel qu'il est. Le respect le devance, la vénération l'environne; sa vertu le couvre tout entier : elle est son cortége et sa pompe. Sa grandeur a beau

se ramasser en lui-même, et se dérober à nos hommages; nos hommages vont la chercher (1). Mais qu'il faut avoir un sentiment noble et pur de la véritable grandeur, pour ne pas craindre de l'avilir en la dépouillant de tout ce qui lui est étranger! Qui d'entre les grands de notre âge, voudrait être supris, comme Fabrice, par les ambassadeurs de Pyrrhus, faisant cuire ses légumes?

---

(1) *Voyez* La Bruyère. Du mérite personnel.



DES GRANDS.

On donne en général le nom de grands à ceux qui occupent les premières places de l'État, soit dans le gouvernement, soit auprès du prince.

On peut considérer les grands, ou par rapport aux mœurs de la société, ou par rapport à la constitution politique. Nous prenons ici les grands en qualité d'hommes publics.

Dans la démocratie pure il n'y a de grands que les magistrats, ou plutôt il n'y a de grand que le peuple. Les magistrats ne sont grands que par le peuple et pour le peuple; c'est son pouvoir, sa dignité, sa majesté, qu'il leur confie. De-là vient que dans les républiques bien constituées, on faisait un crime autrefois de chercher à acquérir une autorité personnelle. Les généraux d'armée n'étaient grands qu'à la tête des armées, leur autorité était celle de la discipline; ils la déposaient en même temps que le soldat quittait les armes; et la paix les rendait égaux.

Il est de l'essence de la démocratie que les grandeurs soient électives, et que personne n'en soit exclu par état. Dès qu'une seule classe de

citoyens est condamnée à servir sans espoir de commander, le gouvernement est aristocratique. La moins mauvaise aristocratie est celle où l'autorité des grands se fait le moins sentir. La plus vicieuse est celle où les grands sont despotes, et les peuples esclaves. Si les nobles sont des tyrans, le mal est sans remède. Un sénat ne meurt point.

Si l'aristocratie est militaire, l'autorité des grands tend à se réunir dans un seul : le gouvernement touche à la monarchie, ou au despotisme. Si l'aristocratie n'a que le bouclier des lois, il faut, pour subsister, qu'elle soit le plus juste et le plus modéré de tous les gouvernements. Le peuple, pour supporter l'autorité exclusive des grands, doit être heureux comme à Venise, ou abattu comme en Pologne.

De quelle sagesse, de quelle modestie la noblesse vénitienne n'a-t-elle pas besoin, pour ménager l'obéissance du peuple! De quels moyens n'use-t-elle pas pour le consoler de l'inégalité! Les courtisannes et le carnaval de Venise sont d'institution politique. Par l'un de ces moyens, les richesses des grands refluent, sans faste et sans éclat, vers le peuple : par l'autre, le peuple se trouve, six mois de l'année, au pair des grands, et oublie avec eux, sous le masque, sa dépendance et leur domination.

La liberté romaine avait chéri l'autorité des rois; elle ne put souffrir l'autorité des grands.

L'esprit républicain fut indigné d'une distinction humiliante. Le peuple voulut bien s'exclure des premières places, mais il ne voulut pas en être exclu; et la preuve qu'il méritait d'y prétendre, c'est qu'il eut la sagesse et la vertu de s'en abstenir.

En un mot, la république n'est une, que dans le cas du droit universel aux premières dignités. Toute prééminence héréditaire y détruit l'égalité, rompt la chaîne politique, et divise les citoyens.

Le danger de la liberté n'est donc pas que le peuple prétende élire entre les citoyens, sans exception, ses magistrats et ses juges, mais qu'il les méconnaisse après les avoir élus. C'est ainsi que les Romains ont passé de la liberté à la licence, de la licence à la servitude.

Dans le gouvernement républicain, les grands revêtus de l'autorité l'exercent dans toute sa force. Dans le gouvernement monarchique, ils l'exercent quelquefois, et ne la possèdent jamais: c'est par eux qu'elle passe; ce n'est point en eux qu'elle réside : ils en sont comme les canaux; mais le prince en ouvre et ferme la source, la divise en ruisseaux, en mesure le volume, en observe et dirige le cours.

Les grands, comblés d'honneurs, et dénués de force, représentent le monarque auprès du peuple, et le peuple auprès du monarque. Si le principe du gouvernement est corrompu dans les grands, il faudra bien de la vertu, et dans le

prince, et dans le peuple, pour maintenir dans un juste équilibre l'autorité protectrice de l'un, et la liberté légitime de l'autre; mais si cet ordre est composé de fidèles sujets et de bons patriotes, il sera le point d'appui des forces de l'État, le lien de l'obéissance et de l'autorité.

Il est de l'essence du gouvernement monarchique, comme du républicain, que l'État ne soit qu'un, que les parties dont il est composé forment un tout solide et compacte. Cette machine vaste, toute simple qu'elle est, ne saurait subsister que par une exacte combinaison de ses pièces; et si les mouvements sont interrompus ou opposés, le principe même de l'activité devient celui de la destruction.

Or, la position des grands, dans un État monarchique, sert merveilleusement à établir et à conserver cette harmonie et cet ensemble d'où résulte la continuité régulière du mouvement général.

Il n'en est pas ainsi dans un gouvernement, mixte où l'autorité est partagée et balancée entre le prince et la nation. Si le prince dispense les graces, les grands seront les mercenaires du prince, et les corrupteurs de l'État : au nombre des subsides imposés sur le peuple, sera compris tacitement l'achat annuel des suffrages, c'est à-dire ce qu'il en coûte au prince pour payer aux grands la liberté du peuple. Le prince aura le tarif des voix; et l'on calculera dans son conseil combien

telle et telle vertu peuvent lui coûter à corrompre.

Mais dans un État monarchique bien constitué, où la plénitude de l'autorité réside dans un seul, sans jalousie et sans partage, où par conséquent toute la puissance du souverain est dans la richesse, le bonheur et la fidélité de ses sujets, le prince n'a aucune raison de surprendre le peuple : le peuple n'a aucune raison de se défier du prince : les grands ne peuvent servir ni trahir l'un sans l'autre; ce serait meme en eux une fureur absurde que de porter le prince à la tyrannie, ou le peuple à la révolte. Premiers sujets, premiers citoyens, ils sont esclaves si l'État devient despotique; ils retombent dans la foule, si l'État devient républicain : ils tiennent donc au prince par leur supériorité sur le peuple : ils tiennent au peuple par leur dépendance du prince, et par tout ce qui leur est commun avec le peuple, liberté, propriété, sûreté, etc. Ainsi les grands sont attachés à la constitution monarchique par intérêt et par devoir, deux liens indissolubles lorsqu'ils sont entrelacés.

Cependant l'ambition des grands semble devoir tendre à l'aristocratie. Mais quand le peuple s'y laisserait conduire, la simple noblesse s'y opposerait, à moins qu'elle ne fût admise au partage de l'autorité : condition qui donnerait aux premiers de l'État vingt mille égaux au lieu d'un maître, et à laquelle par conséquent ils ne se ré-

soudront jamais : car l'orgueil de dominer, qui fait seul les révolutions, souffre bien moins impatiemment la supériorité d'un seul, que l'égalité d'un grand nombre.

Le désordre le plus effroyable de la monarchie, c'est que les grands parviennent à usurper l'autorité qui leur est confiée, et qu'ils tournent contre le prince, et contre l'État lui-même, les forces de l'État, déchiré par les factions. Telle était la situation de la France, lorsque le cardinal de Richelieu, ce génie hardi et vaste, ramena les grands sous l'obéissance du prince, et les peuples sous la protection de la loi. On lui reproche d'avoir été trop loin ; mais peut-être n'avait-il pas d'autres moyens d'affermir la monarchie, de rétablir dans sa direction naturelle ce grand arbre courbé par l'orage, que de le plier dans le sens opposé.

La France formait autrefois un gouvernement fédératif très-mal combiné, et sans cesse en guerre avec lui-même. Depuis Louis XI tous ces co-États avaient été réunis en un. Mais les grands vassaux conservaient encore dans leurs domaines l'autorité qu'ils avaient eue sous leurs premiers souverains ; et les gouverneurs, qui avaient pris la place de ces souverains, s'en attribuaient la puissance. Ces deux partis opposaient à l'autorité du monarque, des obstacles qu'il fallait vaincre. Le moyen le plus doux, et par conséquent le plus sage, était d'attirer à la cour ceux qui, dans l'é-

loignement, et au milieu des peuples accoutumés à leur obéir, s'étaient rendus les plus redoutables. Le prince fit briller les distinctions et les grâces : les grands accoururent en foule ; les gouverneurs furent captivés, leur autorité personnelle s'évanouit en leur absence ; leurs gouvernements héréditaires devinrent amovibles, et l'on s'assura de leurs successeurs ; les seigneurs oublièrent leurs vassaux, et ils en furent oubliés ; leurs domaines furent divisés, aliénés, dégradés insensiblement ; et il ne resta plus du gouvernement féodal que des blasons et des ruines.

Ainsi la qualité de grand de la cour, n'est plus qu'une faible image de la qualité de grand du royaume. Quelques-uns doivent cette distinction à leur naissance. La plupart ne la doivent qu'à la volonté du souverain ; car la volonté du souverain fait des grands, comme elle fait des nobles, et rend la grandeur ou personnelle, ou héréditaire à son gré. Nous disons personnelle ou héréditaire, pour donner au titre de grand toute l'étendue qu'il peut avoir ; mais on ne doit l'entendre à la rigueur que de la grandeur héréditaire, telle que les princes du sang la tiennent de leur naissance, et les ducs et pairs de la volonté de nos rois. Les premières places de l'État s'appellent dignités dans l'église et dans la robe, grades dans l'épée, places dans le ministère, charges dans la maison royale ; mais le titre de grand, dans son étroite acception, ne convient qu'aux pairs du royaume.

Cette réduction du gouvernement féodal à une grandeur qui n'en est plus que l'ombre, a dû coûter cher à l'État; mais à quelque prix qu'on achète l'unité du pouvoir et de l'obéissance, l'avantage de n'être plus en butte au caprice aveugle et tyrannique de l'autorité fiduciaire, le bonheur de vivre sous la tutelle inviolable des lois, toujours prêtes à s'armer contre les usurpations, les vexations et les violences; il est certain que de tels biens ne seront jamais trop payés.

Dans la constitution présente des choses, il nous semble donc que les grands sont dans la monarchie française, ce qu'ils doivent être naturellement dans toutes les monarchies de l'univers. La nation les respecte sans les craindre; le souverain se les attache sans les enchaîner, et les contient sans les abattre : pour le bien, leur crédit est immense; ils n'en ont aucun pour le mal; et leurs prérogatives mêmes sont de nouveaux garants pour l'État, du zèle et du dévouement dont elles sont les récompenses.

Dans le gouvernement despotique, tel qu'il est souffert en Asie, les grands sont les esclaves du tyran, et les tyrans des esclaves; ils tremblent et ils font trembler: aussi barbares dans leur domination, que lâches dans leur dépendance, ils achètent, par leur servitude auprès du maître, leur autorité sur les sujets: également prêts à vendre l'État au prince, et le prince à l'État: chefs du

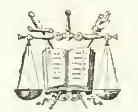
peuple dès qu'il se révolte, et ses oppresseurs tant qu'il est soumis.

Si le prince est vertueux, s'il veut être juste, s'il peut s'instruire, ils sont perdus : aussi veillent-ils nuit et jour à la barrière qu'ils ont élevée entre le trône et la vérité; ils ne cessent de dire au souverain, vous pouvez tout, afin qu'il leur permette de tout oser; ils lui crient, votre peuple est heureux, au moment même qu'ils expriment les dernières gouttes de sa sueur et de son sang; et si quelquefois ils consultent ses forces, il semble que ce soit pour calculer, en l'opprimant, combien d'instants encore il peut souffrir sans expirer.

Malheureusement pour les États où de pareils monstres gouvernent, les lois n'y ont point de tribunaux, la faiblesse n'y a point de refuge : le prince s'y réserve à lui seul le droit de la vindicte publique; et tant que l'oppression lui est inconnue, les oppresseurs sont impunis.

Telle est la constitution de ce gouvernement déplorable, que non-seulement le souverain, mais chacun des grands, dans la partie qui lui est confiée, tient la place de la loi. Il faut donc, pour que la justice y règne, que non-seulement un homme, mais une multitude d'hommes soient infaillibles, exempts d'erreur et de passion, détachés d'eux-mêmes, accessibles à tous, égaux pour tous comme la loi; c'est-à-dire, qu'il faut que les

grands d'un État despotique soient des dieux. Aussi n'y a-t-il que la théocratie qui ait le droit d'être despotique; et c'est le comble de l'aveuglement dans les hommes, que d'y prétendre, ou d'y consentir.



ESSAI
SUR LE BONHEUR.

Goûter la vie, la passer doucement, tant qu'elle est exempte de douleur et de péril, c'est le bien-être que la nature semble avoir accordé à tous les animaux, mais inégalement, selon les facultés dont elle a doué chaque espèce. Apprécier son existence, s'y complaire, en jouir, et s'en rendre compte à soi-même, paraît n'avoir été donné qu'à l'homme; et c'est proprement le *bonheur*. Ainsi le bien-être appartient à la sensibilité simple; et le *bonheur* est réservé à la sensibilité réfléchie.

L'animal qui jouit, tranquillement et en liberté, de l'exercice de ses organes et de toutes les facultés de son instinct, est appelé communément heureux; et il le serait d'autant plus, s'il était suffisamment doué de réflexion sur le présent, qu'en lui le souvenir et la prévoyance s'étendent moins dans le passé et dans l'avenir, et qu'il est presque absolument exempt de regrets et d'inquiétude. Mais que ses sensations soient accompagnées de cette réflexion éclairée et suivie, qui.

dans l'homme, est la conscience de son état heureux ou malheureux; c'est ce qui nous est inconnu, et ce qui ne nous importe guère. Qu'il nous suffise de savoir que les animaux ne sont pas insensibles : c'en est assez pour les laisser en paix, au moins autant qu'il ne nous nuisent pas, ou que leur mal nous serait inutile.

La question sur la réalité, sur la possibilité du *bonheur* se réduit donc à l'espèce humaine. Or, de toutes les opinions morales, la plus salutaire, la plus essentiellement nécessaire à établir, c'est que l'homme est né pour être heureux; comme la plus pernicieuse et la plus détestable est de penser que la condition de l'homme soit de naître pour le malheur : car dans toute société (et sans société, l'on ne peut concevoir l'espèce humaine subsistante;) dans toute société, dis-je, l'homme influe en bien ou en mal sur la condition de l'homme. Si donc le malheur est nécessaire et si l'homme est né pour souffrir, l'auteur, l'instrument de ses peines peut se croire exempt de reproche; celui qui peut l'en garantir, ou y apporter remède, s'en trouve dispensé. Le premier n'a fait que remplir l'intention de la nature; le second n'a fait que livrer ce malheureux à sa destinée; tous deux sont exempts de remords.

Et que sera-ce, si l'homme imbu de cette opinion se trouve avoir une grande influence sur le destin de ses semblables, et si en rendant mal-

heureux tout un peuple, il se dit à lui-même : *Il est fait pour cela?*

L'instituteur d'un roi qui l'éleverait dans ce principe, les complaisants qui, avec ce fatalisme, rassureraient son indolence et sa paresse, et qui par-là tacitement applaudiraient à son indifférence, à son insensibilité, et l'absoudraient du malheur public, mériteraient d'être lapidés.

C'est ôter à l'homme toute sa dignité, que de le supposer destiné au malheur. Voyez l'abjection des peuples qui, à la naissance de leur semblable, ne savent que lui dire : *Enfant, je te salue. Tu viens au monde pour souffrir et pour mourir.* Il faut avoir droit de lui dire : « Enfant, tu viens « au monde pour être bon et pour être heureux. »

Rien de plus commode, sans doute, que de regarder comme inévitable le mal qu'on fait soi-même, et comme impraticable le bien qu'on ne fait pas; mais aussi rien de plus atroce que de présenter ce calmant à la conscience de celui dans les mains de qui la nature ou la fortune a mis beaucoup de bien, et encore plus de mal à faire. Il faut qu'un père de famille pense de ses enfants, un grand de ses vassaux, un roi de ses sujets, et tout homme de ses semblables, que non-seulement la nature ne les condamne pas à être malheureux, mais que, dans son plan, le malheur est l'exception de ses lois, et que le *bonheur* en est la règle.

Le mal existe, le mal est quelquefois nécessaire, irremédiable; mais ce sont là les accidents, non la teneur de la vie humaine. La condition commune, habituelle, universelle de notre espèce, est que l'alternative de la veille et du sommeil, du travail et du repos, de la dissipation des forces et de leur restauration, des appétits causés par le besoin et du plaisir d'y satisfaire, entretienne dans l'homme l'équilibre de la santé; que l'exercice modéré de ses facultés naturelles, pour l'action et pour la pensée, le sauvent de l'ennui; que l'usage libre de tous ses sens, que les affections de son ame les plus familières et les plus innocentes lui procurent des jouissances qui le consolent de ses peines, et le paient de ses travaux.

Je parle de travaux, à propos du *bonheur:* car il en est inséparable. *Ut ad cursum equus, ad arandum bos, ad indagandum, canis; sic homo ad intelligendum, ad agendum, ad laborandum natus est.* (Cic.)

Je parle aussi des peines, car il en est, pour l'homme, de cruelles, d'inévitables; et il ne dépend ni de lui, ni de ses semblables, de l'exempter du tribut de douleur que la nature lui impose. Mais je tiens que pour le plus grand nombre le fardeau en serait léger, s'ils ne l'aggravaient pas eux-mêmes, ou réciproquement, en se faisant des maux que ne leur fait pas la nature.

Ce sont ces maux que l'homme fait à l'homme, que l'homme se fait à lui-même; ce sont, dis-je,

ces maux qu'une éducation saine, qu'une bonne législation, qu'une police vigilante, un gouvernement sage, actif, modérément sévère, détruiraient presque absolument, si on le voulait bien, si on le voulait d'une volonté ferme, agissante et infatigable. Or, qu'on retranche de la masse du malheur domestique et du malheur public, tous ces maux qui n'existent que parce qu'on néglige de les faire cesser; on trouvera que des hommes vivants, les neuf dixièmes seraient heureux, les neuf dixièmes de leur vie.

Ne nous arrêtons point aux maux produits par le déréglement et le vice des sociétés: c'est en traitant des moyens d'établir l'opinion par l'exemple, les mœurs par l'opinion, les lois pour la garde des mœurs, les peines et les récompenses à l'appui des mœurs et des lois, c'est là qu'on peut développer et fonder en principes le système de l'optimisme civil, politique et moral; et si l'on considère la société comme un climat naturellement sain, où l'on a laissé, çà-et-là, s'amasser et croupir des eaux extravasées d'où s'élèvent dans l'air de malignes vapeurs, on concevra quels peuvent être les moyens de rendre à cet air corrompu sa première salubrité.

Ici je me borne à parler des maux que l'homme se fait à lui-même; et je commence par lui dénoncer trois ennemis de son *bonheur;* l'imagination, l'opinion, et l'amour-propre: l'imagination, qui nous porte au-dehors et qui nous dé-

place sans cesse; l'opinion, qui nous tourmente; et l'amour-propre, qui exagère à nos yeux l'indignité des maux qui nous arrivent, et nos droits à des biens dont nous sommes privés.

Si on demande où est le *bonheur*, si on le cherche incessamment, et si on ne le trouve jamais, en voici la raison : c'est qu'on en a fait un fantôme; c'est que ce fantôme est l'ouvrage de l'imagination et non de la nature; c'est qu'il excède la mesure des facultés et des moyens de l'être qui doit en jouir; c'est qu'on le place hors de soi, loin de soi, au-dessus de soi, dans une sphère qui n'est pas la sienne; c'est que pour être heureux, on s'obstine à vouloir ce que ne veut pas la nature; c'est qu'on met dans ses fantaisies l'opiniâtreté d'un enfant.

Le moyen de se rendre le bonheur facile, c'est de se persuader qu'il est simple, modeste et sobre; que rien de rare ne lui est nécessaire; qu'il vit de peu; qu'il s'accommode de l'étroite médiocrité; que les excès lui nuisent autant que les besoins; qu'il est aisé de le réduire aux dons communs de la nature; que sa devise enfin est le vœu que formait Horace : *Mens sana in corpore sano.*

La sensibilité physique, la sensibilité morale, quand le luxe, l'intempérance, ne viennent pas irriter l'une, la fatiguer et l'émousser, et quand l'imagination ne vient pas exalter l'autre, l'épuiser et l'éteindre, sont des sources continuelles d'émotions agréablement variées. Mais les objets qui

les produisent facilement et habituellement, sont autour de nous, près de nous; ils sont mesurés à la faiblesse de nos organes, à celle même de notre ame, que de trop vives affections et des secousses trop fréquentes fatigueraient et feraient passer du délire à l'accablement.

Le plaisir peut avoir les transports d'une fièvre ardente; mais le *bonheur* doit être égal, sans accès ni relâche, sans ardeur ni frisson. C'est proprement la santé de l'ame; et le signe infaillible en est la saveur qu'elle trouve dans des biens communs et faciles, biens insipides au goût d'une ame malade d'imagination.

Demandez à cet homme inquiet, ennuyé, chagrin, ce qu'il désire pour récréer sa vue, de plus agréable qu'un beau jour et qu'une campagne riante. Il vous répondra : *J'ai tant vu le soleil!* Eh! mon ami, que veux-tu donc que la nature fasse pour toi? De nouveaux cieux? de nouvelles campagnes? Va parcourir les sommets des Alpes, admirer leurs glaciers, leurs torrents, leurs cascades, leurs rochers et leurs précipices; voir les cratères de l'Etna et les îles de l'Archipel; dans quelques mois, tu diras encore : *J'ai tant vu tout cela!* Ou aussi triste que le chartreux, à qui l'on vantait la beauté du désert qui environnait sa cellule, tu diras : « Oui, cela est beau pour les « passants, » *transeuntibus*.

L'homme blasé sur les plaisirs des yeux, cherchera les plaisirs du goût. Mais c'est ici le lieu

de placer le proverbe, *Que le riche dîne deux fois :* défi que lui donne le pauvre, dont le pain est assaisonné par un appétit vigoureux, tandis que toute la chimie des festins les plus raffinés ne peut suppléer à cet attrait que le riche ne connaît pas. On sait le mot affreux de ce traitant, qui, en rentrant chez lui à l'heure du dîner, s'entendait demander l'aumône par un homme qui lui disait : *J'ai faim. Que ce coquin,* dit-il, *est heureux! Il a faim.*

Dans un homme gorgé d'opulence, il en est de même de tous les sens. L'imagination, l'ennemie de toute espèce de sobriété, les excède par ses recherches; la surabondance les rassasie; le besoin, le père du plaisir, ne les sollicite jamais.

L'imagination, vainement épuisée à ranimer des goûts éteints, s'efforce de faire pour l'homme un bonheur qui ne soit qu'à elle, en procurant à la vanité d'agréables illusions. Elle conseille à un être que la nature a mesuré à la hauteur d'une cabane, de mettre sa félicité à occuper le vide immense d'un palais. Il élève à grands frais cette espèce de temple; mais à peine y est-il errant, qu'effrayé de sa solitude, humilié de sa petitesse, ennuyé de sa magnificence, il abandonne ces portiques, ces dômes, ces vastes enfilades, aux regards des passants, *transeuntibus*, et se retire dans un étroit réduit, comme repoussé par la nature dans les limites du besoin.

C'est encore pis pour les objets de cupidité, que pour ceux de luxe et de faste. C'est l'imagination qui persuade à l'homme ambitieux qu'il ne peut se passer de crédit, d'autorité, de domination; que ce n'est pas la peine de vivre, si l'on ne vit pas environné d'une multitude inférieure à soi, dépendante et obéissante; que la tranquillité, la liberté, l'égalité sur-tout, ne sont des biens que pour le stupide vulgaire; qu'il est de sa nature à lui, et de l'essence de son ame de tendre sans cesse plus haut.

C'est elle qui persuade à l'avare que le présent n'est rien, que l'avenir est tout; que sa jeunesse ne saurait trop accumuler et enfouir pour rassasier sa vieillesse; que de nouveaux besoins l'attendent; qu'il ne souffre que pour jouir; que l'heure n'en est pas venue, mais que les privations d'aujourd'hui lui préparent les jouissances de ce *demain* qui n'arrive jamais.

Je ne pénètre point dans les misères d'un serrail : je veux bien laisser sous le voile les humiliations de la vanité châtiée par la nature; mais, à l'égard de nos mœurs, j'observe que c'est encore l'imagination qui persuade à une jeunesse exaltée, que le bonheur est dans l'agitation, l'inconstance et la nouveauté; que ce qui lui manque est toujours meilleur que ce qu'elle possède; que l'inquiétude même du désir est la preuve qu'elle n'a pas trouvé ce qui doit le fixer; que tant que l'espérance est trompée, le changement est lé-

gitime; que puisque le *bonheur* se cache, il est permis de le chercher; et que s'il nous fuit, il faut bien y renoncer, ou le poursuivre. Enfin c'est l'imagination qui engendre, au sein de l'opulence, cet essaim renaissant de goûts capricieux, de prétentions frivoles, de fantaisies passionnées, espèces d'insectes légers, éphémères et dévorants, qui ne laissent aucun repos.

Quand l'imagination a produit cette foule de biens et de maux que la nature désavoue, l'opinion les adopte et les réalise à sa manière, en attachant aux uns la suprême félicité, l'estime, l'honneur et la gloire; aux autres l'idée du malheur, le mépris, l'humiliation, la honte. Alors, vous demandez si le *bonheur* est indépendant, et au-dessus de l'opinion!

L'affirmative serait du stoïcisme; et nous en sommes loin. Mais je réponds, 1° que les erreurs de l'opinion sont des vices de société, dont le remède est, comme je l'ai dit, dans de meilleures institutions; et que s'il ne dépend pas de chacun de nous d'en purifier ou d'en tarir la source, au moins cela n'est-il pas impossible à la sagesse vigilante d'un gouvernement secondé par la nature et par le temps: car pour peu qu'on les aide, ou qu'on ne les contrarie pas, le temps et la nature ramènent tout à la raison. Je réponds, 2° que l'opinion est un mot équivoque, dont on abuse tous les jours; que l'opinion, qui est la reine du monde, et qui a droit de l'être, n'est

pas l'opinion fantasque et passagère du petit cercle où vit chacun de nous; que l'opinion universelle, unanime et durable, est moins injuste qu'on ne pense; qu'on lui donne souvent plus qu'elle ne demande, qu'on se fait même, sous son nom, mille nécessités qu'elle n'impose pas; que le plus souvent elle sert de prétexte à des excès qu'elle condamne, à des folies qu'elle blâme; qu'on fait semblant de prendre la mode pour l'usage, la vanité pour la décence, et qu'à l'obligation d'imiter ses semblables, on ajoute presque toujours le désir de les effacer. C'est ainsi que le luxe renchérit sur lui-même, et qu'on se ruine en protestant qu'on ne donne à son faste que ce qu'on ne peut refuser aux bienséances de son état. C'est ainsi que pour soutenir son nom et sa naissance, on fait souvent ce que l'opinion, consultée, appellerait se dégrader et s'avilir.

L'estime publique est sans doute un bien très-précieux; et malheur à qui la méprise. Mais voyez à quoi cette estime est réellement attachée. Aux richesses? Non : car dans les mains de l'homme avide, injuste, sordidement intéressé, les richesses sont méprisées. Aux grandes places? Non : car dans les hauts emplois, l'indignité et l'incapacité n'en sont que plus en évidence; et jamais la médiocrité n'est plus sévèrement jugée et rabaissée, que lorsqu'elle contraste avec des fonctions qu'elle ne peut remplir. Au pouvoir? Non : car entre les rois même, l'estime publique en choisit et s'en réserve un petit nombre auxquels ses hommages sont dus.

Ainsi l'opinion n'a pas tous les torts qu'on lui attribue. Au reste, ou elle s'accorde avec la conscience de l'homme de bien; et alors elle lui est sacrée : ou elle est contraire à ce juge intérieur; et alors, entre ces deux guides, il n'y a point à balancer : ou elle lui est indifférente; et alors combien peu de circonstances dans la vie, où elle s'oppose au *bonheur?*

Dans le monde même, où l'on a mis toute son existence au-dehors, je crois voir que si l'on est esclave de cette opinion légère, qui varie comme les modes, et qui elle-même en est une, on n'en dépend qu'autant qu'on le veut bien. Ce ridicule que l'on craint tant, n'est pas toujours la peine de qui ose être sage en présence de la folie; et des mœurs simples, innocentes, d'autant plus propres au *bonheur* qu'elles s'éloignent moins de la nature, sont encore le plus respectées. Ce monde est vain; mais il permet d'être plus solide que lui. Le vice ne se moque que d'un vice plus maladroit; la vanité, que d'une vanité plus déplacée ou plus sotte qu'elle. Si cependant la corruption allait au point que la vertu fût obligée de se cacher ou de rougir, ce ne pourrait qu'être la faute d'un gouvernement lâche et corrompu lui-même. Mais non, dans aucun temps il ne sera honteux de se renfermer dans les bienséances et les devoirs de son état, d'y garder cette modestie qui s'accorde si bien avec la dignité, et cette modération qui laisse à la fortune si peu

de prise et d'ascendant sur le *bonheur;* de le placer dans les jouissances d'une ame vertueuse et calme, dans la tendresse mutuelle des affections domestiques, dans les liens de l'amitié, de la nature, et de l'amour; en un mot, dans des biens qui ne coûtent aucune veille à l'ambition, aucun dégoût à la fierté, aucun soupir à l'innocence, aucun regret à la vertu. Et non-seulement ce *bonheur* n'aura rien d'humiliant aux yeux d'un monde qui ne le connaît pas; mais il sera, pour ce monde même, un spectacle imposant et un exemple révéré.

Mais le plus grand ennemi des choses simples et communes, et par conséquent du *bonheur*, c'est l'amour-propre, qui n'estime que les distinctions qui le flattent, et qui ne faisant aucun cas des biens faciles qu'il possède, se croit toujours injustement frustré des biens qu'il ne possède pas.

Comment l'homme, en qui cet amour excessif de soi-même est difficile, épineux, jaloux, impatient; comment l'homme, persuadé qu'il ne doit rien, et que tout lui est dû; comment cet homme, qui méprise les dons communs de la nature, par la raison qu'elle en est prodigue; qui voudrait qu'il y eût pour lui seul un air, une lumière, un sommeil exquis comme ses vins et ses parfums; qui de sa vie ne s'est félicité de respirer et de voir le jour; qui compte même pour peu de chose les avantages de la fortune, puisqu'elle

en a favorisé plus que lui, et à son préjudice, mille gens qu'il en croit indignes, ou beaucoup moins dignes que lui; comment cet homme, qui, dans l'ordre et les devoirs de la société, ne voit que les gênes qu'elle lui impose, et ne daigne pas regarder aux commodités qu'elle lui procure; qui se croit spécialement destiné à être servi, protégé, maintenu dans ses jouissances, et qui gémit d'être soumis aux lois qui font sa sûreté; qui voit le cours de sa fortune comme le cours immuable des astres, et les priviléges de sa naissance comme un anneau indissoluble de la chaîne de l'univers; comment cet homme enfin, qui croit que la nature et la fortune d'intelligence n'ont dû s'occuper que de lui, et en lui prodiguant tous les biens lui épargner toutes les peines; comment se croirait-il heureux? La maladie, la douleur et la mort, sont des monstres qui l'épouvantent; un événement qui le contrarie, le révolte; il ne saurait souffrir d'obstacles à sa volonté; tout ce qui l'afflige l'irrite; et quant aux biens dont il jouit, ce n'est jamais assez : nulle compensation dans ses calculs, jamais un coup-d'œil en arrière; ou s'il aperçoit l'homme inférieur à lui, c'est encore d'un œil d'envie. « Qu'a fait au « ciel ce laboureur, dit-il, pour être plus sain, « plus robuste, plus gai que moi? » Ce qu'il a fait? Il a eu, par instinct, la sagesse de Marc-Aurèle; il s'est accommodé à sa condition, il a obéi à sa destinée, il a trouvé dans son état un

exercice salutaire, il a joui des dons de la nature, et n'en a méprisé aucun. Hélas! ce laboureur lui-même ne connaît pas encore assez le prix des biens qui lui sont accordés, de ce sommeil exempt de trouble, de ce réveil serein, de cette belle aurore dont la ville ne jouit point, de cet air pur et parfumé d'une riante matinée, de ce travail égayé par ses chants et par les concerts des oiseaux, de ce repas que sa compagne lui apprête, comme Thestylis, ou de ces mets du bon Tityre, de la fraîcheur de l'ombre qui lui donne l'asyle contre les ardeurs du midi, de ce retour, le soir, dans sa cabane, où les caresses de ses enfants le délassent de son labeur. Ce qui lui manque pour être encore bien plus heureux, c'est une réflexion éclairée sur la différence de son état avec celui de l'homme ambitieux, ou de l'opulent désœuvré.

O fortunatos nimiùm, sua si bona nôrint,
Agricolas! quibus ipsa, procul discordibus armis,
Fundit humo facilem victum justissima tellus!
(Virg. Georg. l. 2.)

Il y a, pour l'homme, un mal réel qui vient de la nature : c'est la douleur. Il y en a un qui vient de la société : c'est la véritable indigence. Nul être vivant et sensible ne peut se rendre inaccessible à l'un; mais par-tout le travail doit pouvoir garantir de l'autre. Un crime irrémissible de la société serait que la misère fût inévitablement attachée à la vieillesse de l'homme qui nour-

rit les hommes, ou de l'artisan qui les sert, ou du soldat qui les défend. Voilà le malheur véritable, dont ceux qui gouvernent les peuples sont responsables à la terre et au ciel. Tout le reste est de fantaisie, de caprice, de vanité, de corruption dans les mœurs, de négligence à faire prendre au naturel le pli des bonnes habitudes. De-là ces ruisseaux d'amertume qui se répandent dans tous les États, et qui empoisonnent, dans le cœur des pères, des mères, des enfants, les sources du bonheur domestique; et, par une influence encore plus étendue et plus funeste, les sources du bonheur public.

Mais jusque ici j'ai passé sous silence trois grandes causes de malheur, qui toutes trois sont dans le cœur de l'homme : le caractère, les passions, et l'ennui.

Depuis la colombe jusqu'au vautour, depuis le tigre jusqu'à l'agneau, il n'y a point de caractère dans la nature qui ne se trouve dans l'espèce humaine. Or, dans une société composée de ce mélange, comment imaginer la sûreté, la paix que le bonheur suppose? Comment les pigeons seraient-ils heureux parmi les vautours? les moutons au milieu des loups? les daims et les chevreuils entre les lions et les tigres? C'est là le prodige des lois. C'est par elles que la faiblesse et la timidité ont été protégées, la force contenue, l'audace réprimée, la férocité même enchaînée, ou soumise au frein. Et cela prouve que, dans

l'espèce humaine, la multitude est perfectible; que son caractère primitif fut sauvage et non pas féroce; que les méchants y font le petit nombre; que non-seulement l'homme est docile et doux par faiblesse, mais qu'en lui la raison, qui fit les lois, fut secondée du courage qui les soutint; que la nature, en lui donnant de l'énergie, ne l'a décidé le plus communément ni vers le bien ni vers le mal; que susceptible de l'un et de l'autre, son caractère primitif tient le milieu entre les deux extrêmes; et que sa fougue même est celle ou du taureau ou du cheval que l'éducation peut dompter.

Si donc la volonté publique, ou la raison d'utilité commune, a eu la force d'assujétir la liberté nuisible des individus malfaisants; cet ascendant, que la nature lui avait donné, subsiste encore; et c'est aux lois à l'exercer. Elles l'exercent réellement sur des naturels indomptables et que rien ne peut adoucir. Tous les grands crimes sont punis; et à mesure que la malice devient plus adroite et plus dissimulée, les lois, de leur côté, deviennent plus vigilantes et plus actives. Mais une infinité de vices leur échappent, qui font encore, en dépit des lois, le malheur des sociétés.

L'œil de la loi ne peut pénétrer dans l'intérieur des familles, pour voir la tyrannie secrète qu'exerce un homme dur et cruel sur sa femme et sur ses enfants, pour voir les larmes que l'in-

gratitude ou les déréglements d'un fils arrachent des yeux d'un bon père : il est trop vrai. J'avouerai même, que par-tout où des vices, que les lois ne répriment pas, portent le trouble, la désolation, la honte ou la ruine, il serait insensé d'y chercher le bonheur; et si, en parcourant nos villes opulentes, on me demande s'il y a des malheureux, je répondrai qu'elles en sont peuplées; je répondrai que, par d'autres causes, nos campagnes en sont couvertes. Mais ces malheureux, est-ce la nature qui les a faits? C'est ce que nous cherchons.

Il est possible qu'elle ait produit quelques caractères féroces, quelques ames d'une âpreté, d'une dureté inflexible, d'une violence indomptable, d'une bassesse dont le vice et l'opprobre soient l'aliment : *amica luto sus.* Mais des hommes qui naissent tels, et que rien ne peut corriger, doivent être connus pour tels. L'enfance ni l'adolescence ne savent rien dissimuler; et des vices aussi marqués se distinguent parmi la foule. Pourquoi donc, sur de tels indices, l'homme naturellement vil ou malfaisant ne reste-t-il pas isolé, dans un célibat solitaire? Doit-il y avoir des alliances pour un être qui annonce le malheur ou la honte à tout ce qui naîtra de lui? Donner le soin d'une telle police au gouvernement, ce serait trop en exiger; ce serait aussi compromettre, me dira-t-on, la liberté publique. Oui, j'en conviens. Mais les législateurs domestiques, les pères

et les mères, peuvent-ils vouloir qu'un tel monstre donne des enfants à leur fille? et qu'elle-même soit esclave d'un si détestable tyran? Le mariage devrait être comme la digue qui écarterait l'écume de la société; et le grand crime des mauvais choix, que l'orgueil, la cupidité, l'ambition, la négligence, au moins, et la légèreté font faire, ce crime une fois extirpé, où seraient les maux domestiques qu'on attribue à la nature? Où seraient bientôt la plupart des causes du malheur public? Le mariage est la source commune des bonnes et des mauvaises mœurs: vices, vertus, tout en dérive; c'est donc lui qu'il faut épurer.

A l'égard du commun des hommes, (et c'est la multitude qu'il faut considérer), s'il n'est pas vrai qu'ils naissent bons, au moins ne naissent-ils pas méchants. S'ils annoncent un caractère, ce caractère est communément indécis entre un nombre à-peu-près égal de vertus et de vices qui lui sont analogues; et il dépend de l'éducation, de l'exemple, de l'habitude, de l'incliner d'un côté ou de l'autre. Il est comme l'Hercule de Xénophon, *in bivio*. Or, ces moyens d'améliorer, de perfectionner les mœurs publiques, sont évidemment les moyens d'accroître la somme du bonheur.

Mais quels fruits peut-on recueillir des meilleures institutions, si, avant leur maturité même, ces fruits sont ravagés par les orages des passions?

Avant de répondre à cette objection, si sérieuse en effet, commençons par rendre grâce à la nature d'avoir donné à l'homme des passions modérées, comme la crainte, l'espérance, le désir, la douce pitié, les inclinations mutuelles de l'amitié et de l'amour. Ces affections, à l'égard de notre ame, sont comme pour un arbre jeune et flexible, ces vents légers qui agitent ses rameaux, et font même ployer sa tige; mais qui, au lieu de le briser, de l'affaiblir, de le laisser courbé, ne font que donner à la sève une circulation plus libre et plus rapide, affermir ses racines, développer ses forces, et le rendre à-la-fois plus souple et plus nerveux. Le mouvement de l'ame en est la vie; et tout ce qui, sans douleur, exerce sa sensibilité, la fait jouir agréablement d'elle-même : jusque-là qu'il y a des peines qu'elle ressent avec délices, et préfère à de vains plaisirs.

Ainsi toutes les fois que les passions sont tempérées, loin de nuire au bonheur, elles y contribuent; et ni la crainte mêlée d'espérance, ni l'inquiétude du désir que flatte au moins l'illusion, ni la tendre mélancolie qui se nourrit de douces larmes, ne sont un état malheureux.

Mais le *bonheur* n'est-il pas lui-même la situation de l'ame qui jouit sans regrets, sans désirs, sans crainte? — Ajoutez donc sans espérance; et vous aurez défini, non le *bonheur*, mais le sommeil de l'ame.

Un excès d'aigreur ou d'amertume, dans les liqueurs, nous les rend odieuses; une pointe, ou ce qu'on appelle un *soupçon* de l'un ou de l'autre, pique, éveille et flatte le goût. Il en est des voluptés de l'ame comme de celles des sens : *surgit amari aliquid;* et c'est ce qui corrige la fadeur des plaisirs trop doux, des jouissances trop paisibles. La sensibilité, plus ou moins émue, est du malheur ou du *bonheur :* ils ne diffèrent que par des nuances, et quelquefois leurs limites se touchent.

Venons aux passions violentes, et observons d'abord que celles qui nous sont données par la nature, pour notre propre conservation, comme la crainte, la douleur, la colère, ou le ressentiment, sont presque toujours irritées, tantôt par l'imagination, tantôt par l'amour-propre, et tantôt par la vanité : par l'imagination, qui exagère le mal qu'on appréhende, ou le mal qu'on éprouve; par l'amour-propre, qui exagère la malice, ou la gravité du mal que nous a fait, ou qu'a voulu nous faire l'objet de nos ressentiments; par la vanité, qui dans la douleur est fanfaronne comme dans le plaisir. La Fontaine l'a observé plus d'une fois.

Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs....
On dit qu'on est inconsolable;
On le dit; mais il n'en est rien.

L'excès de sensibilité n'est bien souvent en nous qu'une jactance; et, si on se consultait bien,

on trouverait souvent qu'on est moins malheureux qu'on ne se flatte de l'être.

Or, qu'une éducation raisonnable et sévère, qu'une habitude prise dès nos plus jeunes ans, d'apprécier les choses à leur juste valeur et notre sensibilité même à son juste degré, que cette habitude nous familiarise avec l'idée du mal, à commencer par celle de la mort, la plus importune de toutes, et qui, toutes les fois qu'elle vient se mêler au sentiment de la douleur, nous rend si timides, si faibles, si impatients dans la souffrance; que cette première habitude à voir les accidents de la vie, non pas d'un œil stoïque, mais de l'œil dont les voit la multitude de nos semblables, qui sous le chaume souffrent comme des Épictètes, et meurent comme des Catons; que cette philosophie naturelle nous fasse recevoir le mal tel qu'il nous vient, sans y ajouter, de notre part, les frayeurs de la prévoyance, les impatiences de l'orgueil, les réflexions irritantes de l'amour-propre révolté, les fantômes de l'imagination, les angoisses pusillanimes d'une ame molle et délicate; on sera étonné de voir combien la crainte, la colère, le ressentiment, la vengeance, tous les mouvements passionnés qui naissent de douleur et de privation, seront plus faibles et moins fréquents.

Il est encore bien plus facile de modérer la fougue des passions factices, comme l'ambition, ce composé d'orgueil et de vanité exaltée; comme

l'amour, ce sentiment dont l'imagination a pris la quintessence pour en faire un poison subtil et violent; comme l'envie et la jalousie, qui, dans le même laboratoire, sont devenues le *sublimé* de l'ambition et de l'amour.

Ce que les passions, en général, ont de plus âcre et de plus cuisant est idéal, métaphysique: ce sont des germes que le vent de l'opinion, le souffle de la mode a jetés dans la tête des hommes, et qui, par l'affinité naturelle des sentiments avec les idées, se sont répandus dans les cœurs. Or, le grand principe de l'institution, soit morale, soit politique, c'est que rien d'étranger au cœur humain n'y peut jeter de profondes racines, et que les vices de l'habitude s'extirpent aussi infailliblement par une habitude contraire, que dans un champ bien cultivé se détruisent les herbes venimeuses ou nuisibles à la moisson.

Quant aux moyens de distinguer ce qui, dans les passions humaines, est de mode ou de fantaisie, et ce qui en est inhérent et propre au naturel du cœur humain; qu'on observe dans des mœurs simples et voisines de la nature, à quoi ces passions se réduisent: on verra que ni l'ambition, ni l'amour jaloux, ni l'envie, n'y troublent le repos de l'homme; que s'il souhaite un état meilleur, c'est un état contigu au sien; qu'il le souhaite modérément; et que ce désir ne lui vient qu'accompagné de l'espérance; que dans l'amour qu'il a pour sa compagne, et que sa

compagne a pour lui, les raffinements d'une vanité difficile, inquiète, ombrageuse, n'entrent pour rien; qu'une imagination fantasque n'a pas le loisir d'analyser ce goût mutuel, ce penchant qui les attache l'un à l'autre; qu'ils ne pensent pas même à distinguer leur ame de leurs sens; qu'ils jouissent sans raisonner, et que pour être heureux, il leur suffit d'être contents. L'ennui, la maladie épidémique d'un monde corrompu par l'opulence et par l'oisiveté, ne leur est pas connu : ce qui pour nous en serait le remède, en est pour eux le préservatif. Mais quel serait donc ce remède? L'ennui est une inquiétude accompagnée d'inertie, un besoin vague et paresseux de changer de situation : c'est l'activité naturelle, contrariée par la mollesse; c'est le tourment d'une ame qui nage dans le vide, qui se consume en désirs sans objet, qui voudrait jouir sans savoir de quoi, et qui, lasse du repos même, n'a pas la force d'y renoncer. L'ennui est un enfant du luxe: l'abondance, la satiété, le dégoût, le font naître; de frivoles amusements, des plaisirs artificiels et passagers l'écartent, mais pour un moment : il revient bientôt sur sa proie; et si les passions la lui arrachent, ce n'est que pour la déchirer. Le seul remède facile et doux pour en guérir, c'est le travail; c'est le travail du corps, pour l'homme dont l'ame est dans les sens; c'est le travail de l'esprit, pour l'homme à qui l'éducation a fait une habitude de l'exercice de la pensée; et ce remède est infaillible.

Celui-là seul a donc le droit de se plaindre que la nature lui a fait un tourment de l'ennui, qui, dans sa situation, ne peut se procurer une occupation qui l'attache; et j'ose dire que ce malheureux est un être dénaturé.

Je n'indiquerai point aux différentes classes de la société, l'emploi du temps qui nous échappe: les seuls devoirs, et des devoirs sacrés, le rempliraient pour la plupart des hommes, et s'ils disent que leur état leur impose des soins qu'ils ne sauraient goûter, et que c'est là, pour eux, une source d'ennui, je les plaindrai comme des malades que leur situation incommode; mais cette maladie, je ne l'appellerai que paresse, ou que vanité.

Il est possible cependant que quelques ames d'une vigueur et d'une élévation rare, que quelques génies d'une étendue et d'une force extraordinaire, se sentant nés pour les grandes choses, et déplacés par la fortune, trop loin au-dessous de leur sphère, éprouvent le dégoût des occupations communes, et le tourment d'une activité qui cherche avec inquiétude des intérêts dignes de la fixer.

Mais à cela je crois pouvoir repondre, que très-peu d'hommes, à ce titre, ont le droit d'être malheureux; que le plus grand nombre de ceux que la fortune, à les entendre, a méconnus et déplacés, trouveraient des consolations dans la connaissance d'eux-mêmes, et dans les objets

qu'ils dédaignent des occupations mesurées à l'étendue de leurs talents; que la fortune est, à leur égard, assez, et bien plus qu'ils ne pensent, de concert avec la nature; qu'ils ne sont pas aussi dépaysés qu'ils ont le malheur de le croire; et que si leur ambition, plus modérée, devient plus juste, tout sera pour eux de niveau.

Quant à ceux qui, sans se flatter, peuvent souffrir de n'être pas mis à leur place, ils doivent plaindre la société d'être privée de leurs travaux, faire sentir leur influence au cercle étroit qui les entoure, imprimer en petit le caractère de leur ame aux actions communes de la vie, voir de la dignité dans l'exercice obscur d'une activité bienfaisante, ennoblir à leurs yeux les devoirs de l'homme privé, se souvenir que Sully, Catinat, d'Aguesseau, ont su s'accommoder du bonheur domestique; que des hommes d'une supériorité non moins incontestable, après avoir été, dans le sénat de Rome, les lumières de la patrie, et à la tête des armées les instruments de sa grandeur, allaient, en quittant les faisceaux, et en déposant au capitole les monuments de leurs victoires, goûter, dans une humble retraite, les plus grands biens qui soient donnés à l'homme, la vénération publique, le respect et l'amour d'une famille vertueuse, et la familiarité intime d'un petit nombre de vrais amis.

Mais s'il leur faut encore d'autres consolations, qu'ils pensent que, dans les grandes places, ceux

même qui en sont les plus dignes, peuvent trouver la gloire, mais non pas le bonheur; que c'est bien là qu'on le mérite, mais que ce n'est jamais que loin de là qu'on en jouit : *Sudandum est his, pro communibus commodis, adeundæ inimicitiæ, subeundæ sæpè pro republicâ tempestates, cum multis audacibus, improbis, nonnunquàm etiam potentibus dimicandum.* (Cic. pro Cœlio.)



APOLOGIE

DU THÉATRE,

OU

Analyse de la lettre de Rousseau, citoyen de Genève, à d'Alembert, au sujet des spectacles.

CELUI qui a regardé les belles-lettres comme une cause de corruption des mœurs; celui qui, pour notre bien, eût voulu nous mener paître, n'a pas dû approuver qu'on envoyât ses concitoyens à une école de politesse et de goût : mais sans nous prévenir contre ses principes, discutons-les de bonne foi.

M. d'Alembert a proposé aux Génevois d'avoir un théâtre de comédie. « Voilà, dit M. Rousseau, « le conseil le plus dangereux qu'on pût nous « donner. »

« Vous serez (dit-il à M. d'Alembert) le pre-« mier philosophe qui ait jamais excité un peuple « libre, une petite ville, et un État pauvre, à se « charger d'un spectacle public. »

Il fait voir que Genève est hors d'état de soutenir un spectacle sans un préjudice réel; et il ajoute qu'il est impossible qu'un établissement,

si contraire aux anciennes maximes de sa patrie, y soit généralement applaudi. « Supposons cependant, poursuit-il, supposons les comédiens « bien établis dans Genève, bien contenus par « nos lois, la comédie florissante et fréquentée; « le premier effet sensible de cet établissement « sera une révolution dans nos usages, qui en « produira nécessairement une dans nos mœurs. »

Au lieu de spectacles, Genève a des cercles, ou sociétés, de douze ou quinze personnes, qui louent, à frais communs, un appartement commode, où les associés se rendent. « Là, chacun « se livrant aux amusements de son goût, on « joue, on cause, on lit, on boit, on fume; les « femmes et les filles se rassemblent de leur côté, « tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre; les hommes, « sans être fort sévèrement exclus de ces sociétés, s'y mêlent assez rarement.... Mais dès l'instant qu'il y aura une comédie, adieu les cercles, « adieu les sociétés. » Voilà, dit M. Rousseau, la révolution que j'ai prédite.

Il avoue que l'on boit beaucoup, et que l'on joue trop dans les cercles; mais il soutient, avec son éloquence, qu'il vaut mieux être ivrogne que galant, et croit l'excès du jeu très-facile à réprimer, si le gouvernement s'en mêle. Il convient aussi que les femmes, dans leur société, se livrent volontiers au plaisir de médire; mais par-là même elles tiennent lieu de censeurs à la république. « Combien de scandales publics ne re-

« tient pas la crainte de ces sévères observatrices! » Tout cela peut paraître ridicule à Paris, quoique très-sensé pour Genève; et M. Rousseau a sur nous l'avantage de mieux connaître sa patrie.

Il est vraisemblable qu'en deux ans de comédie tout serait bouleversé, c'est-à-dire qu'on n'irait plus, à l'heure du spectacle, fumer, s'enivrer et médire dans les cercles; et que l'agréable vie de Paris prendrait à Genève la place de l'ancienne simplicité. M. Rousseau se plaint déja qu'on y élève les jeunes gens à la française.

« On était plus grossier de mon temps, dit-« il : les enfants étaient de vrais polissons; mais « ces polissons ont fait des hommes qui ont dans « le cœur du zèle pour servir la patrie, et du « sang à verser pour elle. »

M. Rousseau croit être à Lacédémone. Mais Genève, ne lui déplaise, a de meilleurs garants de sa liberté que les mœurs de ses citoyens; et, grâce à la constitution de l'Europe, elle n'a pas besoin d'élever des dogues pour sa garde.

Cependant que le goût du luxe, inséparable de celui du spectacle, que les maximes de nos tragédies, la peinture comique de nos mœurs, le silence même et la gêne qui règne dans nos assemblées, et qu'il regarde comme indigne de l'esprit républicain, que tous ces inconvénients soient tels qu'il les envisage par rapport à Genève, il est plus en état que nous d'en juger. Qu'il choisisse à sa patrie les fêtes, les jeux, les

spectacles qui lui conviennent; c'est un soin que nous lui laissons. Nous applaudissons à son zèle; nous admirons ce patriotisme éclairé, vigilant et courageux, cette éloquence noble et simple, qui n'a rien d'inculte et rien d'étudié, où la douceur et la véhémence, les images et les sentiments, le ton philosophique et le langage populaire sont mêlés avec d'autant plus d'art, que l'art ne s'y fait point sentir. Telle est la justice que j'aime à rendre aux intentions et aux talents de M. Rousseau. Mais que, pour détourner les Génevois de l'établissement proposé, il leur présente le théâtre le plus décent de l'univers comme l'école du vice, les poëtes comme des corrupteurs, les acteurs comme des gens non-seulement infâmes, mais vicieux par état, les spectateurs comme un peuple perdu, et à qui le spectacle n'est utile que pour dérober au crime quelques heures de leur temps; c'est ce que l'évidence de la vérité peut seule rendre pardonnable. Je crains bien que M. Rousseau n'ait écrit toutes ces choses dans cette *fermentation* qu'il croit appaisée, et qui peut-être ne l'est pas assez. Quoi qu'il en soit, d'autres imiteront, en lui répondant, l'amertume de son style, et croiront être aussi éloquents que lui, quand ils lui auront dit des injures.

Pour moi, je suppose qu'il a voulu effrayer ses concitoyens, et qu'il a oublié Paris pour ne s'occuper que de Genève. Je vais donc le suivre pas à pas, sans humeur et sans invective.

Il considère d'abord le spectacle comme un amusement. « Or, dit-il, tout amusement inutile « est un mal, pour un être dont la vie est si « courte et le temps si précieux. »

1° Il avouera que ce mal existe à Genève sans le spectacle, à moins que boire, jouer et fumer ne lui semblent des occupations utiles. 2° Un amusement qui délasse et console la vie laborieuse, qui occupe et détourne du mal la vie oisive et dissipée, n'est pas sans quelque utilité. 3° Peut-être y a-t-il des devoirs pour tous les instants de la vie, peut-être une heure de dissipation est-elle un larcin fait à la société. Mais à qui le persuaderez-vous? Et si la société se relâche elle-même de ses droits; si elle vous dit: J'exige moins, pour obtenir plus sûrement, plus librement ce que j'exige; si les hommes, pour n'être ni tyrans, ni esclaves les uns des autres, se permettent par intervalles cet oubli mutuel et passager; s'ils vous répondent enfin qu'ils ne vivent ensemble que pour être heureux, et que le délassement est un besoin de leur faiblesse; avez-vous à leur répliquer que vous êtes hommes comme eux, et que tous vos moments sont pleins? Je sais qu'il n'y a que l'homme qui broute, dont la société n'ait rien à exiger; mais elle n'attend de personne une servitude assidue. Promenez-vous donc sans remords deux heures du jour à la campagne, tandis qu'à Paris nous les passons à entendre *Athalie* ou *Cinna, le Misanthrope* ou *le Tartuffe*.

« Un barbare à qui l'on vantait la magnificence
« du cirque et des jeux établis à Rome, demanda :
« Les Romains n'ont-ils ni femmes ni enfants?
« Ce barbare avait raison. »

Ce barbare ne savait pas que le premier besoin d'une société est d'être en paix avec elle-même; qu'il y avait à Rome dans les esprits un principe de sédition, qui ne se dissipait que dans les fêtes; et que lorsqu'un peuple n'est pas content, il faut tâcher de le rendre joyeux. Ce barbare aurait condamné les cercles de Genève comme les spectacles de Rome, et il aurait eu tort.

« Je n'aime point qu'on ait besoin d'attacher
« son cœur sur la scène, comme s'il était mal
« au-dedans de nous. »

Une bonne conscience fait qu'on ne craint pas la solitude, mais ne fait pas qu'on s'y plaise toujours. Il est peu d'hommes qui s'aiment assez pour jouir continuellement d'eux-mêmes sans langueur et sans ennui. L'on a beau être à son aise au-dedans de soi, l'on y fait souvent de la bile. Il n'y a que Dieu dont on puisse dire, *se suo intuitu beat;* encore, selon notre faible manière de concevoir, a-t-il pris plaisir à se répandre.

« Les spectacles sont faits pour le peuple, et
« c'est par leurs effets sur lui qu'on peut déter-
« miner leurs qualités absolues.... Quant à l'es-
« pèce des spectacles, c'est nécessairement le

« plaisir qu'ils donnent, et non leur utilité qui « la détermine. »

C'est au poëte à rendre l'utile agréable, et tous les bons poëtes y ont réussi : les détails en vont être la preuve. Mais c'est de quoi M. Rousseau est très-éloigné de convenir.

« La scène en général est, dit-il, un tableau « des passions humaines, dont l'original est dans « tous les cœurs; mais si le peintre n'avait soin « de flatter ces passions, les spectateurs seraient « bientôt rebutés, et ne voudraient plus se voir « sous un aspect qui les fît mépriser d'eux-mêmes. « Que s'il donne à quelques-unes des couleurs « odieuses, c'est seulement à celles qui ne sont « point générales et qu'on hait naturellement.... « Et alors ces passions de rebut sont employées « à en faire valoir d'autres, sinon plus légitimes, « du moins plus au gré des spectateurs. Il n'y « a que la raison qui ne soit bonne à rien sur « la scène. Un homme sans passions, ou qui les « dominerait toujours, n'y saurait intéresser per« sonne.... Qu'on n'attribue donc pas au théâtre « le pouvoir de changer des sentiments ni des « mœurs qu'il ne peut que suivre et embellir. »

La scène est un tableau des passions dont le germe est dans notre cœur : voilà le vrai; mais l'original du tableau est dans le cœur de peu de personnes. S'il n'y avait à la cour que des Narcisses, Britannicus n'y serait point souffert; s'il n'y avait que des Burrhus, Britannicus y serait

inutile; mais il y a des hommes vaguement ambitieux et irrésolus encore, ou mal affermis dans la route qu'ils doivent suivre; c'est pour ceux-là que Britannicus est une leçon, et n'est point une insulte.

Il y a par-tout des passions nationales, et constitutives de la société : tel était l'amour de la domination chez les Romains, l'amour de la liberté chez les Grecs, l'amour du gain chez les Carthaginois; tel est parmi nous l'amour de la gloire, ou du moins celui de l'honneur. Il est certain que le théâtre doit ménager, flatter même ces passions, s'il veut gagner la faveur du public; rien n'est plus naturel ni plus juste. L'apôtre d'une morale opposée au génie, au caractère, au gouvernement d'une nation, en est communément ou le jouet, ou le martyr. Il est sensé que ce qui constitue les mœurs nationales d'un peuple, convient à ce peuple : nul homme privé n'a droit de lui en demander compte. Mais toute passion qui ne tient point à ce caractère général, est livrée à la censure du théâtre. La haine, la vengeance, l'ambition personnelle, la basse envie, l'amour effréné, l'orgueil tyrannique, tout ce qui attente à la société, tout ce qui lui nuit, tout ce qui peut lui nuire, les vices les plus répandus, les travers les plus à la mode, tout cela peut être attaqué sans ménagement. Plus la peinture en est vive et la satire accablante, plus le spectacle est applaudi.

Il est une passion contre laquelle il serait absurde de se déchaîner sans réserve : c'est la passion de l'amour; et c'est la seule dont M. Rousseau ait pu dire qu'on la fait valoir au théâtre aux dépens de celles qu'on y peint avec des couleurs odieuses. Nous aurons lieu d'examiner dans la suite quand et comment l'amour est intéressant sur la scène, et pourquoi il y est protégé.

Il en est des goûts, des opinions, des ridicules nationaux, qui ne sont en eux-mêmes ni bien ni mal, comme des passions nationales dont je viens de parler. La société qui les adopte, se les rend personnels, et il n'est pas raisonnable de vouloir qu'elle soit la fable d'elle-même. Ainsi, par exemple, celui qui au milieu de Pékin irait se moquer de l'architecture chinoise, et traiter d'imbécilles tous ceux qui habitent sous ces toits sans symétrie et sans proportion, celui-là, dis-je, ne serait pas sage : il aurait peut-être raison par-tout ailleurs; mais à Pékin il aurait tort.

Ainsi tout n'est pas du ressort du théâtre : c'est l'école des citoyens, et non celle de la république. Voilà, ce me semble, quelle est la distinction réelle entre les mœurs que l'on doit ménager sur la scène, et celles qu'on y peut censurer. Si la constitution politique est mauvaise, si les mœurs fondamentales sont altérées ou corrompues dans leur masse, le théâtre n'y peut rien, je l'avoue; mais en attaquant les vices épars et les passions isolées, le théâtre ne peut-il pas affaiblir le poison

12.

dans sa source? ne peut-il pas arrêter ou ralentir la contagion de l'exemple? C'est ce qui reste à examiner.

M. Rousseau attribue à Molière et à Corneille des ménagements auxquels je suis bien convaincu que ni l'un ni l'autre n'avaient pensé. Ils ont écrit pour leur siècle, sans doute; ils en ont consulté les mœurs et le goût : c'est-à-dire qu'ils ont pris dans l'opinion de leur siècle les moyens de l'affecter, de l'intéresser à leur gré. Mais quel est le vice qu'ils ont ménagé? quelle est la passion qu'ils ont flattée? Si Molière avait eu la timide circonspection qu'on lui attribue, aurait-il jamais démasqué l'hypocrite? Dans le Cid, Corneille autorise le duel; mais dans quelle circonstance? C'est un fils qui venge son père, et qui, réduit à l'alternative de deux devoirs opposés, préfère le plus inviolable. Ce n'est pas la vengeance, c'est la piété qui se signale dans le Cid, et qui enlève les applaudissements.

Le duel est un usage barbare ; mais, l'usage établi, l'honneur de dom Diègue mortellement offensé, il n'était pas plus permis au Cid de pardonner l'insulte faite à son père, que de lui enfoncer lui-même le poignard dans le sein. C'est donc un acte de vertu, et le devoir le plus sacré de la nature, qui est recommandé dans cette tragédie, l'une des plus morales et des plus intéressantes qui aient paru sur aucun théâtre du monde.

« Si les chefs-d'œuvre de ces auteurs (Corneille « et Molière) étaient encore à paraître, ils tombe- « raient infailliblement aujourd'hui, dit M. Rous- « seau; et si le public les admire encore, c'est « plus par honte de s'en dédire, que par un vrai « sentiment de leurs beautés. »

M. Rousseau a-t-il pu croire, a-t-il voulu nous persuader que nous faisons semblant de rire, de pleurer, de frémir à ces spectacles? Et le public, pour savoir s'il s'amuse ou s'il est ému, sera-t-il obligé de demander comme ce jeune étranger à son mentor: Mon gouverneur, ai-je bien du plaisir? M. Rousseau mérite qu'on lui réponde plus sérieusement; mais faut - il aussi nous réduire à prouver que Cinna, Polyeucte, le Misanthrope, le Tartuffe, etc. nous intéressent et nous enchantent? Quand même l'impression en serait affaiblie, combien de causes peuvent y contribuer, qui n'ont rien de commun avec les mœurs? L'assertion est laconique; la discussion ne le serait pas.

S'il est vrai que sur nos théâtres la meilleure pièce de Sophocle tomberait *tout à plat*, ce n'est point par la raison qu'on ne saurait se mettre à la place de gens qui ne nous ressemblent point. Car au fond toutes les mères ressemblent à Jocaste, tous les enfants ressemblent à OEdipe, en ce qui fait l'intérêt et le pathétique de la tragédie de Sophocle; et je ne pense pas qu'on nous soupçonne d'avoir moins d'horreur que les Grecs pour le parricide et l'inceste. Voyez, depuis, l'effet de l'OEdipe à Colonne.

Ce n'est donc pas le fond, mais la superficie des mœurs qui a changé; et c'est en quoi le poète est obligé de consulter le goût de son siècle: mais ceci demanderait encore un long détail pour être expliqué.

« Il s'ensuit de ces premières observations, dit « M. Rousseau, que l'effet général du spectacle « est de renforcer le caractère national, d'aug- « menter les inclinations naturelles, et de donner « une nouvelle énergie aux passions. »

Cette conclusion a trois parties. La première est vraie dans un sens : le théâtre ménage, favorise les mœurs nationales, les fortifie, et c'est un bien; car les mœurs nationales tiennent à la constitution politique; et celle-ci fût-elle mauvaise, tout citoyen doit concourir à en étayer l'édifice, en attendant qu'il soit reconstruit. Si Tunis ne pouvait subsister que par le pillage, la piraterie devrait être en honneur sur le théâtre de Tunis. Mais si par les mœurs nationales on entend des habitudes étrangères ou nuisibles au génie du gouvernement et au maintien de la société, je n'en vois point, comme je l'ai dit, que le théâtre favorise; je n'en vois point que le public ne permette de censurer. Toutes les inclinations pernicieuses sont condamnées au théâtre, toutes les passions funestes y inspirent la terreur, toutes les faiblesses malheureuses y font naître la pitié et la crainte. Les sentiments qui, de leur nature, peuvent être dirigés au bien et au mal, comme

l'ambition et l'amour, y sont peints avec des couleurs intéressantes ou odieuses, selon les circonstances qui les décident vertueux ou criminels. Telle est la règle invariable de la scène tragique; et le poëte qui l'aurait violée, révolterait tous les esprits : c'est un fait que je vais rendre sensible dans peu par les exemples même que M. Rousseau a choisis.

« Je sais, dit-il, que la poétique du théâtre « prétend faire tout le contraire, et purger les « passions en les excitant; mais j'ai peine à bien « concevoir cette règle. Serait-ce que pour deve- « nir tempérant et sage, il faut commencer par « être furieux et fou? »

M. Rousseau était de bonne foi: je n'en doute pas. Mais n'était-il pas trop animé du zèle patriotique, en écrivant ces choses étranges? Personne ne sait mieux que lui, qu'à Sparte, pour préserver les enfants des excès du vin, on leur faisait voir des esclaves dans l'ivresse. L'état honteux de ces esclaves inspirait aux enfants la crainte ou la pitié, ou l'une et l'autre en même temps; et ces passions étaient les préservatifs du vice qui les avait fait naître. L'artifice du théâtre n'est autre chose, et M. Rousseau en est bien instruit. Dira-t-il que pour rendre leurs enfants tempérants et sages, les Spartiates les rendaient furieux et fous?

« Il ne faut, dit-il, pour sentir la mauvaise « foi de ces réponses, que consulter l'état de son « cœur à la fin d'une tragédie. »

Eh bien, je choisis les trois pièces du théâtre où la plus séduisante des passions est exprimée avec le plus de chaleur et de charmes, Ariane, Inès et Zaïre : je demande à M. Rousseau s'il croit que l'impression qui en reste soit une disposition à ce que l'amour a de vicieux? Que serait-ce si je parcourais les tragédies où la jalousie sombre et cruelle, où la vengeance atroce, où l'ambition forcenée ne paraissent qu'entourées de furies, et déchirées de remords? M. Rousseau a-t-il consulté son cœur à la fin de Polyeucte, de Cinna, d'Athalie, d'Alzire, de Mérope? Est-ce le goût du vice, ou l'amour de la vertu, que ces spectacles y excitent? J'atteste M. Rousseau lui-même, en supposant, comme de raison, qu'il ne se croit pas plus incorruptible que nous.

Mais voici bien un autre paradoxe. « Toutes les « passions sont sœurs; une seule suffit pour en « exciter mille; et les combattre l'une par l'autre « n'est qu'un moyen de rendre le cœur plus sen-« sible à toutes. »

Observons d'abord qu'il s'agit de la terreur et de la pitié, qui sont les ressorts du pathétique. Ainsi tout ce qui excite en nous la pitié nous dispose à la vengeance; ainsi la crainte que nous inspirent les forfaits de l'ambition, les lâches complots de l'envie, les projets sanglants de la haine, cette crainte, dis-je, est elle-même le germe des passions qui la font naître. Est-ce dans la tête d'un philosophe que tombent de

pareilles idées? La sensibilité sans doute est la base des affections criminelles, mais elle l'est de même des affections vertueuses. Tout ce qui l'excite la rend féconde; mais elle produit des baumes ou des poisons, selon les semences qu'on jette dans l'ame; et s'il est des ames qui corrompent tout, ce n'est pas la faute du théâtre.

« Le seul instrument qui serve à les purger (les « passions), c'est la raison; et j'ai déja dit que la « raison n'avait nul effet au théâtre. »

Voilà deux assertions également dénuées de preuve, et qui toutes deux en avaient grand besoin. Je demande à M. Rousseau si la raison elle-même a quelque moyen plus sûr de contenir une passion, que de lui opposer pour contre-poids la crainte des dangers et des remords qui l'accompagnent? Est-ce par des calculs géométriques, est-ce par des définitions idéales que la raison corrige les mœurs?

Quant au fait que M. Rousseau avance pour la seconde fois, qu'il nous dise s'il regarde le rôle de Caton, dans la tragédie d'Addisson, comme déplacé au théâtre? Ce rôle, si intéressant et si beau, est la raison et la vertu même. Il est aussi calme qu'il est pathétique; et si l'héroïsme en était moins tranquille, il serait beaucoup moins touchant. Mais pourquoi recourir au théâtre anglais? Toutes les vertus, sur la scène française, n'ont-elles pas leurs maximes pour règle? n'y voit-on que des furieux ou des fanatiques? L'hu-

manité, la grandeur d'ame, l'amour de la patrie, l'enthousiasme même de la religion, n'y sont-ils pas aussi éclairés, aussi raisonnés qu'ils peuvent l'être sans froideur? M. Rousseau ne se souvient-il plus d'avoir entendu Zopire, Alvarès, Polyeucte, Burrhus? etc.

« Qu'on mette, dit-il, pour voir, sur la scène « française, un homme droit et vertueux, mais « simple et grossier....... qu'on y mette un sage « sans préjugés, qui, ayant reçu un affront d'un « spadassin, refuse de s'aller faire égorger par « l'offenseur ; et qu'on emploie tout l'art du « théâtre pour rendre ces personnages intéres-« sants, comme le Cid, au peuple français, j'au-« rai tort si l'on réussit. »

On ne réussira point, et vous aurez tort. 1° La grossièreté n'est bonne à rien, nous la rejetons de la société et du théâtre : 2° Le sage est un personnage fort respectable; mais la bravoure est une de ces qualités nationales que le théâtre français doit honorer. Si le sage est un Thémistocle, nous l'admirerons; s'il n'est que patient ou timide, il n'est pas digne d'occuper la scène. En un mot, l'homme sans préjugé attaquera les nôtres; et il en est que l'on doit respecter. Mais indépendamment de ces convenances, l'intérêt doit naître de l'émotion : or un caractère que rien n'émeut, ne saurait nous émouvoir, à moins qu'il ne soit dans une situation pareille à celle de Caton : *Colluctantem cum aliquâ calamitate.* D'ail-

leurs la pitié, ce sentiment si naturel et si tendre, nous touche plus que l'admiration : ainsi quelque empire qu'ait sur nous la raison, il ne s'ensuit pas qu'elle doive être aussi pathétique, aussi théâtrale que l'amour combattu par l'honneur, tel qu'il nous est peint dans le Cid.

« Mais en supposant les spectacles aussi par-
« faits, et le peuple aussi bien disposé qu'il soit
« possible, encore, dit M. Rousseau, ces effets se
« réduiraient-ils à rien, faute de moyens pour
« les rendre sensibles. Je ne sache que trois in-
« struments à l'aide desquels on puisse agir sur
« les mœurs d'un peuple; savoir, la force des
« lois, l'empire de l'opinion, et l'attrait du plai-
« sir : or les lois n'ont nul accès au théâtre.......
« L'opinion n'en dépend point....... Et quant au
« plaisir qu'on y peut prendre, tout son effet est
« de nous y ramener plus souvent. »

Suivons, s'il est possible, le fil de ces idées, et voyons d'abord quelle est la supposition. *Le spectacle aussi parfait qu'il peut l'être*, c'est-à-dire sans doute, l'innocence et le crime, le vice et la vertu, les bons et les mauvais exemples présentés sous le point de vue le plus moral. *Le peuple aussi bien disposé*, c'est-à-dire au moins, avec ce goût général de la vertu, et cette aversion pour le vice, qui préparent le cœur humain à recevoir les impressions de l'une, et à repousser les atteintes de l'autre, quand la vertu lui est présentée avec ses charmes, et le crime avec son hor-

reur. Cela posé, qu'est-il besoin de la force des lois, et de l'empire de l'opinion, pour lui faire goûter des peintures consolantes pour les bons, et effrayantes pour les méchants? L'attrait d'un plaisir honnête ne lui suffit-il pas pour le ramener à un spectacle selon son cœur, où la vertu qu'il aime est comblée de gloire, où le vice qu'il hait ne se montre que chargé d'opprobre, et malheureux même dans ses succès?

Parmi les instruments à l'aide desquels on peut agir sur les mœurs, M. Rousseau a omis le plus puissant, qui est l'habitude. Des affections répétées naissent les inclinations, et celles-ci décidées au bien ou au mal, constituent les mœurs bonnes ou mauvaises. Tel est l'infaillible effet des émotions que le théâtre nous cause : quelque passagères qu'elles soient, il en reste au moins une faible empreinte, et les mêmes traces approfondies, se gravent si avant dans l'ame, qu'elles lui deviennent comme naturelles. Mais est-il besoin de prouver quel est l'empire de l'habitude, et M. Rousseau lui-même peut-il se le dissimuler?

Il attribue, en passant, aux *acteurs de l'Opéra*, un ressentiment un peu vif de l'ennui qu'ils lui ont causé. « Néron, chantant au théâtre, faisait « égorger ceux qui s'endormaient....... Nobles ac- « teurs de l'Opéra de Paris, ah! si vous aviez joui « de la puissance impériale, je ne gémirais pas « maintenant d'avoir trop vécu. » Il faut que M. Rousseau attache à son sommeil une prodi-

gieuse importance, ou qu'il ne lui en coûte guère pour imaginer des assassins.

« Le théâtre rend la vertu aimable....... il opère « un grand prodige de faire ce que la vertu et la « raison font avant lui! Les méchants sont haïs « sur la scène; sont-ils aimés dans la société? »

J'observe, 1° que si tous les hommes aiment la vertu, et détestent le vice de cet amour actif et de cette haine véhémente que l'on respire au théâtre, tous les hommes ont de bonnes mœurs; et si M. Rousseau peut me le persuader, j'aurai autant de plaisir que lui à le croire. 2° Que si cet amour et cette haine sont assoupis dans l'ame, les impressions du théâtre font un bien en les réveillant. 3° Que si l'on n'aime la vertu, et si l'on ne hait le vice que dans autrui, comme il le fait entendre, le grand avantage du théâtre est de nous ramener à nous-mêmes par la terreur et la pitié; de nous mettre à la place du personnage dont les égarements nous effraient, ou dont nous plaignons les malheurs; en un mot de nous rendre personnelles ces affections que le vice et que la vertu nous inspirent quand nous les voyons dans autrui.

« Je doute que tout homme à qui l'on expo- « sera d'avance les crimes de Phèdre et de Médée, « ne les déteste plus encore au commencement « qu'à la fin de la pièce; et si ce doute est fondé, « que faut-il penser de cet effet si vanté du « théâtre? »

Ce ne sont pas les crimes, ce sont les criminels que l'on déteste moins à la fin de la pièce: l'art du théâtre les rapproche de nous, en les conduisant pas à pas, et par des passions qui nous sont naturelles, aux forfaits monstrueux dont nous sommes épouvantés; et c'est en cela même que ces exemples du danger des passions nous deviennent personnels. Une mère qui égorge ses enfants, une femme incestueuse et adultère, qui rejette sur l'objet vertueux de cet amour détestable toute l'horreur qu'elle doit inspirer, ces caractères, seulement annoncés, sont aussi éloignés de nous, que celui d'une lionne ou d'une vipère : il n'est point de femme qui appréhende de tomber dans cet excès d'égarement. Mais quand les gradations en sont bien ménagées, quand on voit l'ame de Phèdre ou de Médée agitée des mêmes sentiments qui s'élèvent en nous, susceptible des mêmes retours, combattue des mêmes remords, s'engager peu-à-peu, et se précipiter enfin dans des crimes qui révoltent la nature, nous les plaignons comme nos semblables; et ce retour sur nous-mêmes, qui est le principe de la pitié, est aussi celui de la crainte.

« La source de l'intérêt qui nous attache à ce « qui est honnête, et nous inspire de l'aversion « pour le mal, est en nous, et non dans les « pièces. »

Oui, sans doute, la source est en nous, mais l'art du théâtre la purifie. *L'homme est né bon*,

je le crois; mais a-t-il conservé ce caractère? Si les traits en sont altérés, affaiblis, effacés par des habitudes vicieuses; quelle morale plus vive, plus sensible, plus pénétrante que celle du théâtre, peut en renouveller l'empreinte? Si cette morale est saine et pure, elle n'est donc pas infructueuse. *L'homme est né bon;* et c'est pour cela même que les bons exemples lui sont utiles : ils n'auraient point de prise sur son ame si la nature l'avait fait méchant. En un mot, ou toute instruction est superflue, ou celle du théâtre, comme la plus frappante, doit être aussi la plus salutaire : telle était du moins la *prétention* de Corneille, toute *vaine* et *puérile* que M. Rousseau la suppose : peut-être mieux approfondie, y eût-il trouvé plus *de bon sens.*

« Le cœur de l'homme est toujours droit sur « ce qui ne se rapporte pas personnellement à « lui.... C'est quand notre intérêt s'y mêle, que « nous préférons le mal qui nous est utile, au « bien que nous fait aimer la nature. Que va « donc voir le méchant au spectacle? précisément « ce qu'il voudrait trouver par-tout : des leçons « de vertu pour le public dont il s'excepte, et « des gens immolant tout à leur devoir, tandis « qu'on n'exige rien de lui. »

J'avoue que pour ce méchant déterminé, il n'y a de bonne école que la grève. Mais ce méchant est plus juste que M. Rousseau dans l'opinion qu'il a du public, puisqu'il jouit au spectacle du plai-

sir de voir former d'honnêtes gens dont la probité lui sera utile.

Quant à l'intérêt personnel, il n'éclipse jamais totalement les saines lumières de la conscience; et plus l'homme est exercé à discerner le juste et l'injuste dans la cause d'autrui, moins il est exposé à s'y méprendre dans la sienne. Pour celui qui est injuste avec pleine lumière, ou sa corruption est sans remède, ou l'habitude du théâtre doit réveiller dans son ame l'effroi, la honte et les remords.

« Quelle est cette pitié? dit-il en parlant de « celle qu'inspire la tragédie : une émotion pas« sagère et vaine, qui ne dure pas plus que l'il« lusion qui l'a produite; un reste de sentiment « naturel étouffé bientôt par les passions; une « pitié stérile qui se repaît de quelques larmes, « et n'a jamais produit le moindre acte d'huma« nité. »

C'est comme si je disais que la discipline de Sparte ou de Rome n'a jamais produit aucun acte de valeur. N'est-ce pas, dans l'un et dans l'autre cas, une impression habituelle qui modifie l'ame et nous fait contracter insensiblement le caractère qui lui est analogue? Si la fréquentation du théâtre n'influe pas sur les mœurs, il en doit être de même du commerce des hommes; et dès-lors, que devient tout ce qu'on nous dit de la force de l'exemple?

« Au fond, quand un homme est allé admi-

« rer de belles actions dans des fables, et pleurer « des malheurs imaginaires, qu'a-t-on encore à « exiger de lui? N'est-il pas content de lui-même? « Ne s'applaudit-il pas de sa belle ame? Ne s'est-« il pas acquitté de tout ce qu'il doit à la vertu « par l'hommage qu'il vient de lui rendre? Que « voudrait-on qu'il fît de plus? qu'il la pratiquât « lui-même? il n'a point de rôle à jouer, il n'est « pas comédien. »

Sur qui tombe cette ironie insultante? Est-ce à Paris que M. Rousseau a trouvé tous les devoirs de l'humanité réduits à l'attendrissement qu'on éprouve au spectacle? Il sait que le peuple y est doux, humain, secourable, autant qu'en aucun lieu du monde; il doit savoir que les honnêtes gens y ont le cœur assez bon pour tolérer, plaindre et soulager ceux même qui les calomnient; et il aurait pu attribuer à la fréquentation du théâtre, quelques nuances de ce caractère généreux et compâtissant qu'il a reconnu dans les Français.

« On se croirait, ajoute-t-il, aussi ridicule d'a-« dopter les vertus de ses héros, que de parler « en vers, et endosser un habit de théâtre. »

Encore un coup, où a-t-il vu cela? Se croirait-on ridicule d'être humain comme Alvarès; et vertueux comme Burrhus? Le gigantesque qui est ridicule au théâtre, le serait dans la société; j'en conviens. Mais ceux qui ont excellé dans la tragédie, ont peint la nature dans sa vérité, dans sa beauté simple et touchante, et la réalité en

est aussi révérée que la fiction en est applaudie.

« Tout se réduit à nous montrer la vertu « comme un jeu de théâtre, bon pour amuser « le public, mais qu'il y aurait de la folie à vou- « loir transporter sérieusement dans la société. »

O vous, qui regardez la justice et la vérité comme les premiers devoirs de l'homme, êtes-vous juste et vrai dans ce moment? vous, pour qui l'humanité et la patrie sont les premières affections, oubliez-vous que nous sommes des hommes? *Il y aurait de la folie* à une mère d'avoir les entrailles de Mérope! à une épouse d'avoir les sentiments d'Inès! De quel public nous parlez-vous? Si je connaissais moins les gens vertueux que vous avez fréquentés, vous m'en donneriez une idée effroyable. Ce sont là cependant les faits d'après lesquels vous décidez, « que la « plus avantageuse impression des meilleures tra- « gédies, est de réduire à quelques affections « passagères, stériles et sans effet, tous les de- « voirs de la vie humaine. »

« On me dira, poursuit M. Rousseau, que dans « ces pièces le crime est toujours puni, et la « vertu toujours récompensée. »

On ne lui dira pas cela; mais on lui dira que le crime y est toujours peint avec des couleurs odieuses et effrayantes, la vertu avec des traits respectables et intéressants. Si quelquefois cette règle a été violée, c'est une difformité monstrueuse que le public ne pardonne jamais. M. Rous-

seau avoue qu'il n'y a personne qui n'aimât mieux être Britannicus que Néron, même après la catastrophe. Voilà tout ce qu'exige la bonté des mœurs théâtrales. Je lui abandonne tous les exemples vicieux et reconnus tels; mais de cent tragédies, il n'y en a pas une où l'intérêt soit pour le crime. Je dis plus, il n'y en a pas une seule au théâtre qui ait réussi avec ce défaut.

« Le *savoir*, l'*esprit*, le *courage*, ont seuls notre « admiration; et toi, douce et modeste vertu, tu « restes toujours sans honneurs. »

Remarquez que c'est après s'être plaint que l'on a avili le personnage de *Cicéron*, pour flatter le goût du siècle, que M. Rousseau s'écrie que l'*esprit* et le *savoir* ont seuls notre admiration. Qu'elle se présente, monsieur, cette vertu douce et modeste, et sur le théâtre, et dans la société; nos hommages iront au-devant d'elle: nous la respectons dure et farouche; indulgente et sociable, elle obtiendra nos adorations.

Les observations judicieuses que fait M. Rousseau sur la tragédie de Mahomet, devaient suffire, ce me semble, pour déterminer dans son esprit les vrais principes des mœurs théâtrales. Mais comme il n'en veut rien conclure d'opposé à son système, il tâche d'affaiblir l'idée d'utilité qu'elles présentent naturellement. « Le fanatisme, dit-il, « n'est pas une erreur, mais une fureur aveugle « et stupide, que la raison ne retient jamais...... « Vous avez beau démontrer à des fous que leurs

« chefs les trompent, ils n'en sont pas moins ar-
« dents à les suivre. »

Aussi le but moral de ce poëme n'est-il pas de guérir les peuples du fanatisme, mais de les en garantir, en leur démontrant, non pas qu'on les trompe, mais comment on peut les tromper. L'erreur est la première cause de cette fureur aveugle, et c'est dans sa source que l'attaque la tragédie de Mahomet. En un mot, cet exemple épouvantable des horreurs de la superstition n'en serait pas le remède, mais peut en être le préservatif.

« Je crains bien, ajoute M. Rousseau, qu'une
« pareille pièce jouée devant des gens en état
« de choisir, ne fît plus de Mahomets que de
« Zopires. »

Je le crois : aussi l'instruction n'est-elle pas pour le petit nombre des Mahomets, mais pour la foule des Séides.

M. Rousseau, en louant le goût antique dans le rôle de Thyeste, demande, avec raison, que l'on daigne nous attendrir quelquefois pour la simple humanité souffrante ; et c'est à quoi l'on devrait consacrer ce genre si naturel et si touchant, dont l'enfant prodigue est le modèle, et que les gens qui ne réfléchissent sur rien, ont tourné en ridicule. Mais j'aurai lieu d'examiner dans peu pourquoi les personnages, comme celui de Thyeste, sont si rarement employés au théâtre. Cependant le goût des Grecs, fût-il en

cela préférable au nôtre, M. Rousseau ne peut-il nous offrir la vérité que sous une face insultante? « Les anciens, dit-il, avaient des héros, et met- « taient des hommes sur leurs théâtres; nous, « au contraire, nous n'y mettons que des héros, « et à peine avons-nous des hommes. » Il rappelle un mot d'un vieillard qui avait été rebuté au spectacle par la jeunesse athénienne, et auquel les ambassadeurs de Sparte avaient donné place auprès d'eux. « Cette action fut remarquée « de tout le spectacle, et applaudie d'un batte- « ment de main universel. *Eh! que de maux*, « s'écria le bon vieillard d'un ton de douleur! Les « *Athéniens savent ce qui est honnête; mais les* « *Lacédémoniens le pratiquent.* Voilà la philoso- « phie moderne, et les mœurs anciennes », observe M. Rousseau.

Ici je retiens ma plume : il ne serait pas généreux d'opposer la personnalité à la satire. J'avoue donc qu'il y a à Paris, comme à Athènes, des étourdis sans décence et sans mœurs. Mais la jeunesse athénienne rebutait un vieillard qui vraisemblablement n'insultait personne; et M. Rousseau sait bien que nous n'en sommes pas encore là.

Il revient à son objet : «Qu'apprend-on dans « Phèdre et dans Œdipe, sinon que l'homme « n'est pas libre, et que le ciel le punit des cri- « mes qu'il lui fait commettre? Qu'apprend-on « dans Médée, si ce n'est jusqu'où la fureur de

« la jalousie peut rendre une mere cruelle et dé-
« naturée? »

Voilà deux exemples fort différents, et qu'il est bon de ne pas confondre. La cause des événements tragiques peut être ou personnelle ou étrangère, et celle-ci ou naturelle ou surnaturelle, c'est-à-dire, ou dans l'ordre des choses, ou dans la volonté immédiate des dieux.

Les tragédies de ce dernier genre sont toutes tirées du théâtre ancien. Je ne sais quel intérêt pouvaient avoir les Grecs à frapper les esprits du système de la fatalité; mais il est certain qu'ils faisaient de l'homme un instrument aveugle des décrets de la destinée. J'avoue que tout le fruit de ces tragédies se borne à entretenir en nous une sensibilité compâtissante pour des crimes involontaires, et pour des malheurs indépendants de celui qui en est accablé, comme dans Œdipe et dans Phèdre. Heureusement elles sont en petit nombre, et l'idée de la fatalité s'évanouit avec l'illusion théâtrale.

Un autre genre est celui où la cause des événements est dans l'ordre naturel, mais indépendante du caractère des personnes. Par exemple, en ne supposant à Andromaque et à Mérope que les sentiments naturels d'une mère, c'en est assez du danger de leurs fils pour les rendre malheureuses et intéressantes. La seule utilité de cette sorte de spectacle est de nourrir et d'exercer en nous les sentiments d'humanité qu'il réveille; car

je compte pour très-peu de chose la prudence qu'il peut inspirer.

Un troisième genre place dans l'ame des acteurs tous les ressorts de l'action et du pathétique, et c'est là, selon moi, le plus moral et le plus utile. Le crime et le malheur y sont les effets des passions; et plus le crime est odieux, plus le malheur est déplorable, plus aussi la passion, qui en est la source, devient effrayante à nos yeux. Tout cela demanderait à être développé, et rendu sensible par des exemples. Mais je ne suis déja que trop long. Il suffit d'étudier Corneille pour voir la révolution qui s'est faite dans l'art de la tragédie, lorsque, abandonnant les deux premiers genres, il y a substitué celui qui prend sa force pathétique et morale dans le combat des passions et dans les mœurs des personnages.

« Les actions atroces présentées dans la tragé-
« die, sont dangereuses, dit M. Rousseau, en ce
« qu'elles accoutument les yeux du peuple à des
« horreurs qu'il ne devrait pas même connaître,
« et à des forfaits qu'il ne devrait pas supposer
« possibles. »

1° Le fait démontre que si les yeux du peuple s'y accoutument, son cœur ne s'y accoutume pas. M. Rousseau reconnaît le peuple français pour le plus doux et le plus humain qui soit sur la terre. Il y a cependant bien des années que ce peuple voit Horace poignarder sa sœur, Agamemnon immoler sa fille, Oreste égorger sa

mère. 2° Au lieu de prendre l'inutile soin de cacher au peuple la possibilité des actions atroces, il faut qu'il sache que l'homme, dans l'excès de la passion, est capable de tout, afin de lui faire détester cette passion qui le rend féroce. Voilà quel est le but et l'objet de la tragédie; et, quoi qu'en dise M. Rousseau, tous les grands maîtres l'ont rempli.

« Il n'est pas même vrai, dit-il, que le meurtre « et le parricide y soient toujours odieux. A la « faveur de je ne sais quelles commodes suppo- « sitions, on les rend permis ou pardonnables. »

Dans les exemples qu'il cite, voici quelles sont ces suppositions. Dans Iphigénie, Agamemnon immole sa fille pour ne pas désobéir aux dieux et déshonorer la Grèce : Oreste égorge sa mère sans le savoir, et en voulant frapper le meurtrier de son père : Horace poignarde Camille dans un premier mouvement de fureur, excité par les imprécations qu'elle vomit contre sa patrie, et dès ce moment il est détesté. Agamemnon lui-même nous révolte dès qu'il met de l'orgueil à laisser immoler Iphigénie, en dépit d'Achille. Oreste sort du théâtre déchiré par les furies, pour un crime aveuglément commis. Je demande si sur de tels exemples on est fondé à écrire *qu'il n'est pas vrai* que sur notre théâtre *le meurtre et le parricide soient toujours odieux?*

« Ajoutez que l'auteur, pour faire parler cha- « cun selon son caractère, est forcé de mettre

« dans la bouche des méchants leurs maximes et « leurs principes revêtus de tout l'éclat des beaux « vers, et débités d'un ton imposant et senten- « cieux, pour l'instruction du parterre. »

Il est vrai que l'un dit,

> Et pour nous rendre heureux, perdons les misérables.

L'autre,

> Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge.

L'autre,

> J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

Celui-ci s'endurcit contre les cris de la nature; celui-là foule aux pieds tous les droits de l'humanité. Il n'y a pas un méchant au théâtre qui, dans l'intimité d'une confidence, ou dans quelque monologue, ne se trahisse, ne s'accuse, ne se présente aux spectateurs sous l'aspect le plus odieux; et les auteurs ont porté cette attention au point de sacrifier souvent la vraisemblance à l'utilité morale. M. Rousseau, qui a vu assiduement six ans de suite ce spectacle, devrait se rappeler ces faits.

« Non, dit-il, je le soutiens, et j'en atteste l'ef- « froi des lecteurs, les massacres des gladiateurs « n'étaient pas si barbares que ces affreux spec- « tacles. On voyait du sang, il est vrai; mais on « ne souillait pas son imagination de crimes qui « font frémir la nature. »

Si l'on versait réellement une goutte de sang

au théâtre, la scene tragique serait tout au plus le spectacle de la grossière populace. Tel se plaît à frémir en voyant Mérope le poignard levé sur son fils, et Oreste ou Ninias venant d'assassiner sa mère; tel, dis-je, soutient ces fictions, qui jetterait des cris de douleur et d'effroi à la vue d'un malheureux que l'on tuerait sur son passage. La Motte a très-bien observé que l'illusion théâtrale n'est jamais complète, et que le spectacle cesserait d'être un plaisir, sans la réflexion confuse qui en affaiblit le pathétique, et qui nous console intérieurement. Quant à l'*imagination souillée*, c'est un mal, si le crime y est peint avec des couleurs qui nous séduisent; mais c'est un bien, et un très-grand bien, si les traces qui en restent, inspirent l'horreur et l'effroi. Les arrêts qui flétrissent ou qui condamnent les criminels, souillent l'imagination du peuple; faut-il ne pas les publier?

C'en est assez, je crois, sur l'article de la tragédie. Je vais approfondir ce qui regarde la comédie, les mœurs des comédiens, et l'amour, ce sentiment si naturel et si dangereux, qui est l'ame de nos deux théâtres. Je l'ai déjà dit, l'assertion est rapide et tranchante, la discussion est ralentie à chaque instant par les détails; mais j'examine, et ne plaide point : il ne me serait que trop aisé d'être moins froid et plus pressant.

On a vu comment M. Rousseau s'y est pris pour nous prouver que la tragédie allume en

nous les mêmes passions dont elle prétend inspirer la crainte, et qu'elle nous conduit aux crimes dont elle veut nous éloigner. Les mœurs de la comédie lui semblent encore plus dangereuses, en ce qu'elles ont avec les nôtres un rapport plus immédiat. « Tout en est mauvais et pernicieux, tout tire à conséquence pour les spectateurs ; et le plaisir même du comique étant « fondé sur un vice du cœur humain, c'est une « suite de ce principe, que plus la comédie est « agréable et parfaite, plus son effet est funeste « aux mœurs. »

Pour se concilier avec M. Rousseau, il ne suffit donc pas d'avouer que le théâtre, quoique purgé de son ancienne indécence, n'est pas encore assez châtié ; que Dancourt, Montfleury et leurs semblables, devraient en être à jamais bannis ; qu'en un mot, le seul comique honnête et moral doit être donné en spectacle. Si M. Rousseau n'eût dit que cela, il eût pensé comme tous les honnêtes gens; mais ce n'était pas assez pour lui : tout comique sans distinction est, s'il faut l'en croire, une école de vice : il n'en connaît point d'innocent. Il n'est donc pas question d'examiner s'il y a des comédies répréhensibles du côté des mœurs ; mais s'il y a des comédies dont les mœurs soient bonnes et les leçons utiles.

M. Rousseau commence par vouloir prouver l'inutilité de la comédie. « Imaginez la comédie « aussi parfaite qu'il vous plaira, où est celui

« qui, s'y rendant pour la premiere fois, n'y va « pas déja convaincu de ce qu'on y prouve? »

Celui qui n'en est pas convaincu, est, lui dirai-je, un Orgon aveuglément prévenu pour un Tartuffe; un jaloux qui ne voit de sûreté pour son bonheur que dans une tyrannie odieuse; un avare qui croit trouver l'équivalent de tous les biens dans un trésor qui fera son supplice; un mari livré à une seconde femme qui lui fait haïr ses premiers enfants, et qui le flatte pour le dépouiller. Voilà les gens qui vont au spectacle le bandeau sur les yeux, et qui en reviennent capables de réflexions salutaires, à moins de les supposer imbécilles.

De ce que la comédie se rapproche du ton du monde, M. Rousseau conclut qu'elle ne corrige point les mœurs.

« Un laid visage ne paraît point laid à celui « qui le porte. » Quand cela serait, comme cela n'est pas, de bonne foi cette comparaison peut-elle être posée en principe? La laideur et la beauté sont arbitraires jusqu'à un certain point; il y a du préjugé, de la fantaisie, du caprice même dans l'opinion qu'on en peut avoir. Mais en est-il ainsi des vices, et sur-tout des vices auxquels le public attache le ridicule et le mépris? Si le vicieux se méconnaît au théâtre, il se méconnaît encore plus dans un discours de morale, et dès-lors toute instruction générale devient inutile: ce que M. Rousseau n'a certainement pas prétendu.

A l'égard du théâtre, rappelons-nous ce qui s'est passé dans la nouveauté du Tartuffe. Croira-t-on que les faux dévots eussent du plaisir à s'y voir peints? Croira-t-on que l'usurier se complaise dans le miroir de l'Avare? Voilà les vicieux bien à leur aise, s'ils aiment à se voir tels qu'ils sont! Mais du moins n'aiment-ils pas à être vus dans cette nudité humiliante. Leur raison a beau être corrompue au point de les justifier à eux-mêmes; ils savent, comme l'avare d'Horace, qu'ils sont la fable et la risée du peuple, et ils se cachent pour s'applaudir. D'où il résulte deux sortes de bien : l'un, qu'au défaut de la vertu, le désir de l'estime publique, la crainte du blâme et du mépris tiennent le vice comme à la gêne : l'autre, que l'exemple en est moins contagieux; car l'attrait du vice a pour contrepoids la peine de l'humiliation, à laquelle l'orgueil répugne. Est-ce là, me direz-vous, faire à la vertu des amis désintéressés? Eh non, monsieur, nous n'en sommes pas là. Peu de gens aiment la vertu pour elle-même. Il faudrait, s'il est permis de le dire, prendre la fleur de l'espèce humaine pour en former une république qui serait peu nombreuse encore.

La comédie prend les hommes tels qu'ils sont par-tout, et à Genève comme ici, c'est-à-dire sensibles à l'estime et au mépris de la société, n'aimant point du tout à se donner en dérision, et assez malins pour se plaire à voir répandre

sur autrui le ridicule qu'ils évitent. Si donc les mœurs sont fidèlement peintes sur le théâtre comique, si les vices et les travers en sont les jouets méprisés, la comédie peut avoir son utilité morale, comme la censure des femmes de Genève. Que l'on médise sur le théâtre ou dans un cercle, c'est toujours la malignité humaine qui sert d'épouvantail au vice; avec cette différence qu'au théâtre on peint les vicieux, et que dans un cercle on les nomme. J'avoue que sans ce fonds de malice, qui fait qu'on s'amuse des ridicules d'autrui, la comédie serait insipide, et par conséquent infructueuse : aussi ne serait-elle pas soufferte dans une société toute composée de vrais amis. Mais tant qu'il y aura dans le monde un amour-propre envieux et malin, la comédie aura l'avantage de démasquer, d'humilier les vices, et de les livrer en plein théâtre à l'insulte des spectateurs.

« Si on veut corriger les mœurs par leurs charges, « on quitte la vraisemblance et la nature, et le « tableau ne fait plus d'effet. »

La peinture du théâtre est une imitation exagérée; mais voici comment. Molière veut peindre l'avare; chacun des traits doit ressembler : c'est-à-dire, que l'avare ne doit agir et penser sur la scène que comme il pense et agit dans la société. Mais l'action théâtrale ne dure que deux heures; et l'art de l'intrigue consiste à réunir, sans affectation, dans ce court espace de temps, un assez

grand nombre de situations, pour engager naturellement le caractère de l'avare à se développer en deux heures, comme dans la société il se développerait en six mois. Ce n'est là que rapprocher les traits qui doivent former son image. De plus, comme la comédie n'est pas une satire personnelle et que non-seulement un vicieux, mais tous les vicieux de la même espèce doivent se reconnaître dans le tableau, le peintre y réunit les traits les plus frappants du même vice, répandus dans la société, tous copiés d'après nature.

« Qu'importe la vérité de l'imitation, dit M. « Rousseau, pourvu que l'illusion y soit? »

L'illusion n'y serait pas, si l'imitation n'était pas vraie. Quand est-ce, en effet, que cesse l'illusion? Dès qu'il échappe au poëte ou à l'acteur quelque trait qui n'est pas dans la nature, c'est-à-dire quelque trait qui contredit ou qui force le caractère. Ainsi le plaisir que nous fait la bonne comédie dépend de la vérité des peintures; et son utilité est fondée sur le mépris qu'elle attache au vice, et sur la répugnance qu'a le vicieux à se voir en butte au mépris.

Si *le bien est nul*, comme le conclut M. Rousseau, ce n'est donc pas pour les raisons qu'il en a données. Voyons à-présent si le comique remplit son objet; et d'abord, avec M. Rousseau, prenons pour exemple Molière. « Qui peut dis« convenir que ce Molière même, des talents du« quel je suis plus l'admirateur que personne,

« ne soit une école de vices et de mauvaises « mœurs, plus dangereuse que les livres même où « l'on fait profession de les enseigner? »

Il faut avouer que M. Rousseau ne nous ménage guère, et je ne crois pas qu'on puisse, en termes plus énergiques, faire le procès à notre police et à notre gouvernement. Ce n'est donc pas contre un babil philosophique, mais contre une imputation très-grave que je m'élève. Il s'agit de faire voir que depuis cent ans les pères et les mères ne sont pas assez imbécilles ou assez pervers, et dans la capitale et dans toutes les villes du royaume, et dans toutes celles de l'Europe, où cet excellent comique est joué, pour mener leurs enfants à la plus pernicieuse école du vice.

« Son plus grand soin, dit M. Rousseau en parlant de Molière, est de tourner la bonté et la « simplicité en ridicule, et de mettre la ruse et « le mensonge du parti pour lequel on prend « intérêt.... Examinez le comique de cet auteur, « vous trouverez que les vices de caractère en « sont l'instrument, et les défauts naturels, le « sujet; que la malice de l'un punit la simplicité « de l'autre, et que les sots sont les victimes des « méchants : ce qui, pour n'être que trop vrai « dans le monde, n'en vaut pas mieux à mettre « au théâtre avec un air d'approbation, comme « pour exciter les ames perfides à punir, sous le « nom de sottise, la candeur des honnêtes gens.

Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

« Voilà l'esprit général de Molière, et de ses imi-
« tateurs. »

Cette page d'accusation exigerait pour réponse un volume; je vais abréger si je puis.

Il y a deux sortes de vices dans les hommes : les uns, vices des fripons; et les autres, vices des dupes. Quand les premiers attentent gravement à la société, ils sont odieux et terribles : le ridicule fait place à l'infamie. Quand ils ne portent au bien public et particulier que de légères atteintes, la comédie, qui ne doit pas être plus sévère que les lois, se contente de les châtier. A l'égard des vices des dupes, ils sont humiliés au théâtre, mais ils n'y sont jamais flétris. Cette distinction appliquée aux exemples, va, je crois, devenir sensible; elle contient toute la philosophie de Molière, et ma réponse à M. Rousseau.

Le but de Molière a donc été de démasquer les fripons, et de corriger les dupes; or c'est l'objet le plus utile qu'il pût jamais se proposer. En effet, supposons qu'il n'eût mis au théâtre que des gens de bien, voilà tous les fripons en paix : qu'il n'eût mis au théâtre que des fripons, dès-lors la scène comique n'était plus qu'une académie de fourberies : qu'il eût mis au théâtre des gens de bien et des fripons, mais ceux-ci moins actifs, moins habiles, moins industrieux

que les gens de bien, la scène comique n'aurait eu ni vérité, ni utilité morale : qu'enfin Molière eût fait tromper par des fripons d'honnêtes gens éclairés, vigilants et sages; c'était donner au vice, sur la vertu, un avantage qu'il n'a pas. Et que conclure de ces leçons? Que la probité, inutilement sur ses gardes contre la malice et la fausseté, n'en peut être, quoi qu'elle fasse, que le jouet ou la victime. C'est alors que le théâtre comique serait une école pernicieuse par le découragement et le dégoût qu'il inspirerait pour la vertu. De toutes les combinaisons possibles dans le mélange et le contraste des mœurs, Molière s'est donc attaché à la seule qui soit utile. Il a pris des gens de bien, faibles, crédules, entêtés, confiants, ou soupçonneux à l'excès, imprudents même dans leurs précautions, et toujours punis, non pas de leur bonté, mais de leurs travers ou de leurs faiblesses : tels sont le *Bourgeois-Gentilhomme*, *George-Dandin*, le *Malade imaginaire*, les tuteurs jaloux de *l'École des Femmes* et de *l'École des Maris.* Que l'on me cite un seul exemple où l'honnêteté pure et simple soit tournée en ridicule, et je condamne la pièce au feu. Voyez si l'on rit aux dépens de Cléante, dans le *Tartuffe;* aux dépens de Chrysale, dans les *Femmes savantes;* aux dépens d'Angélique, dans le *Malade imaginaire;* aux dépens d'Ariste, dans *l'École des Maris;* aux dépens même de madame Jourdain, dans le *Bourgeois-Gentil-*

homme. Qu'est-ce donc que Molière a joué dans les honnètes gens, ou plutôt dans les bonnes gens dont on se moque à ces spectacles? L'aveugle prévention d'Orgon et de sa mère pour un scélérat hypocrite; la manie de l'érudition et du bel-esprit dans une société d'honnètes femmes à qui des pédants ont tourné la tète; le faible d'un homme pusillanime pour une marâtre qu'il a donnée à ses enfants, et qui n'attend que son dernier soupir pour s'enrichir de leur dépouille; l'imbécille prétention de deux jaloux à se faire aimer de leurs pupilles en les tenant dans la captivité; la sotte ambition d'un bourgeois de passer pour gentilhomme en imitant les gens de cour : voilà sur quoi tombe le ridicule de ces comédies. Est-ce là jouer la vertu, la simplicité, la bonté? Je le demande au public qui sait bien de quoi il s'amuse; je le demande à M. Rousseau lui-mème, qui peut avoir ces tableaux aussi présents que moi.

Tous les vices que je viens de parcourir sont, comme l'on voit, ceux des dupes : il n'est donc pas étonnant que Molière oppose à ces personnages des fripons adroits et souvent heureux : c'est ce qui rend ses leçons utiles. Mais ces fripons eux-mêmes, ont-ils jamais l'estime des spectateurs? Je m'en tiens à l'exemple que M. Rousseau a choisi : c'est le gentilhomme qui dupe M. Jourdain. « Ce personnage, dit-il, est l'honnète « homme de la pièce. » Un homme donné sans

ménagement par Molière pour un fourbe, pour un escroc, pour un flatteur, pour un vil complaisant, et pour quelque chose de pis encore, c'est l'honnête homme de la pièce! Est-ce dans l'opinion de Molière? Il est évident que non. Est-ce dans l'opinion des spectacteurs? En est-il un seul qui ne conçoive le plus profond mépris pour cet infâme caractère? Est-ce dans l'opinion de M. Rousseau lui-même? Je ne révoque pas en doute sa sincérité; je ne me plains que de sa mémoire : mais il eût été bon, je crois, d'avoir Molière sous les yeux en faisant le procès à ses pièces, afin de ne pas altérer la vérité dans un objet de tout autre conséquence que le sonnet du Misanthrope.

« Quel est, ajoute M. Rousseau, quel est le « plus criminel, d'un paysan assez fou pour épou-« ser une demoiselle, ou d'une femme qui cherche « à déshonorer son époux? Que penser d'une « pièce où le parterre applaudit à l'infidélité, au « mensonge, à l'impudence de celle-ci, et rit de « la bêtise du manant puni? »

Que penser de cette pièce? Que c'est le plus terrible coup de fouet qu'on ait jamais donné à la vanité des mésalliances. Ce n'est point à l'intention de Molière que je m'attache, car l'intention pourrait être bonne, et la pièce mauvaise; je m'en rapporte à l'impression qu'elle fait. De quoi s'agit-il dans *George-Dandin?* De faire sentir les conséquences de la sottise de ce villa-

geois. Molière a donc peint ses personnages d'après nature. Mais en exposant à nos yeux le vice, l'a-t-il rendu intéressant? a-t-il donné un coup de pinceau pour l'adoucir et le colorer? Lui, qui savait si bien nuancer les caractères, a-t-il seulement pris soin de rendre cette coquette aimable, et son complice séduisant? Rien n'était plus facile sans doute; mais s'il eût affaibli le mépris qu'il devait répandre sur le vice, il se fût contredit lui-même, il eût oublié son dessein : c'est donc pour rendre sa pièce morale qu'il a peint de mauvaises mœurs; et ceux qui lui en ont fait un reproche, ont confondu la décence avec le fonds des mœurs théâtrales. La décence est violée dans la comédie de *George-Dandin*, comme dans la tragédie de *Théodore ;* mais ni l'une ni l'autre pièce n'est une leçon de mauvaises mœurs.

Si quelqu'un nous attache dans cette pièce, c'est George-Dandin lui-même, et on le plaint comme un bon homme, quoiqu'on en rie comme d'un sot.

Ce qui a fait, je crois, que M. Rousseau s'est mépris sur l'impression de ces comédies, ce sont les applaudissements. Mais il nous suppose bien vicieux nous-mêmes, s'il nous accuse d'approuver tout ce que nous applaudissons. Il a entendu applaudir à ces mots d'Atrée : « Reconnais-tu ce sang? et à ce vers de Cléopâtre :

Puisse naître de vous un fils qui me ressemble!

Les spectateurs, à son avis, adhèrent-ils dans

ce moment aux mœurs de Cléopâtre ou d'Atrée? C'est le génie, c'est l'art du poëte qu'on admire et qu'on applaudit dans la peinture du crime, comme dans celle de la vertu. Que l'artifice d'un fourbe, que l'habileté d'un méchant, que toute situation qui met la sottise et la friponnerie en évidence, soit applaudie au théâtre; ce n'est pas qu'on aime les fripons, mais c'est qu'on aime à les connaître : ce n'est pas qu'on méprise la bonté, l'honnêteté dans les dupes, mais seulement les travers ou les faiblesses qui les font donner dans le piége, et dont on est soi-même exempt. La preuve en est, que si le personnage dont on se joue est estimable, et que le tort qu'on lui fait devienne sérieux, la plaisanterie cesse et l'indignation lui succède. On en voit l'exemple dans le cinquième acte du *Tartuffe*, ce chef-d'œuvre du théâtre comique, dont M. Rousseau ne dit pas un mot.

Il est vrai que les valets fripons sont communément du côté des personnages auxquels on s'intéresse. Il y a nombre de comédies dont les mœurs sont répréhensibles à cet égard; et quelques-unes même des pièces de Molière peuvent être mises dans cette classe; mais ce n'est ni *le Tartuffe*, ni *le Misanthrope*, ni *les Femmes savantes*, ni aucune de ses bonnes comédies; et l'on ne doit pas juger Molière sur les fourberies de Scapin. « Il serait d'autant moins juste, c'est « M. Rousseau qui parle, d'imputer à Molière

« les erreurs de ses modèles et de son siècle,
« qu'il s'en est corrigé lui-même. »

Mais venons au plus sérieux, et voyons comment *les vices de caractère sont l'instrument de son comique, et les défauts naturels, le sujet.* Dans *le Tartuffe*, le sujet du comique est la confiance obstinée d'un honnête homme pour un scélérat. Cette confiance est-elle un défaut naturel? Dans *l'École des Femmes* et dans *l'École des Maris*, le sujet du comique est la prétention d'un tuteur jaloux à s'assurer du cœur de sa pupille par la gêne et la vigilance. Cet abus de l'autorité confiée est-il un défaut naturel? En est-ce un dans l'*Avare* que la manie de se priver soi-même et ses enfants des besoins d'une vie honnête, pour accumuler et enfouir des trésors? En est-ce un dans *les Précieuses* et dans *les Femmes savantes*, que la folie du bel-esprit et la négligence des choses utiles? En est-ce un que l'aveugle prévention du *Malade imaginaire* pour sa femme et son médecin; que la sotte vanité de *George-Dandin* et du *Bourgeois-Gentilhomme*; que le faible du *Misanthrope* pour une coquette qui le trompe? et si la bonté, la simplicité naturelle de quelques-uns de ces personnages est la cause du ridicule qu'ils se donnent, est-ce à la cause que Molière l'attache? l'a-t-il confondue avec l'effet?

M. Rousseau peut me répondre que le public ne fait pas ces distinctions philosophiques, et

que le mépris attaché à l'effet réjaillit insensiblement sur la cause. C'est de quoi je ne conviens point. Que l'on mette au théâtre un homme vertueux et simple, sans aucun de ces vices de dupe dont j'ai parlé, et que l'auteur s'avise de le rendre le jouet de la scène ; on verra si le parterre n'en sera pas indigné. Qu'un valet se joue du vieil Euphémon ou du père du *Glorieux ;* je passe condamnation, s'il fait rire. Le comique de Molière n'attaque donc pas des défauts naturels, mais des vices de caractère, la vanité, la crédulité, la faiblesse, les prétentions déplacées ; et rien de tout cela n'est incorrigible.

L'examen de l'*Avare* et du *Misanthrope* vont rendre plus sensible encore mon opinion sur les mœurs du théâtre de Molière.

« C'est un grand vice, dit M. Rousseau, d'être « avare et de prêter à usure ; mais n'en est-ce pas « un plus grand encore à un fils de voler son « père, de lui manquer de respect, de lui faire « mille insultants reproches, et quand ce père « irrité lui donne sa malédiction, de répondre « d'un air goguenard qu'il n'a que faire de ses « dons ? Si la plaisanterie est excellente, en est-« elle moins punissable ; et la pièce où l'on fait « aimer le fils insolent qui l'a faite, en est-elle « moins une école de mauvaises mœurs ? »

Supposons que dans un sermon l'orateur dit à l'avare : Vos enfants sont vertueux, sensibles, reconnaissants, nés pour être votre consolation ;

en leur refusant tout, en vous défiant d'eux, en les faisant rougir du vice honteux qui vous domine, savez-vous ce que vous faites? Votre inflexible dureté lasse et rebute leur tendresse. Ils ont beau se souvenir que vous êtes leur père; si vous oubliez qu'ils sont vos enfants, le vice l'emportera sur la vertu, et le mépris dont vous vous chargez étouffera le respect qu'ils vous doivent. Réduits à l'alternative, ou de manquer de tout, ou d'anticiper sur votre héritage par des ressources ruineuses, ils dissiperont en usure ce qu'en usure vous accumulez; leurs valets se ligueront pour dérober à votre avarice les secours que vos enfants n'ont pu obtenir de votre amour. La dissipation et le larcin seront les fruits de vos épargnes, et vos enfants, devenus vicieux par votre faute et pour votre supplice, seront encore intéressants pour le public que vous révoltez.

Je demande à M. Rousseau si cette leçon serait scandaleuse? Eh bien, ce qu'annoncerait l'orateur, le poëte n'a fait que le peindre, et la comédie de Molière n'est autre chose que cette morale en action. Ni l'orateur, ni le poëte ne veulent encourager par-là les enfants à manquer à ce qu'ils doivent à leur père; mais tous les deux veulent apprendre aux pères à ne pas mettre à cette cruelle épreuve la vertu de leurs enfants. Passons aux mœurs du *Misanthrope* que M. Rousseau a choisi par préférence, comme le chef-d'œuvre de Molière.

« Je trouve, dit-il, que cette pièce nous dé-
« couvre mieux qu'aucune autre la véritable vue « dans laquelle Molière a composé son théâtre, « et nous peut mieux faire juger de ses vrais ef-« fets. Ayant à plaire au public, il a consulté le « goût le plus général de ceux qui le composent. « Sur ce goût il s'est formé un modèle, et sur « ce modèle, un tableau des défauts contraires, « dans lequel il a pris ses caractères comiques, « et dont il a distribué les divers traits dans ses « pièces. »

Arrêtons-nous un moment à cette théorie générale. Molière, en consultant son siècle, a donc vu qu'un usage honnête de ses biens était du goût général, et il a attaqué l'avarice; qu'on aimait à voir chacun se tenir dans son état, et il a joué le bourgeois-gentilhomme; qu'une femme occupée modestement de ses devoirs était une femme estimée, et il a jeté du mépris sur les précieuses et les savantes; qu'une piété simple et sincère inspirait le respect, et il a démasqué le tartuffe; que la gène et la violence dans le choix d'un époux était une tyrannie odieuse, et il a fait de deux tuteurs les jouets de deux amants. Que M. Rousseau me dise où est le mal, et en quoi le goût du siècle a nui aux mœurs du théâtre de Molière?

Je sens bien que tous les ridicules dont Molière s'est joué, ne sont pas ce que j'ai entendu par les vices des fripons. Mais il est des vices

qui ne nuisent qu'à nous, et que j'appelle les vices des dupes. C'est, comme je l'ai dit, de cette dernière espèce de vices que Molière a voulu nous guérir. Il savait bien, ce philosophe, qu'on ne corrigeait pas un fripon, et que ce n'était qu'en le dénonçant qu'on pouvait le déconcerter. Allez persuader à un charlatan de ne pas tromper le peuple, vous y perdrez votre éloquence. C'est au peuple qu'il faut apprendre à se défier du charlatan. Voilà, selon moi, tout l'art de Molière, et je ne conçois rien de plus utile aux mœurs.

« Mais, reprend M. Rousseau, voulant exposer « à la risée publique tous les défauts opposés « aux qualités de l'homme aimable, de l'homme « de société; après avoir joué tant d'autres ridi- « cules, il lui restait à jouer celui que le monde « pardonne le moins, le ridicule de la vertu. C'est « ce qu'il a fait dans le *Misanthrope*. Vous ne sau- « riez me nier deux choses, ajoute le censeur du « théâtre : l'une, qu'Alceste, dans cette pièce, est « un homme droit, sincère, estimable, un véri- « table homme de bien; l'autre, que l'auteur lui « donne un personnage ridicule. »

Vous ne sauriez me nier deux choses, dirai-je à mon tour à M. Rousseau : l'une, qu'Alceste est un homme passionné, violent, insociable; l'autre, que dans sa vertu Molière n'a repris que l'excès. Vous donnez à Molière le projet d'un scélérat, et je trouve dans son ouvrage le des-

sein du plus honnête homme. Il serait malheureux pour vous que la raison fût de mon côté.

Imaginons pour un moment qu'un auteur dans un seul ouvrage ait voulu attaquer tous les vices de son siècle, et mettre le fouet de la satire dans la main de l'un de ses acteurs. Quel personnage a-t-il dû choisir? Un sage accompli? Non : le sage est indulgent et modéré. L'étude qu'il a faite de lui-même l'a rendu modeste et compâtissant. Il hait le crime, déplore l'erreur, aime la bonté, respecte la vertu, et regarde les vices répandus dans la société, comme un poison qui circule dans le sein de la nature humaine. S'il y applique quelque remède, ce n'est ni le fer, ni le feu. Il sait que le malade est faible, inquiet, difficile, et qu'il faut gagner sa confiance pour obtenir sa docilité. Il parle aux hommes comme un père, et non comme un juge : la douceur se peint dans ses yeux, la persuasion coule de ses lèvres; mais le plaisir délicat de l'entendre n'était pas un attrait pour la multitude. Le sage au théâtre eût paru froid et n'eût point attiré la foule. Un homme vertueux, plus sévère et plus véhément, sans aucun travers, sans aucune faiblesse, eût indisposé tous les esprits. On n'amuse point ceux qu'on humilie. Le *Misanthrope*, exempt de ridicule, serait tombé : M. Rousseau l'avouera lui-même. Il a donc fallu avoir égard au vice le plus commun, je ne dis pas de son siècle et de son pays, mais de tous les lieux et de tous les

temps, c'est-à-dire à la malignité qui prend sa source dans l'amour-propre, et rendre le censeur ridicule par quelque endroit, pour consoler à ses dépens ceux qu'humilierait la censure. Mais ce ridicule, en amusant le peuple, ne devait pas affaiblir l'autorité de la vertu; et le comble de l'art était de composer un caractère à-la-fois respectable et risible, qualités qui semblent s'exclure et que Molière a su concilier. Tel a été son dessein en composant ce bel ouvrage. Ceci n'est pas une subtilité vaine, c'est l'effet que tout le monde éprouve. On adore le fonds du caractère du Misanthrope : sa droiture, sa candeur, sa sensibilité inspirent la vénération. Ah! Molière! que n'ai-je le bonheur de ressembler à cet honnête homme! s'écriait M. le duc de Montausier. Molière aurait donc bien manqué son coup, s'il eût voulu rendre la vertu ridicule. Mais cette même probité s'irrite, passe les bornes et tombe dans l'excès. Le Misanthrope déraisonne et devient ridicule, non pas dans sa vertu, mais dans l'excès où elle donne. Écoutez ce dialogue :

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine !

ALCESTE.

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion!
Encore en est-il bien dans le siècle où nous sommes.

ALCESTE.

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes.

C'est de cet emportement que l'on rit. Le Misanthrope a beau le motiver, ce ne peut être qu'un accès d'humeur : car au fond la haine qu'il a conçue pour les méchants n'est fondée que sur son amour pour les gens de bien, et sur la supposition qu'il en reste encore.

« S'il n'y avait ni fripons, ni flatteurs, dit « M. Rousseau, le Misanthrope aimerait tout le « monde. »

Mais s'il n'y avait que des gens de bien, des gens sincères, il n'aurait plus aucun lieu de haïr ni les flatteurs, ni les fripons.

On vient de lui lire des vers qu'il a trouvés mauvais; il le fait entendre avec ménagement; il le dit enfin avec pleine franchise : ses amis lui reprochent sa sincérité; c'est alors qu'il devient extrême.

Je lui soutiendrai, moi, que ses vers sont mauvais,
Et qu'un homme *est pendable* après les avoir faits.

Comme on ne s'attend pas à ces traits, et qu'ils consolent la vanité humiliée, on en rit d'un plaisir malin causé par la surprise, mais sans que le mépris s'en mêle; et l'on semble dire au Misanthrope : *Eh bien, censeur qui vous croyez si sage, vous vous passionnez donc aussi, vous déraisonnez comme un autre?*

C'est de cette colère exaltée, de cette humeur

qui déborde, de cette impatience poussée à bout par le calme de Philinte, que Molière nous a fait rire. Ce n'est donc pas le ridicule de la vertu qu'il a voulu jouer; mais un ridicule qui accompagne quelquefois la vertu, et qui naît de la même source, une fougue qui l'emporte au-delà de ses limites, une âpreté qui la rend insociable, une extrême sévérité qui nous fait des crimes de tout, un zèle inflammable que la contradiction et les obstacles font dégénérer en fureur : voilà ce que Molière attaque dans le Misanthrope; et pour le ramener aux sentiments de l'humanité compâtissante, il lui fait voir qu'il est homme lui-même, et qu'il peut être, comme nous, le jouet de ses passions.

Mais, pour justifier le dessein de Molière, j'ai un témoignage auquel M. Rousseau ne peut se refuser : voici ce que je viens de lire.

« Dans toutes les autres pièces de Molière, le « personnage ridicule est toujours haïssable ou « méprisable; dans celle-ci, quoique Alceste ait « des défauts réels, dont on n'a pas tort de rire, « on sent pourtant au fond du cœur un respect « pour lui, dont on ne peut se défendre.... Mo- « lière était personnellement honnête homme, « et jamais le pinceau d'un honnête homme ne « sut couvrir de couleurs odieuses les traits de « la droiture et de la probité. Il y a plus, Mo- « lière a mis dans la bouche d'Alceste un si « grand nombre de ses propres maximes, que plu-

« sieurs ont cru qu'il s'était voulu peindre lui-
« même. »

Confrontons ce témoignage avec le sentiment de M. Rousseau.

« Ayant à plaire au public, Molière a consulté
« le goût le plus général... après avoir joué tant
« d'autres ridicules, il lui restait à jouer celui
« que le monde pardonne le moins, le ridicule
« de la vertu : c'est ce qu'il a fait dans *le Mi-*
« *santhrope.* »

Il est évident que l'une de ces deux opinions est fausse; car si Molière, pour plaire à son siècle, a voulu tourner la vertu en ridicule, un si lâche adulateur du vice n'était rien moins qu'un honnête homme; s'il a voulu se peindre lui-même dans *Alceste*, il n'a pas prétendu s'exposer à la risée du public; s'il fait aimer et respecter ce caractère sans le vouloir, et en dépit de son art, le ridicule de la vertu n'est donc pas celui que le monde pardonne le moins. Que M. Rousseau accorde, s'il le peut, son opinion avec l'autorité que je lui ai opposée; son contradicteur, c'est lui-même.

Le dessein de Molière a donc été, en composant le caractère du Misanthrope, de se servir de sa vertu comme d'un exemple, et de son humeur comme d'un fléau. Voilà le vrai, tout le monde le sent.

Il lui a donné pour ami, non pas *un de ces honnêtes gens du grand monde, dont les maximes*

ressemblent beaucoup à celles des fripons; non pas *un de ces gens si doux, si modérés, qui trouvent toujours que tout va bien, parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux;* mais un de ces gens qui, aimant le bien et condamnant le mal, se contentent de pratiquer l'un et d'éviter l'autre; qui ne se croient ni assez de vertu, ni assez d'autorité pour s'ériger en censeurs publics, et faire le procès à la nature humaine; qui, sans être complices ni partisans des vices destructeurs de l'ordre, tolèrent les défauts, ménagent les faiblesses, flattent les vaines prétentions, passent légèrement sur les épines de la société, et s'épargnent les chagrins et les dégoûts d'un déchaînement inutile.

Un honnête homme est celui qui remplit fidèlement les devoirs de son état, et ce n'est le devoir d'aucun particulier d'exercer la police du monde. Il est vrai que Philinte, soit manque de goût, soit excès de politesse, loue des vers qui ne valent rien. Mais tout mensonge n'est pas un crime: c'est l'importance du mal qui en fait la gravité. Je ne sais même si, dans la morale la plus austère, il ne vaut pas mieux flatter un homme sur une bagatelle, que de s'exposer, par une sincérité qui l'offense, à se couper la gorge avec lui.

Du reste, si Molière eût fait un vicieux du misanthrope, il lui eût donné pour contraste un modèle de vertu; mais comme il n'en fait qu'un

homme insociable, c'est un modèle de complaisance et d'égards qu'il a dû lui opposer. Philinte n'est donc pas le sage de la pièce, mais seulement l'homme du monde : son sang-froid donne du relief à la fougue du misanthrope ; et, quoique l'un de ces contrastes fasse rire aux dépens de l'autre, l'avantage et l'ascendant que Molière donne à Alceste sur Philinte, prouve bien qu'il lui destinait la première place dans l'estime des spectateurs.

« Le tort de Molière n'est pas, selon M. Rous-
« seau, d'avoir fait du misanthrope un homme
« colère et bilieux, mais de lui avoir donné des
« fureurs puériles sur des sujets qui ne doivent
« pas l'émouvoir. Le caractère du misanthrope
« n'est pas en la disposition du poëte ; il est dé-
« terminé par la nature de sa passion dominante :
« cette passion est une violente haine du vice,
« née d'un amour ardent pour la vertu, et aigrie
« par le spectacle continuel de la méchanceté des
« hommes ; il n'y a donc qu'une ame grande et
« noble qui en soit susceptible.... Cette contem-
« plation continuelle des désordres de la société,
« le détache de lui-même pour fixer son atten-
« tion sur le genre humain. Qu'il s'emporte sur
« tous les désordres dont il n'est que le témoin...
« mais qu'il soit froid sur celui qui ne s'adresse
« qu'à lui ; qu'une femme fausse le trahisse, que
« d'indignes amis le déshonorent, que de faibles
« amis l'abandonnent, il doit le souffrir sans en

« murmurer; il connaît les hommes. Si ces dis-« tinctions sont justes, Molière a mal fait le *Mis-« anthrope*. Pense-t-on que ce soit par erreur? « Non sans doute : mais voilà par où le désir de « faire rire aux dépens du personnage l'a forcé « de le dégrader contre *la vérité* du caractère. »

Si M. Rousseau parle d'une vérité métaphysique, je ne lui dispute rien; chacun se fait des idées comme il lui plaît. Le misanthrope métaphysique est donc, si l'on veut, un être surnaturel qui aime tous les hommes, excepté lui seul; qui prend feu sur les injustices qu'ils éprouvent, et qui est de glace pour celles qu'il essuie lui-même; qui combat tous les vices, hormis ceux qui lui nuisent; auquel un petit mal qui lui est étranger, peut donner *une très-grande colère*, et qui n'est point ému d'un très-grand mal qui lui est personnel. Mais Molière n'a pas voulu peindre un personnage idéal. Le misanthrope, tel qu'il l'a vu dans la nature, se comprend au moins dans le nombre des hommes qu'il aime; il ne donne pas dans l'absurde inconséquence de regarder comme *des inclinations basses* le soin de son honneur, de sa renommée, de son repos, de sa fortune, en un mot, de ces mêmes biens auxquels il ne peut souffrir que l'on porte atteinte dans ses semblables; il n'a point une ame sensible pour eux, et une ame impassible pour lui; et cette trempe de caractère qui reçoit de si vives impressions des plaies faites à l'humanité, n'est pas in-

pénétrable aux traits qui sont lancés contre lui-même. Je crois bien que le courage et la force étouffent ses plaintes quelquefois; mais enfin l'*homme est toujours homme*. Molière a donc très-bien pris, je ne dis pas le caractère idéal, mais le caractère réel du misanthrope, tel qu'il le voyait dans le monde, et qu'il voulait le corriger.

J'avouerai même que je ne conçois pas le misanthrope de M. Rousseau. Si la connaissance qu'il a des hommes doit l'avoir préparé aux trahisons de sa maîtresse, aux outrages et à l'abandon de ses amis, à l'iniquité de ses juges, il doit donc être sérieusement convaincu que tous les hommes sont perfides et méchants; et cela posé, il doit n'aimer personne. Comment est-il donc si touché des désordres d'un monde où il n'aime rien? Il hait le vice, il aime la vertu; mais le vice et la vertu ne sont rien de réel que relativement aux hommes. Que lui importe la guerre des vautours, si la société n'a plus de colombes?

Dira-t-on que le misanthrope aime les hommes quels qu'ils soient, et ne hait en eux que le vice? C'est le caractère du sage tel que je l'ai peint; mais ce n'est pas le caractère du misanthrope. Celui-ci enveloppe dans sa haine et le vice et le vicieux; il déteste dans les méchants les ennemis des gens de bien : mais s'il est persuadé qu'il y a des gens de bien dans le monde, il est naturel qu'il ait eu cette opinion de ses juges, de ses amis, de sa maîtresse; et lorsque l'iniquité,

la perfidie, la trahison qu'il en éprouve, le tirent de cette douce erreur, il doit en être d'autant plus affecté, que ces coups rompent les derniers liens d'affection qui l'attachaient à ses semblables.

Le misanthrope, que rien de personnel ne touche, et qui se passionne sur tout ce qui lui est étranger, est donc, selon moi, un être fantastique; et Molière, pour rendre le sien d'après nature, a dû le peindre comme il a fait. Du reste, que l'on se rappelle la position de ce personnage : il accable son ami de reproches, humilie Oronte, apostrophe les marquis, et leur impose le silence; confond et refuse Célimène, domine d'un bout de la pièce à l'autre, efface tout, n'est jamais effacé, et sort du théâtre, ennemi de la nature entière, autant admiré qu'applaudi. Voilà donc le personnage que Molière a voulu humilier, pour flatter le goût de son siècle! Si Molière a prétendu faire briller Philinte aux dépens d'Alceste, jamais auteur, j'ose le dire, n'a été plus maladroit.

Philinte a loué la chûte du sonnet d'Oronte. Le misanthrope indigné, lui dit :

> La peste de ta chûte, empoisonneur au diable;
> En eusses-tu fait une à te casser le nez.

M. Rousseau désapprouve ce jeu de mots, et il s'écrie, *Et voilà comme on avilit la vertu!* Je n'ai qu'à citer du même rôle cinq cents des plus beaux vers et des plus applaudis qu'on ait ja-

mais faits, et à m'écrier à mon tour : *Et voilà comme on honore la vertu!* Est-il possible que d'un frivole jeu de mots qui, dans la vivacité, peut échapper à tout le monde, on tire une conséquence déshonorante pour la mémoire d'un homme qu'on fait profession d'admirer?

« On voit Alceste tergiverser et user de détour « pour dire son avis à Oronte. Ce n'est point là « le misanthrope, dit M. Rousseau; c'est un honnête « homme du monde qui se fait peine de trom- « per celui qui le consulte. La force du caractère « voulait qu'il lui dît brusquement : Votre son- « net ne vaut rien, jetez-le au feu. Mais cela au- « rait ôté le comique qui naît de l'embarras du « misanthrope, et de ses *je ne dis pas cela*, ré- « pétés, qui pourtant ne sont au fond que des « mensonges. »

Les *je ne dis pas cela* sont très-plaisants; mais ce n'est point aux dépens du misanthrope qu'ils font rire : du reste il ne faut que savoir distinguer la grossièreté d'avec la franchise pour justifier cette réticence. M. Rousseau sait bien que le mensonge n'est pas dans les mots; et il me serait aisé de lui prouver, par son propre exemple, que, sans déguiser la vérité, on peut la couvrir d'un voile modeste. Le misanthrope répète à Oronte, *je ne dis pas cela;* si Philinte lui demandait : *Eh! que dis-tu donc, traître?* la réponse serait facile : *Je ne suis point traître, je me fais entendre, je dis ce qu'exige l'honnêteté, et ce que permet la bienséance.*

M. Rousseau demande *jusqu'où peuvent aller les ménagements d'un homme vrai?* Je lui réponds, *exclusivement jusqu'à l'équivoque.* Suivant ses principes, le misanthrope ne doit user d'aucun détour, et doit dire crûment tout ce qu'il pense: mais si Molière eût voulu mettre un tel personnage sur la scène, il l'eût pris au fond des forêts.

Il est inutile de donner au théâtre des leçons d'une morale outrée, qu'il ne serait ni possible ni honnête de pratiquer dans le monde, où l'on peut très-bien, quoi qu'en dise M. Rousseau, n'être ni fourbe ni brutal. Molière n'a donc pas prétendu, ni pu prétendre dégrader la vérité et la vertu, en les faisant un peu moins farouches que M. Rousseau ne l'exige; et franchement il n'y a qu'un philosophe qui regrette le temps où l'homme marchait à quatre pattes, qui puisse trouver le misanthrope de Molière trop doux et trop civilisé.

M. Rousseau dit de ce personnage : « L'intérêt « de l'auteur est bien de le rendre ridicule, mais « non pas fou; et c'est ce qu'il paraîtrait aux « yeux du public, s'il était tout-à-fait sage. »

Après l'esquisse que j'ai tracée du caractère du sage tel que je le conçois, il est inutile d'ajouter que le misanthrope de M. Rousseau n'est pas digne à mes yeux de ce titre : il est plus inutile encore de réfuter sa conclusion contre la morale du misanthrope et de tout le théâtre de Molière. Si les

principes sont détruits, la conséquence tombe d'elle-même.

Je suis convenu avec M. Rousseau qu'il restait encore au théâtre Français des comédies répréhensibles du côté des mœurs; et quoiqu'elles soient d'un ton si bas et d'un si mauvais goût, que n'ayant rien de séduisant, elles me semblent peu dangereuses; quoique je sois très-éloigné de regarder tous ceux qui rient du testament de Crispin comme des fripons dans l'ame; il serait bon, je l'avoue, de bannir ce comique méprisable d'un théâtre qui doit être l'école de l'honnêteté.

Mais que ces défauts « soient tellement inhé« rents à ce théâtre, qu'en voulant les en ôter, « on le défigure, » c'est de quoi je ne puis convenir; et je crois avoir bien prouvé, que sans les filoux et les femmes perdues, Molière a fait d'excellentes comédies. Ainsi, quand il serait vrai que les pièces modernes, *plus épurées*, n'auraient plus de vrai comique, et qu'*en instruisant beaucoup, elles ennuieraient encore davantage*, la pureté des mœurs n'en serait pas la cause. Les mœurs du *Glorieux*, de *la Métromanie*, de *l'Enfant prodigue*, des *Dehors trompeurs*, de *l'École des mères*, du *Méchant*, sont épurées; et je ne puis croire que M. Rousseau les compare à d'ennuyeux sermons. Quelles sont les pièces morales qui nous ennuient? Celles dont les peintures sont froides, les vers lâches, le coloris faible, les

sentiments fades, l'intrigue languissante, les caractères mal dessinés: celles, en deux mots, dont le comique manque de sel, ou le serieux de pathétique.

Le vice n'est donc point inhérent aux mœurs de la scène comique française, à moins que l'amour, comme le prétend M. Rousseau, ne soit, même dans les personnages vertueux, un exemple vicieux au théâtre.

Que tout ce qui respire la licence, que tout ce qui blesse l'honnêteté soit condamné dans la peinture de l'amour; il n'est personne qui n'y souscrive. Mais ce n'est point là ce que M. Rousseau reproche à la scène française; c'est l'amour décent, l'amour vertueux qu'il y attaque.

« Ce qui achève de rendre ses images dange-
« reuses, c'est, dit-il, qu'on ne le voit jamais ré-
« gner sur la scène qu'entre des ames honnêtes...
« Les qualités de l'objet ne l'accompagnent point
« jusqu'au cœur; ce qui le rend sensible, inté-
« ressant, s'efface.... Les impressions vertueuses
« en déguisent le danger, et donnent à ce senti-
« ment trompeur un nouvel attrait, par lequel
« il perd ceux qui s'y livrent... En admirant l'a-
« mour honnête, on se livre à l'amour criminel. »

Telle est l'opinion de M. Rousseau. Voyons comment il la développe.

« Les auteurs concourent à l'envi, pour l'uti-
« lité publique, à donner une nouvelle énergie
« et un nouveau coloris à cette passion dange-

« reuse; et, depuis Molière et Corneille, on ne « voit plus réussir au théâtre que des romans, « sous le nom de pièces dramatiques. »

Athalie, *Mérope*, *l'Orphelin de la Chine*, *Iphigénie en Tauride*, ont réussi. Est-ce l'amour qui en a fait le succès? Mais passons sur ces propositions incidentes, et accordons à M. Rousseau que *Britannicus*, *Zaïre*, *Alzire*, *Inès*, et toutes les tragédies où règne l'amour, sont des romans, sans lui demander ce qu'il entend par des pièces dramatiques, si de tels romans n'en sont pas. Une action régulière et intéressante, où l'une des plus violentes passions de la nature tient sans cesse l'ame des spectateurs agitée entre la crainte et la pitié, sera donc ce qu'il lui plaira. Mais si l'amour y est peint comme il doit l'être, terrible et funeste dans ses excès, respectable et touchant dans ce qu'il a d'honnête, de vertueux, d'héroïque, ce tableau de l'amour sera une leçon morale, sans en excepter Zaïre qui meurt, non pas victime de l'amour, mais victime de son devoir et des fureurs de la jalousie; sans en excepter Bérénice qui serait tombée, quoi qu'en dise M. Rousseau, si Titus sacrifiait l'orgueil des Romains, tout injuste qu'il nous semble, au tendre et vertueux amour que nous ressentons avec lui.

Comme le sentiment de l'amour n'est pas toujours violent et passionné, qu'il se modifie selon les caractères, que les épreuves en sont plus ou moins pénibles, suivant la situation des person-

nages, et les intérêts qui lui sont opposés; comme ce sentiment le plus naturel, le plus familier dans tous les états, est aussi le plus propre à développer les vices, et à mettre le ridicule en jeu; la comédie l'a pris dans la peinture de la vie commune, tantôt pour objet principal, et tantôt pour premier mobile. Voilà comment et pourquoi l'amour a été introduit sur nos deux théâtres: est-ce un bien, est-ce un mal pour les mœurs? C'est ce qui reste à examiner.

L'usage des anciens est un préjugé contre nous; mais par-tout et dans tous les temps le théâtre a dû suivre les constitutions nationales. Chez les Grecs, la tragédie était une leçon politique; chez nous, elle est une leçon morale, et ne peut ni ne doit avoir rapport à l'administration de l'État. Il n'est donc pas étonnant que l'amour, qui n'avait rien de commun avec le gouvernement d'Athènes, n'y fût point admis au théâtre, et que ce même sentiment, qui est d'un si grand poids dans nos mœurs, soit devenu le premier ressort de la scène tragique française.

Une différence non moins sensible dans les mœurs de la société, dont la comédie est le tableau, y a fait substituer des femmes libres et honnêtes aux esclaves et aux courtisannes des comiques grecs et romains. Mais comment M. Rousseau trouverait-il les honnêtes femmes placées au théâtre? Il trouve même indécent qu'elles soient admises dans la société.

« Les anciens, dit-il, avaient en général un très-« grand respect pour les femmes; mais ils mar-« quaient ce respect en s'abstenant de les exposer « au jugement du public, et croyaient honorer « leur modestie, en se taisant sur leurs autres « vertus. Chez nous, au contraire, la femme la « plus estimée est celle qui fait le plus de bruit, « qui parle le plus, qu'on voit le plus dans le « monde, etc. »

Il me semble que M. Rousseau n'a ni compté, ni pesé les voix; et, après tout, ces parallèles vagues, ces tableaux de fantaisie ne prouvent que l'art et le talent du peintre. Considérons les choses en elles-mêmes, et tâchons d'y saisir le vrai.

Dans tous les États où les citoyens sont admis à l'administration de la république, il est naturel que les femmes soient éloignées de la société des hommes, et reléguées dans l'obscurité. La guerre, les conseils, les négociations, le commerce, les fonctions pénibles du gouvernement, élèvent l'orgueil des hommes au-dessus des soins de la galanterie et des inquiétudes de l'amour. Comme ils ont seuls la force d'agir, ils s'attribuent à eux seuls la sagesse de délibérer; et jaloux du droit de gouverner, ils n'y instruisent que leurs semblables.

Pour expliquer comment les femmes ont été d'abord éloignées de l'administration des États, il n'est donc pas besoin d'attribuer aux hommes

un savoir et des talents qui leur soient propres: il suffit de remonter à l'institution des gouvernements. La première concurrence pour l'autorité fut décidée à coups de poing; la seconde, à coups de massue: ensuite vinrent la hache et l'épée; et, dans cette manière de régler les droits, il est clair que les femmes n'avaient rien à prétendre. Or, comme dans un État républicain tout homme participe au gouvernement, ou aspire à y participer, notre sexe y conserve son ancienne prérogative.

Mais dans un pays où les citoyens, sous l'autorité d'un monarque et sous la tutèle des lois, ne tiennent à la constitution politique que par le droit de propriété, et par le tribut d'obéissance; où personne n'influe sur l'administration de l'État, qu'autant qu'il y est appelé; où l'homme privé ne peut rien; où chacun vit pour soi et pour un certain nombre de ses semblables, selon ses affections plus ou moins étendues, sans autre soin que de contribuer, autant qu'il est en lui, aux douceurs de la société; dans cet État, dis-je, il est naturel que les femmes soient admises à ce concours paisible de devoirs mutuels, pour y établir l'harmonie, pour adoucir les mœurs des hommes naturellement féroces, pour tempérer en eux cette indocilité superbe qui s'indigne du frein des lois; en un mot, pour cultiver et nourrir dans leur ame l'amour de la paix et de l'ordre, qui est la vertu de leur condition.

Il serait mieux peut-être que chacun, avec sa compagne, vécût dans sa maison au milieu de ses enfants; mais ces mœurs ne peuvent subsister que chez un peuple attaché au travail par le besoin. La richesse invite à l'oisiveté; celle-ci à la dissipation : le cercle de la société s'étend, et les hommes y appellent les femmes. Mahomet, pour engager les Musulmans à vivre chacun chez soi, fut obligé de leur donner un serrail et de leur en confier la garde. Ailleurs la jalousie tient les femmes captives. Mais les mœurs en sont plus farouches, sans en être plus pures; et il vaut encore mieux se disputer le cœur des femmes à coups d'œil, qu'à coups de poignard.

Cependant les hommages que nous leur rendons nous dégradent, nous avilissent aux yeux de M. Rousseau; et c'est là sur-tout ce qui cause son déchaînement contre les pièces de théâtre où l'amour domine.

« L'amour est le règne des femmes, dit-il; un « effet naturel de ces sortes de pièces est donc « d'étendre l'empire du sexe. Pensez-vous, mon- « sieur, (demande-t-il à M. d'Alembert) que cet « ordre soit sans inconvénient, et qu'en augmen- « tant avec tant de soin l'ascendant des femmes, « les hommes en soient mieux gouvernés? Il peut « y avoir, poursuit-il, dans le monde quelques « femmes dignes d'être écoutées d'un honnête « homme; mais est-ce d'elles en général qu'il doit « prendre conseil; et n'y aurait-il aucun moyen « d'honorer leur sexe sans avilir le nôtre? »

Prendre conseil d'une femme, c'est avilir notre sexe! Il est donc bien établi dans l'opinion d'un philosophe, que la supériorité nous est acquise en fait de prudence? Je le souhaite; mais j'en doute encore.

« Le plus charmant objet de la nature, le plus « digne d'émouvoir un cœur sensible et de le « porter au bien, est, je l'avoue, une femme ai-« mable et vertueuse; mais cet objet céleste, où « se cache-t-il? »

M. Rousseau, selon ses principes, trouve si peu d'hommes de bien! Il n'est pas étonnant qu'il trouve si peu de femmes vertueuses, sur-tout d'après les mœurs des peuples qui vivaient il y a trois mille ans.

« Il n'y a pas de bonnes mœurs pour les femmes, « hors d'une vie retirée et domestique..... Recher-« cher les regards des hommes, c'est déja s'en « laisser corrompre, et toute femme qui se montre, « se déshonore..... Une femme hors de sa maison, « perd son lustre; et dépouillée de ses vrais orne-« ments, elle se montre avec indécence. »

Or, chez nous toutes les femmes se montrent; elles sont donc toutes déshonorées: toutes celles qui ont de la beauté sont bien aises qu'on s'en aperçoive; les voilà donc déja corrompues : aucune d'elles ne se renferme dans l'intérieur de son domestique; il n'y a donc pas de bonnes mœurs pour elles. De-là nos festins, nos promenades, nos assemblées, ainsi que le bal que

M. Rousseau veut instituer à Genève, sont les rendez-vous du déshonneur, et les sources de la corruption. En un mot, toute femme qui s'expose en public est une femme sans pudeur; la perte de la pudeur entraîne celle de l'honnêteté, qui est l'ame des bonnes mœurs : nos femmes vivent en public, elles n'ont par conséquent ni pudeur, ni honneteté, ni vertu. Le raisonnement est simple, et il n'en fallait pas davantage pour prouver qu'un spectacle qui nous dispose à les aimer, est un spectacle pernicieux.

Cependant M. Rousseau ne croit pas cet argument sans réplique : il s'en fait une, mais il a soin de la choisir facile à détruire. Il suppose qu'on lui répond que la pudeur n'est rien, et il s'attache à prouver que la pudeur est inspirée aux femmes par la nature.

Je le crois : je suis persuadé que l'attaque est le rôle naturel de l'homme, et la défense, celui de la femme; et quoique la raison très-sensible qu'en donne M. Rousseau ait pu ne venir que par réflexion; quoique la disposition habituelle des deux sexes n'engage les femmes qu'à nous attendre, sans leur faire une loi de nous résister, et que par conséquent la preuve de M. Rousseau soit insuffisante contre ceux qui veulent que la pudeur qui résiste soit une vertu factice et un devoir de convention; ce n'est pas là ce que je prétends. La pudeur naturelle interdit-elle aux femmes la société des hommes? Voilà ce que je

me, et ce que M. Rousseau ne prouvera jamais. Il semble que pour elles, vivre avec les hommes, ou s'abandonner aux hommes, soient synonymes, et qu'à son avis il ne soit pas possible de nous résister sans nous fuir. Qu'un petit-maître le dise, à la bonne-heure; mais un philosophe peut-il le penser? La société sans doute a multiplié les lois de la pudeur; et, quelque capricieux que soit l'usage, le sexe doit s'y conformer : mais, dans ce qui n'est pas prescrit par la nature, la pudeur d'un pays n'est pas celle d'un autre. Chez les Grecs, l'usage défendait aux femmes de se montrer en public. Chez nous, l'usage les y autorise.

Or celle-là est honnête et décente, qui observe ce que lui prescrit la pudeur, l'honnêteté, la décence des mœurs du pays qu'elle habite. Il n'y a d'institution naturelle que le devoir de la résistance, ou plutôt l'interdiction de l'attaque : tout le reste varie suivant les lieux et les temps. Voici ce que pense un orateur chrétien de l'opinion que M. Rousseau renouvelle.

« Un ancien disait autrefois que les hommes « étaient nés pour l'action et pour la conduite « du monde, et que les dieux leur avaient donné « en partage la valeur dans les combats, la pru- « dence dans les conseils, la modération dans les « prospérités, et la constance dans la mauvaise « fortune; que les dames n'étaient nées que pour « le repos et pour la retraite; que toute leur « vertu consistait à être inconnues, sans s'attirer

« ni blâme ni louange, et que celle-là était sans « doute la plus vertueuse, de qui l'on avait le « moins parlé : ainsi il les retranchait de la répu- « blique pour les renfermer dans l'obscurité de « leur famille; de toutes les vertus morales il ne « leur accordait qu'une pudeur farouche; il leur « ôtait même cette bonne réputation qui semble « être attachée à l'honnêteté de leur sexe; et, les « réduisant à une oisiveté qu'il croyait louable, « il ne leur laissait pour toute gloire que celle « de n'en avoir point. Il est aisé de reconnaître « l'injustice de ce sentiment, etc. » (Fléchier, *Oraison funèbre de madame de Montausier.*)

« Je sais, dit M. Rousseau, qu'il règne en d'au- « tres pays des coutumes contraires à celles des « anciens : mais voyez aussi quelles mœurs elles « ont fait naître. Je ne voudrais pas d'autre « exemple pour confirmer mes maximes. »

Il est facile de faire la satire de nos mœurs; et cent exemples vicieux pris sur un million de citoyens, feraient un tableau épouvantable de la ville de l'univers la mieux policée. Mais sur l'article de la galanterie et de l'amour, faut-il avouer ce que je pense des mœurs les plus licencieuses de Paris? que M. Rousseau se rappelle ses pigeons.

« La blanche colombe va suivant pas à pas son « bien-aimé, et prend chasse elle-même aussitôt « qu'il se retourne. Reste-t-il dans l'inaction, de « légers coups de bec le réveillent : s'il se retire,

« elle le poursuit : s'il se défend, un petit vol de « six pas l'attire encore ; l'innocence de la nature « ménage les agaceries et la molle résistance, avec « un art qu'aurait à peine la plus habile co- « quette. »

Eh bien, monsieur, les coquettes ont à-peu-près cet art-là : vous ne voyez *dans cette image charmante* rien de bien pernicieux au monde, et un peuple de pigeons, avec ces mœurs, vaut bien un peuple de vautours. Quand même à la coquetterie des colombes se mêlerait un peu d'inconstance, ce serait encore un jeu de la nature dont vos yeux seraient égayés. C'est ce que je voulais vous faire observer en passant.

Mais revenons aux principes de l'honnêteté qui prescrit d'autres mœurs aux femmes ; et, en désavouant la conduite de celles dont la colombe est l'image, voyons si vous n'êtes pas injuste d'envelopper tout le sexe dans un mépris universel.

Vous êtes indigné qu'au théâtre une femme pense et raisonne, qu'on lui donne un esprit ferme, une ame élevée, des principes et des vertus. Et si les femmes s'offensaient qu'on mît au théâtre des héros et des sages, les croiriez-vous moins fondées ? A votre avis, ces modèles sont-ils plus communs parmi nous ? « Les imbécilles « spectateurs vont, dites-vous, apprendre d'elles « ce qu'ils ont pris soin de leur dicter. » Et à qui, monsieur, n'a-t-on pas dicté sa leçon ? En naissant, savions-nous la nôtre ?

« Parcourez la plupart des pièces modernes, « c'est toujours une femme qui sait tout, qui fait « tout; la bonne est sur le théâtre, et les enfants « sont au parterre. »

Quand on met au théâtre Cornélie, Sémiramis, Élisabeth, il faut bien supposer qu'elles savaient quelque chose : ces femmes-là n'étaient pas des enfants. Quand on peint des femmes bien nées, il faut bien qu'elles aient des principes d'honnêteté, de vertu, d'humanité : la nature leur tient, je crois, le même langage qu'à nous; le monde leur donne les mêmes connaissances; et il est vraisemblable qu'elles l'étudient avec d'autant plus d'attention, qu'elles sont moins préoccupées. L'amour règne au théâtre, il faut bien qu'elles y règnent, et qu'elles exercent sur la scène le même empire que dans la société. Est-ce un mal? Nous le verrons. A l'égard des leçons qu'elles donnent au parterre, si ces leçons peuvent être utiles, elles n'en sont que plus goûtées; et je ne connais que vous seul parmi les hommes qui croyez en être avili.

M. Rousseau ne peut se persuader qu'une femme soit son égale. Demandons-lui donc enfin quels sont les talents de l'esprit et les qualités du cœur dont la nature a doué l'homme, à l'exclusion de la femme? quels sont les vices qu'elle a essentiellement attachés à ce sexe, les délices du nôtre? quels sont les piéges qu'elle nous cache sous les fleurs de la beauté?

« Les femmes en général n'aiment aucun art, « ne se connaissent à aucun. »

Ce serait-là un bien petit mal : cependant si les femmes étaient naturellement privées du sentiment du beau, elles pourraient l'être du sentiment du vrai, du juste et de l'honnête; et cette proposition jetée en l'air peut tirer à conséquence. Que M. Rousseau nous dise donc s'il a pris cette opinion dans l'étude de l'organisation physique, ou dans le commerce du monde. Les femmes ont-elles les organes moins délicats que nous, le coup-d'œil ou l'oreille moins juste, le sentiment en général plus lent ou plus confus? Est-ce l'exercice et l'étude qui leur manquent? Il s'ensuit que nous avons sur elles, à cet égard, l'avantage de l'éducation; mais si M. Rousseau avait été moins éloigné par ses principes du commerce du monde et des femmes, il en aurait vu beaucoup qui ont acquis par elles-mêmes les lumières qu'on leur enviait. Tout ce qui n'exige qu'une raison saine, un esprit droit et une sensibilité modérée, leur est donc au moins commun avec les hommes. Je le dis à propos des arts, je le dirai même par rapport aux choses les plus sérieuses de la vie; et une multitude d'hommes qui ne sont ni complaisants ni passionnés, l'attesteront avec moi.

« Mais ce feu céleste qui échauffe et embrase « l'ame, ce génie qui consume et dévore, cette « brûlante éloquence, ces transports sublimes qui « portent leur ravissement jusqu'au fond des

« cœurs, manqueront toujours aux écrits des « femmes. »

Si cela est, elles en sont moins capables des fortes productions du génie : mais tout cela est-il essentiel au goût des arts? Tout cela est-il relatif aux mœurs de la société, qui est l'objet de notre dispute ? Faut-il être un Démosthène, un Bossuet, pour être bon citoyen, bon parent, bon ami? Où sont même, parmi les hommes, les génies brûlants dont vous nous parlez? En voulez-vous former une république? Qui les gouvernerait, bon dieu ! Le monde moral serait un magasin à poudre.

« Les écrits des femmes sont tous froids, et jolis « comme elles. Ils auront tant d'esprit que vous « voudrez, jamais d'ame. Ils seront cent fois plu-« tôt sensés, que passionnés : elles ne savent ni « sentir ni décrire l'amour même. *La seule Sapho*, « que je sache, *et une autre*, méritent d'être ex-« ceptées. »

Que les écrits des femmes soient rarement passionnés, la pudeur seule peut en être la cause : que M. Rousseau et moi en ayons peu connu qui sachent décrire et sentir l'amour, c'est un malheur particulier, qui est peut-être sans conséquence. Cependant s'il arrivait que chacun pût dire comme M. Rousseau, qu'il connaît deux femmes, *Sapho et une autre*, qui méritent d'être exceptées, il se trouverait, au bout du compte, autant de femmes capables de décrire et de sen-

tir l'amour, qu'il y aurait eu d'hommes capables de l'inspirer; et si M. Rousseau a trouvé une seconde Sapho, il ne peut, avec bienséance, disputer le même avantage à personne.

Mais supposons que le sentiment soit plus faible dans les femmes que dans les hommes; que leurs écrits, et, par conséquent, leurs caractères soient plus sensés que passionnés; est-ce à M. Rousseau, qui connaît si bien le danger des passions, à regarder cette froideur comme un vice? Qu'il s'accorde enfin avec lui-même, et qu'il nous dise, si un naturel passionné lui semble préférable à un caractère moins susceptible de mouvements impétueux? Si la vertu s'exerce à tempérer dans les hommes cette fougue, cette véhémence de sentiment que les femmes n'ont pas, la vertu ne fait donc en eux que ce qu'a fait la nature en elles. Ce sont les passions qui troublent l'ordre : les femmes, réduites à des affections tranquilles, seraient donc le sexe le plus flexible à la règle, le plus docile aux lois de la société; et, par conséquent, elles seraient faites pour en être les liens.

Si donc la nature n'a pas interdit aux femmes d'être raisonnables, sensibles, honnêtes, vertueuses; si elle leur a donné une ame comme à nous, mais plus calme, plus modérée; de quel droit, sur quel rapport, d'après quel examen assurez-vous qu'elles abusent de tous ces dons, et qu'elles les tournent à leur honte? *L'homme est*

né bon, dites-vous, et sous ce nom sans doute vous comprenez la femme.

« Ce sexe, hors d'état de prendre notre ma-
« nière de vivre trop pénible pour lui, nous force
« de prendre la sienne trop molle pour nous. »

Voilà le danger le plus sérieux que puisse avoir le commerce des hommes avec les femmes.

M. Rousseau n'entend pas qu'elles nous ôtent les sentiments du courage et de l'honneur. « Les
« femmes, dit-il, ne manquent pas de courage,
« elles préfèrent l'honneur à la vie : l'inconvé-
« nient de leur sexe est de ne pouvoir supporter
« les fatigues de la guerre et l'intempérie des sai-
« sons. » C'est donc cette faiblesse qu'elles nous communiquent, selon M. Rousseau. « Or, dit-il,
« cet inconvénient, qui dégrade l'homme, est très-
« grand par-tout; mais c'est sur-tout dans les
« États, comme le nôtre, (il parle de Genève)
« qu'il importe de le prévenir. Qu'un monarque
« gouverne des hommes ou des femmes, cela lui
« doit être assez égal; mais dans une république
« il faut des hommes. »

Il faut des hommes à Geneve : c'est-à-dire dans son sens, des corps assez bien constitués pour résister aux fatigues de la guerre et à l'intempérie des saisons. Encore une fois, M. Rousseau se croit-il à Lacédémone? N'est-il pas singulier que l'on s'échauffe l'imagination au point d'appliquer sérieusement les principes de Lycurgue à une ville industrieuse et paisible, qui ne peut être que cela?

Eh monsieur! si l'équilibre, qui fait sa sûreté, venait à se rompre, pour le coup c'est bien à Genève qu'il serait indifférent d'être peuplée d'hommes ou de femmes. Qu'une république entourée de républiques rivales et toujours prêtes à l'accabler, s'exerce sans relâche à défendre sa liberté menacée; qu'elle renonce à tous les arts, pour ne s'occuper que de l'art de combattre; qu'elle endurcisse, par une discipline austère, les mœurs de ses citoyens, dont elle se fait un rempart; c'est une nécessité cruelle, mais indispensable, et la férocité guerrière entre dans sa constitution. Telle fut Sparte; mais est-ce là Genève? Qu'on y joue, qu'on y danse, puisque vous le voulez, qu'on y donne des fêtes, ou des spectacles, qu'on y vive avec les femmes ou sans les femmes; pourvu que l'industrie et le négoce y soient en vigueur, et que la police y soit vigilante et sévère, les fondements de votre liberté n'en seront ni plus forts ni plus faibles. La force de Genève n'est pas dans son sein.

C'est un grand mal pour un peuple belliqueux de n'être pas aussi robuste que brave; et c'est là, nous l'avouons, le désavantage de tous les peuples qui, nourris sous un ciel doux, n'ont pas été endurcis dès l'enfance aux travaux de cet art destructeur, l'unique métier des Romains. Mais vous attribuez ici au commerce des femmes, ce qui a des causes bien plus réelles. Vous ne prétendez pas sans doute que les femmes amollissent

le laboureur et l'artisan, ni que le peuple de nos villes et de nos campagnes soit énervé par les délices d'une vie oisive et voluptueuse. C'est de là cependant que l'on tire nos soldats, et c'est le soldat qui succombe aux travaux d'une guerre éloignée et à l'inclémence d'un ciel étranger. Les inconvénients du luxe de nos villes n'en sont pas moins réels; mais attendez-vous des hommes qu'ils se bornent aux premiers besoins de la vie, tandis que les superfluités voluptueuses les sollicitent de toutes parts? Vous voyez que Lycurgue lui-même, pour fermer au luxe l'entrée de sa république, fut obligé d'en écarter tous les moyens de s'enrichir. Les femmes ne font rien à cela : tout le vice est dans les richesses.

Du reste, que le climat, les richesses, ou les femmes amollissent la férocité d'un peuple ardent et courageux, et lui ôtent la faculté de porter la désolation et le ravage chez les nations étrangères, en lui laissant la bravoure, la vigueur et l'activité dont il a besoin pour sa propre défense; que ce peuple invincible dans ses frontières, y soit comme repoussé par la nature, dès qu'il en sort les armes à la main; est-ce à un philosophe à regarder cela comme un mal? Je pardonnerais tout au plus ce langage au flatteur d'un roi conquérant.

Les femmes nous rendent femmes : c'est donc à dire, dans votre sens, qu'elles nous rendent moins passionnés, plus doux, plus sensés, plus

humains? Elles ne nous inspirent pas cette éloquence brûlante qui convenait à la tribune, mais elles nous enseignent cette éloquence persuasive et conciliatrice qui convient à la société ; et le don de gagner les cœurs est, sans comparaison, plus réel et plus infaillible que le talent de les subjuguer.

Elles affaiblissent en nous l'ardente soif du sang et la fureur du brigandage ; mais elles nourrissent dans nos ames l'amour de l'honneur et l'émulation de la gloire. Un homme flétri par une lâcheté, n'ose plus paraître à leurs yeux ; et si l'on interrogeait les cœurs, on verrait qu'elles ne sont pas oubliées dans la harangue intérieure qu'un jeune guerrier se fait à lui-même quand il marche à l'ennemi.

A l'égard des avantages d'une sévère discipline, qu'on en fasse un devoir essentiel, qu'on y attache l'honneur militaire, que la négligence de ce devoir soit un obstacle invincible à l'avancement, et qu'on observe sur-tout avec une exacte équité des distinctions glorieuses pour les uns, et humiliantes pour les autres : j'ose répondre que les hommes ne seront pas retenus, ne seront pas même soufferts parmi les femmes, au moment où le devoir et l'honneur les appelleront aux drapeaux.

Voyons quel est dans la société en général, le vice de leur domination ; et si l'amour, tel qu'il est peint sur le théâtre, contribue ou remédie au mal que leur commerce peut causer.

La plupart des disputes philosophiques ne sont que des disputes de mots. Nous, qui cherchons la vérité de bonne foi, commençons par nous bien entendre. Il s'agit de l'amour que M. Rousseau condamne au théâtre. Quelle est d'abord l'idée qu'il attache à ce nom d'amour? Il y a un amour physique répandu dans la nature, et qui en est l'ame et le soutien. Voici ce qu'en pense M. Rousseau.

« Si les deux sexes avaient également fait et « reçu les avances, *le plus doux de tous les sen-* « *timents eût à peine effleuré le cœur humain, et* « *son objet eût été mal rempli.* L'obstacle appa- « parent qui semble éloigner cet objet, est, au « fond, ce qui le rapproche : les désirs voilés par « la honte n'en deviennent que plus séduisants; en « les gênant, la pudeur les enflamme. Ses craintes, « ses détours, ses réserves, ses timides aveux, sa « tendre et naïve finesse disent mieux ce qu'elle « croit taire, que la passion ne l'eût dit sans elle. « C'est elle qui donne du prix aux faveurs, et de « la douceur aux refus : le véritable amour pos- « sède en effet ce que la pudeur lui dispute. Ce « mélange de faiblesse et de modestie le rend plus « touchant et plus tendre. Moins il obtient, plus « la valeur de ce qu'il obtient augmente; et c'est « ainsi qu'il jouit à-la-fois et de ses privations et « de ses plaisirs. »

Je défie tout le talent des actrices, tout le manége des coquettes, de rendre l'amour plus sé-

duisant que ne fait ici la pudeur. Si l'amour physique était un mal, la pudeur serait donc la plus redoutable de toutes les enchanteresses, et le morceau charmant que je viens de transcrire, la plus pernicieuse de toutes les leçons.

Or, selon M. Rousseau, la pudeur est non-seulement une vertu, mais la première vertu d'une femme : sans la pudeur *une femme est coupable et dépravée*. L'amour que la pudeur *enflamme*, qu'elle *rend plus touchant et plus tendre*, est donc un bien : nous voilà d'accord. Encore quelques-unes de ses maximes ; c'est m'embellir que de le citer.

« Le plus grand prix des plaisirs est dans le « cœur qui les donne..... Vouloir contenter insolemment ses désirs, sans l'aveu de celle qui les « fait naître, est l'audace d'un satyre ; celle d'un « homme est de savoir les témoigner sans déplaire, « et les rendre intéressants ; de faire en sorte qu'on « les partage ; d'asservir les sentiments avant d'attaquer la personne. Ce n'est pas assez d'être « aimé : les désirs partagés ne donnent pas seuls « le droit de les satisfaire ; il faut de plus le consentement de la volonté : le cœur accorde en « vain ce que la volonté refuse. L'honnête homme « et l'amant s'en abstient même quand il pourrait « l'obtenir. Arracher ce consentement tacite, c'est « user de toute la violence permise en amour ; le « lire dans les yeux, le voir dans les manières « malgré le refus de la bouche, c'est l'art de celui

« qui sait aimer : *S'il achève alors d'être heureux,*
« il n'est pas brutal, *il est honnête*, il n'outrage
« point la pudeur, *il la respecte, il la sert;* il lui
« laisse l'honneur de défendre encore ce qu'elle
« eût peut-être abandonné. »

Ovide et Quinault ne disaient pas mieux; et le théâtre n'eut jamais de plus indulgente morale. D'après ces principes, j'ose assurer M. Rousseau que l'amour honnête est l'amour à la mode, qu'il y a peu de satyres dans le monde, et que c'est précisément selon sa méthode qu'on y achève d'être heureux.

Mais cet amour innocent, dans l'état de simple nature, peut ne l'être pas dans la constitution actuelle des choses: il y a même des circonstances où il est puni par les lois, comme crime de séduction; il ne serait donc pas prudent de s'en tenir à cette règle. M. Rousseau admet dans les sentiments de l'homme en société, une moralité inconnue aux bêtes; et quoiqu'il fût aisé de trancher toute difficulté, en rejetant, comme lui, *l'impertinent préjugé des conditions*, et toutes les conventions de la même espèce, en donnant pour raison de ce qu'on appelle licence : *Ainsi l'a voulu la nature, c'est un crime d'étouffer sa voix;* quoiqu'il n'y ait pas de libertinage qu'on ne pût justifier en disant comme lui : *La nature a rendu les femmes craintives afin qu'elles fuient, et faibles afin qu'elles cèdent;* en un mot, quoique, pour combattre M. Rousseau, il suffit peut-être

de l'opposer à lui-même, je ne profiterai pas de l'avantage que me donne le peu d'accord que je crois voir entre ses maximes. Je reconnais donc, de bonne-foi, que les institutions naturelles doivent se plier aux règles établies entre les hommes; et que ce qui était bon dans les bois, peut être mauvais dans nos villes. Ainsi je vais considérer l'amour dans ses relations politiques et morales, et voir en quoi le théâtre qui le favorise est nuisible à la société.

D'abord, observons dans l'amour des sentiments très-distincts, qu'il est bon de ne pas confondre. S'il n'y avait que ce que M. Rousseau appelle modestement *les désirs du cœur*, l'amour serait un mouvement passager et périodique, comme tous les besoins, et tel que M. Rousseau nous l'a fait remarquer lui-même dans l'homme sauvage.

Cet amour, inspiré par la nature, n'est honnête dans les mœurs de la société, qu'autant qu'il se mêle confusément, et comme à notre insu, à des sentiments plus purs et plus nobles : ces sentiments sont l'estime, la bienveillance, la douce et tendre intimité; d'où résulte la complaisance de soi-même dans un objet de prédilection auquel on attache son être. Quand l'affection est mutuelle et au même degré, c'est l'union la plus étroite, c'est le plus parfait accord qui puisse régner entre deux êtres sensibles; c'est enfin, s'il est permis de le dire, la transfusion et la coexistence de deux ames.

Cependant on abuse de tout. Examinons comment les exemples de cette union si délicieuse et si pure, peuvent être pernicieux.

J'avoue d'abord que l'amour, dans la plupart des hommes, n'est que le désir naturel, sans aucune trace de moralité ; j'avoue que cet amour est plus commun dans les villes opulentes et peuplées; j'avouerai même, si l'on veut, qu'il regne à Paris autant et plus qu'en aucun lieu du monde. Est-ce au spectacle qu'il faut l'attribuer? L'amour vertueux est, comme je l'ai dit, un sentiment composé du physique et du moral, mais dans lequel celui-ci domine. Ce mélange ne se fait dans l'ame que lentement et par degrés : l'estime, la confiance, l'amitié, ne s'inspirent pas d'un coup-d'œil. Or, si des plaisirs faciles préviennent le désir naissant, s'il n'a qu'à se manifester pour être comblé sans obstacle, l'amour ne sera dans l'homme en société que ce qu'il est dans l'homme sauvage : c'est ce qui arrive par-tout où règnent l'opulence et le luxe; et c'est ainsi que le germe de l'amour vertueux est étouffé dans l'ame des hommes, quelquefois même avant la saison où il doit se développer. Les femmes faiblement aimées aiment faiblement à leur tour : l'exemple, le dépit, la séduction, les déterminent à imiter un amant trompeur, un époux dédaigneux ou volage; et bientôt le déréglement, de part et d'autre, devient une espèce d'émulation.

Dans une ville qui contient cent mille céliba-

taires nubiles, qu'il y ait des spectacles, qu'il n'y en ait point, tout ce qu'on peut souhaiter et attendre, c'est que la contagion du vice ne pénètre pas dans le sein des familles; c'est que les plaisirs tolérés ne dégoûtent pas des plaisirs permis; que le vice n'ait que le superflu d'une société tumultueuse et surabondante, et que l'hymen toujours respecté, soit l'asyle inviolable de l'innocence et de la paix. Or l'amour seul, et j'entends l'amour tel qu'il est représenté au théâtre, honnête, vertueux, fidèle, peut être le contre-poison de ce vice contagieux.

Qui n'aime aucune femme en a mille à craindre. L'homme le plus facile à égarer est celui qui, n'étant frappé vivement d'aucun objet déterminé, présente à la séduction un cœur vide. Et ce que je dis d'un sexe doit s'entendre de tous les deux. Le vice de notre siècle n'est donc pas l'amour tel qu'il est peint dans nos spectacles, mais l'amour tel que l'inspire la nature, et au-devant duquel les plaisirs vont en foule, quand le luxe les met à prix.

Le théâtre, dit-on, allume les désirs; comme s'il était besoin d'aller au spectacle pour être homme. Ces désirs, la nature les donne, elle sait bien les réveiller. Un peu plus, un peu moins de vivacité ou de raffinement, ne change rien à cette impulsion universelle. L'homme livré à l'instinct des betes chercherait par-tout sa moitié; et au défaut de la beauté, la laideur serait adorée.

L'occasion est un attrait; mais si l'occasion ne venait pas au-devant de lui, il irait bientôt au-devant d'elle. Ce n'est donc pas cet amour d'instinct qu'il faut éluder ou tâcher de détruire; il s'agit de le diriger, de l'éclairer, s'il est possible; il s'agit de lui donner cette moralité qui l'épure, qui l'ennoblit, qui l'élève au rang des vertus. L'émotion qu'on éprouve au spectacle attendrit l'ame, je l'avoue, et c'est par-là qu'il la dispose à l'amour vertueux. L'amour physique n'a besoin que des sens; l'amour vertueux a besoin de toute la sensibilité, de toute la délicatesse de l'ame. Plus l'ame est sensible, plus elle est délicate; je dis l'ame, et l'on m'entend bien : or la délicatesse des sentiments en garantit l'honnêteté. Un caractère de cette trempe s'attache à son devoir par tous les liens qu'il lui présente : l'estime, l'amitié, la reconnaissance, le captivent; la nature et le sang ont sur lui des droits absolus. Au lieu qu'une ame froide et légère ne tient à rien, et cède à un souffle : elle oublie la vertu qu'elle n'aime pas, pour un vice qu'elle n'aime guère, et se perd sans savoir pourquoi. Si j'ai bien étudié les mœurs de notre siècle, le vrai moyen de les corriger serait le don de nous attendrir.

La sensibilité dirigée au bien s'attache à tout ce qui est honnête : de là vient que toutes les vertus se tiennent par la main : or le théâtre, en nous intéressant, prend soin de réunir, dans

une émotion commune, tous les sentiments vertueux qui doivent se combiner ensemble. Ainsi l'amour y a pour compagnes la pudeur, la fidélité, l'innocence; tous ces caractères analogues y sont comme fondus en un seul. C'est donc nous supposer une ame déja bien corrompue, que de prétendre qu'elle analyse ces émotions composées, pour en extraire du poison. Voyons cependant comment cela s'opère.

« Quand il serait vrai, dit M. Rousseau, qu'on « ne peint au théâtre que des passions légitimes, « s'ensuit-il de là que les impressions en sont « plus faibles, que les effets en sont moins dan-« gereux? comme si les vives images d'une ten-« dresse innocente étaient moins douces, moins « séduisantes, etc. »

S'il est vrai que la pudeur qui inspire si bien l'amour, et dont *les craintes*, *les détours*, *les réserves*, *les timides aveux*, *la tendre et naïve finesse*, *disent mieux ce qu'elle croit taire que la passion ne l'eût dit sans elle;* s'il est vrai, dis-je, que la pudeur soit une vertu, l'amour qu'elle inspire n'est donc pas un crime. En supposant que les peintures du théâtre produisent les mêmes effets, le théâtre devrait donc, ce me semble, partager les éloges que M. Rousseau donne à la pudeur.

« Les douces émotions qu'on y ressent n'ont « pas par elles-mêmes un objet déterminé, mais « elles en font naître le besoin. Elles ne donnent

« pas précisément de l'amour, mais elles prépa-
« rent à en sentir; elles ne choisissent pas la per-
« sonne qu'on doit aimer, mais elles nous for-
« cent à faire ce choix. Ainsi elles ne sont inno-
« centes ou criminelles, que par l'usage que nous
« en faisons, selon notre caractere; et le carac-
« tère est indépendant de l'exemple. »

Si M. Rousseau parle du désir, il est indépendant du caractère, comme le caractère l'est de l'exemple. Dans tous les hommes, le désir tend au même but; il y arrive, et il s'éteint: c'est le période de l'amour physique. S'il parle de l'amour composé où dominent les affections morales, je nie que les émotions du théâtre n'en déterminent pas l'objet. Ce n'est pas telle ou telle personne que le théâtre nous dispose à aimer, mais une personne douée de telle ou telle qualité.

Ces qualités nous affectent plus ou moins selon notre caractère; mais celui qui en est vivement affecté au spectacle, le sera dans la société: il ne le sera de même que par des qualités semblables; et plus l'émotion du spectacle aura été vive, plus il sera indifférent pour tout ce qui ne ressemble pas au tableau dont il est frappé. Estime, respect, confiance, vif intérêt, tendre penchant, voilà ce qui lui reste de l'impression qu'il a reçue; et le besoin d'aimer n'est ici que le désir impatient de posséder l'objet réel dont on vient d'adorer l'image. Ce désir n'est rien moins que vague; la cause en décide l'objet.

« L'amour est louable en soi, comme toutes « les passions bien réglées ; mais les excès en « sont dangereux et inévitables : si l'idée de « l'innocence embellit quelques instants le sen- « timent qu'elle accompagne, bientôt les circon- « stances s'effacent de la mémoire, tandis que « l'impression d'une passion si douce reste au « fond du cœur. »

Un peuple qui va chaque jour s'attendrir à ce spectacle, doit donc être un peuple très-passionné? Ecoutez ce qu'en dit M. Rousseau lui-même.

« On flatte les femmes sans les aimer; elles « sont entourées d'agréables, mais elles n'ont « plus d'amants. Ne seraient-ils pas au désespoir « qu'on les crût amoureux d'une seule? Qu'ils « ne s'en inquiètent pas : il faudrait avoir d'é- « tranges idées de l'amour. »

Voilà donc cette foule de spectateurs, qui reviennent du théâtre avec un besoin si pressant d'aimer! Voila l'effet de ces émotions qui préparent à sentir l'amour! Voilà, dis-je, cet amour dont les excès sont inévitables !

Dans les climats où la sensibilité naturelle est plus que suffisante pour remplir l'objet de la société, il serait dangereux sans doute de l'irriter par des émotions trop violentes ; mais il est un milieu entre la langueur et l'ivresse, et nous sommes bien loin encore de cette vivacité de sentiment, qui, mutuelle entre les deux sexes,

fait le charme de leur union. Voilà ce qui manque à nos mœurs, ce qu'il serait à souhaiter que pût nous donner le théâtre; et ce n'est pas à nous de craindre que la faible illusion qu'il nous cause ne se change en égarement. On revient ému d'Ariane, d'Inès et d'Alzire; mais, de bonne foi, en revient-on ivre d'amour?

Quelques-uns des malheurs de la société sont les effets d'une passion aveugle; car il y a partout des caractères violents : mais si quelque chose pouvait les contenir, quelle leçon plus frappante pour eux que le tableau des excès de l'amour, tel qu'il est peint sur la scène française? L'amour tendre y est séduisant, mais l'amour passionné y est terrible. L'un y cause de douces émotions, l'autre y fait frémir la nature.

Quel est donc cet amour criminel où nous conduit l'amour honnête? Je sais quelles sont les mœurs d'une jeunesse dissipée; mais de tant d'extravagances dont nous sommes témoins, y en a-t-il une entre mille dont le sentiment de l'amour soit la source? Ce n'est point le cœur qui mène à la débauche; et c'est le cœur, le cœur lui seul, qui reçoit les douces émotions d'un amour tendre et vertueux.

L'amour a deux sortes d'objets : savoir, les objets qui affectent l'ame, et les objets qui émeuvent les sens. Le théâtre peut faire l'une et l'autre impression; mais ces deux effets n'ont pas la meme cause. Que Zaïre soit jouée par une actrice

d'une rare beauté, sa beauté affecte les sens, mais son rôle n'affecte que l'ame. L'un tient à l'autre, me dira-t-on. Point du tout; car le rôle de Zaïre attendrit également les deux sexes. Une Zaïre moins belle toucherait moins avec le même talent; mais cela vient d'une cause si pure, que Zaïre, moins belle, toucherait moins les femmes elles-mêmes. Cette cause est le charme innocent de la beauté, l'intérêt naturel qu'elle inspire, l'illusion qu'ajoute une figure ravissante au rôle d'une amante adorée, enfin l'harmonie et l'accord des sentiments vertueux et tendres qu'elle exprime, avec le caractère touchant et noble de sa figure et de son action. Mais tout cela n'affecte que l'ame, je le répète; et la preuve en est, qu'un sage vieillard en revient plus touché que le plus voluptueux jeune homme.

L'expression d'un rôle tendre ajoute aux charmes de la beauté; mais je tiens que de mille spectateurs, il n'y en a pas un qui en soit ému, comme il est dangereux de l'être. Ne nous flattons point d'avoir tant à nous craindre. Il n'est pas aussi aisé de nous enflammer qu'on le dit. Je vois même parmi la jeunesse beaucoup de fantaisie, très-peu de passion. Et quand les hommes seront capables d'un sentiment délicat et vif, ils n'auront pas à redouter la séduction de ces goûts frivoles.

Le spectacle cependant peut être dangereux comme pantomime; mais si tout ce qu'on y voit invite à l'amour physique, tout ce qu'on y en-

tend, n'inspire que l'amour moral : plus l'ame y est émue, moins les sens doivent l'être. Quelle est, de ces deux impressions, celle qui domine et qui reste? C'est là ce qui dépend des caractères; mais je suis sûr qu'elles se combattent, et qu'avec les mêmes objets, le spectacle serait plus dangereux, par exemple, si l'on ne faisait qu'y danser. Il ne m'est pas permis d'approfondir cette question; mais j'en dis assez pour me faire entendre. Revenons à l'amour moral.

Le plus grand de ses dangers est celui des inclinations déplacées : elles peuvent l'être, ou relativement aux convenances, ou relativement aux personnes. Sur l'article des convenances, M. Rousseau n'est pas sévere. Il reconnaît la bonté des mœurs de Nanine, « où l'honneur, la vertu, « les purs sentiments de la nature, sont préférés « à l'impertinent préjugé des conditions. » Cependant c'est là ce qui rend si dangereuse, aux yeux de la plupart des hommes, la sensibilité des jeunes gens.

L'amour ne connaît point l'inégalité des conditions; il tend quelquefois à rapprocher des cœurs que la naissance ou que la fortune sépare. Il renverse donc le plan économique des familles, l'ordre commun de la société, l'empire de la coutume et de l'opinion.

La société exige dans les alliances certains rapports que la nature n'a point consultés. Le mariage, au lieu d'être l'accord des volontés, est

devenu celui des convenances. Ce plan une fois établi, l'inclination des enfants contredit souvent les intentions des pères. Mais si dans cette position il est malheureux que le cœur de l'homme soit tendre et sensible, s'il est à craindre par conséquent que le théâtre ne contribue à le rendre tel; est-ce au théâtre, est-ce à la nature qu'un philosophe doit s'en prendre?

Je parle ici, non à M. Rousseau, mais à un père de famille jaloux de son nom, soigneux de sa postérité, sensible à l'honneur de son fils, et inquiet sur le choix que ce jeune homme ferait peut-être, si la nature ou l'habitude disposait son cœur à l'amour.

Vous souhaitez à votre fils une ame insensible, lui dirai-je; c'est souhaiter le plus dur esclavage à sa femme et à ses enfants. Si par malheur vos vœux sont remplis, il n'aimera rien excepté lui-même; et l'amour-propre n'est jamais si fort que dans une ame où il règne seul. Grâce à vos soins, son ame endurcie ne sera capable d'aucune affection morale; mais les animaux les plus stupides ont des sens; votre fils en aura comme eux, et comme eux il en sera l'esclave.

Aimez-vous mieux, me dira ce père, aimez-vous mieux que je l'abandonne imprudemment aux vains caprices de l'amour? Non, sans doute, lui répondrai-je; mais supposons que votre fils ne soit pas naturellement pervers, qu'il soit *né bon* comme tous les hommes, son bonheur et sa

vertu sont dans vos mains : plus son ame sera attendrie, plus vous la trouverez docile, et qui vous empêche de diriger sa sensibilité vers des objets qui en soient dignes?

Un tel soin, je l'avoue, exige une attention vigilante et assidue : cette attention est un devoir pénible; on le néglige, et l'on se plaint des égarements d'un jeune cœur que l'on a livré à lui-même. Mais dans tout cela, que fait le théâtre? Il supplée par la peinture des affections honnêtes, vertueuses, et par-là même intéressantes, à ce qui manque à l'éducation du côté des exemples et des leçons domestiques.

Ce qui alarme le plus M. Rousseau, c'est le danger des inclinations déplacées relativement à la personne. « Qu'un jeune homme n'ait vu le « monde que sur la scène, le premier moyen qui « s'offre à lui pour aller à la vertu, est de cher- « cher une maîtresse qui l'y conduise, espérant « bien trouver une Constance ou une Cénie tout « au moins. »

Je veux que ce jeune homme n'ait vu au théâtre que des Constances, des Cénies, qu'il n'y ait vu peindre l'amour qu'intéressant et vertueux : l'ame pleine de ces idées, il cherchera, dites-vous, une Cénie, une Constance; mais est-ce dans la société des femmes perdues qu'il ira la chercher? Le supposez-vous assez insensé? Ne faut-il pas s'abstenir aussi d'exposer sur le théâtre l'amitié pure et sainte, de peur que quelque jeune homme.

épris de ses charmes, ne la cherche parmi des fripons? La jeunesse facile et crédule donne souvent dans le piége d'un faux amour, comme dans celui d'une fausse amitié; mais est-ce pour avoir appris au spectacle à discerner le véritable? Comment s'y prendrait M. Rousseau lui-même pour éclairer un jeune homme dans le choix d'un objet digne d'être aimé? Vous reconnaîtrez, lui dirait-il, une femme honnête à ses principes, à ses sentiments, au caractère de son amour. Si elle est plus occupée que vous-même de vos devoirs et de votre gloire, de vos talents et de vos vertus; si elle prend soin d'embellir votre ame, et de vous rendre plus cher à ses yeux, en vous rendant plus estimable; voilà l'objet qui doit vous attacher. C'est la leçon qu'il lui donnerait, et cette leçon est celle du théâtre. Il ajouterait à ce tableau le contraste d'une femme impérieuse et vaine, qui veut que tout cède à ses caprices, que tout soit sacrifié à sa fantaisie et à ses plaisirs; qui ne connaît dans son amant de devoir, de soin, d'intérêt que celui de lui plaire; qui se fait un jeu de sa ruine, un amusement de ses folies, un triomphe de ses égarements. Voilà, dirait-il, ce que vous devez craindre; et le théâtre l'a dit mille fois. Il serait bon sans doute de mettre en action ces préceptes; il serait bon de représenter sur la scène l'Enfant prodigue au milieu des malheureuses qui l'ont égaré, ruiné, chassé, méconnu; mais, par malheur, la décence s'y oppose.

Il s'ensuit que la scène française n'est pas à cet égard aussi morale qu'elle peut l'être : mais on y dit ce que l'on n'ose y peindre; et si les impressions n'en sont pas assez vives, si elles frappent l'oreille sans toucher le cœur, ce n'est pas la faute du théâtre.

« Zaïre meurt, et l'on ne laisse pas de souhaiter « de rencontrer une Zaïre. » Je le crois bien: aussi n'est-ce pas la crainte d'aimer une Zaïre, mais la crainte de l'immoler dans les accès d'une jalousie aveugle et forcenée, que ce spectacle doit inspirer.

On s'intéresse à l'amour de Titus pour Bérénice, quoiqu'il soit opposé à son devoir. Pourquoi? parce que ce devoir n'en est pas un dans nos mœurs, et que le cœur doit prendre parti pour un sentiment naturel contre une opinion nationale. Que le Cid sacrifiât son père à Chimène; qu'Horace abandonnât la cause de Rome pour complaire à Sabine : je demande à M. Rousseau s'il croit que l'intérêt de l'amour l'emportât dans nos cœurs sur l'intérêt sacré de la nature ou de la patrie? Qui de nous, dans l'ame, est complice de la trahison du fils de Brutus? Mais qu'il plaise aux Romains de faire un crime à leur empereur d'épouser une reine; cet orgueil nous irrite, loin de nous toucher. Nous applaudissons dans Titus l'effort généreux qu'il fait sur lui-même; mais son respect pour une loi superbe ne se communique point à nous, et les charmes na-

turels de la beauté et de la vertu conservent tous leurs droits sur nos ames. M. Rousseau a donc raison de dire qu'aucun des spectateurs n'est Romain dans ce moment; mais aucun ne pardonnerait à Titus de cesser de l'être. C'est par principe qu'on l'admire; c'est par sentiment qu'on le plaint.

« L'amour séduit, ou ce n'est pas lui. » Qu'est-ce à dire, l'amour séduit? Il intéresse, il attache? oui, sans doute. Il nous fait tomber dans les piéges du crime, au moment qu'il suit lui-même le chemin de la vertu? C'est ce que je ne puis concevoir.

« Les circonstances qui le rendent vertueux « au théâtre, s'effacent, dit M. Rousseau, de la « mémoire des spectateurs. » Ainsi quand les yeux mouillés de larmes je viens de voir Zaire ou Bérénice, j'oublie qu'elles étaient vertueuses, qu'elles ont sacrifié le sentiment le plus cher de leur ame, l'une à la religion de ses pères; l'autre, à la gloire de son amant? Quand je viens d'entendre et d'admirer Lise, Constance ou Cénie, j'oublie la cause, la seule cause de l'intérêt vif et tendre dont je suis encore tout ému? Voilà une façon de sentir dont je n'avais pas même l'idée. Il me semble au contraire que le souvenir des circonstances qui ont excité l'émotion, survit long-temps à l'émotion elle-même; et ce n'est que par ces images que les peines et les plaisirs passés nous sont encore présents. Comment donc M. Rousseau

a-t-il prétendu que l'amour reste, et que l'objet s'efface? Ferait-il consister l'impression de l'amour au spectacle, dans l'émotion physique des sens? Si telle est son idée, j'ose lui répondre, qu'aucune des pièces où l'amour est peint vertueux, ne produit cet effet, ni ne peut le produire. Je dis plus : un seul trait qui dans une pièce décente réveillerait une idée obscène, indisposerait tous les esprits. S'il n'y a donc que l'émotion pure de l'ame sans aucun mélange de vice, quel est le caractère dépravé qui change en affection criminelle le sentiment que viennent d'exciter en lui la bonté, la candeur, l'innocence, la vertu même? Que M. Rousseau compose lui-même ce caractère détestable; je ne lui oppose point ce principe, que *tout homme est né bon;* je veux qu'il y en ait de naturellement pervers, et je suppose un tel homme au spectacle. Ou la peinture d'un amour vertueux le touchera, et pour un moment il sera moins méchant; ou il n'en sera point ému, et le spectacle dès-lors ne sera pour lui qu'insipide. Il en revient, me direz-vous, avec l'ardeur du désir dans les sens, et il va l'appaiser par un crime. Cela peut être; mais ce que le théâtre a fait, le spectacle le plus innocent l'eût fait de même. Pensez qu'il s'agit d'un homme perdu : tout est poison pour une telle ame. Mais supposons ce qui est plus commun, c'est-à-dire un homme qui ne se livre à l'amour vicieux que parce qu'il y suppose un charme et des plaisirs qui man-

quent à l'amour honnête : pour celui-ci, plus la peinture de l'amour honnête sera touchante, plus le contre-poids du vice aura de force, et moins par conséquent le vice lui-même aura d'attraits. Prenez un jeune débauché au dénouement de l'Enfant prodigue; s'il est attendri, s'il a versé des larmes, il est vertueux, au moins dans ce moment. Il a partagé les regrets, la honte, les remords de son semblable; il a goûté avec lui le plaisir de détester, aux pieds d'une femme honnête, sensible et généreuse, le crime de l'avoir trahie. Il a pleuré ses égarements, son cœur s'est dilaté au moment du pardon, il a baisé, avec Euphémon, la main de sa vertueuse amante : voilà donc les circonstances que vous prétendez qu'il oublie, pour ne conserver que l'impression.... de quoi? D'un amour sans objet, sans motif, sans caractère, et qui, dans son ame, va se changer en vice? Je me perds dans cette analyse étrange du cœur humain.

« Il faudrait apprendre aux jeunes gens a se « défier des illusions de l'amour, et à fuir l'er-« reur d'un penchant aveugle, qui croit toujours « se fonder sur l'estime. »

J'ai dit comment le théâtre répond à ces vues; mais, dans les principes de M. Rousseau, rien n'est plus rare qu'une femme aimable et vertueuse : tout ce qui nous dispose à aimer les femmes, nous entraîne au vice. C'est ainsi qu'il doit raisonner. Pour moi qui, dans les familles, n'ai

guère vu que des filles bien nées, et les grâces de l'innocence unies à celles de la jeunesse, je crois que c'est remplir l'intention de la nature et celle de la société, que d'attirer sur ces chastes objets les vœux innocents des hommes de leur état et de leur âge : je crois que leur inspirer une estime, une confiance mutuelle, c'est les disposer à se rendre heureux : je crois, en un mot, qu'attendrir un sexe pour l'autre, c'est tirer l'homme de la classe des bêtes, et cacher la honte de l'amour physique sous l'honnêteté de l'amour moral.

L'amour a ses dangers, sans doute; mais quelle passion n'a pas les siens? Il s'agit de le régler, c'est-à-dire de l'éclairer sur son objet et de lui tracer des limites. L'homme a ses désirs, la nature les lui donne; il faut qu'il les fixe, ou qu'il les répande. Entre l'amour et la débauche, il n'y a que la sagesse stoïque, ou l'insensible froideur. Voyez si vous prétendez faire de tous les hommes des stoïciens, ou des automates. A moins de métamorphoser ainsi la nature, il me semble que le lien le plus doux, le plus vertueux qui puisse rapprocher, unir, enchaîner les deux sexes, c'est le nœud intime d'une affection mutuelle, et que le plus grand bien qu'on puisse opérer dans les mœurs d'un peuple inconstant et volage, c'est de l'attendrir, de le disposer à l'amour, en l'accoutumant à mépriser ce qu'un tel sentiment a de vicieux, à craindre ce qu'il a de funeste, à

chérir ce qu'il a d'intéressant, de respectable et de sacré.

Il n'est point d'armes que M. Rousseau n'emploie, et qu'il ne manie avec beaucoup d'art, pour attaquer les mœurs du théâtre. L'amour honnête qu'on y respire, réunit toutes les affections de l'ame sur un seul objet. Or, « le plus méchant des hommes, est celui qui s'isole le plus, « qui concentre le plus son cœur en lui-même. « Le meilleur est celui qui partage également « ses affections à tous ses semblables. Il vaut « beaucoup mieux aimer une maîtresse que de « s'aimer seul au monde. Mais quiconque aime « tendrement ses parents, ses amis, sa patrie et « le genre humain, se dégrade par un attache-« ment désordonné qui nuit bientôt à tous les « autres, et leur est infailliblement préféré. »

Je nie que le plus méchant des hommes soit celui qui s'isole le plus. Cet homme-là ne fait que s'anéantir pour la société. Or, le néant n'est pas ce qu'il a de pire. Il est évident que Cartouche était plus méchant que Timon. Du reste il n'y a que l'amour effréné qui détache l'ame de ses devoirs, et qui en rompe les liens : tout sentiment vif les relâche; l'amitié, le sang et l'amour rompent l'équilibre des intérêts qui meuvent l'ame; mais cet équilibre est une chimère. Lycurgue, pour rendre toutes les affections communes, a été obligé de rendre tous les biens communs jusqu'aux enfants, et de former son nœud poli-

tique des débris de tous les nœuds domestiques et personnels. Avec l'argument de M. Rousseau, je prouverai qu'une Mérope est un personnage vicieux, et aucune mère ne voudra m'en croire.

L'amour passionné, c'est-à-dire aveugle et sans frein, est un des plus grands maux dont le cœur de l'homme soit menacé, aussi dans la peinture qu'on en fait sur la scène, n'inspire-t-il jamais la pitié sans l'effroi : voyez Hermione, Rhadamisthe, Orosmane, etc. Mais ce n'est point cette fureur cruelle, forcenée, atroce, dont vous craignez pour nos ames faibles les exemples contagieux. Vous redoutez pour nous ces spectacles tranquilles, où l'on répand de douces larmes, où la vertu gémit avec l'amour, où la volupté même est décente. Cénie, Mélanide, l'Oracle, c'est là, dites-vous, qu'on respire le poison d'un amour dont les excès sont inévitables. Ces mêmes ames que vous trouvez si froides, quand l'humanité, la pitié les frappe, deviennent donc tout-à-coup bien sensibles aux impressions de l'amour! Que dis-je? l'amour même ne les touche donc qu'au spectacle; car ne dites-vous pas que le monde ne le connaît plus? J'ai beau vouloir vous concilier avec vous-même, il n'y a pas moyen; votre opinion est un Protée, et je ne suis pas un Ulysse. Je conclus donc, sans plus de discussion, que l'amour, tel que peuvent l'inspirer ces spectacles attendrissants, n'est rien moins qu'une frénésie, rien moins qu'un mouvement stupide; qu'il est

assez vif pour rapprocher les ames, et qu'il ne l'est point assez pour enivrer les sens ; qu'il favorise le penchant de la nature, sans rompre la digue des bienséances, ni changer la direction du devoir et la vertu. Bannissez donc l'amour de Genève, comme les spectacles; souhaitez qu'il ne pénètre point dans les retraites de ces montagnons fortunés, chez qui vous priez Dieu *qu'on ne mette point de lanternes*; mais laissez-nous désirer qu'à Paris le sentiment le plus doux de la nature, prenne la place de la coquetterie et du libertinage. Les spectacles y sont utiles, non *pour perfectionner le goût, quand l'honnêteté est perdue*, mais pour encourager l'honnêteté même par des exemples vertueux et publiquement applaudis; non *pour couvrir d'un vernis de procédés la laideur du vice*, mais pour faire sentir la honte et la bassesse du vice, et développer dans les ames le germe naturel des vertus; non *pour empêcher que les mauvaises mœurs ne dégénèrent en brigandage*, mais pour y répandre et perpétuer les bonnes, par la communication progressive des saines idées, et l'impression habituelle des sentiments vertueux; en un mot, pour cultiver et nourrir le goût du vrai, de l'honnète et du beau moral, qui, quoi qu'on en dise, est encore en vénération parmi nous.

Après avoir peint le théâtre comme l'école la plus pernicieuse du vice, on doit bien s'attendre que M. Rousseau n'épargnera pas les mœurs des

comédiens. Je n'examine point le fait ; la satire m'est odieuse. Je parle de ce qui peut être, sans m'attacher à ce qui est ; et je considère la profession en faisant abstraction des personnes.

Selon M. Rousseau, « dans une grande ville, « la pudeur est ignoble et basse; c'est la seule « chose dont une femme bien élevée aurait honte. « Une femme qui paraît en public, est une femme « déshonorée ; » à plus forte raison, une femme qui, par état, se donne en spectacle : il n'y a rien de plus conséquent. Leur manière de se vêtir n'échappe point à la censure. Si on lui dit que les femmes sauvages n'ont point de pudeur, car elles vont nues, il répond que « les nôtres en « ont encore moins, car elles s'habillent. » Si une Chinoise ne laisse voir que le bout de son pied, c'est ce bout de pied qui enflamme les désirs. Si parmi nous la mode est moins sévère, les charmes qu'elle laisse apercevoir, sont une amorce dangereuse. Ainsi une femme ne peut, sans crime, ni se voiler, ni se dévoiler. Si faut-il bien cependant qu'elle soit vêtue de quelque manière ; et, à vrai dire, il n'en est point que l'habitude ne rende décente. Or, les actrices sont mises à-peu-près comme on l'est dans le monde : elles se montrent avec cette bonne grâce que M. Rousseau permet aux filles de Genève d'avoir au bal; et dans tout cela, il n'y a rien que d'honnête.

M. Rousseau demande « comment un état, « dont l'unique objet est de se montrer en pu-

« blic, et, qui pis est, de se montrer pour de « l'argent, conviendrait à d'honnêtes femmes ? » Je ne réponds point au premier article : j'ai fait voir que dans tout ce qui n'est pas d'institution naturelle, les bienséances dépendent de l'opinion. Dans la Grèce, une honnête femme ne se montrait point en public; parmi nous, elle y paraît avec décence; un état qui l'y oblige peut donc être un état décent. Quant à la circonstance du salaire dont M. Rousseau fait aux comédiens un reproche plus humiliant, a-t-il oublié que rien n'est plus honnête que de gagner sa vie? et ne fait-il pas gloire lui-même de se procurer, par son travail, de quoi n'être à charge à personne? Que l'on joue le rôle de Burrhus, du Misanthrope, de Zaïre, ou que l'on donne un concert pour de l'argent, tout cela est égal, si de part et d'autre les plaisirs que l'on procure à qui les paie, n'ont rien que d'honnête : or, c'était là seulement ce qu'il fallait considérer, sans s'attacher à une circonstance qui ne fait rien du tout à la chose : car si le spectacle était pernicieux, il y aurait encore plus de honte à être acteur gratuitement, qu'à l'être pour gagner sa vie. Qui d'ailleurs assure M. Rousseau que l'argent soit le principal objet d'un Baron, d'une Lecouvreur, et de celui qui, comme eux, aspire à se rendre célèbre?

Sans doute les talents et le génie ont un objet plus noble que le salaire du travail. Mais, comme il faut vivre pour se rendre immortel, la pre-

mière récompense du comédien, comme du poëte, du peintre, du statuaire, etc. doit être la subsistance, dont l'argent est le moyen ; car on ne peut pas en même temps faire Cinna et labourer la terre.

« Il est difficile que celle qui se met à prix en « représentation, ne s'y mette bientôt en per- « sonne. » Un si excellent écrivain peut-il vouloir faire passer en preuve d'une inputation flétrissante, un tour d'expression qui n'est qu'un jeu de mots? L'actrice qui joue Émilie ou Colette est-elle plus *vendue à l'or des spectateurs*, que ne l'étaient Corneille et M. Rousseau lui-même? S'il me répond qu'elle leur vend sa présence, son action, sa voix et le talent qu'elle a d'exprimer tout ce qu'elle imite; je dirai que Corneille et M. Rousseau ont vendu avant elle leur imagination, leur ame, leurs veilles, et le don de feindre, qui leur est commun avec elle. C'est principalement ce don de feindre et d'en imposer, que M. Rousseau trouve déshonorant dans la profession de comédien. « Qu'est-ce que le talent du « comédien? l'art de se contrefaire.... de dire autre « chose que ce qu'on pense, aussi naturellement « que si on le pensait réellement, d'oublier enfin « sa propre place, à force de prendre celle d'au- « trui. » Et, à votre avis, monsieur, qu'est-ce que l'art du peintre, du musicien, et sur-tout du poëte? Auriez-vous jamais fait les rôles de Colin et de Colette, si vous ne vous étiez pas déplacé? M. de Voltaire, que vous n'accuserez pas

d'exercer un métier infâme, était-il semblable à lui-même en écrivant ses tragédies? L'art de faire illusion est-il plus de l'essence du comédien, que de l'essence du poëte, du musicien, du peintre, etc? Celui qui trouva le Dominiquin travaillant avec un air atroce au tableau de saint André, le soupçonna-t-il d'être complice du soldat qu'il peignait alors insultant le saint martyr?

En vérité, plus j'y pense, moins je conçois que vous ayez écrit sérieusement tout ce que je viens de lire. Cependant de cette déclamation si étrange et si peu fondée, vous tirez des inductions cruelles. Que vous demandiez si ces hommes si bien parés, si bien exercés au ton de la galanterie et aux accents de la passion, n'abuseront jamais de cet art pour séduire de jeunes personnes; votre crainte peut être fondée, et je sens qu'un bon comédien doit savoir mieux que personne, l'art *de témoigner ses désirs sans déplaire, et de les rendre intéressants.* Cet art est honnête selon vos principes; mais, comme je ne vous prends pas au mot, j'avoue qu'un bon comédien sans mœurs, est plus dangereux qu'un autre homme; mais vous allez encore plus loin. « Ces valets filoux, si subtils de la langue et de « la main sur la scène, dans les besoins d'un mé- « tier plus dispendieux que lucratif, n'auront-ils « jamais de distraction utile? ne prendront-ils ja- « mais la bourse d'un fils prodigue, ou d'un père « avare, pour celle de Léandre ou d'Argan? »

Que ne demandez-vous de même si celui qui joue Narcisse ne sera pas un empoisonneur au besoin? Je passe rapidement sur ce trait, qui vous est échappé sans doute : je n'ai pas le courage d'en plaisanter; et si je le relevais sérieusement, je tomberais peut-être moi-même dans l'excès que je vous reproche : je m'en tiens donc à notre objet.

L'auteur qui compose, et l'acteur qui représente, se frappent l'imagination du tableau qu'ils ont à nous peindre. Racine crayonnait de la même main le caractère divin de Burrhus, et le caractère infernal de Narcisse. Milton est sublime dans les blasphèmes de Satan et dans l'adoration de nos premiers pères. L'ame de Corneille s'élevait jusqu'à l'héroïsme pour faire parler Cornélie et César, après s'être abaissée jusqu'aux sentiments de la plus lâche trahison pour faire parler Achillas et Septime. Il en est de l'acteur comme du poëte, avec cette différence que celui-ci a besoin de se transformer tout entier, et que son ame doit être, s'il est permis de le dire, centralement affectée des passions qu'il veut rendre, puisque c'est lui qui les enfante; au lieu que l'acteur inspiré par le poëte, n'en est que le copiste, et n'a besoin, pour le rendre, que d'une émotion plus superficielle, qui influe encore moins par conséquent sur son caractère habituel.

L'ame prend, à la longue, une teinture des affections vertueuses dont elle se pénètre : l'in-

térêt qu'elles lui inspirent leur sert comme de mordant. Mais les sentiments qu'on exprime avec horreur, le rôle qu'on méprise au moment qu'on le joue, et qu'on voit en butte au mépris; ce rôle, dis-je, n'a rien de séduisant, rien de contagieux, ni pour le poëte qui le feint, ni pour l'acteur qui s'exerce à le rendre.

Toutefois je sens comme vous qu'un comédien vertueux, une comédienne sage et honnête, sera une espèce de prodige, quand vous les réduirez l'un et l'autre à l'amour pur de la vertu, et à la privation désintéressée de tous les plaisirs qui les sollicitent.

Le crime a trois sortes de frein : les lois, l'honneur, la religion. Le vice n'a que la religion et l'honneur. D'un côté l'on excommunie les comédiens, de l'autre on veut les rendre infâmes; je demande par quel effort généreux ils se priveraient des plaisirs tolérés par les lois et permis par la nature? S'ils ont des mœurs, ce ne peut être qu'en s'élevant au-dessus des autres hommes par une droiture et une force d'ame qui les rassure et qui les console. Ils ne sont pas vertueux au même prix que nous. Voulez-vous juger quelle est l'influence de cette profession sur les mœurs? commencez par lui rendre les deux plus grands freins du vice, les deux plus fermes appuis de la faiblesse et de l'innocence : la religion et l'honneur. Ne les privez de rien, ne les dispensez de rien ; laissez à leurs penchants les mêmes con-

trepoids qu'aux nôtres; et alors s'ils sont constamment plus vicieux que nous, c'est à leur état qu'on a droit de s'en prendre.

M. Rousseau prend la chose à rebours; et de la honte attachée à l'état de comédien, il veut tirer une preuve contre les mœurs de cet état, et contre celles des spectacles. A Rome les comédiens étaient des esclaves (1); la condition d'esclave était infâme, et par conséquent celle de comédien; M. Rousseau en conclut qu'elle doit l'être par-tout. Dans la Grèce, les comédiens étaient des hommes libres, et leur état n'avait rien de honteux; M. Rousseau nous répond qu'ils représentaient les actions des héros, que ces grands spectacles étaient donnés sous le ciel, sur des théâtres magnifiques et devant toute la Grèce assemblée. Il nous dispensera, je l'espère, de prendre tout cela pour des raisons; et, s'il veut bien se souvenir que ces comédiens représentaient familièrement des héros incestueux ou parricides, qu'ils jouaient et calomniaient Socrate; il avouera que si jamais l'état de comédien a du être déshonorant, c'est sur le théâtre d'Athènes.

Dans les premiers établissements des nôtres, l'indécence et l'obscénité des spectacles ont dû attirer sur la profession de comédien les censures de l'église et le mépris des honnêtes gens. Les

(1) Voyez les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tome XVII, page 210.

mœurs de la scène ont changé; et si M. Rousseau n'a point prouvé que le spectacle est pernicieux, tel qu'il est, ou tel qu'il peut être, il n'a pas droit de conclure que le métier de comédien soit en lui-même un état honteux. Or, si cet état peut être honnête, il est de l'équité, de l'humanité, de l'intérêt des mœurs de l'y encourager. Je le répète, l'honneur et la religion sont les appuis de l'innocence, les freins du vice, les mobiles de la vertu et les contrepoids des passions humaines : priver l'homme de ces secours, c'est l'abandonner à lui-même. Heureusement les comédiens ne prennent pas tous à la lettre cet abandon désespérant : autorisés, protégés, récompensés par l'État, accueillis, considérés même dans la société la plus décente, lorsqu'ils y apportent de bonnes mœurs, ils savent que si nos sages magistrats n'ont pas cru devoir encore céder au vœu de la nation et aux motifs puissants qui sollicitent en faveur du théâtre, c'est par des raisons très-supérieures aux préjugés de la barbarie. Ils savent que ces raisons politiques n'ont rien de relatif à leur conduite personnelle, et par conséquent rien de déshonorant pour eux, aussi n'ont-ils pas perdu le courage d'être chrétiens et honnêtes gens. M. Rousseau n'a connu particulièrement qu'un seul comédien, et il avoue que son amitié ne peut qu'honorer un honnête homme.

A l'égard des tentations auxquelles une actrice

est exposée, il en est qui, dans la situation actuelle des choses, me semblent comme inévitables. On ne doit pas s'attendre à voir des mœurs pures au théâtre, tant que le fruit du travail et du talent ne pourra suffire aux dépenses attachées à cette profession. Mais que, tout compensé, il reste à une actrice qui pense bien de quoi vivre modestement et honnêtement dans sa maison, où ses études continuelles l'attachent, qu'elle puisse d'ailleurs prétendre, dans son état, à tous les avantages que l'estime publique attribue à la vertu; il y a d'autant mieux à présumer de sa conduite et de ses mœurs, que les principes et les sentiments dont elle est habituellement affectée, lui éclairent l'esprit et lui élèvent l'ame.

J'en ai dit assez, j'en ai trop dit peut-être, et encore n'ai-je pas relevé tous les traits qui, dans cet ouvrage, mériteraient d'être discutés. Si je me livrais à toutes les réflexions que M. Rousseau me présente, je ferais un livre plus long que le sien, mais infiniment moins curieux, moins éloquent, moins intéressant de toute manière. Mon dessein n'a été ni de lui nuire, ni de briller à ses dépens; mais de réduire au point de la vérité l'opinion de ses lecteurs sur l'article des spectacles. Je puis avoir raison contre lui, sans préjudice pour sa vertu que je respecte, ni pour ses talents que j'admire; et, s'il m'est échappé quelque trait qui fasse douter de ces sentiments,

je le désavoue et le condamne. Du reste, il est à souhaiter pour lui-même que j'aie raison contre lui. « Les farces, dit-il, les plus grossières, sont « moins dangereuses pour une jeune fille, que « la comédie de l'Oracle. » Quels reproches ne se fait-il donc pas d'avoir composé en vers et en musique cette scène si naïve et si touchante, que toutes les jeunes filles savent par cœur!

Tant qu'à mon Colin j'ai su plaire.

« Le théâtre français est, dit-il encore, la plus « pernicieuse école du vice... J'aime la comédie « à la passion... Racine me charme; et je n'ai ja-« mais manqué volontairement une représentation « de Molière. »

Il est, comme on voit, selon ses principes, dans le cas d'un homme qui aurait assisté journellement et avec délices, à un festin où il aurait su que l'on versait du poison aux convives.

J'aurai donc rendu à M. Rousseau un service bien essentiel, si j'ai pu lui persuader que ces idées affligeantes, qu'il a prises pour la vérité, n'en étaient que de vains fantômes, et que le mal auquel il croit avoir contribué par ses écrits et par ses exemples, est un bien pour l'humanité.

FIN DE L'APOLOGIE DU THÉATRE.

ESSAI

SUR

LES ROMANS,

CONSIDÉRÉS DU COTÉ MORAL.

Le plus digne objet de la littérature, le seul même qui l'ennoblisse et qui l'honore, c'est son utilité morale; et tous les talents de l'esprit ont si bien senti que c'était là leur gloire, qu'il n'en est aucun qui du moins ne veuille paraître y aspirer.

Demandez à l'orateur pourquoi il s'exerce avec tant de soin dans l'art de plaire et d'émouvoir : il vous dira que c'est pour mieux persuader l'utile, l'honnête et le juste; et sans cela le plus habile ne serait guère qu'un parleur oiseux ou qu'un dangereux charlatan.

Demandez à l'historien pourquoi il se consume à découvrir les traces du passé, et dans le naufrage des nations les débris de leur existence : il vous dira que ce sont des exemples, des leçons, des avis salutaires qu'il veut transmettre à l'avenir, et sans cela le plus laborieux ferait son tourment d'amuser une curiosité vaine, métier stérile

et méprisable, ou de montrer indifféremment les jeux divers de la fortune, et de rendre problématiques, entre le crime et la vertu, l'avantage du choix et les calculs de la prudence, métier perfide et odieux.

Demandez au poëte à quoi bon tous ces rêves d'une imagination mobile et vagabonde; à quoi bon ces métamorphoses d'une ame versatile et variable à volonté, cette magie de son style, ce charme répandu dans ses récits, cet intérêt dont il anime ses peintures : si c'est Horace, il vous dira que c'est pour enseigner aux hommes à être bons, sages, heureux :

Quid verum atque decens curo et rogo, et omnis in hoc sum.

Si c'est Homère, il répondra qu'il fait sentir aux rois les conséquences de leurs folies, et aux peuples qu'ils sont punis des imprudences de leurs rois :

Quidquid delirant reges plectuntur Achivi.

Sophocle, à son tour, vous dira qu'il exerce les esclaves de la destinée à traîner patiemment leur chaîne, et qu'il les charge de la douleur d'autrui, pour les habituer à supporter la leur.

Tous répondront avec Lucrèce qu'ils enduisent de miel le bord du vase où est la liqueur amère et bienfaisante qu'ils veulent faire boire à des enfants malades :

Ut puerorum ætas improvida ludificetur.

Et sans cela le plus fidèle imitateur des faiblesses du cœur humain, de ses passions, de ses vices, occupé sans cesse, au milieu d'une société frivole, à la bercer d'illusions, à lui causer d'agréables songes, à la flatter dans tous ses goûts, à colorer ses vices même, ne serait qu'un vil complaisant et qu'un servile adulateur.

Que l'intention d'être utile aux hommes ait toujours été bien sincère, ou qu'elle soit toujours fidèlement remplie du côté des talents; que la poésie n'ait jamais peint les mœurs que pour les corriger; que l'éloquence n'ait jamais loué, recommandé, voulu persuader que ce qu'elle croyait louable, honnête, ou légitime; que l'histoire n'ait jamais honoré le crime heureux, et mis la fortune à la place de la vertu, ce n'est pas ce que je veux dire : il s'agit de leur profession, et de l'aveu qu'elles ont fait, qu'il n'y avait pour elles de dignité, de gloire, de vrai mérite qu'à ce prix.

Or du mélange de ces trois genres s'est formé celui du roman, qui, susceptible de leurs vices comme de leur bonté morale, s'est rendu plus ou moins digne de mépris ou d'estime, de blâme ou de louange, selon son caractère et l'usage de ses moyens.

La fiction romanesque et la fiction poétique ont tant d'affinité, qu'il est aisé de voir que réciproquement, ou la poésie n'a été que le roman perfectionné, ou le roman qu'une poésie déréglée et dégénérée.

D'abord, selon la marche la plus commune de l'industrie humaine, il a fallu que l'art de feindre ait commencé par des ébauches. Ainsi, dans aucun temps, le poëme n'a dû venir qu'après le roman. Nous l'avons vu dans l'Europe moderne, où les romans chevaleresques, grossis d'un puéril amas de traditions populaires, imbus de toutes les erreurs d'une ignorance superstitieuse, et aussi mal fabriqués du côté du style que du côté du plan, ont fourni à la poésie les matériaux avec lesquels elle a construit ses palais magiques. Voyez l'Arioste et le Tasse.

La même chose dut naturellement arriver chez les anciens, et il est plus aisé de croire qu'avant l'organisation du système et de la langue poétique, l'art de feindre avait commencé par des ébauches romanesques, qu'il n'est aisé de concevoir comment cette mythologie avec toutes ses fables, cette langue avec ses images, sa prosodie, sa cadence métrique, en un mot, ce grand art de peindre un monde imaginaire en vers harmonieux, serait sorti de la tête d'Homère, tel qu'on le voit dans ses poëmes.

Il est donc probable qu'avant Homère et avant les poëtes qui l'avaient précédé, il y avait eu de ces *trouvères* qui, des histoires de Cadmus, d'Hercule, de Jason, de Minos, des Atrides, etc., avaient fait des contes semblables à ceux que nos vieux écrivains nous ont faits d'Artus, de Merlin, d'Amadis, des chevaliers de la table ronde.

des paladins de Charlemagne; qu'aux traditions répandues et altérées parmi les peuples, ces conteurs avaient ajouté des fables de leur invention; que de ce mélange ils avaient composé les chroniques de leurs pays; et que dans cet état d'incohérence et d'invraisemblance, ils les transmirent aux poëtes, pour les dégrossir, les polir, et leur donner la forme, la grâce et la beauté.

Produire un ensemble complet de ces traditions bizarres et diversement insensées, c'eût été le chef-d'œuvre de l'ordonnance poétique; et l'on voit qu'Ovide lui-même, avec toute la souplesse de son imagination et l'adresse de son esprit, n'a pu lier et accorder ensemble les fables qu'il a recueillies. Il eût été plus difficile encore de tirer quelque moralité de cet amas de crimes et de vices infâmes qui composaient l'histoire des dieux et des héros; et ce fut bien évidemment l'ouvrage d'une foule d'imaginations déréglées, qui successivement renchérissaient les unes sur les autres par de nouvelles turpitudes et de nouvelles atrocités.

Mais la poésie épique et dramatique n'ayant point de système régulier à former de ces opinions éparses, n'en a pris çà-et-là que ce qui lui a convenu; et des malheurs d'une famille, des aventures d'un héros, de la fortune d'une ville ou d'un peuple, elle a détaché son action, sans se mêler du reste. Ainsi, dans tous les temps, et pour Homère comme pour le Tasse, j'oserais

croire que la fiction poétique ne fut que la fiction romanesque employée avec choix, maniée avec art, réduite à des exemples qui pouvaient servir de leçons, sur-tout, ennoblie, embellie par le coloris des images, et par tous les charmes d'un style pittoresque et harmonieux.

Peut-être même y eut-il d'abord, et assez long-temps des poëtes qui négligèrent de disposer sur un plan moral et régulièrement tracé, leur action et ses épisodes : l'ordre, la symétrie, la liaison, l'accord, les unités, leur furent inconnus comme aux écrivains romanesques; mais ils surent donner à des parties incohérentes une élégance particulière; en négligeant l'ensemble, ils travaillèrent les détails; leur tableau manqua d'ordonnance, mais il eut de l'éclat : les uns furent mauvais dessinateurs, mais éblouissants coloristes; les autres ne connurent pas assez l'art de former des groupes, mais ils donnèrent à leurs figures du caractère et de l'expression : enfin l'élégance du style, l'abondance et la variété des images, l'heureuse nouveauté des tours, le mouvement que le nombre imprimait au sentiment et à la pensée, l'harmonie enfin, la couleur qui séduisaient l'oreille et l'imagination, donnèrent encore aux poëmes sur les romans d'assez grands avantages pour les faire oublier; et à mesure que la poésie versa dans ses compositions plus de richesse et de magnificence, on pensa moins aux sources obscures et fangeuses d'où ces fleuves limpides et majestueux découlaient.

Une révolution contraire arriva dans la décadence des lettres : ce fut la poésie dégénérée qui donna naissance aux romans; et cela devait être : car dans l'accroissement des arts, leur tendance est toujours du plus aisé au plus difficile; au lieu que dans leur décadence, c'est toujours du plus difficile au plus aisé, que les ramène cette pente à laquelle ils se laissent aller.

Dans l'intervalle de ces deux époques, c'est-à-dire depuis Homère jusqu'au temps qui suivit l'asservissement de la Grèce, il n'y parut pas un roman; et cela même est encore naturel. Les poëtes s'étaient saisis de toutes les anciennes fables; et ils savaient leur donner un charme dont la narration prosaïque des romanciers eût en vain prétendu soutenir la rivalité. La Grèce voulait bien encore prêter l'oreille à des mensonges; mais elle les voulait déguisés avec art et colorés par de beaux vers. Son goût avait acquis le droit d'être difficile et sévère.

Ce ne fut donc que lorsque le génie poétique, s'étant éclipsé dans la Grèce, n'y jeta plus que des lueurs pâles et défaillantes; ce ne fut, dis-je, que long-temps après les beaux jours de sa gloire, que l'art se réduisit à produire quelques romans d'une invention froide et timide, d'un style fade, languissant, maniéré, sans aucune intention morale, d'une licence même funeste aux bonnes mœurs, et d'une petitesse de dessein très-éloignée de ces fictions antiques, déréglées, mais imposantes, dont Homère s'était rempli.

Quelle que soit l'époque des fables *Ioniennes*, *Milésiennes*, *Sybaritiques*, et de toutes ces petites historiettes allégoriques et morales, ou érotiques et libertines, que le savant M. Huet, pour ne rien oublier, a mises au nombre des anciens romans; il me semble qu'on ne peut guère les assimiler qu'à nos fables, ou qu'à nos petits contes licencieux; et le premier roman qui se présente dans l'ancienne littérature est celui d'où sont pris l'*Ane* de Lucien et l'*Ane* d'Apulée : or ce roman, de Lucius, est du temps des sophistes grecs, sous Antonin et Marc-Aurèle. Celui d'Héliodore (*les Amours de Théagène et Chariclée*) est du règne d'Honorius. Celui de *Daphnis et Chloé* (du sophiste Longus) est d'un temps plus récent encore; Huet ne le croit guère antérieur à deux romans obscurs qu'a produits le XIIe siècle. Rien de plus vain, de plus frivole, de moins ingénieux; rien sur-tout de moins délicat sur l'article des bienséances. Voilà pourtant la fleur des romans de l'antiquité.

Rome n'en eut aucun jusqu'au temps de Néron, où parut celui de Pétrone, lequel, autant qu'on en peut juger par les fragments qui nous en restent, n'était qu'une satire obscène, élégamment écrite, des vices de Néron et des infamies de sa cour.

Que si dans des temps où les mœurs de Rome étaient moins corrompues, on ne laissait pas de s'y amuser de ces contes licencieux qu'on appe-

lait fables *Milésiennes*, fables *Sybaritiques*, il en était de cet amusement comme de tous ceux dont on rougit, et que l'on se pardonne : on le méprisait en l'aimant.

A l'égard des romans que nous appelons héroïques, les Romains n'en eurent jamais. La poésie leur était venue de la Grèce toute formée et dans tout son éclat. Homère, Sophocle, Euripide, Cratinus, et Ménandre, avaient été en même temps leurs maîtres et leurs modèles dans l'art de feindre. Ainsi la naissance des lettres n'eut point pour eux ce crépuscule où l'ignorance, la superstition, le mauvais goût, et la chaleur d'une imagination sans lumière et sans règle, engendrent les romans. Quel succès, d'ailleurs, aurait eu parmi ce peuple fier et grave, un long tissu de faits incroyables et de prouesses gigantesques? Sa propre histoire lui était présente, il n'était ni permis ni possible de l'altérer ; celle des nations étrangères ne le touchait que par des faits dignes de foi; et comme il ne connaissait rien au-dessus de lui-même pour le courage et la grandeur d'ame, un merveilleux plus incroyable que ses propres exploits eût blessé son orgueil ou rebuté sa patience.

Quant aux idées religieuses, qu'il était bon de répandre et de perpétuer, c'était l'office de l'histoire elle-même de les graver dans les esprits, en mêlant au récit des faits le merveilleux des songes, des oracles, des auspices, des présages, etc.

Il n'eût pas été prudent de réléguer parmi les fables romanesques, ce qu'il était si important de persuader à la multitude. L'attention que les dieux donnaient à tout ce qui intéressait Rome, leur présence dans ses conseils, leur entremise dans ses affaires, et, selon le besoin, leur faveur, leur colère, leurs avis, et leurs volontés étaient de trop puissants moyens de dominer l'opinion, de remuer le peuple, de mouvoir les armées, pour ne pas leur donner le ton le plus sérieux et le plus imposant. Je parlerai dans peu de cette espèce de roman politique.

Pour ce qui dut arriver à l'époque de la décadence des lettres, sous les tyrans successeurs d'Auguste, Rome ne fut alors rien moins que disposée à s'amuser de vaines fictions. Dans un état de choses où il fallait sans cesse endurer et dissimuler, la philosophie était un besoin pour l'ame, un refuge pour la pensée; et rien n'est plus incompatible que l'esprit romanesque avec la triste sévérité de la raison philosophique.

Mais autant la philosophie répudie et rebute les aventures merveilleuses, autant l'ignorance et la superstition les saisissent avidement. De là cette affluence et ce succès universel des romans du Xe et du XIe siècle.

De tous les grands hommes des temps modernes, celui qui a dû le plus imprimer à son siècle le caractère des temps héroïques de la Grèce, c'est Charlemagne; et rien, en effet, ne se res-

semble plus que les mœurs de son siècle et celles des temps fabuleux. La même barbarie les avait précédés, et s'y mêlait encore. Jusqu'à Thésée et jusqu'à Charlemagne, même anarchie, même licence, mêmes ravages, même oppression du côté de la force; et par conséquent même besoin pour la faiblesse, d'inspirer à des hommes généreux et vaillants le soin de la défendre et de la protéger. La valeur secourable et protectrice n'a donc jamais dû être plus honorée que dans les temps où la force contre la force faisait l'office de la loi. Ainsi les temps de barbarie, féconds en oppresseurs et en brigands, durent l'être en héros, et produire à-la-fois les Cacus et les Hercules, les Procustes et les Thésées, les Ardans et les Amadis.

De tous les biens, le seul qui reste à l'homme obscur, indigent et faible, c'est la propriété domestique de sa femme et de ses enfants; de tous les priviléges de la beauté timide et sans défense, le plus inviolable, c'est l'innocence et la pudeur; de tous les droits de la liberté, le plus sacré, dans la femme sur-tout, c'est la tranquille sûreté de l'engagement de sa foi, quand son amour se refugie sous la tutelle de l'hymen. Or ces biens furent dans tous les temps les plus exposés aux atteintes de la cupidité et de la violence, et ceux que l'homme impunément injuste fut le plus tenté de ravir : tellement qu'on a fait un prodige de la vertu de ceux qui s'en sont

abstenus, comme Cyrus et Scipion. Le comble de la gloire a donc été de porter l'héroïsme, non-seulement jusqu'à respecter ces priviléges de la nature, mais jusqu'à les défendre et à les garantir; et c'est ce qui donne tant d'intérêt au merveilleux des anciens romans. La chevalerie n'était autre chose que l'héroïsme religieusement consacré à la protection de la faiblesse et de l'innocence, de la beauté et de l'amour.

Aux dangers auxquels s'exposaient naturellement leurs vengeurs, contre des ennemis vaillants, déterminés, terribles sous les armes, la superstition, fille de l'ignorance et mère du mensonge, ne manquait jamais d'ajouter, dans ses récits, l'intervention de quelque puissance magique; et comme dans les fictions des Grecs on avait vu des dieux amis et des dieux ennemis embrasser indifféremment la querelle du juste et de l'injuste, et servir, selon leur caprice, ou l'oppresseur ou l'opprimé; de même, et seulement avec un peu plus d'équité, on employait dans le nouveau système les bons et les mauvais génies, les fées bienfaisantes et les méchantes fées, les enchanteurs favorisés du ciel, ou secondés par les enfers.

Quelle était la bonté, l'utilité morale de ces anciens romans? Il est aisé de le comprendre : d'exalter l'ame et le caractère d'une jeunesse noble et vaillante; de donner au courage, non-seulement plus d'énergie et plus d'ardeur, mais plus de gé-

nérosité; de suppléer aux lois qui n'existaient pas, ou qui manquaient de force, en soulevant contre la tyrannie, des hommes engagés par un serment inviolable à ne jamais laisser l'innocence opprimée ni le crime impuni.

Il est encore aisé de concevoir quel dut être, pour cette espèce de fiction, et pour tout ce qui ressemblait aux mœurs héroïques de ces romans, l'enthousiasme d'un sexe à qui la nature a donné le courage, mais refusé la force, et qui, contre elle, n'a pour défense que ses larmes, et l'intérêt qu'il inspire aux cœurs généreux. Il y voyait ériger en culte ce sentiment qui nous attache à lui : cet amour qui le flatte encore, quand même il n'est que de l'instinct, il le voyait épuré, ennobli, élevé au rang des vertus, associé avec la gloire, apprivoisé, soumis aux lois de la décence la plus austère, docile même dans sa fougue, craintif jusques dans son audace, d'une constance à toute épreuve, d'un dévouement à tout péril, osant tout mériter et n'osant rien prétendre, heureux de pouvoir espérer, fidèle encore sans espérance, et portant la délicatesse jusqu'au plus absolu désintéressement. Tel fut cet amour romanesque, qui était l'orgueil de la beauté, et qui, dans les mœurs de la chevalerie, lui avait donné, sur les plus grands cœurs, un si glorieux ascendant.

De là ce caractère exalté qui était l'héroïsme des femmes : car le haut prix qu'on attachait à

leur estime et à leur amour, leur donnait d'elles-mêmes une opinion très-élevée; et pour la soutenir et n'en pas être indigne, leur ame se mettait au niveau de leur condition. Quel beau règne en effet pour elles, qu'un temps où la valeur ne semblait occupée qu'à plaire aux yeux de la beauté! Les tournois étaient à-la-fois des fêtes galantes et guerrières; le champ-clos était un tribunal où leur innocence attaquée était défendue le fer à la main, et où l'injure faite à leur honneur se lavait dans le sang; les combats singuliers n'étaient le plus souvent que le défi de deux rivaux; dans les batailles on distinguait chaque héros aux couleurs de sa dame, et leur panache nommait celle dont ils allaient mériter les faveurs. Ainsi, le même esprit animant les deux sexes, une influence réciproque excitait leur émulation; et ces mœurs, dont nous regrettons la franchise et la loyauté, sans en excuser la rudesse, en passant, comme il est naturel, de la nation dans les livres, et des livres dans la nation, y redoublaient d'activité, et s'y reproduisaient toujours avec une chaleur nouvelle.

Quant au merveilleux romanesque, il faut se souvenir qu'alors on croyait aux enchantements, aux sortiléges, aux revenants, aux esprits, à la puissance des deux magies; on était même loin du temps où l'imagination cesserait d'être obsédée de ces fantômes: il fallait donc l'y accoutumer, l'y aguerrir, lui faire entendre et croire que

ces périls surnaturels avaient eux-mêmes leur issue, et qu'aux puissances malfaisantes que pouvait évoquer le crime, le ciel en opposait de secourables pour l'innocence, de favorables à la vertu. En cela consistait l'utilité morale du merveilleux des anciens romans, moins insensé à l'égard des mœurs, que le merveilleux mythologique.

Leur utilité politique est d'une évidence encore plus frappante. L'état habituel de l'Europe du temps de Charlemagne, et avant lui, et après lui encore, était la guerre; et la guerre alors ressemblait assez à celle des temps héroïques. Le sang-froid, la constance, et l'intrépidité, n'étaient pas les seuls caractères de la valeur: comme elle était active, elle avait besoin de la force: l'arme à feu l'en a dispensée; mais la lance, l'épée, la massue la demandaient; une pesante armure la rendait nécessaire; et secondée de l'adresse et du courage, elle décidait tout, soit dans un combat corps à corps, soit dans le choc de deux armées. Les coups-de-main, aujourd'hui si rares, étaient, dans ce temps-là, ce qu'il y avait de plus fréquent. Or l'avantage de la force unie à la valeur était le résultat de tous ces exploits romanesques, et l'objet d'émulation qu'on présentait à de jeunes guerriers, pour leur faire aimer le travail qui exerce et redouble la force, et leur faire éviter le repos qui l'énerve, la mollesse qui la détruit.

A l'égard des vertus publiques, la franchise,

la loyauté, la noblesse et la grandeur d'ame, une fidélité inviolable à sa parole, un entier dévouement à sa patrie et à son roi, composaient essentiellement le caractère chevaleresque; et que n'eût-on pas fait avec ce caractère, s'il avait pu s'étendre et se perpétuer dans l'élite d'une nation? Or c'était à le retracer que servaient, comme autant d'exemples, les aventures des vieux romans; et ces vertus des paladins, présentes à l'esprit d'une noble jeunesse, lui inspiraient à-la-fois l'envie et le courage d'imiter ce qu'elle admirait.

Mais d'un côté la poésie, tantôt en se jouant comme dans le poëme de l'Arioste, tantôt d'un air sérieux et sincère, comme dans le poëme du Tasse, s'étant approprié les fictions romanesques, les a parées de ses couleurs; et, enrichie de la dépouille des vieux romans, elle les a laissés ensevelis dans la poussière. D'un autre côté l'anarchie et le brigandage ayant perdu, sous *les grandes polices*, le privilége d'opprimer, et les peuples, long-temps foulés par des tyrans, s'étant refugiés sous les rois, le droit naturel de la défense et de la vengeance personnelle a cédé ses fonctions à l'autorité repressive. Les lois ont pris la place des chevaliers errants, qui tenaient la place des lois. Ainsi les mêmes causes qui dans la Grèce avaient produit les Hercules et les Thésées, dans la Gaule les Amadis et les Rolands, s'étant affaiblies à mesure que l'innocence, la

pudeur, la sûreté, le repos du faible, étaient moins menacés par l'injure et la violence, l'héroïsme chevaleresque a dû perdre de son éclat. La superstition le mit en œuvre dans nos malheureuses croisades; et ce fut là son grand théâtre. Il vint expirer en Italie avec Bayard, sous les drapeaux de François Ier.

Dans tous les temps, même les plus barbares, l'utilité commune a été un guide invisible pour la raison publique; et si on laisse à l'opinion son influence sur les mœurs, elle ne manquera jamais d'apprécier les hommes à leur juste valeur dans ce rapport d'utilité. Ainsi de même que dans la Grèce, l'art de la guerre ayant changé de forme, le mérite d'un Miltiade, d'un Thémistocle, d'un Épaminondas, ne fut pas celui d'un Ajax, d'un Diomède, d'un Achille; et que le sang-froid, la prudence, la vigilance et l'activité, la maturité du conseil, le coup-d'œil du génie, la promptitude de la pensée et de la résolution, enfin l'habileté, le talent militaire, furent d'un prix fort au-dessus de la vigueur d'un athlète ou de l'adresse d'un archer; de même, dis-je, lorsque la discipline fut introduite dans nos armées, les qualités d'un capitaine furent d'un ordre supérieur à celles de nos paladins.

Je ne dis pas que dans tous les temps il n'ait été avantageux au chef d'être soldat, de réunir les forces et du corps et de l'ame, et de pouvoir non-seulement affronter les dangers, soutenir les

disgrâces, se posséder dans l'une et dans l'autre fortune, mais de pouvoir encore endurer constamment la faim, la soif, les fatigues, les veilles, l'intempérie des saisons, l'âpreté des climats, et de s'être rendu vigoureux et robuste, afin d'exécuter soi-même ce qu'on aurait à commander. Je ne dis pas que dans la plus grande rigueur de la discipline grecque et romaine, lors même que la tête d'un général remuait seule toute une armée, la supériorité dans la force du corps ne fût encore un très-grand avantage. Dans Manlius elle défendit et protégea le Capitole; elle rendit Coriolan formidable dans les combats; dans Marcellus elle jeta la terreur parmi les Gaulois; dans Annibal elle dompta les Alpes; elle sauva deux fois Pyrrhus, et lui ramena la victoire; elle fut le premier instrument de la fortune de Sylla, et ce fut par elle d'abord que commença l'étonnement stupide et l'inconcevable ascendant qui tint si long-temps Rome immobile et muette sous le glaive de son bourreau. Enfin je ne dis pas que parmi nous encore elle ne soit, dans celui qui commande, d'un grand exemple et d'un grand secours, pour inspirer au soldat le courage d'exécuter ou de souffrir. Mais dans tel temps cette qualité dut primer dans un capitaine; dans tel autre, elle fut subordonnée à d'autres vertus. Pour le czar Pierre et Charles XII, elle était plus nécessaire que pour Merci et pour Turenne. Maurice de Saxe, qui avait hérité de son père Au-

guste, une force de corps digne du siècle de Charlemagne, a passé sa vie dans les combats, sans trouver une seule fois l'occasion de la déployer. L'arme à feu a presque tout réduit au nombre et à la discipline : parmi les soldats même, le meilleur n'est pas le plus fort, mais le plus hardi, le plus ferme, le plus docile, et le mieux exercé. A plus forte raison n'est-ce plus la force du bras, mais la vigueur de la tête et de l'ame, qui fait aujourd'hui le héros. Ce n'est plus un guerrier armé de pied en cap pour l'attaque et pour la défense, c'est un homme tranquille et froid, qui, dans l'action, tout occupé des mouvements qu'il observe et dirige, ne s'expose qu'autant que l'occasion le demande, mais qui alors s'oublie au milieu du danger, comme s'il y était inaccessible, et qui, parmi les morts et les mourants, semble se croire invulnérable, et se regarder comme un dieu qui présiderait aux combats. Voilà sans doute un genre de valeur et de vertu guerrière supérieur encore à celui des héros fabuleux et de nos paladins; mais il est concentré dans l'ame, et la poésie et les romans demandent, comme la peinture, un caractère de vaillance extérieur et en action. *Athéniens*, disait Charès, *voyez les blessures que j'ai reçues lorsque j'étais votre général, voyez mon bouclier percé de coups de lance.* Voilà le héros poétique. *Moi, Charès*, lui répondit Thimothée, *quand j'assiégeais Samos, je me souviens qu'ayant vu tomber une flèche assez près de moi,*

j'en eus honte, et me reprochai de m'être exposé en jeune homme et sans nécessité. Voilà le héros de l'histoire.

Il est écrit sur les canons de Chantilli : *C'est fait de la valeur.* Oui, de la valeur romanesque : en effet, le premier coup de canon a été mortel à cette espèce d'héroïsme ; et en même temps que la tactique, la discipline, et avec elles le caractère de la bravoure et de la valeur a changé, le progrès des lumières a fait évanouir les fantômes de l'ignorance et de la superstition. Plus d'enchantements, plus de sortiléges, plus de châteaux dont les revenants se soient emparés : les démons et les morts ne se sont plus mêlés des guerres ni des querelles des vivants ; et l'imagination romanesque a perdu presque tous ses songes. Elle a cherché dans des temps reculés un nouveau genre de merveilleux ; mais d'un côté ce merveilleux n'ayant plus rien d'analogue à nos mœurs, de l'autre, les illusions de l'éloquence poétique manquant aux écrivains qui donnaient dans ces fictions, elles n'ont eu qu'un moment de vogue, et sont tombées, presque en naissant, dans l'oubli qu'elles méritaient.

Y a-t-il en effet rien de plus creux, de plus vide de toute espèce de sens moral, que ce délire épidémique qui fait courir le monde aux héros de la Calprenède, que cette galanterie froide et fade qui occupe les héros de mademoiselle Scudéry ? Les Cadmus, les Hercules et les Thé-

sées, les Amadis, les Rogers, les Rolands, avaient, comme on vient de le voir, un grand objet d'utilité publique. Ils pouvaient animer, par leur exemple, des hommes courageux à être secourables. Mais de quel exemple étaient pour les armées de Condé, de Turenne, de Luxembourg, les Cyrus, les Tiridates, les Jubas, et tous ces Romains si indignement efféminés, défigurés dans la Clélie? L'histoire y était à chaque trait démentie et dénaturée. L'écrivain Gascon et la Précieuse des cercles de Paris, se montraient par-tout dans les mœurs et dans le langage d'Artaban, de Brutus, de Mandane, de Cléopâtre. *Calprenède et Juba parlaient du même ton.* La civilité bourgeoise et maniérée que mademoiselle Scudéry prêtait à ses fades héros, leur insipide et plate galanterie, la froideur de leurs entretiens, la longueur et la monotonie de leurs phrases entortillées, étaient encore plus dégoûtantes que l'ignoble prolixité du romancier Gascon; et de tous ces volumineux écrits qui dans leur nouveauté furent si vivement accueillis par la multitude, la Cléopâtre est le seul aujourd'hui dont on soutienne la lecture. Qu'est-ce donc qui fit leur succès? Et pourquoi les poëmes épiques, qui paraissaient en foule dans ce temps-là, n'obtinrent-ils pas le même accueil? C'est que les hommes sans génie et sans goût, qui dans ces poëmes voulaient suivre les traces d'Homère et de Virgile, n'en étaient que de mauvais singes. Ils s'engageaient dans des récits qu'ils ne savaient

pas animer; ils voulaient feindre, et ils n'avaient ni fécondité ni chaleur. Leur poésie était sans couleur et leur style sans harmonie; une versification pénible et dure, ou prosaïque, traînante et lâche, n'était pas faite pour soutenir le merveilleux de l'épopée; et l'*Alaric*, le *Clovis*, *la Pucelle*, durent paraître insoutenables à côté des anciens modèles.

La prose des romans, comme on vient de le voir, ne valait guère mieux que cette poésie ; mais elle n'avait pas de même une *Iliade* et une *Énéide* pour objets de comparaison. Comme elle était moins travaillée, elle était aussi moins fatigante; et si le ton en était commun, cette trivialité même était une sorte de naturel dont on s'accommodait. Peu de gens ont besoin qu'un livre, dont la lecture est pour eux un rêve intéressant, soit bien écrit. Or ce qui rendait intéressants, dans ce temps-là, ces rêves si longs, si ennuyeux pour nous, c'était l'espèce de galanterie qui pour lors était à la mode, et qui, cherchant à s'ennoblir, s'applaudissait de trouver ses modèles dans une foule de héros.

Le temps où ces romans parurent, était celui où les jolies femmes, à la faveur du goût qu'un jeune roi montrait pour elles, songeaient à se faire un empire qui laissât à leurs mœurs, sinon toute leur innocence, au moins toute leur dignité. Or rien de plus favorable à ce plan de coquetterie politique, et rien de plus officieux pour

ménager les bienséances, que de donner à la passion de l'amour un air de culte et d'héroïsme. De là le crédit et la vogue qu'eurent d'abord les romans de Durfé, de Scudéry, de Calprenède, et en général ce système de galanterie alambiquée où l'amour se trouvait toujours associé avec la grandeur d'ame, et avoué par la vertu. Plus les amants rivaux qui faisaient tout pour plaire à une princesse *adorable* étaient illustres, et plus l'orgueil de celle qui croyait lui ressembler était flatté. Un prince qui avait renoncé à sa patrie, abandonné son trône et ses états, franchi les monts, passé les mers, soutenu vingt combats, couru mille dangers pour une cruelle dont il osait à peine espérer la faveur d'un regard moins sévère, était un exemple à citer; et chacune pour soi, on prenait ces mœurs à la lettre, on les tempérait à son gré; mais au moins faisait-elle grâce, en n'exigeant pas à la rigueur qu'on fût pour elle un Artamène, un Tiridate, ou un Céladon.

Ce fut cet amour romanesque, raffiné jusqu'au ridicule, qui infatua les précieuses. Molière fit tomber à-la-fois la secte et la doctrine. Il fut en France pour l'amour romanesque, ce que Michel Cervantes avait été en Espagne pour la chevalerie; et l'un comme l'autre, si je ne me trompe, coupa trop avant dans le vif : car il en est des révolutions dans les mœurs comme de celles des états : le mouvement se fait le plus souvent d'un excès à l'autre; et, si en politique le passage est

rapide de la contrainte à la licence, en morale souvent il ne l'est guère moins.

Cependant, comme dans la nature et dans la vérité des mœurs, la pudeur et l'honnêteté ne sont pas inconciliables avec le sentiment ingénu de l'amour; que ce sentiment peut avoir son élévation et sa délicatesse; et que, sans rien exagérer, un cœur sensible peut être à-la-fois intéressant par sa faiblesse et estimable par sa vertu; on imagina des situations où le devoir combattrait le penchant, et où la victime de l'un et de l'autre serait pardonnable dans ses combats, malheureuse dans son triomphe. C'est ce malheur involontaire, où tout le tort est du côté de la nature ou de la fortune, et toute la gloire du côté des mœurs; c'est là, dis-je, ce qui fait l'intérêt de ce roman célèbre, qui a servi de modèle à tant d'autres; et ce roman (*la princesse de Clèves*) fut composé par une femme, comme pour marquer la limite jusqu'à laquelle l'amour illégitime pouvait aller dans un cœur bien né, sans l'avilir, et sans lui ôter ses droits à l'estime et à la pitié.

Rien sans doute de plus ingénieux et de plus juste que cette apologie des faiblesses d'un sexe destiné à plaire, et à se défendre de ses propres séductions. Rien de plus propre à lui concilier l'indulgence, que cette peinture d'un cœur vertueux et tendre, qui, n'ayant pas la force d'étouffer un sentiment répréhensible, a du moins celle de le vaincre; et, sous ce point de vue, le roman

de la princesse de Clèves est ce que l'esprit d'une femme pouvait produire de plus adroit et de plus délicat. Mais, comme rien n'est plus séduisant, rien aussi n'est plus dangereux. Car cette ligne qu'elle a tracée entre une faiblesse innocente encore, et une faiblesse qui ne le serait plus, est une limite si peu distincte, et quelquefois si indécise, qu'il est bien malaisé d'y atteindre sans la passer. Toute jeune femme sensible, prise d'une passion qui ne lui est pas permise, dira aussi qu'elle est involontaire, s'en accusera doucement, se flattera de ne pas s'y livrer, s'avancera au bord du précipice; et la nature faisant un pas de plus que le roman, l'innocence trop rassurée ne s'apercevra du péril qu'après qu'elle y aura succombé. Il faut à l'imprudence du cœur humain un signal de danger qui l'avertisse et qui l'effraie; il faut à sa faiblesse une barrière ferme et haute qui sépare le vice ou le crime de la vertu. Le reproche que je ferais à madame de la Fayette serait donc d'avoir trop favorablement présumé, sans doute d'après elle-même, de la bonté du naturel et de la force de l'éducation dans les personnes de son sexe; d'avoir supposé indistinctement le même courage et la même constance dans toutes celles qui se croiraient semblables à son héroïne; d'avoir rendu plus glissante encore une pente déja trop douce; enfin de n'avoir pas fait sentir assez ce qu'on avait à craindre dans ce qu'elle faisait admirer et chérir.

La princesse de Clèves, après bien des combats et une longue résistance, devenue coupable et malheureuse par la seule témérité de sa confiance en elle-même et en ses propres résolutions, eût été d'un exemple moins honorable pour son sexe, peut-être moins intéressant, mais certainement plus moral.

Toutefois, quelque glissant et périlleux que me semble le sentier par où le roman de la princesse de Clèves promène ses lecteurs sur les confins du vice, ce sentier est du moins celui du devoir et de la vertu : dans cet exemple tout respire les bienséances les plus sévères, et un sentiment de pudeur dont rien n'altère la pureté; au lieu que dans la foule des romans qui depuis ont eu tant de vogue, c'est tantôt le vice coloré en vertu, tantôt le vice au naturel, mais peint avec tous ses attraits. Ici, c'est une honnêteté hypocrite, qui se reproche tout, et qui se permet tout; là, c'est un libertinage effronté, qui se joue de tout ce qu'il y a de plus saint, et qui, dans sa légèreté, a toutes les grâces de l'esprit, tout le piquant du badinage, tout l'agrément des airs et des manières; c'est, en un mot, le vice armé de tous les moyens de séduire, et il faut avouer que si ces peintures n'avaient pas le mérite d'être morales, elles avaient celui d'être fidèles et ressemblantes.

On sait quelles furent les mœurs de la régence. Du long ennui qu'avait causé la dignité d'une cour

vieille et triste, on se précipita dans tous les excès du déréglement et de la licence. Le vertige et l'ivresse d'une fausse opulence avait gagné tous les esprits, la masse des mœurs était corrompue dans toutes les classes de l'État. Il est bien vrai que l'enchantement qu'avait produit le système de Law, étant une fois dissipé, la leçon du malheur, l'aiguillon du besoin, la nécessité du travail, ramenèrent le peuple de son égarement, à cet état naturel de bonté qui est propre à ses mœurs domestiques. Mais la classe encore opulente n'eut pas les mêmes contre-poisons : le vice conserva ses priviléges dans le grand monde, et sur-tout la prérogative de se dévoiler sans rougir.

Nous avons vu le temps où le personnage d'homme à bonnes fortunes, de tous les genres de fatuité le plus offensant pour les femmes, ne laissait pas d'être à la mode, et en grand honneur auprès d'elles. Il était du bel air, et presque de la bienséance, pour un homme aimable, ou qui prétendait l'être, d'avoir ce qu'on appelait une petite maison, afin de se donner, dans ses galanteries, une mystérieuse publicité; nous avons vu la fleur des jolies femmes se disputer la gloire d'aller souper, ou tête-à-tête, ou en quadrille, dans ces asyles du plaisir. Tous les romans de ce temps-là copiaient les scènes qui s'y passaient, mais de manière à inspirer pour la licence de ces mœurs bien moins de mépris que d'envie. L'enjouement qui les animait, avait tout l'esprit de

l'auteur. La coquetterie y était vive et piquante, le libertinage y était du meilleur ton; et si quelqu'un, dans ces intrigues, jouait un rôle ridicule, c'était l'amant trompé ou le mari jaloux. Ces romans ont passé de mode en même temps que leurs modèles; et si le fond des mœurs n'a pas absolument changé; s'il est vrai, comme le prétendent quelques observateurs malins, que c'est la liberté qu'on a chez soi qui rend inutile en amour le soin de la chercher ailleurs, au moins le vice a-t-il perdu cette effronterie intrépide qui encourageait à l'imiter, et ne laissait pas même à la faiblesse la crainte d'avoir à rougir. Tout n'est désespéré pour les mœurs publiques, que lorsque les mauvais exemples peuvent se montrer sans pudeur.

Les écrivains qui dans leurs romans ont peint les vices de ce temps-là, croyaient peut-être en faire la satire; et je n'ai pas envie de leur disputer cette louable intention. Mais n'avons-nous pas vu au théâtre les petits-maîtres, dont on jouait les ridicules, venir étudier les airs de tête, les mouvements, les tons de l'acteur qui faisait leur rôle, pour le copier à leur tour? La comédie était pour eux bien réellement une école; mais un raffinement de fatuité était le fruit de la leçon. Il en était de même de la lecture des romans; et à l'école de Versac on s'instruisait dans l'art profond d'être un aimable et dangereux perfide. L'office et le vrai caractère de la satire est de

présenter le miroir au vice, mais de manière à lui faire honte ou à lui faire peur de son image; et dans ces romans, ni le caractère d'un fat, ni celui d'une coquette n'était ressemblant à faire peur, ni à faire honte au modèle.

Il est étrange que, parmi tant d'écrivains qui, dans leurs romans, ont voulu nous peindre leur siècle, il y en ait eu si peu qui soient sortis du cercle des mœurs libertines, et pas un qui ait entrepris d'être dans le genre du haut comique, ce qu'était Rabelais dans le grotesque et le bouffon.

Quand j'ai parlé de la satire, je n'ai point laissé d'équivoque entre la satire personnelle et diffamante, que je déteste, et la satire générale, qui, sans désigner les personnes, ni donner lieu à la malignité des allusions, serait la censure innocente des ridicules et des vices : tantôt plaisante, et livrant au mépris la sottise ou la vanité; tantôt sérieuse, et attachant l'opprobre à ce qui mérite l'opprobre; car alors ce serait trop peu que de jouer avec le vice : dès qu'il passe le ridicule, on est obligé d'inspirer ou du dégoût pour sa bassesse, ou de l'aversion pour sa laideur, ou de la crainte pour ses dangers. Le plus sûr même est de réunir au moins deux de ces sentiments; car souvent l'un des trois ne suffit pas pour le faire haïr ou craindre.

Le roman satirique, tel que je le conçois, demanderait tantôt la plume de Lucien, de La

Bruyère, ou d'Hamilton, tantôt celle de Juvénal, je n'ose dire le pinceau de Molière. Celui de Le Sage y suffirait avec une étude plus savante des mœurs et une connaissance plus familière et plus intime d'une certaine classe de la société que l'auteur de Gilblas n'avait pas assez observée, ou qu'il ne voyait que de loin. Mais, du côté sérieux et grave, nul homme n'eût excellé dans ce genre comme Rousseau, l'auteur d'*Émile*, si sa mélancolie lui avait permis de voir le monde tel qu'il est, et qu'il lui eût été possible d'en faire la censure avec une équité rigide, sans prévention et sans humeur.

Ce genre, dans lequel nous n'avons fait encore que de faibles essais, serait, il est vrai, difficile : car il devrait être un mélange de finesse et de force, de profondeur et de légèreté, de philosophie et d'enjouement ; ce qui suppose une grande souplesse dans l'esprit comme dans le style, et singulièrement deux tons, l'un plaisant et l'autre sévère, que l'on ne trouve employés tour-à-tour et dans un haut degré, que dans les lettres de Pascal.

Marivaux, moins minutieux et affectant moins la finesse, était fait pour saisir avec sagacité les ridicules de son siècle; et une lettre que nous avons de lui, prouve que l'éloquence grave ne lui aurait pas manqué dans les situations et les peintures qui la demandent; mais, par la tournure habituelle de son esprit, et par le goût de pré-

dilection qu'il avait pour des subtilités piquantes, il ne s'est presque jamais donné l'occasion d'exercer un pinceau mâle et vigoureux. A force d'être délié dans sa touche, il est sec et d'un naturel qui sent l'art. C'est le Gérardon du roman.

Si, moins apprivoisé, moins familiarisé avec les mœurs de son siècle, Voltaire eût mis de l'étude à les peindre, tantôt du côté ridicule, tantôt du côté sérieux; c'eût été lui qui, avec cette vivacité piquante et cette vigueur de pinceau dont il était doué, eût excellé dans ces peintures dont il nous a donné de savantes esquisses. Mais quelquefois le côté plaisant lui a fait oublier le côté moral. Indulgent comme Horace, et léger comme lui, avec plus de gaieté encore, il a joué lui-même, en s'amusant de tout, le rôle de *Pococurante*.

L'abbé Prevôt, que la nature avait doué d'une sensibilité profonde et d'une éloquence véhémente, semble avoir oublié que le roman fut fait pour corriger les mœurs, et avoir borné son ambition à le rendre intéressant et pathétique. C'est de tous les genres celui dont le succès est le plus assuré, le plus universel, et, j'oserai le dire, le plus facile à obtenir à peu de frais.

Depuis le peuple jusqu'au petit nombre des esprits les plus cultivés, chacun demande à être ému, et peu de gens sont difficiles sur l'espèce d'émotion qu'on leur fait éprouver, et sur les moyens qu'on y emploie. Ainsi, dès qu'un homme

doué d'un peu d'imagination se met à la place de la nature et de la fortune pour disposer, comme bon lui semble, les accidents, les situations, les événements de la vie, il est sûr de tirer du jeu moral et du jeu physique de tant de causes du malheur, un spectacle qui nous émeuve; et, comme il est encore facile de donner à l'infortuné un caractère d'innocence ou de bonté qui nous attache, l'art de rendre sa situation intéressante est connu des plus maladroits. Aussi entendez-vous dire souvent d'un roman mal conçu, mal tissu, mal écrit, et aussi dénué des grâces de l'esprit que de l'éloquence de l'ame, qu'il est intéressant. L'auteur, il est vrai, ne sait pas y faire parler la nature; mais il la fait gémir; et quand la nature est souffrante, sa plainte seule nous attendrit, et ses cris nous déchirent.

Qu'est-ce donc qui rend difficile, estimable, ingénieux enfin, cet art si justement vanté d'intéresser et d'émouvoir? Sa fin ultérieure et sa bonté morale. L'homme, je le répète, se plaît à être ému, et s'il ne fallait que lui plaire, il serait presque aussi aisé de remuer son ame par des affections douloureuses, que d'irriter ses fibres et d'allumer son sang par des breuvages empoisonnés, ou par des liqueurs enivrantes. Mais pour l'un et pour l'autre organe de notre sensibilité, il est des impressions nuisibles et des impressions salutaires; et l'art de feindre, pour émouvoir, est une espèce de chimie qui a ses remèdes et ses poisons.

Sans m'engager ici dans l'analyse des passions humaines, j'en distingue trois classes, les vicieuses, les vertueuses, et les indifférentes entre le vice et la vertu. Décider les indifférentes, les diriger au bien par l'attrait de l'exemple, de l'opinion, de l'habitude; donner aux bonnes le degré d'énergie qui leur convient, pour s'élever jusqu'à ce terme, au-delà duquel serait ou le vice ou l'excès, et leur marquer cette limite; réprimer les mauvaises par tous les sentiments d'effroi, de répugnance, d'indignation, de mépris et de honte, qui peuvent naître de leurs effets vivement exprimés; épurer leurs sources communes, la sensibilité, l'activité de l'ame; tempérer la chaleur qui les anime et qui les développe; éclairer et rectifier cet intérêt, cet amour de soi-même, dont elles ne sont toutes que les métamorphoses : tel est l'effet du pathétique, sagement et habilement employé.

J'ai fait voir ailleurs que chez les anciens le grand effet du pathétique était de guérir l'ame de l'impatience et de la peur, en l'habituant au spectacle du malheur et de la douleur attachés à la vie humaine, et sur-tout au spectacle de ces calamités qui suivent les hautes fortunes et font gémir les rois eux-mêmes sous le dur ascendant de la nécessité; j'ai dit quelles étaient les leçons de constance, de résignation, de courage qu'on y donnait au commun des hommes. J'ai observé que le théâtre moderne s'est proposé une autre

fin, celle d'intimider les passions actives, en nous rendant témoins des malheurs qu'elles causent, et en nous faisant compâtir aux tourments qu'elles font souffrir. C'est à quoi se réduit toute la théorie de l'imitation pathétique; et hors de là, non-seulement l'effet en serait inutile, mais le plus souvent dangereux.

C'est sans doute un spectacle attendrissant que de voir l'innocence accablée par l'infortune. Mais si la cause en est inévitable, de quel fruit en sera l'exemple? l'impression pénible et triste d'un malheur obstiné, qu'il ne dépend de l'homme ni de prévoir ni d'écarter, ne sera-t-elle pas décourageante où révoltante, selon les caractères des témoins qu'elle affectera? Et si, après avoir soutenu le malheur avec constance et sans bassesse, l'innocent y succombe, ne dira-t-on pas comme Œdipe :

Misérable vertu! don stérile et funeste!

Supposé même qu'en faveur du malheureux poursuivi par la destinée, s'opère une révolution; si la cause de ce retour est elle-même un jeu de la fortune, que conclure de ses caprices, sinon que l'homme en est l'esclave et le jouet? Cette triste moralité du théâtre ancien peut avoir lieu encore dans le genre héroïque. Elle peut rappeler aux rois qu'ils sont des hommes; et ce que Philippe se faisait redire tous les matins à son réveil, le spectacle tragique le dit aux souverains

de mille manières plus éloquentes. Mais qu'apprendra au commun des hommes le drame ou le roman qui retrace à leurs yeux les misères qui les assiégent, les accidents qui les menacent? C'est une source d'intérêt inépuisable, je le sais bien, que les dures extrémités ou du péril ou du malheur; et avec des prospérités injustes et d'indignes calamités, on peut remuer aisément tous les ressorts du pathétique. Mais qu'on accumule dans un roman les accidents les plus funestes, des inondations, des naufrages, des incendies, la ruine et la désolation qui accompagnent ces grands désastres, et le désespoir qui les suit, la misère, la solitude, l'abandon, l'esclavage, l'oppression, l'horreur des cachots, le besoin qui presse un malheureux entre le crime et le remords; que l'on ajoute à ces peintures, comme autant de causes du malheur, l'iniquité, la dureté des hommes, l'ingratitude, la perfidie et la noirceur, l'insolence et l'insulte du méchant impuni, du fourbe triomphant, enfin tous les succès du crime, et l'inclémence d'un ciel d'airain que ne peut pénétrer la plainte et la prière de l'homme de bien malheureux, ou de l'innocent opprimé; on va déchirer tous les cœurs; et si on ne veut que des effets, on en produira de terribles. Mais quand les larmes auront coulé de tous les yeux, que restera-t-il dans les ames? La triste conviction qu'il est dans la nature et dans la condition de l'homme une foule de maux dont

il ne peut se garantir : réflexion accablante pour la faible innocence, désespérante pour la prudence humaine, affligeante pour la vertu, et que, sans des motifs surnaturels, la philosophie elle-même a bien de la peine à soutenir.

Une hypothèse plus morale, et dans laquelle l'art d'émouvoir est bien évidemment utile, c'est lorsque le roman, comme la tragédie, nous prémunit contre le charme et le danger des passions actives; mais cet art même demande encore de l'adresse et de la prudence. Dans des caractères mêlés de force et de faiblesse, dans l'homme sage devenu insensé, dans l'innocent devenu coupable, dans l'homme heureux, couvert de gloire, et tout-à-coup précipité jusqu'au fond d'un abyme de malheur et d'humiliation, nous faire plaindre et redouter l'effet d'une passion intéressante dans son principe, excusable dans ses erreurs, mais funeste dans son délire et criminelle dans ses excès : telle est aujourd'hui la théorie du pathétique dans les romans comme sur la scène; et le moyen de la mettre en pratique avec sagesse et sûreté, c'est de combiner de manière les mœurs et les événements, que l'impression qui en résulte contribue à nous faire aimer, haïr, désirer, craindre, applaudir ou blâmer, saisir et embrasser avec admiration, ou repousser avec mépris, ce qui doit naturellement produire telle ou telle de ces affections dans l'ame d'un homme de bien, ou dans le cœur d'une femme honnête.

Ce principe établi, rien de plus facile que d'en faire l'application, en se demandant à soi-même: Après avoir arrosé de mes larmes ce roman où l'amour le plus tendre est prostitué à rendre intéressants les vices les plus bas, et dans lequel ce qu'il y a de plus sacré au monde après la vertu, le malheur, n'est qu'un moyen de séduction que l'on emploie pour m'attacher à un jeune escroc et à une jeune prostituée; après cette lecture, en suis-je plus sévère ou plus indulgent pour les vices que l'on m'a peints? et si, avec des mœurs déja trop décidées pour craindre la séduction, je puis impunément m'y laisser attendrir, suis-je également sûr que mes enfants, après avoir associé leur ame à celle de Manon Lescaut et du chevalier des Grieux, l'en retireront aussi pure qu'elle l'était avant cette liaison que produit un vif intérêt?

Pour inspirer la compassion en faveur de ces deux libertins, l'auteur n'avait aucun besoin de leur attribuer des bassesses, et c'est évidemment un tour de force qu'il a voulu faire, que de concilier à l'avilissement, l'intérêt même de l'estime, et d'ennoblir le libertinage, en l'alliant avec l'amour. C'est par une semblable alliance que le même écrivain, dans un autre roman, a su nous attacher au caractère d'un scélérat, je parle de Gélin, personnage vraiment tragique, mais qu'il eût fallu faire expirer sur la roue, et qu'il fallait surtout ne jamais rendre intéressant. Il est bon de

prouver sans doute qu'un amour violent peut dénaturer l'homme, le dépraver et l'avilir; mais il est un degré de perversité qui ne doit plus admettre ni l'estime, ni la pitié; et il n'est pas bon de donner un caractère qui commence par gagner tous les cœurs, une ame noble, tendre, courageuse, à celui qui bientôt n'étant plus qu'un homme vil, un fourbe, un scélérat profond, appliquera tout son génie à séduire la femme de son ami, à le calomnier près d'elle, à désespérer l'un et l'autre, et finira par se couvrir du manteau de l'hypocrisie, pour exécuter plus sûrement le plus lâche des attentats.

Le crime peut être l'effet d'un mouvement soudain, rapide et passager; et on le pardonne au délire d'une passion violente, quand il est suivi du remords : c'est l'accès d'une fièvre ardente; et, comme il n'est incompatible ni avec un fond de bonté, ni avec un fond de vertu, il peut laisser au criminel quelques droits à l'estime et à la bienveillance. Mais la persévérance d'une scélératesse réfléchie et préméditée exclut toute bonté morale; et un composé aussi monstrueux que le caractère de Gélin, ou n'existe point dans la nature, ou, s'il y existe, il est un de ceux que l'imitation doit s'abstenir de reproduire, de peur de les multiplier.

Qu'a donc voulu l'auteur de ces peintures? Être immoral? Assurément il n'en a pas eu la pensée : il a voulu nous remuer par de nouveaux

ressorts, créer des caractères singuliers et frappants, réunir les extrêmes, former un assemblage, fortement contrasté, de grandeur d'ame et de bassesse, de qualités aimables et de vices honteux, de sensibilité touchante et de fureur atroce; et, par cette éloquence dont il était doué, rendre l'effet de ce mélange vraisemblable et intéressant.

L'abbé Prevôt, avec une imagination féconde et une ame brûlante, avec un style abondant, facile, et naturel, plein d'énergie et de chaleur (lorsqu'il n'est pas trop négligé), aurait été le vrai modèle de la narration pathétique; mais sa situation l'obligeait à écrire précipitamment et de verve, sans se donner le temps de la réflexion; et, content d'un succès rapide, il n'eut jamais, ni en bien, ni en mal, d'autre intention que d'être lu avidement, et par la multitude : ce qu'il put donc imaginer de plus capable de l'émouvoir, fut pour lui l'utile et le beau.

S'il est vrai cependant qu'il eut toujours soin d'attacher le remords au crime, et le malheur au vice, n'en est-ce point assez? me dira-t-on. C'en est assez sans doute pour l'effet pathétique; mais pour l'effet moral, ce n'en est point assez. Et que faut-il de plus? Que le personnage dévoué au malheur soit innocent? Non, car ce genre de pathétique est très-peu moral, selon moi. Que le personnage, égaré par la passion, soit odieux ou méprisable? Non, car il ne serait plus à plaindre;

et je n'entends pas que l'on sépare la compassion de la terreur. Que faut-il donc? Il faut que dans le personnage intéressant, le malheur soit l'effet du crime, le crime l'effet de l'égarement, l'égarement l'effet de la passion; et que la passion prenne sa source dans un fond de bonté naturelle, qui ne soit souillé d'aucun vice détestable par sa noirceur, ou dégradant par sa bassesse; car si un vice odieux en lui-même se concilie avec quelque vertu, comme la perfidie avec la prudence, l'ingratitude avec la fierté, la dureté avec la force d'ame; ou si un vice méprisable et avilissant, comme tous ceux qui blessent la probité dans l'homme, la pudeur dans la femme, se concilie avec la bonté; il arrivera infailliblement, ou que le sentiment de haine ou de mépris qu'on doit au vice, affaiblira les sentiments d'amour qu'on doit à la bonté, d'estime et de respect qu'on doit à la vertu; ou que, s'il laisse subsister l'intérêt de l'un et de l'autre, il y participera lui-même; et cet intérêt lui servira de véhicule pour s'insinuer dans les cœurs.

C'est sur-tout ce mélange de vice et de vertu, qui, selon moi, rend dangereux le plus éloquemment écrit de tous nos romans, *la Nouvelle Héloïse;* et l'auteur lui-même en convient : *Jamais fille chaste*, dit-il, *n'a lu de romans; et j'ai mis à celui-ci un titre assez décidé, pour qu'en l'ouvrant on sût à quoi s'en tenir. Celle qui, malgré ce titre, en osera lire une seule page, est une fille*

perdue; mais qu'elle n'impute point sa perte à ce livre: le mal était fait d'avance; puisqu'elle a commencé, qu'elle achève de lire: elle n'a plus rien à risquer.

Eh quoi! dans l'âge de l'innocence, la chasteté, même la plus pure, est-elle un sûr préservatif contre la curiosité? Un titre! *Lettres de deux Amants!* est-ce là un épouvantail? Et celui qui met de doux poisons sous la main des enfants, dira-t-il que s'ils s'empoisonnent on ne doit point l'en accuser? Or fut-il jamais de poison mieux assaisonné que celui de cette lecture? Et publier un livre que l'on croit dangereux, le publier après l'avoir rendu le plus attrayant qu'il a été possible, et se déclarer innocent du mal qu'il fera, et qu'on a prévu; est-ce parler de bonne foi? Richardson a-t-il eu besoin d'une semblable préface, lorsqu'il a publié *Clarisse?* Je n'insisterai point; mais je l'expliquerai, ce danger que l'auteur annonce.

D'abord, à ne voir que les faits, et sans considérer l'art dont il les colore, Saint-Preux est bien réellement un de ces corrupteurs domestiques, à qui la loi ne fait aucune grâce; Julie est bien réellement une de ces filles que leur fragilité condamne à un modeste célibat; et voyez de quelles couleurs sont fardés ces deux caractères, de quels dehors d'honnêteté et de dignité tout cela s'enveloppe, et quel beau vernis de paroles est répandu sur ces mauvaises mœurs. Ja-

mais l'art de bien dire, en faisant mal, ne fut porté si loin. L'hospitalité, la confiance, la pudeur, tout est violé; mais avec des manières et un langage si artistement composés, que la jeune fille qui s'abandonne, et le jeune homme qui l'a séduite, n'en sont guère moins estimés, et n'en paraissent que plus aimables. L'un et l'autre, il est vrai, se donnent toute licence de faillir; mais dans leurs fautes ils conservent tant de bienséance et de grâce; en offensant l'honnêteté ils lui en marquent tant de regrets; leur amour a tant de répugnance à trahir le devoir, et s'en excuse ou s'en accuse avec tant de délicatesse; la raison blâme si éloquemment ce que le cœur veut se permettre; le cœur demande avec tant d'ardeur ce que la raison lui défend; et, lorsqu'elle a cédé, on se repent si bien de ce qui n'a plus de remède, qu'il ne reste presque plus rien à reprendre ni à reprocher. Enfin le moment arrivé où la vertu est la victime de l'amour, avant de l'immoler, on lui rend tant d'hommages, elle est si religieusement parée et conduite à l'autel, qu'on la prendrait pour la divinité dont on va célébrer la fête. Qu'on me pardonne ce langage un peu trop figuré : je ne puis dire plus clairement combien me paraît immoral tout l'artifice et l'appareil qu'on a mis en usage dans ces situations, pour pallier le crime, pour ennoblir le vice, pour affaiblir ou dénaturer l'impression que l'un et l'autre devaient laisser. L'art de tout dé-

guiser et de tout rajuster est tel dans ce roman, qu'au bout de l'intrigue, au moment que l'humiliation devrait au moins punir l'égarement et la faiblesse, on ne fait plus qu'admirer ceux pour lesquels on devrait rougir. Tel est, au moins dans de jeunes esprits, le résultat de la lecture de ce livre, admirable du côté du talent, mais par-là même encore plus redoutable du côté des mœurs.

On me demandera ce que m'a fait Rousseau pour l'attaquer ainsi. Rousseau ne m'a rien fait, je n'ai jamais eu à m'en plaindre; mais je ne puis lui pardonner d'avoir semé des fleurs au bord du précipice le plus glissant, et d'avoir employé un art prodigieux à faire voir qu'il y avait pour les vices dont la honte est l'unique frein, une manière de s'ennoblir.

Rousseau a dit en parlant de son livre: *Si, après l'avoir lu tout entier, quelqu'un m'osait blâmer de l'avoir publié, qu'il le dise s'il veut à toute la terre, mais qu'il ne vienne pas me le dire: je sens que je ne pourrai de ma vie estimer cet homme-là.*

J'aurais donc perdu son estime, si j'avais écrit de son vivant ce que je pensais de son livre; et certainement je l'aurais écrit, sans fiel et sans déguisement.

J'ai vu les mœurs de mon temps, nous dit-il, *et j'ai publié ces lettres; que n'ai-je vécu dans un siècle où je dusse les jeter au feu!*

Quel est donc le temps où il soit bon de pu-

blier ce qu'on aurait dû brûler dans un autre? Et si tout ce qui était né lui semblait déja corrompu, ne devait-il pas quelque ménagement à ce qui était à naître? N'attendait-il de son ouvrage qu'un succès assez éphémère, pour que l'enfant qu'il voyait au berceau, n'en eût jamais rien à redouter? Je suis loin de penser que la licence que Rousseau s'est donnée de tout dire dans ses mémoires, soit un exemple à suivre; mais, s'il est des personnalités offensantes qu'il n'est jamais permis de révéler, il est des vérités utiles qu'il n'est pas même permis de taire; et la défense des mœurs publiques est de droit naturel, lorsqu'elle est fondée en raisons.

Je dirai donc du roman de Rousseau après sa mort, ce que j'en aurais dit de son vivant, et à lui-même : que je le crois d'autant plus immoral que tout a l'air d'y être honnête. Dans *Manon Lescaut* et *des Grieux*, le libertinage est peint de ses couleurs; l'amour et la bonté du naturel l'excusent, mais ils ne le déguisent pas : dans Julie et Saint-Preux il a si bien le ton, le langage, la contenance de la vertu, qu'on le prendrait presque pour elle. Tout ce que la faiblesse peut avoir de grâce et de décence dans ses faux pas et dans ses chûtes, les premières alarmes de la pudeur, ses timides délicatesses, ses imprudences, ses oublis, ses refus attrayants, ses résistances inutiles; tout cela, dis-je, est nuancé avec un artifice qui enchante au lieu d'épouvanter. Jamais

le cœur humain n'a été mené du bien au mal par une pente si facile et si douce. De l'autre côté, l'amour est peint avec tant de chaleur, il s'enveloppe de tant d'apparences de probité, de bonté, de noblesse; le séducteur se montre tour-à-tour si passionné, si délicat, si sage, si généreux, si éloquent sur-tout, qu'à peine le jeune homme le plus honnête croirait devoir se reprocher d'être un Saint-Preux, s'il rencontrait une Julie; et qu'à peine la plus sévère oserait se promettre de n'être pas une Julie, s'il y avait pour elle un Saint-Preux.

Qu'a donc voulu, demanderai-je encore, qu'a donc voulu l'auteur de ce roman? Prouver qu'avec de beaux semblants d'honnêteté, l'on pouvait rendre intéressant un vice qui n'est que trop séduisant par lui-même? Certes il n'avait pas besoin pour cela de tout son art et de tout son talent. Prevôt, dont je viens de parler, n'a prodigué, dans *Manon Lescaut*, ni l'éloquence ni les sophismes; et il a rendu ses deux libertins plus intéressants que les deux amants de Rousseau.

Celui-ci a-t-il donc voulu offrir à la jeunesse, dans ses égarements, la perspective d'un retour honorable vers le devoir et la vertu? Mais ne voyait-il pas que cette perspective d'une belle retraite, et d'une considération renaissante, après que l'on s'est avili, est, maintenant sur-tout, le plus funeste des encouragements, et peut-être celui de tous qui fait le plus négliger l'opinion

et mépriser la renommée? Dans tous les temps, pour abuser et endormir sa conscience, on a pu se promettre de regagner sa propre estime, en revenant de ses erreurs. Mais il était réservé à notre siècle de permettre à l'homme flétri et à la femme déshonorée, d'espérer qu'après des bassesses et de honteux déréglements, une contenance imposante, une récrépissure d'honnêteté tardive les blanchirait et leur rendrait leurs droits à l'estime publique. Il n'est malheureusement plus vrai de dire que l'honneur soit *une île escarpée et sans bords :* celui qui en sort, ne voit déja que trop de moyens d'y rentrer; et en confirmant l'opinion, que tout s'oublie et se répare, Rousseau n'aura fait qu'ajouter encore à cette funeste sécurité.

Enfin a-t-il voulu montrer combien l'intimité, la familiarité, la liberté habituelle du tête-à-tête, est périlleuse entre une jeune fille honnête et un jeune homme vertueux? C'est encore une vérité malheureusement bien commune; mais, pour en donner un exemple, fallait-il employer tant de manéges à déguiser la faute, ou tant d'art à l'atténuer?

Le crime de séduction est infâme, et puni du dernier supplice : il est encore plus irrémissible dans le maître chargé d'instruire la jeune personne qu'il a séduite; il l'est sur-tout dans le corrupteur domestique qui abuse de l'asyle et de la confiance que l'on accorde à son état; et plus la

sainteté de ses devoirs les rend inviolables, plus en les violant il se rend infâme et odieux : c'est même sur la honte et la peine attachées à cette espèce de sacrilége, que repose la sûreté de l'innocence, la foi de l'hospitalité, l'honneur d'une famille. Que peut donc avoir de moral toute l'éloquence employée à donner le change au reproche et à l'indignation publique sur cette horrible profanation? Saint-Preux n'est point aux gages du père de Julie, et l'on a cru éluder par-là l'infamie attachée à la trahison domestique; mais c'est là, selon moi, l'un des grands torts de ce roman : car, entre l'homme de confiance à qui l'on accorde l'hospice, et qui perce le cœur à la mère imprudente qui ose lui confier sa fille, et l'homme qui reçoit de plus un juste et modique salaire, la différence est si peu de chose, que celui-ci, tenté du même crime, ne manquera jamais de s'appliquer les excuses qu'on donne à l'autre. Pourquoi un jeune maître de danse ou de musique, s'il est bien amoureux, se croira-t-il moins pardonnable de séduire ma fille, que ne l'était Saint-Preux d'avoir séduit Julie? n'aura-t-il pas de même pour excuse un cœur, des sens, une ame vive, l'occasion et des désirs? et n'en sera-t-il pas de même de toutes les nuances qu'on fait servir de palliatif à la conduite de Julie?

Un écrivain ne doit pas oublier que le cœur humain, dans ses faiblesses et dans ses vices, ne demande pas mieux que d'avoir des excuses, et que

toute excuse lui est bonne pour se déguiser à lui-même le mal auquel il est enclin. Rien ne lui sera donc plus cher que des exemples qui l'encouragent à suivre ses penchants, ou qui adoucissent le reproche qu'il craint qu'on ne lui fasse de les avoir suivis. Vous aurez beau ménager dans l'exemple des différences qui le distinguent et qui l'exceptent de la règle commune; chacun le verra du côté qui lui ressemblera le plus. Les circonstances ne seront pas les mêmes, mais on y suppléera par des équivalents; et si, pour rendre le pas glissant et la chûte excusable, il ne faut que des situations imprévues et difficiles, des moments de trouble et d'erreur, des surprises involontaires, des combats même, et, après la défaite, des pleurs, des plaintes, des regrets; chacun, dans sa position, se croira sans peine aussi digne d'indulgence et d'estime que ceux qu'il aura plaints et pardonnés dans le roman.

Or celui de tous les romans qui me semble donner le plus d'attraits et de subterfuges au vice, c'est celui de Rousseau; et, quoi qu'on dise pour l'excuser, il sera toujours vrai, non pas que la jeune personne qui l'aura lu sera *perdue* (cette hyperbole est une adresse pour affaiblir la vérité), mais qu'elle en sera plus accessible au péril de l'occasion, moins effrayée de la honte attachée à une faiblesse, plus disposée à se livrer aux séductions de l'amour. Je me suis donc mis à la place du père de famille qui trouverait sa fille

les yeux en larmes, le visage enflammé, et le cœur palpitant, lisant *la Nouvelle Héloïse*; et je n'ai pas eu besoin d'être l'ennemi de Rousseau, pour le blâmer d'avoir fait ce roman.

Il y avait un moyen de le rendre moral; mais il ne pouvait l'être qu'autant que le séducteur aurait au moins été chassé, ou se serait banni lui-même, chargé de honte et de remords; et que la jeune infortunée qui s'est livrée à lui, se serait condamnée à pleurer dans l'humiliation, et à ne se marier jamais. Alors que devenaient, me direz-vous, ces lettres éloquentes que des situations singulières ont amenées? Elles n'avaient plus lieu, je le sais bien; et le bel esprit y eût perdu de grands modèles dans l'art d'écrire; mais plus on y a mis de chaleur et prodigué de charmes, plus la passion qui les anime, et le vice qu'elles colorent, ont un venin subtil et pénétrant.

J'en reviens donc à mon principe : l'instinct des animaux choisit parmi des plantes venimeuses, l'herbage innocent et salubre qui doit être leur aliment; l'instinct moral de l'homme ne choisit pas de même, entre les exemples nuisibles, l'aliment pur et sain dont son ame doit se nourrir. Au lieu de le tromper encore par des déguisements, il faut donc l'éclairer; et c'est la tâche de l'écrivain. Ce n'est pas que l'intérêt de l'art et l'avantage de l'artiste ne fût bien souvent d'imiter les jeux et les caprices de la nature, dans

ces nuances indécises de vice et de vertu, dont elle compose et varie le tableau du monde moral; mais par la même raison que dans nos jardins nous ne cultivons pas des fruits empoisonnés et des plantes nuisibles, quoique la nature en produise; de même, dans nos fictions, ce n'est pas assez d'imiter, il faut épurer la nature; et singulièrement dans un genre d'écrits qui fait les délices de la jeunesse, ce ne doit jamais être au péril de ses mœurs qu'on lui procure des plaisirs.

Peignez l'amour, car il est bon en soi; peignez-le même avec tous ses charmes : mais qu'il les doive à l'innocence, à la bonte, à la vertu : nulle indulgence pour ce qui est vil et bas, nul ménagement, et sur-tout nulle décoration pour ce qui est malhonnête; et si l'amour, dans un même cœur, se trouve avec le vice, que ce ne soit que pour l'humilier, le corriger, ou le punir.

Les Anglais nous ont donné de grands exemples dans ce genre d'écrire : ils n'y ont mis ni l'élégance, ni le brillant, ni les grâces légères de nos romans licencieux; ils n'y ont employé ni le tragique sombre des romans de l'abbé Prevôt, ni l'éloquence artificielle qui, dans le style de Rousseau, nous éblouit et nous enchante; mais, par la seule force du naturel, ils l'ont rendu intéressant et profondément philosophique; ils y ont réuni, au plus haut degré, la vraisemblance, le pathétique, la vérité et la bonté des mœurs.

Dans *Tomes Jones*, roman de Fielding, quelle distinction fine et juste entre les erreurs et les vices; entre ces écarts passagers, qui, dans un jeune homme, ne prennent rien sur la bonté du naturel, et ces vices profonds et graves qui ne laissent rien espérer du mauvais cœur où ils sont empreints! quel contraste de caractères, que ces deux jeunes gens, l'un dissimulé, fourbe, et méchant jusqu'à la noirceur, sous les dehors de la sagesse; l'autre, ayant contre lui toutes les apparences, et sincère, bon, généreux jusqu'à la magnanimité! Quelle indignation l'un inspire; et l'autre, quel tendre intérêt! Quel soulagement on éprouve, lorsque cet odieux Blifil est démasqué, et que l'aimable et vertueux Jones est connu et rentré en grâce! Il n'y a rien là d'équivoque, ni dans les mœurs, ni dans l'exemple, ni dans l'impression qu'il laisse; sans préambule et sans épilogue, chaque chose y produit son effet naturel.

Et Clarisse! Quel apologue, que les suites épouvantables de la faute la plus légère, dans une fille que la nature semblait avoir faite à plaisir pour être l'orgueil de son sexe, les délices de sa famille, l'objet des vœux de tous les cœurs bien nés! Quelle effroyable perspective pour un sexe doux et facile, pour un âge faible et crédule, que cet abyme d'ignominie et de malheur, dans lequel un seul pas hors des limites du devoir précipite l'innocence, la bonté, la vertu, et

la vertu la plus aimable! Quelle censure à jamais effrayante de la tyrannie domestique; quel reproche et quel avis terrible pour des parents qui abusent de leurs droits! Quelle éloquente révélation des noirceurs que peuvent cacher, dans un jeune homme, les grâces de l'esprit, les charmes du langage, les agréments de la figure, et tous les dons de séduire et de plaire! Quel exemple des perfidies et des horreurs dont l'orgueil et l'amour, réunis dans une ame violente et dans un cœur dépravé, sont capables! Quel tribunal enfin, quel juge, et quel arrêt pour toute une famille coupable et accablée de remords, que les funérailles de Clarisse! Tout est simple dans ce roman, hormis le caractère atroce et monstrueux, mais malheureusement encore trop naturel, de Lovelace : nulle affectation d'éloquence, nul épisode tiré de loin et artistement enchâssé, nul détail curieusement travaillé, nulle ostentation d'esprit ni de philosophie. L'auteur ne s'y montre jamais; on ne soupçonne pas même qu'il y en ait un. On est persuadé que ce n'est qu'un recueil de lettres, qu'on n'a pas même retouchées; chacun y parle son langage, et avec une vérité si distincte, que, sans la signature, on reconnaît la main. Dans l'intrigue, rien d'arrangé, rien de composé dans les scènes; tout y est naturel et comme spontané. Les groupes s'y forment d'eux-mêmes; la beauté du tableau résulte de l'ensemble et de la situation. Il y a peut-être

dans la marche de l'action trop de lenteur; mais cette lenteur est celle d'un orage qui grossit insensiblement, et qui gronde avant d'éclater : elle peut fatiguer des ames vives et légères, dont la curiosité impatiente plaint le temps qu'elle donne à ce qui l'intéresse, veut savoir au plus vîte ce qui l'attend, jouir d'une émotion rapide et fugitive, et aussitôt changer d'objet. Mais les ames qui se complaisent dans un intérêt prolongé, qui les attache, et qui par degrés les pénètre, pardonnent sans regret quelques longueurs au développement des sentiments divers dont ces lettres sont animées. Il est difficile en effet d'éviter les répétitions dans un genre d'écrit où les cœurs se répondent, et se renvoient, comme autant d'échos, les impressions qu'ils reçoivent, les émotions qu'ils éprouvent; et je conçois comment, de la traduction française de Clarisse, une ame profondément sensible ne voit plus rien à retrancher.

Ce fut un bonheur rare pour le plus pathétique des écrivains anglais, de trouver en France un traducteur comme l'auteur de Cléveland. Mais ce qui n'est pas concevable, c'est que la même plume qui avait décrit la sépulture de Manon Lescaut, eût retranché du roman de Clarisse les funérailles de Clarisse. Un écrivain d'un caractère encore plus analogue au génie de Richardson nous a restitué ce tableau si déchirant et si moral, ce tableau qu'on ne verra jamais sans mêler ses lar-

mes à celles de Miss Howe, tendre et parfait modèle d'une sainte amitié.

Grandisson n'a pas eu en France le même succès que Clarisse; mais du côté moral c'est encore un chef-d'œuvre de la plus saine philosophie : l'un, comme je l'ai dit, est l'effrayant tableau de l'innocence à la merci du crime; l'autre présente le plus touchant spectacle de l'influence de la vertu et de son ascendant sur tous les cœurs honnêtes.

Le défaut qu'on reproche au caractère de Grandisson, est d'être infaillible, accompli, et d'une égalité parfaite. Je conçois aisément qu'un homme en qui chaque nouvelle épreuve signale une vertu nouvelle, qu'un homme généreux, magnanime et modeste, sensible au degré qu'il le faut pour être bon par excellence, d'une droiture incorruptible, d'une sagesse inaltérable, d'un sang-froid, d'un courage que rien n'étonne et que rien n'ébranle; je conçois, dis-je, qu'un tel homme impatiente l'homme envieux qui se compare à lui, et déplaise à la femme vaine qui ne le voit jamais susceptible, même en amour, d'une erreur ou d'une faiblesse. L'amour-propre est importuné d'une supériorité dont rien ne le console; et sa ressource, quelquefois même son premier mouvement, est de se dispenser de croire à ce qu'il faut tant admirer. La coquetterie est encore plus blessée d'une égalité d'ame dont rien ne peut déranger l'équilibre; et dans un cœur qui se pos-

sède au point de régler tous ses mouvements, elle ne voit qu'une froide chimère, sans vraisemblance et sans attrait.

Mais il n'est pas moins vrai que dans ce caractère, rare et merveilleux par l'accord de ses qualités réunies, tout est simple, aisé, naturel, sans ostentation, sans effort; que dans cette élévation d'ame il n'y a rien d'outré; que dans cette conduite, toujours si noble et si généreuse, il n'y a pas un trait romanesque; que dans les situations critiques et les conjonctures délicates où se trouve ce personnage, ce n'est jamais qu'un homme de bien, tel qu'il est possible à chacun de l'être, si, avec une raison saine, l'on se sent doué d'un bon cœur. Ce n'est donc qu'avec de la bonté, de la droiture, du courage, et un juste mélange de sensibilité, de force, et de douceur, que ce modèle est composé : il en résulte cependant un ensemble si admirable, qu'avec les simples qualités d'un homme, Sir Charles Grandisson est comme un Dieu à qui l'on rend une espèce de culte, et pour qui l'amour le plus pur, le respect le plus tendre, la vénération la plus profonde et la plus unanime, n'ont rien que de très-juste et de très-naturel.

C'est cet empire universel, attribué à la simple vertu, à la constante égalité d'une belle ame fidèle à ses principes, qui forme le tableau exposé sous nos yeux dans le roman de Grandisson : modèle peut-être affligeant pour des cœurs lâches ou déja

corrompus, effrayant pour des ames faibles, mais encourageant pour toutes celles qui se sentent quelque énergie et un fond de bonté que le vice n'a pas atteint.

Or dans cette intention, qui est bien évidemment celle de l'écrivain, quoi de mieux composé que le groupe de ces trois femmes, la noble et sage Miss Biron, l'ingénue et douce Émilie, la pieuse, modeste et fière Clémentine, toutes les trois adorant le meilleur des hommes, chacune avec son caractère et une sensibilité graduée, depuis la naïve tendresse, jusqu'au délire de l'amour!

Je ne veux pas dissimuler que l'intérêt de ce roman étant moins vif que celui de Clarisse, les longs détails y sont plus fatigants; et je répéterai ce que j'en écrivais il y a vingt-neuf ans (1), d'après l'impression que j'en avais reçue dans une première lecture : le temps n'y a presque rien changé.

« L'avantage de ces romans (épistolaires) est de donner, disais-je, pour auditeurs à celui qui raconte, des personnages intéressés. La narration en est plus vive et plus touchante, l'effusion des sentiments plus naturelle, le lecteur plus attentif, plus impatient, plus ému : car il se met tour-à-tour à la place de l'acteur qui parle et de

---

(1) *Mercure de France*, mois d'août 1758

celui qui écoute; il oublie l'auteur, il s'oublie lui-même; il ne voit, il n'entend que les personnages qui sont en scène : ce qui fait le charme de l'illusion.

« Les inconvénients qu'on y trouve sont les longueurs et les redites; mais ne serait-il pas possible de les éviter dans des lettres, comme dans un simple récit?

« Quant à la manière de l'auteur (Richardson), je ne crois pas que notre siècle ait un pinceau plus vrai, plus délicat, plus animé. On ne lit pas, on voit ce qu'il raconte. Ce qu'il raconte n'est pas toujours digne d'être peint; et son extrême facilité à rendre sensibles tous les détails d'une action, l'engage quelquefois dans des longueurs dont l'ennui va jusqu'à l'impatience : on jette le livre, mais on le reprend, et il attache, quoiqu'il impatiente; ou plutôt il n'impatiente que par la raison qu'il attache : car rien n'est plus inquiétant qu'une action intéressante qui ne court point au dénouement. Ce n'est pas que des repos bien ménagés ne contribuent beaucoup eux-mêmes à l'illusion et à l'intérêt. Il est certain que la vie privée a peu de ce qu'on appelle *coups de théâtre*, et beaucoup de ces situations plus familières qui font tableau. On ne reconnaîtrait pas la société dans une succession rapide d'événements inattendus : ces événements, pour être amenés naturellement, exigent que les intervalles en soient remplis par les circonstances d'une vie

tranquille; mais celles-ci doivent tenir aux incidents, marquer les caractères, développer les sentiments, préparer les situations; et tout ce qui n'a pas l'un de ces effets doit paraître froid, languissant, superflu.

« Dans le roman de Grandisson, la plupart des personnages n'ont point de caractère particulier : la famille de Miss Biron et celle de Grandisson se ressemblent; c'est la même bonté, la même pureté de mœurs; mais si le tableau en est moins frappant, il faut convenir qu'il en est plus vrai. Les contrastes recherchés ressemblent trop aux études d'un peintre; l'auteur a réservé ces fortes oppositions pour les figures principales : c'est la magie de l'ordonnance. Ainsi, tandis qu'on voit sur les premiers plans Miss Biron entre le sage Grandisson et le forcené Hargrave, on aperçoit dans le lointain les parents de cette fille adorée dans l'inquiétude et dans l'affliction, mais sans aucun jeu d'attitudes qui détourne notre attention du premier groupe du tableau.

« Des situations plus théâtrales y sont traitées avec autant de vérité que de force : telle est la désolation de la famille de Miss Biron, après son enlèvement; la scène de Hargrave avec cette vertueuse fille, au village de Podington; la scène de Sir Thomas Grandisson avec ses deux filles; la désolation de la famille de Clémentine autour de cette infortunée; le courage de Miss Biron au milieu de ses amis, à la nouvelle du mariage de

Clémentine avec le chevalier Grandisson : tous ces morceaux sont faits de main de maître.

« A l'égard des mœurs, il n'y en eut jamais de plus nobles ni de plus pures : il n'est pas possible de rendre l'honnêteté, l'innocence, et la vertu, plus intéressantes, plus aimables que dans les personnages de Miss Biron, de Miss Jervins, et du chevalier Grandisson, ni l'enthousiasme de l'honneur et de la piété, plus touchant que dans Clémentine : l'égarement où l'excès de l'amour et du malheur la fait tomber est une de ces beautés rares que le génie seul invente; l'antiquité n'a rien de plus exquis. Mais au milieu de tous ces personnages celui de Grandisson domine avec une supériorité qui ne se dément jamais : ce calme et cette élévation d'ame sans ostentation, sans faiblesse, est un chef-d'œuvre de philosophie, un modèle de sagesse et de bonté, d'autant plus utile, que les épreuves qui le font éclater sont presque toutes des circonstances familières de la vie privée. Quelques personnes trouvent ce caractère trop composé et trop peu naturel : Grandisson est à la vérité un homme rare, en ce qu'il a toutes les vertus sans aucun mélange de vices; mais ses principes sont si simples, ses actions en découlent avec tant d'aisance, elles s'enchaînent si naturellement l'une avec l'autre, que l'admiration qu'il inspire ne prend rien sur la vraisemblance, ni sur la persuasion de pouvoir l'imiter. »

Je me suis plu à rapprocher les deux impres-

sions que m'a faites ce livre, à vingt-neuf ans d'intervalle.

En général, dans les romans anglais, au moins dans ce que j'en ai lu, on voit une intention morale, et une vérité de touche et d'expression dans la peinture des caractères, qui me semble très préférable à la manière de ceux de nos romans où l'on a prodigué le plus d'esprit et de couleurs brillantes; et c'est pour avoir pris exemple des Anglais, qu'avec un goût formé et une plume excellente, une femme a eu parmi nous tant et de si justes succès. Passons au roman politique.

Celui-ci, comme l'épopée, s'attache à de grands intérêts, peint les mœurs des nations, fait agir de grands hommes, et au lieu des vertus privées, enseigne les vertus publiques; mais, selon l'espèce de fiction qu'on y emploie, il est historique ou fabuleux.

Lorsqu'il est fabuleux, c'est, comme je l'ai dit, une poésie ébauchée, ou une poésie dégénérée. Si cependant, au lieu d'une longue suite d'événements sans liaison, sans unité, on y réduit une action simple et intéressante à sa juste étendue; si, au lieu d'un style faible, inanimé, sans couleur, sans mouvement, sans mélodie, on y emploie un style vif, élégant, nombreux, riche en images, varié dans ses tons et dans son harmonie; si les caractères en sont correctement et distinctement dessinés; si les détails, les épisodes, les tableaux, en sont choisis et placés avec goût;

si l'action en est bien conduite, bien nouée, bien dénouée; si l'exemple en est important et la moralité profonde; ce sera un poëme en prose, ou, si l'on veut, un roman poétique comparable aux plus beaux poëmes. Tel serait Télémaque, avec un peu plus de chaleur, et sans quelques détails, qui, pour être plus instructifs, sont quelquefois trop languissants. Je n'en dirai pas davantage : c'est de tous nos livres modernes le plus connu. Mais, pour rendre en passant hommage à la vertu qui l'a produit, je confesserai que c'est, de tous les livres, celui que j'aimerais le mieux avoir donné au monde; celui de tous que je serais, je ne dis pas le plus glorieux, mais le plus content d'avoir fait.

L'autre espèce de roman politique est celui qui s'allie et s'entremêle avec l'histoire, non pour la travestir ou la défigurer, comme on a fait souvent, mais pour l'épurer, l'ennoblir, l'animer, et la rendre encore plus instructive et plus morale : si bien que dans l'éloignement, et dans cette espèce de pénombre où la vérité historique se trouve quelquefois plongée, la fiction se confonde avec elle, ou la remplace utilement. C'est ainsi que je crois la voir répandue dans tout ce que les Grecs nous ont transmis de l'histoire des nations, dont ils n'avaient eux-mêmes que des notions confuses, comme dans ce qu'ils nous racontent de la sagesse des Égyptiens, de l'innocence des mœurs des Scythes, de la philosophie des

Indiens, de la discipline des Perses, de l'éducation et de la vie de Cyrus, etc.

J'entends *la vie de Cyrus* par Xénophon; car dans ce bel ouvrage, le plan, le dessein, l'intention, l'ensemble, les détails, tout décèle le romancier dans l'historien, avec une clarté qui ne peut laisser aucun doute. Mon opinion, à cet égard, n'est pas nouvelle : je la crois même assez commune; mais personne encore n'a pris soin de la développer, de la motiver en critique; et le sujet en vaut la peine.

Je mets donc la Cyropédie à la tête des romans politiques, et j'y crois voir le même objet, la même intention que dans le Télémaque. Il est bien vrai que Xénophon a eu l'adresse de n'y rien mêler d'incroyable et de merveilleux. Il en a même écarté les fables d'Hérodote, sur le songe d'Astyage, sur la naissance de Cyrus exposé comme OEdipe, sur sa guerre en Scythie, sur Thomyris, etc. Mais, sans compter les difficultés qu'il laisse encore dans ses récits, à l'égard des lieux et des temps; et en supposant vraisemblable cette ligue de tant de peuples en faveur du roi d'Assyrie, cette nombreuse armée de Cyrus, et la prodigieuse rapidité des mouvements de cette armée de Babylone à Sardes, d'Ecbatane en Égypte; enfin sans disputer à Xénophon la vérité de ses récits sur les faits principaux; ne voit-on pas que, dans les circonstances, il l'a modifiée à son gré pour l'effet qu'il voulait produire? Ne voit-

on pas que cette peinture des mœurs des Perses est accommodée à l'intention de tracer un plan d'éducation publique, un modèle de discipline, et un magnifique dessein de monarchie tempérée? Ne voit-on pas que presque tous les traits du caractère de Cyrus sont des leçons préméditées d'une morale politique, ou d'une conduite guerrière; que, dans ses campagnes, les marches, les campements, les ordres de bataille, tout est méthode en action et précepte en exemple?

Si donc je regarde la Cyropédie comme un roman, ce n'est point parce que Xénophon n'est pas d'accord avec un historien encore plus fabuleux que lui; mais parce que, dans le tableau qu'il nous présente d'un héros accompli, tout me semble ajusté au dessein de donner aux rois et aux États de grandes leçons d'éducation militaire, de police intérieure, de discipline et de tactique; au dessein, dis-je, de réunir en grand, dans un petit espace, tous les préceptes de l'art de la guerre, et singulièrement d'enseigner aux rois les moyens de se faire aimer et obéir, d'adoucir le droit de la force, de tempérer celui de la victoire, d'étendre leurs conquêtes et de les conserver, en laissant par-tout des heureux, de fonder leur puissance sur celle des bienfaits. Ce n'étaient point là seulement les rêves d'un homme de bien, comme on l'a dit de ceux de l'abbé de Saint-Pierre, mais les leçons d'un très-habile homme et d'un excellent capitaine, qui, retiré à Sparte

auprès d'Agésilas, auprès d'un roi savant lui-même dans l'art de vaincre et dans l'art de gagner les cœurs, se plaisait à lui retracer son propre caractère dans celui de Cyrus, et à lui présenter, comme dans un miroir, une image de sa bonté, de sa sagesse, et de sa gloire, telle qu'après sa mort il la peignit sans voile dans l'éloge qu'il fit de lui.

Que si l'on me demande plus en détail encore les motifs de mon opinion; je ferai observer d'abord que les dialogues, les harangues, les délibérations, qui font une partie considérable de cet ouvrage, sont tous évidemment factices; que dans l'instruction de Cambyse à Cyrus, dans l'interrogatoire du roi d'Arménie, dans les discours de Cyaxare, de Tigrane, etc. c'est toujours, ou la dialectique de Socrate, ou l'éloquence athénienne; que dans tous les apprêts pour la marche et le campement des armées, c'est le conducteur des *dix mille* qu'on reconnaît à chaque trait. Je dirai que ni la tradition parmi les Perses, ni les archives de leurs rois n'auraient pu lui fournir les détails où il est entré sur la tactique, les manœuvres, l'équipement des troupes, les munitions, les bagages; détails qui, dans leur petitesse, ont leur utilité, même leur importance, mais que l'histoire a toujours négligés, et que l'on ne trouve pas même dans les mémoires de César. J'ajouterai que dans son passage en Asie, ni la défaite de Cyrus le jeune, ni cette retraite précipitée et

périlleuse qui la suivit, ne donnèrent à Xénophon le loisir de s'instruire comme il paraît l'avoir été. Ainsi, comptant pour peu de chose la tradition vague et confuse qu'il put recueillir en courant, je conclurai que rien de tout cela ne lui fut transmis par les Perses ; mais qu'ayant pour base le grand caractère de Cyrus, ses expéditions, ses conquêtes, il lui a fait penser, dire, et faire tout ce qu'il a jugé propre à servir d'exemple et de leçon ; et c'est par là que la Cyropédie me paraît être, à peu de chose près, le vrai modèle des romans historiques. Je dis *à peu de chose près*, parce que les endroits où la narration m'y semble déparée par des détails minutieux, ou par un badinage de mauvais goût, sont rares, et peut-être même ennoblis dans le texte par le choix exquis, la douceur, la pureté du style de celui que les Grecs appelaient l'*Abeille*.

Dans tout le reste, la dignité et l'importance de l'objet moral et politique de ce roman, les hautes leçons qu'il renferme, la manière vive et frappante dont elles y sont présentées, l'éloquence naturelle et simple qui règne dans le dialogue et les harangues, la clarté, la rapidité, la chaleur des descriptions, tout, dans cet ouvrage, caractérise l'homme d'État et le grand capitaine, le philosophe et le grand écrivain.

J'entends les zélateurs de la vérité historique me demander s'il est jamais utile, s'il est jamais permis de l'altérer ainsi par le mélange du men-

songe. De ces deux questions l'une dépend de l'autre; car ce qui est quelquefois utile doit être quelquefois permis. Il s'agit donc, en premier lieu, d'examiner s'il est bon quelquefois d'accommoder les faits à la leçon qu'on veut donner, à l'effet que l'on veut produire.

Il y a pour l'ame deux sortes de plaisirs, la lumière et le mouvement, et l'un et l'autre peut lui venir, ou du vrai ou du vraisemblable, ou du réel ou du possible. Or, les lui faire éprouver ensemble, c'est réunir tous les moyens, tous les dons de la captiver. Tel est le plein succès de l'éloquence, lorsqu'elle est à-la-fois pathétique et morale. Tel est le triomphe de la poésie philosophique, de celle qui donne à la feinte les couleurs, l'énergie, l'intérêt de la vérité, mais d'une vérité utilement frappante, dont l'exemple est une leçon. Tel est enfin le succès de l'histoire, lorsqu'à la vivacité des peintures, à l'intérêt des situations et des événements, elle joint ces enseignements de l'expérience des siècles, qui réfléchissent sur le présent et prolongent sur l'avenir la lumière que laisse après lui le passé. Mais il s'en faut bien que l'histoire soit toujours disposée à produire ces deux effets. Chargée de toutes les iniquités de la fortune, elle nous transmet d'âge en âge, non-seulement des vérités pénibles, mais bien souvent des vérités funestes; et si c'est un devoir, c'est aussi un malheur pour le témoin des temps, que de n'y pouvoir rien changer.

J'ai ouï dire que quelqu'un faisant observer à Voltaire qu'un fait n'était pas tel qu'il l'avait raconté : *Je le sais bien*, dit-il, *mais avouez qu'il est mieux comme je le raconte.* Je doute de cette anecdote; mais s'il avait été possible que, sans perdre de son crédit, l'histoire se fût accommodée, comme la fiction, à l'utilité de l'enseignement, et qu'elle eût recueilli sans cesse ce qu'il y avait de meilleur à savoir, à croire, à imiter, ce qui faisait le mieux sentir les charmes de l'innocence, les délices de la bonté, les avantages de la vertu, les opprobres du vice, le danger des passions, les tourments, les remords du crime, elle en eût été plus morale; et c'est ce que fait le roman.

L'historien fait profession de dire la vérité, et de ne dire que la vérité. Son devoir est fondé sur son engagement : il a promis d'être sincère; on attend qu'il le soit; rien ne le dispense de l'être. Telle est donc sa condition, qu'au risque même d'être immoral, il ne doit rien dissimuler, ni de ces prospérités iniques, ni de ces indignes calamités qui sont la honte et le crime du sort : et c'est ce qui rend ses fonctions si critiques et si pénibles. Il est bien vrai qu'il a, dans ses réflexions et dans les couleurs dont il peint les bons et les méchants, le contre-poison de l'exemple; et entre Tacite et Machiavel, également vrais l'un et l'autre, il sera facile de distinguer l'ennemi de la tyrannie et le précepteur des tyrans. Mais com-

bien peu d'historiens, comme Tacite, ont, dans leur ame et dans leur style, la force d'imprimer aux hommes et aux choses leur vrai caractère moral, de commander à l'opinion, et d'attacher, en dépit de la bonne et de la mauvaise fortune, l'opprobre, l'indignation, l'horreur au crime; la gloire, le respect, l'amour à la vertu? Le plus grand nombre se prescrit une froide impartialité, et se dispense d'être juge, pour n'être que témoin fidèle. Alors quel est le résultat de cette foule d'événements, où le juste et l'injuste se trouvent confondus sans aucune équité, ni du côté de la fortune, ni souvent du côté des hommes. Sont-ce des vérités utiles et des exemples encourageants qu'Aristide soit mort dans l'exil, Miltiade en prison, et Sylla dans son lit? qu'Antigone ait été adoré dans Athènes, et que Socrate et Phocion aient été condamnés à boire de la ciguë? que Catilina soit mort en héros, et Brutus en homme faible? que Cromwel ait été impuni et honoré dans sa patrie, et Henri IV assassiné? que la politique de Louis XI ait fait plus de bien à la France que la bonne foi de Louis XII et la loyauté de François Ier? etc., etc.

Cette curiosité de tout connaître indistinctement et à tous périls, a fait violence à l'histoire. Il a fallu tout dire, parce qu'on voulait tout savoir. Mais si Tibère était mort comme Auguste, et Néron comme Caton d'Utique, et qu'avec quelque vraisemblance l'histoire eût pu changer

ce dénouement en une catastrophe terrible et juste, n'eût-elle pas absous la destinée et soulagé l'humanité? Lors donc que l'obscurité des temps, la distance des lieux, la diversité des témoignages ou des traditions la favorise, ne lui est-il pas permis de choisir, entre les vraisemblances, la meilleure leçon de mœurs?

C'est une énorme atrocité que la mort d'Agrippine commandée par Néron; c'est encore une horreur plus inconcevable que le plaisir que prit ce monstre à parcourir des yeux le corps mort de sa mère; mais ce serait dommage que ce trait-là eût manqué au tableau du plus horrible des sacriléges; et si Agrippine n'eût pas dit *feri ventrem*, Tacite aurait dû le lui faire dire.

L'historien d'Alexandre aurait mal fait de dissimuler, quand même il l'aurait pu, le meurtre de Clytus, la mort de Parménion, de Philotas, de Calisthène, et les vertueux citoyens de Tyr mis en croix, et le généreux défenseur de Gaza attaché au char d'Alexandre, traîné vivant par ses chevaux. Il ne fallait pas nous cacher le revers des qualités brillantes qu'on a trop admirées dans un jeune homme perdu d'orgueil, d'ambition, et de prospérité. Le tort de Quint-Curce est même de n'avoir pas gravé ces traits avec le burin de Tacite.

Mais à quoi bon le Cyrus d'Hérodote, si vertueux, si juste, si bon toute sa vie, va-t-il périr comme un insensé dans une guerre injuste contre

les Scythes, et faire dire à Tomyris : *Rassasie-toi de sang?* A quoi bon Hérodote lui fait-il envoyer sur le bûcher, Crésus, qui n'avait fait que se liguer contre le vainqueur de l'Asie? Un grand homme avait-il besoin d'entendre crier, *Solon! Solon!* pour user de clémence envers un roi dont tout le crime était d'être vaincu? Xénophon fait mourir son héros de vieillesse au milieu de ses peuples, dont il est adoré; il lui fait épargner Crésus, et l'honorer dans son malheur : cela est plus doux et meilleur à croire. Il eût mieux fait encore, si dans son héros il n'eût pas donné pour un trait d'habileté, auquel il applaudit lui-même, le crime de corrompre les ambassadeurs du roi des Indes, pour s'en faire des espions : fourberie grecque qui décèle la politique de ces temps-là, et que Thémistocle aurait employée, mais qu'eût réprouvée Aristide.

Je conclus donc que toutes les fois que l'authenticité des faits ne laissera aucun doute à l'histoire, elle n'aura ni la liberté ni le droit d'en altérer, d'en déguiser aucun, au moins s'il a quelque importance; mais que si, dans l'éloignement ou des temps ou des lieux, la vérité ne se présente que douteuse, équivoque et obscurcie par des nuages, l'historien lui-même peut (du moins s'il ne le doit pas) tirer avantage de cette obscurité, comme ferait le poëte, pour donner à l'exemple son équité morale, et prononcer comme la loi, *ut bono benè, malo malè sit.*

Après tout, il est plus indifférent qu'on ne pense pour le plus grand nombre des hommes, que ce soit bien réellement la vérité qui leur est transmise; et si on les consulte, on verra que l'utilité de l'exemple, l'importance de la leçon, l'intérêt de l'événement, sont ce qui les touche le plus.

La vérité historique a pour nous trois sortes d'attraits : l'un de curiosité pure, l'autre d'affection, et l'autre enfin d'utilité.

La curiosité pure est naturellement indiscrète, imprudente, et par-là souvent dangereuse. C'est un désir inquiet d'apprendre, qui se termine au plaisir de savoir; et plus il y a d'avidité, moins il y a de discernement.

L'intérêt d'affection est quelquefois plus vif encore, mais il n'est pas le même pour toute espèce de vérité. Il tient à l'exercice d'une autre faculté que celle de l'entendement, et ne s'attache qu'à des objets qui nous émeuvent comme nous voulons être émus. Or, l'ame, pour jouir de son émotion, se donne rarement la peine d'examiner si ce qui la remue est la vérité ou le mensonge. Ce qui lui est le plus analogue est ce qui lui est le plus cher.

Le troisième intérêt que présente l'histoire, est l'attrait de l'utilité. Celui-ci, lorsqu'il nous anime, nous rend sévères et attentifs à recueillir ce qui pour nous est vraiment digne de mémoire, à négliger ce qui ne l'est pas; et en cela notre

prudence fait ce que l'histoire aurait dû faire. Elle rebute ou laisse dans l'oubli ce que l'exemple a d'inutile ou de pernicieux, et ne conserve que ce qu'il y a de profitable : ainsi elle corrige les immoralités de la nature et de la fortune, le tort des bons et des mauvais succès, et l'erreur des événements. Mais cette prudence est peu connue, et encore moins pratiquée. Le plus sûr aurait donc été que dans l'histoire même la vérité eût déja subi cet examen sévère; et que non-seulement ce qui n'est d'aucune conséquence pour l'avenir, mais ce qui peut avoir une dangereuse influence, fût retranché des souvenirs que l'histoire nous a transmis. Mais, comme je l'ai dit, cette curiosité que nous avons de tout connaître à tous périls, ne lui en a pas laissé la liberté; et c'est à la poésie et aux romans qu'est réservé cet avantage.

Jusque-là cependant cet avantage semble se réduire à dissimuler; et l'on demande s'il est permis de même d'inventer et de feindre? De quelle utilité peut être le mensonge? Comment ce qui n'est pas, ce qui ne fut jamais, peut-il sérieusement être pris pour une leçon? Est-il possible à l'homme de s'interdire la faculté de discerner le vrai? Et si pour son plaisir il se livre un moment aux illusions de la feinte, n'a-t-il pas toujours en lui-même un sentiment secret qui l'avertit que les songes qu'on lui fait faire n'ont aucune réalité? Sans doute il l'a ce sentiment confus; et

quand vient la réflexion, toute illusion est détruite. Que lui reste-t-il donc de cet enchantement? Ce qui lui reste est une vérité indestructible, inaltérable, qui se fixe dans l'ame, comme au fond d'un creuset, quand tout le reste est dissipé; et c'est en elle que consiste la moralité poétique, la moralité du roman.

Dès que la narration est d'accord avec elle-même, et vraisemblable dans tous les points, il ne s'agit plus d'examiner ce qu'elle a de réel, pour savoir ce qu'elle a d'utile. Le Protésilas d'Idoménée, le Séjan de Tibère, le Louvois de Louis XIV, nous sont égaux, si l'exemple est le même. Et en effet, soit l'histoire ou la fable, le fruit qu'elle présente à la réflexion n'est pas d'aimer ou de haïr, de fuir ou d'imiter, de souhaiter ou de craindre ce qui a été, mais ce qui peut être. Il ne s'agit pas du passé, mais de l'avenir. Or l'avenir n'est pas, il est possible; et c'est l'idée de ce possible qui nous frappe et qui nous instruit. Ce raisonnement même : *Dans telle circonstance, telle chose a été, donc telle chose en pareil cas doit être encore;* ce raisonnement, dis-je, n'a guère plus de force d'après la vérité que d'après une exacte et pleine vraisemblance. La persuasion ne tient pas exclusivement à la certitude; elle tient au besoin de croire; et l'homme sent qu'il a besoin de croire ce qu'il lui est bon de pratiquer.

Qui de nous a jamais contesté à l'histoire ses

bons exemples et ses grandes leçons? On accuse Hérodote d'avoir été crédule en recueillant des fables; mais est-ce lorsqu'il nous instruit des bonnes lois ou des sages coutumes des Égyptiens et des Crétois, qu'on discute son témoignage? Lois de Minos et de Lycurgue, mœurs des Germains, discipline des Perses, coutumes des Égyptiens, tout cela soumis à la critique, aurait peut-être bien de la peine à soutenir l'épreuve d'un sévère examen; et si l'on demandait sur quel témoignage Hérodote, Xénophon, Diodore, et Tacite, ont écrit des choses si éloignées de leur temps et de leur pays, dans quelles sources ils les ont puisées, et quels garants ils en avaient eux-mêmes, l'autorité de ces traditions se réduirait à peu de chose. Mais qu'importe la vérité, si la vraisemblance et la bonté s'y trouvent? Ce n'est qu'à la futilité, à la stérilité, à l'incohérence des fables, sur-tout à ce qu'il y a de pernicieux et d'insensé, que la saine raison refuse obstinément d'ajouter foi; et quand même ce qui a dû être n'a pas été réellement, s'il en résulte un avis utile, la possibilité devient une réalité future, qui donne de la consistance à l'exemple et à la leçon. Les caractères de Cyrus, de Sésostris, de Sémiramis, sont peut-être aussi fabuleux que ceux d'Idoménée, de Pygmalion, d'Astarbé. Mais qu'importe, si l'on en tire des inductions frappantes et de graves enseignements?

L'homme est de glace aux vérités;
Il est de feu pour le mensonge,

a dit La Fontaine. J'ose penser différemment : car si la vérité nous touche d'aussi près et aussi sérieusement que le mensonge, nous l'aimons, nous la saisissons aussi avidement et plus avidement encore. Mais si elle nous est étrangère, elle nous est indifférente; et si elle nous est odieuse et nuisible, nous avons droit de lui préférer l'illusion qui nous console, la fiction qui nous instruit, le mensonge qui nous persuade d'être justes, nous encourage à être bons, et nous enseigne à être heureux.

FIN DE L'ESSAI SUR LES ROMANS.

DE L'AUTORITÉ
DE L'USAGE
SUR LA LANGUE.

Discours lu dans la séance publique de l'Académie Française, le 16 juin 1785.

Dans la manière de s'exprimer, comme dans celle de se vêtir, l'usage diffère de la mode, en ce qu'il a moins d'inconstance: mais l'usage, comme la mode, ne reconnaît pour règle que le goût; et, selon que les mœurs publiques, le caractère et l'esprit dominant rendent le goût d'une nation plus raisonnable ou plus fantasque, l'usage est aussi plus sensé ou plus capricieux dans ses variations.

Chez les peuples qui ne parlent que pour se faire entendre, la langue est presque invariable; et qu'elle suffise au commerce de la vie et de la pensée, c'en est assez : elle a pour eux le nécessaire, et ils ignorent le superflu.

Mais à mesure que dans son langage, comme dans ses vêtements, une nation se livre à l'attrait du luxe, et qu'en parlant pour son plaisir, plus que pour ses besoins, elle s'occupe de l'élégance

et de l'agrément de l'élocution, le désir et le soin de plaire la rendent inquiète, curieuse, incertaine dans la recherche de ses parures; et de là les raffinements et les caprices de l'usage.

Cependant on observe que de toutes les langues, celle qui a le plus donné à l'ornement et au luxe de l'expression, la langue grecque, a été peu sujette aux variations de l'usage; et la différence de ses dialectes une fois établie, on ne s'aperçoit plus qu'elle ait changé depuis Homère jusqu'à Platon. La langue d'Homère semblait douée, ainsi que ses divinités, d'une jeunesse inaltérable: on eût dit que l'heureux génie qui l'avait inventée, eût pris conseil de la poésie, de l'éloquence, de la philosophie elle-même, pour la composer à leur gré. Vouée aux grâces dès sa naissance, mais instruite et disciplinée à l'école de la raison, également propre à exprimer et de grandes idées, et de vives images, et des affections profondes, à rendre la vérité sensible, ou le mensonge intéressant, jamais l'art de flatter l'oreille, de charmer l'imagination, de parler à l'esprit, de remuer le cœur et l'ame, n'eut un instrument si parfait. Pandore, embellie à l'envi des dons de tous les dieux, était le symbole de la langue des Grecs.

Il n'en fut pas de même de celle des Latins. D'abord rude et austère comme la discipline et comme les lois dont elle était l'organe, pauvre comme le peuple qui la parlait, simple et grave

comme ses mœurs, inculte comme son génie, elle éprouva les mêmes changements que le caractère et les mœurs de Rome. De sa nature, elle eut sans peine la force et la vigueur tragique qu'il fallait à Pacuvius, la véhémence et la franchise que demandait l'éloquence des Gracques; mais, lorsqu'une poésie séduisante, voluptueuse, ou magnifique, en voulut faire usage; lorsqu'une éloquence insinuante, adulatrice, et servilement suppliante, voulut l'accommoder à ses desseins, il fallut qu'elle prît de la mollesse, de l'élégance, de l'harmonie, de la couleur; et que, dans l'art de prêter au langage un charme intéressant et une douce majesté, Rome devînt l'écolière d'Athènes, avant que d'en être l'émule. Ce qu'ont fait les Latins pour donner de la grâce à une langue toute guerrière, est le chef-d'œuvre de l'industrie; et dans les vers de Tibulle et d'Ovide, elle semble réaliser l'allégorie de la massue d'Hercule, dont l'amour, en la façonnant, se fait un arc souple et léger.

Celles de nos langues modernes qui se sont le plutôt fixées, sont l'Espagnol et l'Italien : l'une, à cause de l'incuriosité naturelle des Castillans, et de cette fierté nationale, qui, dans leur langue, comme en eux-mêmes, fait gloire d'une noblesse pauvre et dédaigne de l'enrichir; l'autre, à cause du respect trop timide que les Italiens conçurent pour leurs premiers grands écrivains, et de la loi prématurée qu'ils s'imposèrent à eux-mêmes,

de n'admettre, dans le bon style et dans le langage épuré, que les expressions consignées dans les écrits de ces hommes célèbres. De telles lois ne conviennent aux arts qu'à cette époque de leur virilité où ils ont acquis toute leur force et pris tout leur accroissement : jusque-là rien ne doit contraindre cette intelligence inventive, qui élève l'industrie au-dessus de l'instinct; et réduire les arts, comme l'on fait souvent, à leurs premières institutions, c'est perpétuer leur enfance. La langue italienne se dit la fille de la langue latine ; mais elle n'a pas recueilli tout l'héritage de sa mère : l'Arioste et le Tasse même, à côté de Virgile, sont des successeurs appauvris.

Le même esprit de liberté et d'ambition qui anime la politique et le commerce de l'Angleterre, lui a fait enrichir sa langue de tout ce qu'elle a trouvé à sa bienséance dans les langues de ses voisins; et, sans les vices indestructibles de sa formation primitive, elle serait devenue, par ses acquisitions, la plus belle langue du monde. Mais elle altère tout ce qu'elle emprunte, en voulant se l'assimiler. Le son, l'accent, le nombre, l'articulation, tout y est changé : ces mots dépaysés ressemblent à des colons dégénérés dans leur nouveau climat, et devenus méconnaissables aux yeux même de leur patrie.

Nous avons mis moins de hardiesse, mais plus de soin à perfectionner notre langue; et s'il n'a

pas été permis de la refondre, au moins a-t-on su la polir : au moins a-t-on su lui donner des tours mieux arrondis, des mouvements plus doux, des articulations plus faciles et plus liantes; et en même temps qu'elle a pris plus de souplesse et d'élégance, elle a de même acquis plus de noblesse et de dignité.

Cependant, quelque différente que soit la langue de Racine et de Fénélon, de celle de Baïf et de Dubartas, il est encore possible, sinon de la rendre plus douce et plus mélodieuse, au moins de l'enrichir, d'ajouter à son énergie, de la parer de nouvelles couleurs, d'en multiplier les nuances; et plus on en fait son étude, mieux on sent qu'elle n'en est pas à ce point de perfection où une langue doit se fixer.

Comme vivante, elle est variable; mais elle l'est dans les deux sens : elle peut acquérir et perdre; et cette alternative, on voulait autrefois qu'elle dépendît de l'usage uniquement, absolument, et sans qu'il fût permis à la raison, dit Vaugelas, de lui opposer sa lumière.

Soyons moins superstitieux. Mais, pour éviter un excès, ne donnons pas dans l'autre; et si l'on a trop accordé à l'autorité de l'usage, modérons-la, sans oublier qu'elle a ses droits, comme elle a ses limites. Reconnaissons, avec Vaugelas, que *l'usage a fait beaucoup de choses avec raison*, même beaucoup plus qu'on ne pense. En effet, il y a dans la langue mille façons de parler qu'on

attribue au pur caprice de l'usage, et dont la raison se découvre dans une métaphysique très-déliée, qui semble avoir conduit la multitude à son insu, et qu'aperçoit celui qui examine la langue avec un œil philosophique. Dans les irrégularités même que l'usage a reçues et qu'il a fait passer en lois, on remarque souvent que ce qui les a introduites, c'est qu'elles donnent à l'expression plus de vivacité, de grâce, ou d'énergie; et jusque-là rien n'est plus juste que de se soumettre à l'usage.

Reconnaissons encore que dans ce que l'usage a fait, ou *sans raison*, ou même *contre la raison*, dès que le temps, l'exemple, la sanction publique, durant un siècle de lumière, l'ont ratifié, l'ont confirmé, rien ne dispense plus d'observer ses lois positives, c'est-à-dire ce qu'il prescrit. Mais tenons-nous sur la réserve à l'égard de ce qu'il défend : car autant il serait à craindre que la liberté fût sans frein, autant il serait dangereux que l'autorité fût sans bornes. Et c'est dans le centre des lettres, au milieu de leur république, et en présence de leurs amis, que je viens réclamer leurs droits.

Je dirai donc qu'en observant ce que l'usage aura prescrit, on aura droit d'examiner ce qu'il lui plaira d'interdire; et cette restriction, que je crois devoir mettre à sa puissance illimitée, est fondée sur deux motifs.

1° Quand l'usage prescrit, sa loi porte, il est

vrai, quelque atteinte à la liberté, mais ne la détruit pas : je puis, par un détour, éluder sa décision, et par une façon de parler qui me plaise, éviter celle qui me déplaît : ce sera une gêne, mais non pas une servitude. Il n'en est pas de même de ses lois négatives; elles nous ôtent toute liberté de faire ce qu'elles défendent; et pour les éluder, il n'est point de détour.

2° Si les lois positives de l'usage sont défectueuses, le mal est fait : la langue est telle; des hommes de génie n'ont pas laissé de la rendre éloquente, pleine de majesté, d'élégance et de grâce; il reste à la parler comme eux; et c'est le cas de dire, avec Horace, *ainsi l'usage l'a voulu*. Mais à l'égard de ses lois négatives ou prohibitives, rien n'est fixe, rien n'est constant : ce sont les décrets d'un tyran bizarre, dont les dégoûts s'annoncent par des proscriptions. *Cela ne se dit point, cela ne se dit plus*, telle est leur formule ordinaire. Mais si cela s'est dit, pourquoi ne plus le dire? mais si cela est bien dit en soi, quoiqu'on ne l'ait pas dit encore, pourquoi ne le dirait-on pas? La langue est-elle déja si riche et si complète, qu'elle n'ait plus rien à acquérir? a-t-elle une surabondance qui nous console de ses pertes? Comment se fût-elle formée, si, depuis Joinville jusqu'à Fénélon, personne n'avait osé dire, pour la première fois, ce qu'on n'avait pas encore dit? Comment se conservera-t-elle, si, au lieu de se reproduire à mesure

qu'elle se dépouille, ce n'est plus qu'un vieux arbre, dont les rameaux séchés se brisent, et qui ne repousse jamais?

Quel est donc ce droit négatif, arbitraire et indéfini, qu'on a laissé prendre à l'usage? et si l'expression nouvelle, ou rajeunie, est douce à l'oreille, claire à l'esprit, sensible à l'imagination; si la pensée la sollicite, et si le besoin l'autorise; si le tour en est animé, précis, naturel, énergique; si elle est conforme à la syntaxe et au génie de la langue; si elle ajoute à sa richesse; si par elle on évite une périphrase traînante, une épithète lâche et diffuse; si elle n'a point d'équivalent pour exprimer une nuance intéressante, ou dans le sentiment, ou dans l'idée, ou dans l'image, où est la raison de ne pas l'employer?

Ce sont les téméraires, dit Vaugelas, *qui inventent les mots comme les modes.* La parité n'est pas exacte : car dans les modes, presque tout est de fantaisie, de caprice, ou de vanité; au lieu que, dans la langue ainsi que dans les arts, l'invention a souvent pour objet la nécessité, l'utilité, la beauté réelle. Alors où est la témérité d'oser être inventeur? Malherbe fut-il *téméraire* lorsqu'il emprunta du latin *insidieux* et *sécurité?* et Desportes, lorsqu'il transplanta dans notre langue le mot *pudeur*, pour exprimer cette espèce de honte délicate et timide qui saisit une ame innocente ou une ame noble et sensible, à la première idée de ce qui peut blesser sa fierté

ou sa modestie : mot précieux que La Fontaine a si bien mis à sa place dans la fable des *deux Amis? Dévouloir,* proposé par Malherbe, pour dire, *cesser de vouloir,* n'a pas été reçu; mais que deux ou trois bons écrivains l'eussent adopté, il faisait fortune, et la langue y gagnait un mot clair et précis. Vaugelas regardait *sortir de la vie* comme un barbarisme : fallait-il que, sur sa parole, La Fontaine s'abstînt de dire, en parlant de la vieillesse :

.................Je voudrais qu'à cet âge,
On *sortît de la vie* ainsi que d'un banquet.

C'était, nous dit ce même Vaugelas, *la plus saine partie de la cour,* c'était *la plus saine partie des auteurs du temps* qui étaient les arbitres de l'usage; et dans cette espèce d'aristocratie, composée de deux puissances souvent contraires l'une à l'autre, on ne savait à laquelle obéir. Ainsi une foule de mots qui manquaient à la langue et qu'on y voulait introduire, étaient arrêtés au passage, et le plus souvent rebutés. *Féliciter* paraissait barbare; *face* n'était pas du bon style; la cour ne voulait pas que l'on dît *ambitionner; ployer* choquait l'oreille, c'était *plier* qu'il fallait dire; *transfuge* n'était point admis, non plus qu'*insulter* et qu'*insulte.*

Heureusement vinrent des hommes qui surent donner à la langue plus d'aisance et de liberté, et en même temps plus d'autorité et de consis-

tance à l'usage. *Les grands hommes du siècle passé*, dit Voltaire, *ont enseigné à penser et à parler.* Ce fut d'abord l'auteur de *Cinna*, des *Horaces*, de *Polyeucte*, et après lui, La Rochefoucault, le cardinal de Retz, Pascal, Bossuet, Bourdaloue, Molière, Pélisson, Boileau, Racine, Fénélon, La Bruyère, qui formèrent l'esprit, la langue, et le goût de la nation.

On voit alors comment l'usage, en se fixant, put acquérir une autorité légitime, et comment les juges naturels de la langue usuelle, formés à l'école des maîtres de la langue écrite, purent prétendre à juger celle-ci. Mais ce droit acquis à une nation cultivée ne s'étend pas jusqu'à interdire aux artisans de la parole toute espèce d'innovation; et, s'il arrivait que le goût devînt trop minutieux, trop efféminé, trop timide, ou que la fantaisie, le caprice, la vanité du faux bel-esprit, voulussent marquer à leur gré les bornes de la langue écrite, et défendre au génie de les passer, je ne présume pas qu'il dût à leur défense une aveugle docilité.

Un goût délicat et craintif se croit le goût par excellence, lorsqu'il s'abstient de ce qui peut déplaire; mais un goût très-supérieur serait celui qui hasarderait, avec une hardiesse éclairée, ce qui, après avoir déplu quelques moments, serait fait pour plaire toujours.

Je dirai plus encore : dans un public imbu d'une saine littérature, ce ne sera jamais ni au

plus grand nombre, ni à l'élite des bons esprits que l'on risquera de déplaire par d'heureuses innovations, par des rénovations utiles. Ce sont toujours des hommes indignes d'être libres qui veulent que chacun soit esclave comme eux. Mais qu'a de commun la timide inertie de leur instinct avec la noble audace du génie?

C'est un Scudéri qui défend à l'auteur du Cid, à Corneille, de dire :

> Plus *l'offenseur* est cher, plus est grande l'offense.
> *Je dois* à ma maîtresse, aussi-bien qu'à mon père.
> *Je rendrai mon sang pur* comme je l'ai reçu.
> On l'a pris *tout bouillant* encor de sa querelle.

C'est Scudéri qui prétend qu'*arborer des lauriers, gagner des combats, instruire d'exemple*, ne sont pas des phrases françaises. Et voilà le modèle de cette foule de critiques dont Racine fut assailli, lors même qu'il portait la langue à son plus haut degré de gloire. Ce qu'on admire aujourd'hui dans son style, comme les hardiesses d'un maître, lui était reproché de son temps, comme les fautes d'un écolier. O Subligni, tu prétendais savoir la grammaire mieux que Racine! Ainsi l'œil louche de l'envie, ou l'œil trouble de l'ignorance, en examinant les écrits des grands hommes vivants, y prend pour des incorrections les élégances les plus exquises; et c'est toujours l'usage que le faux goût met en avant : comme si l'homme de génie n'avait jamais droit de parler sans l'usage, et avant l'usage.

Il y a dans notre langue, de l'aveu même de Vaugelas, une infinité de phrases qui sont les dépouilles des langues savantes, et qui, accommodées à son génie, font une partie de ses richesses. Or, je demande à Vaugelas : Ces façons de parler, et toutes celles qui de la langue écrite passent dans la langue usuelle, ou qui restent comme en réserve dans le trésor de la poésie et de l'éloquence, qui nous les a données? Ne sont-ce pas les gens de lettres? et n'est-ce pas sur-tout en cela que consiste cette invention du style, qui caractérise et distingue nos plus grands écrivains, et nommément cet Amyot, que Vaugelas a tant loué? Or, si Amyot fut louable d'avoir osé les inventer, ces expressions heureuses que nous avons laissées vieillir, pourquoi celui qui les rajeunirait serait-il si répréhensible?

Que l'on soit soumis à l'usage dans les formules établies, comme dans l'emploi des articles, des particules, et des pronoms, rien de tout cela n'est gênant; et de toutes les difficultés grammaticales dont Vaugelas s'est occupé, il n'y en a peut-être pas une qui intéresse sérieusement la poésie ou l'éloquence. Mais ce qui peut contribuer à la richesse de l'expression, à sa délicatesse, ou à son énergie, toutes ces façons de parler qui, négligées dans la langue usuelle, ne laissent pas d'avoir leur place et leur utilité dans la langue écrite, soit pour l'idée, soit pour l'image, soit pour la précision, le nombre et l'harmonie, sont-elles

condamnées à ne jamais revivre? et l'éloquence et la poésie n'ont-elles plus aucun espoir de recouvrer les larcins que leur a faits l'usage, ou plutôt que leur a faits l'oubli? Car le plus grand nombre de ces phrases et de ces mots perdus pour elles, ont été délaissés plutôt que rebutés; et l'on ne s'en sert plus, par la seule raison qu'on a cessé de s'en servir.

Lorsque les grands écrivains ne sont plus, on nous les cite comme des modèles de déférence et de docilité pour les défenses de l'usage. On ne sait pas, ou l'on oublie combien de fois ils se sont permis ce que l'usage n'approuvait pas. On ne sait pas, en lui cédant, combien il leur en a coûté de dégoûts et de sacrifices; combien de fois, dans l'expression des mouvements de l'ame ou des saillies du caractère, ils ont envié l'énergie, la franchise, le naturel, le tour vif et rapide de la langue du peuple; combien de fois ils ont soupiré après la liberté de l'imagination et de la plume de Montaigne. Quoi qu'il en soit, si de grands écrivains ont méconnu leur ascendant, et se sont fait un devoir trop étroit de céder à l'usage, lorsqu'ils auraient voulu et dû lui résister, c'est un excès de modestie dont nous les louons à regret, comme d'une vertu timide.

Rien, ou presque rien de la langue de Pascal n'a vieilli : cela prouve sans doute un goût pur et sévère, mais trop sévère et trop exquis. Pascal, en épurant la langue, l'a, pour ainsi dire,

passée à un tamis trop fin. Il n'a pas assez conservé de la substance de Montaigne. On trouve à celui-ci une force et une saveur préférable à la pureté même. Ce n'est pas que son vieux langage n'eût grand besoin d'etre purgé, et que la langue, dans son état actuel, ne soit mille fois préférable: elle a plus de clarté, d'aisance, de noblesse, de décence et de dignité, de délicatesse et de grâce, d'harmonie et de coloris; mais son élégance a trop pris sur sa vigueur: ses polisseurs l'ont affaiblie; elle a perdu de sa naïveté, de sa concision, et de son énergie; et je crois qu'il était possible d'en perfectionner les formes, et d'en moins altérer le fond.

Je ne mets certainement pas au nombre de ses pertes la rouille qu'elle a déposée, les inversions dures, les tours forcés, les locutions mal construites, les termes bas ou pédantesques, d'un son déplaisant, d'un sens louche, d'une articulation pénible, ou qui avaient de l'affinité avec des objets dégoûtants, et je ne reproche à l'usage que d'avoir manqué trop souvent de discernement dans son choix.

Mais à mesure qu'il rebutait une foule de tours naïfs, qu'on ne retrouve plus que dans La Fontaine, un grand nombre de tours vigoureux et concis, et de phrases substantielles, qui sont perdues depuis Montaigne, une multitude de mots harmonieux, sensibles, faits pour parler à l'ame, faits pour plaire à l'oreille, je demande comment

des hommes qui, en fait de goût, disposaient de l'opinion, ont pu laisser périr tant de richesses? Qui les eût empêchés de les conserver dans leur style?

La cour, dont le langage roule sur un petit nombre de mots, la plupart vagues et confus, d'un sens équivoque ou à demi-voilé, comme il convient à la politesse, à la dissimulation, à l'extrême réserve, à la plaisanterie légère, à la malice raffinée, ou à la flatterie adroite, la cour a pu, dans tous les temps, négliger une infinité d'expressions naïves ou franches, dont elle n'avait pas besoin. Le monde poli et superficiel, qui suit l'exemple de la cour, et qui croit qu'il est du bon ton de parler de tout froidement, légèrement, à demi-mot, sans chaleur et sans énergie, ce monde, dis-je, a dû laisser tomber tout ce qui n'était pas de sa langue usuelle. L'expression fine et piquante a dû lui être chère; il l'a dû conserver : il a dû conserver de même le langage du sentiment dans toute sa délicatesse, comme essentiel au caractère de politesse et de galanterie, qui est la surface de ses mœurs. Mais son dictionnaire n'a pas dû s'étendre au-delà du cercle de ses besoins; et mille façons de parler, nécessaires à l'homme qui pense fortement et qui veut s'exprimer de même, à l'homme qui s'affecte d'un sentiment passionné ou d'une image pathétique, et qui veut rendre ce qu'il sent, en deux mots, le langage de l'éloquence et de la

poésie n'a pas dû trouver dans le monde des conservateurs bien zélés. Mais, en négligeant des richesses qui leur étaient inutiles, la cour et le monde faisaient-ils une loi de les abandonner comme eux? Et ceux à qui toutes les couleurs, toutes les nuances de la langue étaient si précieuses, n'auraient-ils pas été au moins bien excusables de ne pas les laisser périr?

La langue usuelle se trouve riche, parce qu'elle fournit abondamment au commerce intérieur de la société : mais la langue écrite ne laisse pas d'être indigente et nécessiteuse, parce que ses besoins s'étendent au dehors. Tous les jours elle est obligée de correspondre à des mœurs étrangères, à des usages qui ne sont plus : tous les jours l'historien, le poëte, le philosophe se transplante dans des pays lointains, dans des temps reculés; et que deviendra-t-il, si sa langue n'est pas cosmopolite comme lui, si elle n'a pas les analogues et les équivalents de celle des pays et des temps qu'il fréquente? Que deviendra sur-tout le traducteur d'un écrivain assez habile pour avoir mis en œuvre toutes les richesses de sa propre langue? Il en est qu'il est impossible de traduire fidèlement; et la raison n'en est que trop sensible : c'est que les langues, dont le but commun devrait être une parfaite correspondance, se sont enorgueillies de leurs propriétés, et ont négligé leur commerce. Ce qui dans l'une surabonde, manque dans l'autre, et réciproquement. Ce sont,

pour changer de figure, des palettes de peintres, qui n'ont pas les mêmes couleurs; et c'eût été aux gens de lettres à s'en apercevoir et à les assortir. C'est ce qu'ont fait Montaigne, Amyot, La Fontaine, souvent Racine. Leur langue est conquérante; elle prend les tours et les formes des langues éloquentes et poétiques qu'elle a pour adversaires, comme les Romains empruntaient les armes de leurs ennemis.

Si, plus asservis à l'usage, nous renonçons à ce droit de conquête, au moins que ne conservons-nous ce que nos pères ont acquis? Et sans parler des phrases que nous avons perdues (car ce détail nous menerait trop loin), par quelle complaisance avons-nous renoncé à une infinité de mots ou négligés ou rebutés, ou, si je l'ose dire, dégradés de noblesse par le caprice de l'usage?

Val, par exemple, n'eût-il pas dû garder sa place dans de beaux vers, comme *vallon? Ombreux* n'avait-il pas sa nuance à côté de *sombre*, et *rais* à côté de *rayons? Labeurs*, au figuré, ne valait-il pas bien *travaux*, et pour le sens et pour l'oreille? Quel goût assez bizarre aurait pu rebuter *blondir? Soulagement* est-il plus doux que *léniment*, qu'*allègement* ou qu'*allégeance? Alléger* lui-même, en parlant de peines, aurait-il dû être interdit au langage du sentiment? *Dévaler* devait-il être moins durable que *ravaler*, dérivé de la même source? *Se prendre* exprime une ac-

tion plus forte que *s'attacher*: pourquoi *se détacher* est-il plus noble que *se déprendre*? Et *secouer*, dont le son est si faible, a-t-il bien remplacé *brandir*? *Aventureux* n'aurait-il pas dû se soutenir à côté d'*aventure*? Et puisqu'on a détourné le sens de *délayer*, ne fallait-il pas conserver à *délai* son verbe *dilayer*, qui valait mieux que *traîner en longueur*, et qui n'a pas d'autre synonyme? Ne fallait-il pas laisser à *émouvoir*, *émoi*? à *se souvenir*, *souvenance*? *Bruit* n'eût-il pas dû garder *bruire*, dont on a retenu *bruyant*? Pourquoi *fallacieux* a-t-il péri depuis Corneille, et *affres* depuis Bossuet? Pourquoi l'usage a-t-il conservé *oubli*, et abandonné *oublieux*? Pourquoi du verbe *simuler* n'avons-nous que le participe, et ne disons-nous pas, comme les Latins, *simuler et dissimuler*? *Feindre* exprimerait les mensonges de l'imagination; *dissimuler* exprimerait les mensonges du sentiment ou de la pensée. Pourquoi *loisible*, nuance fine et délicate de *permis*, n'est-il plus du haut style? Pourquoi dit-on *durable*, et ne dit-on plus *perdurable*, qui l'agrandit? Pourquoi *calamité*, et non *calamiteux*; *peuplé*, et non *populeux*? Pourquoi *prépondérant*, et non pas *pondérant*, qui nous serait si nécessaire, et auquel ni *grave*, ni *lourd*, ni *pesant*, ne peuvent suppléer? Car *pondérant* se dirait du style; il se dirait de l'éloquence; il se dirait de l'esprit même; et ce serait tout autre chose qu'un style *pesant*, qu'une éloquence *grave*,

qu'un esprit *lourd*. On croit n'avoir perdu que des synonymes, et l'on se trompe. *Écumant* se dirait des vagues; *écumeux* se dirait de l'écueil ou du rivage blanchi d'écume : pourquoi l'avoir abandonné? *Discord*, dans les trois sens, ne devait-il pas être inséparable de *discorde;* et ne devrait-on pas dire encore *un caractère inégal et discord, des esprits divers et discords*, *les discords qui troublent le monde? âpre* donnait *exaspérer; entrave* donnait *entraver*. Pourquoi l'un de ces mots a-t-il vieilli, et non pas l'autre? Pourquoi *félon* et *felonie* ne se trouvent-ils plus que dans le code criminel? *Loyal* et *déloyal*, *loyauté* et *déloyauté* auraient-ils dû jamais être bannis du langage héroïque? *Ferveur* devait-il être exclu du langage de l'amitié? devait-il l'être de celui de l'amour, à qui d'ailleurs on a laissé tous les caractères du culte? *Déhonté* ne devait-il pas se dire aussi long-temps que *honte? Instabilité* devait-il être plus heureux qu'*instable?* et *importun* plus heureux qu'*opportun ?* Pourquoi a-t-on perdu le pluriel de *jeunesse*, qui exprimait si bien d'un seul mot les illusions, les erreurs, les folies de ce bel âge? Si *cour* et *courtisan* sont nobles, pourquoi leurs analogues, *courtois* et *courtoisie*, ne sont-ils plus du même ton? Quel mot remplacera *liesse*, pour exprimer une douce joie et la volupté du bonheur?

Qu'on se donne la peine de remettre à leur place quelques-uns de ces mots, et qu'on se de-

mande à soi-même s'ils feraient tache dans le style.

Supposons, par exemple, que, pour exprimer la chûte de ce qui roule, ou glisse par une longue pente, avec lenteur et sans bondir, on employât le vieux mot *dévaler*;

Les neiges par monceaux *dévalaient* des montagnes :

Ne serait-ce pas une image de plus? Si on faisait dire à un homme affligé, qu'il trouve à sa douleur une douce *allégeance*, qu'on applique à ses maux un faible *léniment*; si l'on disait d'une province qu'elle n'était pas *populeuse* de sa nature, mais qu'elle a été *peuplée* par l'industrie et le commerce :

Si l'on disait que tout ce qui dépend de la fortune ou de l'opinion est *instable* comme elles :

Qu'une longue *souvenance* du passé éclaire un vieillard sur l'avenir, et qu'il la tourne en prévoyance :

Qu'en politique, la dissimulation est permise, mais non pas la *simulation* :

Que dans les temps *calamiteux* l'humeur du peuple *s'exaspère*; qu'il faut le contenir, mais non pas l'*entraver* :

Que d'élever un homme, en un instant, du rang *infime* au rang suprême, ce n'est qu'un jeu pour la fortune :

Qu'un riche étale son opulence avec un orgueil *outrageux* :

Que le caractère du peuple est uniforme dans les pays de despotisme, et qu'il est *multiforme* dans les pays de liberté :

Si l'on disait qu'un homme déshonoré, mais impudent, lève un front *déhonté* contre la renommée :

Si l'on disait,

Les temps *calamiteux* sont féconds en grands hommes.
Qu'attendez-vous d'un homme *oublieux* des bienfaits?
Le ciel enfin pour nous sera-t-il *exorable?*
Il parvint à la gloire à force de *labeurs.*
Respirer la fraîcheur des *ombreuses* vallées.
Les vents *bruyaient* au loin dans les forêts profondes.
Ils ont de leurs *discords* fatigué l'univers.
De ses *rais* argentés Diane se couronne.
Les épis ondoyants commençaient à *blondir.*

Parlerait-on une langue étrangère? ne serait-on pas entendu, ne le serait-on pas même avec le plaisir qu'on éprouve à retrouver des biens que l'on croyait perdus, et qu'on a long-temps regrettés?

Mais un tort bien plus sérieux, et d'une conséquence plus étendue, que font à la langue les lois prohibitives de l'usage, c'est de la dégrader, et de rendre inutile au langage noble et soutenu la meilleure partie de ses richesses. Les bons écrivains la décorent de nouvelles translations de mots et de nouvelles alliances ; mais son vrai fonds, ses termes propres, ses analogues, ses synonymes, ses diminutifs, ses primitifs, ses déri-

vés, et, si j'ose le dire enfin, ses richesses de première nécessité périssent tous les jours pour l'orateur et le poëte : or ce serait à conserver cette partie si précieuse du langage de la poésie et de l'éloquence, qu'on devrait donner tous ses soins.

Une communication habituelle entre les différentes classes de la société, fait que la langue du peuple dérobe tous les jours quelque chose à celle d'un monde plus cultivé ; et celle-ci, pour se dédommager, usurpe aussi tous les jours quelques termes du langage plus relevé de l'éloquence et de la poésie. Ainsi, par degrés, l'héroïque devient familier, le familier devient populaire : en sorte que la langue écrite est à l'égard de la langue usuelle comme une île au milieu d'un fleuve qui la ronge insensiblement, et finira par la submerger.

Ce qu'Horace a dit de la vie, on peut le dire de la langue.

« Tous les ans dans leur cours nous font quelque larcin. »

Le terme propre est devenu commun ; le tour naturel est usé ; l'épithète la plus hardie et la plus forte n'est plus qu'un mot parasite et vague ; l'expression figurée est ternie ; l'élégance a perdu sa fleur ; et, si l'on veut donner au style un peu d'éclat, il faudra bientôt tirer de loin des mots auxiliaires, accumuler des métaphores, enfin se rendre étrange, de peur d'être commun en osant être naturel.

Que faire donc pour retarder au moins cette dégradation successive et continuelle? Opposer à l'usage la même force de résistance, pour retenir ce qu'il veut rebuter, ce qu'il veut introduire. Ne voit-on pas quel est le sort de ces mots aventuriers, dont parle La Bruyère, qui courent le monde pour tenter fortune, et qui, après une vogue éphémère, sont délaissés et tombent dans l'oubli? Pourquoi donc, si le bon esprit et le bon goût font périr les mots qu'ils dédaignent, n'auraient-ils pas le droit de faire vivre les mots qu'ils auraient adoptés, si ces mots ont de l'harmonie, de la clarté, de la couleur, et une noblesse naturelle, je veux dire de l'analogie avec des idées et des images nobles, sans nulle affinité avec des objets rebutants?

Le peuple, dit-on, s'exprime ainsi. Eh bien, alors le peuple s'exprime noblement. Où en serions-nous si l'écrivain même le plus élégant ne devait rien dire comme le peuple? Une grande partie de la langue est commune à tous les états; et cette espèce de domaine public est plus ou moins étendu, selon le caractère et l'esprit de la multitude. Le peuple d'Athènes parlait la langue de Théophraste, et croyait même la parler mieux que lui. Le peuple romain, du temps de Scipion, ne parlait pas la langue de Térence; mais avant même le règne d'Auguste il était, en fait de langage, si difficile et si sévère, qu'il intimidait ses orateurs. Le peuple de Toscane parle aujourd'hui

l'italien le plus pur. Les paysans de la Castille parlent leur langue dans toute sa noblesse. Par quelle vanité voulons-nous que, dans la nôtre, tout ce qui est à l'usage du peuple contracte un caractère de bassesse et de vileté? Faut-il qu'une reine dise *bonjour* en d'autres termes qu'une villageoise?

Par-tout sans doute, et dans tous les temps, il y a des façons de parler qu'il faut laisser au peuple, et qui n'appartiennent qu'à lui, parce qu'elles sont analogues aux idées qui lui sont propres, et qu'elles tiennent à ses coutumes, à ses travaux, ou à ses mœurs : mais ce qui n'a pas ces rapports exclusifs, et qui n'a rien de rebutant ni pour l'esprit ni pour l'oreille, appartient à toute la langue.

Quel sera donc, dira quelqu'un, le caractère distinctif du langage élevé, du haut style? Une réserve semblable à celle que je viens d'assigner au langage du peuple, c'est-à-dire un grand nombre de termes et d'images exclusivement analogues aux mœurs, aux habitudes, à la façon de voir, de penser et d'agir des hommes d'un rang élevé. Mais à cet apanage réservé à leur classe, elle joindra les jouissances de tout le domaine commun, d'où la vanité veut l'exclure, et qu'une fausse délicatesse lui conseille d'abandonner.

Quoi! parce que le peuple dit tous les jours : *Comment faire? vous savez sa coutume; pousser à bout quelqu'un; être instruit de ce qui se passe;*

prendre son chemin vers un endroit : parce qu'il dit, *vous qui parlez pour lui; attendrait-il si tard; prenez votre parti*, et mille choses qu'on ne peut dire autrement que le peuple, sans les dire plus mal que lui; faut-il pour cela que ces façons de parler, simples et naturelles, soient interdites à la poésie? Fallait-il que Racine (de qui je les emprunte) se les refusât au besoin? Ne voit-on pas qu'entremêlées avec des termes et des images d'un ton plus haut, elles donnent au style un air de vérité, de naïveté, qu'il n'aurait pas s'il était plus tendu? C'est l'artifice qu'Aristote enseigne aux poëtes pour sauver l'invraisemblance du merveilleux, que d'y mêler des choses simples et communes, afin, dit-il, que la croyance accordée à ce qui est naturel, se communique à ce qui ne l'est pas. Il en sera de même de la vraisemblance du langage, si le naturel s'y marie avec le rare et le merveilleux.

Qu'on affecte au contraire de se tenir sans cesse au-dessus du ton familier, bientôt on ne parlera plus que par figures accumulées, et la langue écrite le sera si artistement et si pompeusement, qu'elle ne fera plus aucune illusion. *Il faut*, nous dit M. de Voltaire, *qu'une métaphore soit naturelle, vraie, lumineuse* (et il ajoute), *et qu'elle échappe à la passion*. Or comment peut-elle paraître échapper à la passion, si la passion en est prodigue, et si son langage n'est qu'un amas de figures accumulées et de termes évidemment recherchés et tirés de loin?

L'expression ne doit jamais être plus simple que lorsque la pensée ou le sentiment est sublime : or tout ce qui est simple dans une langue y devient nécessairement familier par le progrès de l'imitation. L'on voit même que parmi nous, soit au théâtre, soit dans les livres, soit dans le monde, le peuple a déja pris les expressions les plus fortes de la poésie et de l'éloquence : un accident le fait *frémir;* une calomnie lui fait *horreur;* un caractère lui paraît *odieux*, *détestable*, *atroce ;* un artisan est *désolé*, *désespéré* de s'être fait attendre; il est *pénétré*, *confondu*, *inconsolable*, etc. Il ne faut donc pas s'imaginer que tout ce qui devient familier au peuple soit populaire; et, en dépit de l'usage et de ses abus, la langue noble a droit de conserver, non-seulement ce qui lui est propre, mais ce qui doit lui être commun avec tous les autres langages.

Cependant l'art d'écrire, comme tous les arts d'agrément, doit s'occuper du soin de plaire à ce public qui s'est rendu l'arbitre de la langue. Il est donc inutile d'examiner, me dira-t-on, si le caprice et la fantaisie, ou la réflexion et le goût président à ses décisions; et dès que la langue est l'instrument des arts destinés à lui plaire, il faut la parler à son gré.

C'est là, je crois, l'objection la plus forte qu'on puisse faire en faveur de l'usage; et je conviens qu'elle est sans réplique pour les ouvrages dont le succès dépend de l'émotion simultanée du pu-

blic assemblé : car dans ces assemblées l'usage est dans toute sa force et dans la plénitude de son autorité : il y décide et ne raisonne pas; et il fallait tout l'art de Racine, tout l'ascendant de Bossuet, pour risquer au théâtre et dans la chaire d'éloquentes témérités.

Mais hors de là, et dans des écrits jugés par des lecteurs isolés et tranquilles, pourquoi, si l'on est sûr d'avoir pour soi la raison et le goût, n'oserait-on parler d'après soi-même et pour le petit nombre? L'usage, comme l'opinion, existe, sans que l'on puisse dire quelle en est l'origine, ni quelle en sera la durée. C'est une assimilation de langage, comme l'opinion est une assimilation d'idées, l'une et l'autre le plus souvent fortuite et passagère, sans autre cause que l'exemple, sans autre lien qu'une adhésion superficielle des esprits. Si donc l'homme qui veut penser avec une liberté sage, commence par se dégager du pouvoir de l'opinion, et ose lui-même s'en rendre juge; pourquoi l'homme qui veut écrire avec une noble franchise, ne commence-t-il pas de même par soumettre l'usage à son propre examen? Comment veut-on que la parole suive le vol de la pensée, si tandis que l'une sera libre, l'autre est chargée de liens? Cela me rappelle un emblême, où un aigle attaché à un vieux tronc de chêne, s'efforçait de prendre l'essor : ses ailes étaient déployées, mais son corps était enchaîné.

Lorsque le goût du temps a paru aux hommes

de génie dans tous les arts, ou trop timide ou trop frivole, qu'ont fait ces grands artistes? Ils se sont recueillis, retirés de leur siecle, et se sont mis devant les yeux les grands exemples du passé, pour être dignes, en les imitant, des suffrages de l'avenir. Pourquoi donc l'écrivain solitaire et indépendant, qui ne sera jamais livré au mouvement de la multitude, et qui n'aura pour juge qu'un lecteur isolé et solitaire comme lui, n'aurait-il pas le même courage que le peintre et que le statuaire a dans son atelier? Son style y prendra, je le sais, un caractère un peu sauvage: mais je sais bien aussi qu'il en aura une vigueur plus mâle, une vérité plus naïve, enfin plus d'abondance, plus de sève, et plus de saveur.

J'entends ici les vrais amis du goût et les zélés conservateurs de la pureté du langage, me demander si, en accordant aux écrivains cette liberté légitime que je sollicite pour eux, on n'ouvrira point la barrière à une licence immodérée, et si je pense qu'il en résulte plus d'avantages que d'abus?

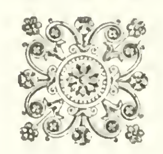
A cela je réponds, que l'éternel écueil de la liberté c'est la licence, et que la liberté n'en est pas moins le premier bien des arts, comme le premier bien des hommes. Je réponds, qu'il importe peu que les mauvais écrivains en abusent, pourvu que les bons en profitent: car ce n'est jamais à la foule qui va périr, mais au petit nombre qui doit vivre, qu'il faut penser en s'occupant des arts. Un écrivain judicieux sentira mieux que je

n'ai pu le dire, à quelles conditions il peut oser ce que l'usage lui défend ou ne lui permet point encore; et celui à qui la nature aura refusé ce discernement juste et sain, cette sagacité d'intelligence et de sentiment qui fait l'homme de goût, celui-là, dis-je, n'a pas besoin, pour mal écrire, qu'on lui en facilite les moyens.

Qu'il se rencontre, par exemple, un de ces esprits vains et vagues, qui, pour déguiser leur faiblesse et leur inanité, s'efforcent de produire des mots en guise de pensées, et qui, n'ayant que des idées communes, les fardent et les enluminent pour leur donner un air de singularité, rien ne l'empêchera de se faire un langage aussi bizarrement construit que péniblement travaillé.

Qu'il se rencontre un cerveau brûlant, d'une chaleur stérile et sans lumière, comme celle d'un sable aride; un de ces hommes qui, sans talent, veulent se donner du génie; rien ne l'empêchera de se former un style aussi obscur, aussi incohérent, aussi informe que ses pensées. Avec des notions superficielles et confuses, il tâchera de se montrer profond; vigoureux et hardi, avec des idées faibles; plein de verve et d'enthousiasme, avec une ame sans ressort et une imagination sans élans. Il cherchera la nouveauté, la hardiesse, l'énergie, dans un mélange monstrueux de mots étrangers l'un à l'autre, et d'images incompatibles; et donnant sa bizarrerie pour de l'originalité, je crois l'entendre s'applaudir d'avoir un

langage qui n'est qu'à lui. Tant mieux qu'il ne soit qu'à lui seul. Mais eût-il des imitateurs, des admirateurs même, pourquoi s'en mettre en peine? Jetons les yeux sur le passé; et de ces productions sauvages dont le vaste champ de la littérature fut hérissé dans tous les temps, regardons ce qui reste: observons à quel petit nombre de bons esprits et de bons écrivains tient la gloire de tout un siècle; et pourvu que ceux-là prospèrent, laissons la foule des faux talents se débattre dans les liens de l'usage ou s'en échapper, n'éviter la bassesse et la trivialité que par l'enflure et l'extravagance, et ne faire un moment quelque bruit, qu'en passant de l'obscurité dans l'oubli.



ESSAI

SUR LES RÉVOLUTIONS

DE LA MUSIQUE

EN FRANCE.

La question élevée depuis quelque temps, sur le genre de musique théâtrale qu'il s'agit d'adopter en France, ne sera bien décidée, que lorsque le goût de la nation, éclairé, formé par l'usage, aura fait dans cet art, presque nouveau pour elle encore, ce qu'il a fait en poésie, c'est-à-dire lorsqu'elle aura épuisé les comparaisons, et, à force d'expériences, trouvé le point fixe du beau. Jusques-là, nous n'aurons qu'un sentiment vague et confus de ce qui manque à notre musique, du caractère qui lui convient, et des beautés dont elle est susceptible. L'état actuel de notre goût doit donc être le doute, l'inquiétude, l'examen, et une sage défiance contre les illusions de l'esprit de système et les séductions de la nouveauté. Rappelons-nous avec quelle lenteur, et après combien de méprises, l'idée saine et juste du beau, dans tous les arts, s'est établie parmi nous;

et que cette leçon nous serve à savoir ignorer ce que nous n'avons point appris.

S'il eût fallu en croire autrefois *Jodelle*, *Théophile* et leurs admirateurs, nous avions dès-lors les modèles de l'excellente tragédie ; s'il eût fallu en croire *Desmarets* et ses partisans, les *Visionnaires* étaient aussi la comédie par excellence. Combien l'on dut être confus d'avoir tant applaudi *Théophile et Desmarets*, quand on vit paraître *Corneille* et *Molière!* Combien les enthousiastes de *Jodelle* auraient rougi, s'ils avaient entendu *Racine!*

Ainsi le goût se rectifie à mesure que l'art l'éclaire, en lui présentant d'âge en âge, pour objets de comparaison, des modèles plus accomplis. Rien ne décèle mieux l'enfance de l'esprit humain, que la vanité qui fait croire à un siècle qu'il touche aux bornes des possibles, et qu'au-delà de ce qu'il sait il n'y a plus rien à savoir.

Dans les arts comme dans les sciences, et à l'égard du beau, comme à l'égard du vrai, il faut donc laisser faire au temps. Mais on est pressé de jouir, comme on est pressé de connaître : de là les jugements anticipés du goût, ainsi que de la raison. Il eût été cruel d'aller dire aux admirateurs de *Jodelle* et de *Théophile* : *Attendez donc, pour avoir le plaisir d'être émus, que l'art d'émouvoir se perfectionne.* Ils auraient répondu : *Ce qui nous paraît beau est réellement beau pour nous. Laissez-nous, en attendant mieux, jouir de*

ce que nous avons : vous nous rendriez moins heureux en nous rendant plus difficiles.

Ainsi, lorsque les Français n'avaient pas d'autre musique que la déclamation élégante mais monotone de *Lulli*, et les airs simples et faciles qu'il avait mêlés dans la scène, ils aimaient leur musique, et ils devaient l'aimer : l'art et le goût étaient au même point.

Rameau vint leur apprendre que l'on pouvait tirer de plus grands effets de l'harmonie. Sa musique leur parut sauvage, parce qu'elle était plus savante que celle de *Lulli*, moins facile et moins analogue au caractère de la langue; ils s'y accoutumèrent pourtant; et, comme elle avait plus de force, plus de richesse, moins de monotonie, ils en devinrent passionnés. *Rameau* avait pris la manière de déclamer de *Lulli*, mais altérée et ralentie, à un excès insoutenable, par les vains ornements dont on l'avait chargée. Il eut le tort de ne pas lui rendre sa première simplicité. Mais il la soutint d'une harmonie plus énergique; il donna l'idée, dans les monologues de *Dardanus* et de *Castor*, d'un récitatif pathétique; il approcha plus que *Lulli* des accents de la tragédie; il composa des chœurs sublimes; il déploya toute la fécondité d'un génie créateur dans ses airs de danse; et par l'inépuisable variété des caractères qui les distinguent, par l'heureux choix des traits qui les composent, des mouvements qui les animent, par le mélange et le dialogue des instru-

ments qu'il y emploie, il s'est fait dans ce genre une réputation qu'on aura peine à effacer.

Comme il était sur son déclin, et que la scène lyrique se ressentait de la défaillance de son génie, quelques bouffons, échappés d'Italie, vinrent faire entendre aux Français une musique animée et piquante, pleine d'esprit et de gaieté, où toutes les finesses de l'expression étaient senties, où l'art, se jouant de ses difficultés, conciliait la force avec la grâce, la précision des mouvements avec l'élégance des formes, et le charme de la mélodie avec la magie des accords.

Dès ce moment, les Français s'aperçurent qu'il manquait quelque chose à leur musique vocale. Celle de *Pergolèse* leur avait fait sentir les effets du nombre et de la mesure, les gradations du clair-obscur, l'intelligence des desseins, l'ensemble et l'unité de l'accompagnement avec la mélodie, le grand secret de la période musicale dans la construction des airs. La musique vocale française commença dès-lors à nous paraître inanimée, sans caractère et sans couleur.

Mais on tenait à l'habitude, ou plutôt à l'opinion : car on était persuadé que notre langue n'était susceptible ni du nombre, ni des inflexions de la musique italienne. On se prit d'une haine très-sérieuse contre les novateurs; et ce n'était pas sans quelque raison. L'art de jouir, en toutes choses, consiste à *faire aller ensemble* les désirs avec les moyens : malheur au siècle dont les lu-

mières devancent de trop loin les facultés et les talents! il n'en résulte que du malaise, et que le sentiment pénible de l'indigence et du besoin.

Persuadé, comme on l'était, que les beautés de la musique italienne étaient inaccessibles *pour* la langue française, on devait *donc* être *affligé du dégoût* qu'elle nous causait pour la seule musique qui nous fut donnée; aussi vit-on le parti de *Lulli* et celui de *Rameau*, jusques-là ennemis, cesser leur guerre domestique, et réunir leurs forces pour la défense de leurs foyers. Rien de plus plaisant que cette confédération des deux musiques françaises incompatibles depuis vingt ans, et tout-à-coup réconciliées pour s'opposer à l'invasion d'une musique étrangère; mais il est très-vrai que depuis cette époque on n'a plus distingué les deux musiques françaises, et qu'elles ont combattu ensemble jusqu'à l'extrémité pour le salut commun.

Cependant sur un autre théâtre on faisait des essais heureux pour amener la révolution. Un musicien faible, mais correct et pur dans son style, *Duni*, tout Italien qu'il était, avait fait voir que, sans altérer la prosodie de notre langue, on pouvait la réduire à la précision de la mesure et du mouvement. MM. *Philidor* et *Monsini*, l'un par une harmonie savante et des modulations hardies, l'autre par les grâces d'un chant facile et naturel, avaient encore étendu le cercle où *Duni* s'était renfermé. M. *Grétry*, avec une imagination

vive et sage, un goût exquis, une délicatesse, une justesse de perception qui participe également de la sagacité de l'esprit et de la sensibilité de l'ame, démontrait aux plus incrédules que notre langue était susceptible de tous les caractères, de toutes les nuances de l'expression musicale; qu'elle pouvait se prêter aisément à toutes les inflexions de la mélodie, à toutes les variétés du nombre, et non-seulement aux finesses d'un comique noble, mais aux traits les plus énergiques d'un sentiment passionné.

Le préjugé, qui jusques-là s'était battu en retraite, cédant l'opéra-comique à la musique italienne, et se bornant à lui interdire l'accès du théâtre héroïque, se vit alors forcé dans ses retranchements. Les partisans de la vieille musique ne savaient plus que répondre à ceux qui, pour exemple d'un pathétique noble, leur citaient le premier air et le duo de *Sylvain*, l'air de Tom-Jones, (*Amour, quelle est donc ta puissance,*) le trio du tableau magique dans *Zémire et Azor*, et une foule d'airs du plus beau caractère. On convenait qu'il serait agréable de voir animer, varier, embellir la scène lyrique par des morceaux de ce nouveau genre; on y avait même déja fait quelques essais pour l'introduire; et le succès d'*Ernelinde* annonçait un public favorable à ce changement.

Ce fut alors qu'on vit arriver un musicien célebre en Allemagne, qui, secondé d'un poëte

versé dans l'étude de nos théâtres, avait donné, disait-on, à l'opéra italien, la forme de l'opéra français, pris ses sujets dans la mythologie, fait usage du merveilleux, et ajouté à l'intérêt la pompe du spectacle et l'agrément des fêtes.

Ce nouveau genre avait eu les plus brillants succès à Vienne; on disait même qu'il avait réussi en Italie et en Angleterre; et en effet, quoique l'opéra d'*Orphée* de M. *Gluck* eût paru trop dénué de chant, et que sur les théâtres de Naples, de Florence et de Londres, il eût fallu y ajouter des airs qui n'étaient pas de lui, quoique le duo du troisième acte, que nous avons tant applaudi, n'eût pas été goûté ailleurs, et qu'il eût fallu le changer; il n'en est pas moins vrai que la forme de ce spectacle, plus animé, plus décoré que l'opéra italien, avait plu, même à l'Italie. L'*Alceste* n'avait pas eu les mêmes honneurs, peut-être à cause de sa tristesse continuelle et monotone; mais elle passait en Allemagne pour le chef-d'œuvre du pathétique.

Le nouveau sujet que M. *Gluck* avait pris, lui était encore plus favorable. En habile homme, il avait choisi pour son début, sur le théâtre lyrique français, l'*Iphigénie* de *Racine*, la tragédie la plus intéressante par son sujet, la plus magnifique par son spectacle, la plus riche en situations, et sur-tout en grands caractères, qu'on ait vue, depuis *Euripide*, sur aucun théâtre du monde. Ce sujet, quoique dépouillé de l'éloquence

de *Racine*, de l'harmonie de ses vers, du coloris de ses peintures, de la richesse de ses détails, conservait encore assez de ses beautés indestructibles, pour faire le plus magnifique opéra. La pompe et les licences du théâtre lyrique pouvaient suppléer aux développements des sentiments et des pensées, par des tableaux qui parleraient aux yeux; et l'action resserrée en trois actes, n'était plus qu'un enchaînement de situations intéressantes, dont la pantomime seule aurait suffi pour émouvoir.

Que la musique d'un tel opéra eût seulement du caractère, comme il est aisé d'en donner à l'expression exagérée; c'était assez pour la multitude : on était sûr que dans des situations fortes, un peuple qui n'était point accoutumé aux charmes de la mélodie, ne serait pas sévère sur l'article du chant.

L'*Iphigénie* de M. *Gluck*, son *Orphée*, son *Alceste* même, devaient donc réussir sur un théâtre où l'on ne connaissait pas mieux. On a vu que dans son opéra de *Cythère assiégée*, où la force de l'action ne l'a pas soutenu, il est tombé. Son *Armide* qui *doit faire éprouver*, comme il l'écrit lui-même, *une voluptueuse sensation* nous apprendra s'il a, quand il lui plaît, le coloris des grâces, le pinceau de la volupté. Mais qu'il s'attache à des sujets qui ne demandent que l'énergie de l'expression : son style, malgré la rudesse que les Italiens lui reprochent, suffira pour nous

émouvoir : parce que alors ce n'est point l'élégance, mais la force que l'on exige ; et nous en avons des exemples dans un grand nombre de tragédies, où des vers durs ne laissent pas de faire une impression vive, dans les moments où l'ame s'abandonne à l'intérêt de l'action.

Que M. *Gluck* fasse de *Médée* ce qu'il a fait d'*Iphigénie*, il aura le même avantage ; il sera mieux soutenu encore par le génie des poëtes dans l'*Andromaque* et la *Sémiramis ;* enfin, partout où des passions violentes, la douleur, l'effroi, le remords, la jalousie, la vengeance, la nature et le sang, dans les déchirements de l'ame d'un père et d'une mère, n'exigeront que des cris, des sanglots, des plaintes, des frémissements, ses accents les exprimeront ; l'énergie de son orchestre rendra plus pénétrant encore le pathétique de la voix ; et sa musique ne fût-elle que notre vieille musique française, renforcée des accompagnements du chant d'église italien, par cela seul qu'en s'attachant à une action forte et rapide, elle en contracterait la véhémence et la chaleur, on la trouverait dramatique. C'est à quoi sont dus les succès de ce compositeur, sur un théâtre languissant, d'où l'ennui chassait tout le monde. Il n'a donc pas eu bien de la peine à *réformer le goût et les idées d'une nation vaine et polie,* comme disent ses partisans. Cette nation ne demandait qu'une musique moins monotone et moins traînante que celle de son opéra :

elle n'avait pas droit d'être difficile ; elle ne l'a pas été. Mais il y avait, parmi la foule, des connaisseurs plus délicats, et dont l'oreille accoutumée à la musique italienne, n'a pas goûté celle de M. *Gluck :* ce sont les admirateurs de *Pergolèse*, de *Buranello*, de *Jomelli*, que les amis de *Gluck* appellent *les ennemis des* talents. Ne nous arrêtons pas aux mots, et cherchons le vrai dans les choses.

Avec un orchestre bruyant ou gémissant, avec des sons de voix déchirants ou terribles, croirons-nous posséder la musique théâtrale par excellence? L'opéra sera-t-il privé des charmes de la mélodie? Et ce chant, qui fait les délices de l'Europe sera-t-il indigne de nous? C'est là ce qu'il s'agit de décider; et il semblerait assez raisonnable de s'en rapporter à l'expérience. Mais c'est ce que ne veulent pas les partisans de M. *Gluck.* On dirait qu'ils ont peur que nous n'ayons trop de plaisirs, ou que d'autres musiciens que M. *Gluck*, ne réussissent à nous plaire. Ils ont ouï dire qu'un des plus fameux compositeurs d'Italie, travaille à mettre en musique les chefs-d'œuvre de *Quinault;* ils soupçonnent, avec frayeur, que si M. *Piccini* a du succès, bientôt ses condisciples et ses émules, MM. *Sacchini* et *Traietta*, vont arriver, et jaloux des suffrages d'une nation éclairée et sensible, entrer dans la même carrière. Dès-lors, si, par malheur, ce chant mélodieux, qui nous ravit dans nos concerts, est goûté sur notre théâtre, si nos oreilles s'accoutument à une

modulation facile et naturelle, à une harmonie aussi claire dans sa force que dans sa douceur, à ces accents qui ne sont pas les cris de la douleur physique, mais la voix de l'ame elle-même, à ces dessins élégants et purs de la période musicale, dont les Italiens possèdent le secret, il semble que tout soit perdu.

On se hâte de nous prémunir contre cette séduction; dans les journaux, dans les gazettes, dans la feuille du soir, on ne cesse de déclamer contre la musique italienne, de commenter celle de M. *Gluck* avec la même profondeur qu'on a commenté l'*Apocalypse*, et d'annoncer que cette musique, renouvelée des Grecs, est la seule expressive, la seule *dramatique*. On voudrait, s'il était possible, nous persuader de n'en jamais entendre d'autre, et nous engager à suivre l'exemple d'*Ulysse*, pour nous préserver du chant des sirènes. Ce serait là sans doute un moyen sûr de conserver à M. *Gluck* l'empire qu'on veut qu'il exerce; mais les intérêts de sa gloire ne sont peut-être pas les intérêts de nos plaisirs : il n'est peut-être pas vrai que ce soit le seul musicien de l'Europe qui sache exprimer les passions; il n'est peut-être pas vrai, comme on voudrait nous le faire entendre, que la dureté, l'âpreté soit essentielle au style de la bonne musique; il n'est peut-être pas vrai que le chant rompu, mutilé, soit le plus beau, le plus touchant, et que l'unité, la rondeur, la continuité l'affaiblisse. On nous l'as-

sure; mais les raisons que l'on en donne ne sont pas claires, et peuvent n'être pas solides.

Par exemple, on nous dit que pour le théâtre, il faut une musique qui ne soit pas du chant, c'est-à-dire, qui se refuse à toute espece de dessin et de forme périodique; qu'elle en est bien plus naturelle et plus passionnée, lorsqu'elle est composée de mouvements rompus, de motifs avortés, de nombres épars et sans suite.

Cela peut être; mais si nous entendions un faiseur de drames en prose, traiter avec mépris les vers harmonieux de *Virgile*, de *Racine*, de M. de *Voltaire*, et nous dire : *Était-ce en beaux vers que devaient parler Didon, Hermione, Orosmane? Si je voulais, j'aurais aussi cette élégance continue, ce style nombreux et facile, ce langage mélodieux; mais tout cet art ne fait qu'altérer et affaiblir la nature. Écoutez ma prose : elle est inculte, négligée, pleine d'âpreté, de rudesse; mais elle n'en est que plus vraie, plus ressemblante au naturel;* cet homme-là n'aurait-il pas autant de raison que les *prosateurs* en musique? Et faudrait-il, sur sa parole, regarder *Virgile*, *Racine* et *Voltaire* comme les corrupteurs du goût?

L'objet des arts qui émeuvent l'ame, n'est pas seulement l'émotion, mais le plaisir qui l'accompagne. Ce n'est donc pas assez que l'émotion soit forte, il faut encore qu'elle soit agréable. Ce principe est reçu en poésie, en peinture, en sculpture : on sait que la règle constante de anciens

était de ne jamais permettre à la douleur d'altérer les traits de la beauté. Le *Gladiateur* mourant, la *Niobé,* le *Laocoon*, en sont l'exemple. Ce n'est pas qu'une expression convulsive dans les traits du visage n'eût été bien plus effrayante; mais la peine qu'elle aurait faite n'eût pas été mêlée de plaisir. Les Grecs prenaient le même soin de donner dans la tragédie aux passions les plus violentes, soit dans l'action, soit dans le langage, tout le charme de l'expression : la force même avait son élégance. *Virgile*, *Racine* et *Voltaire* ont suivi l'exemple des Grecs.

Pourquoi donc ne ferait-on pas en musique ce qu'on a fait en poésie? Avec des cris, des hurlements, des sons déchirants ou terribles, on exprime des passions; mais ces accents, s'ils ne sont embellis dans l'imitation, n'y feront, comme dans la nature, que l'impression de la souffrance. Si l'on ne voulait qu'être ému, on irait entendre, parmi le peuple, une mère qui perd son fils, des enfants qui perdent leur mère : c'est là sans doute que l'expression de la douleur est sans art, c'est là aussi qu'elle est très-énergique. Mais quel plaisir nous causeraient ces émotions déchirantes? Il faut que la pointe de la douleur, dont on est atteint au spectacle, laisse du baume dans la plaie. Ce baume est le plaisir de l'esprit, ou celui des sens; et la cause de ce plaisir est, en poésie, la sublimité des pensées, des sentiments et des images, la noble élégance de l'expression, le

charme des beaux vers. En musique, la même volupté doit se mêler aux impressions douloureuses; et la cause en est dans l'art du musicien, comme dans celui du poëte; dans cet art de donner à l'expression musicale un charme que n'ont point dans la nature les airs, les plaintes, les accents funestes ou douloureux des passions. C'est donc une idée aussi étrange de vouloir bannir du théâtre lyrique le chant mélodieux, que de vouloir interdire les beaux vers à la tragédie. Mais une idée encore plus bizarre, c'est d'entremêler la déclamation de fragments d'un chant mutilé. Pourquoi ne pas finir un chant que l'on commence? Ou pourquoi commencer un chant qu'on ne veut pas finir? Qu'est-ce qu'une déclamation intermittente, qui semble prendre un élan rapide, et qui tout-à-coup retombe, et se traîne avec pesanteur? Il n'y a qu'une seule excuse pour l'imitateur qui s'éloigne de la nature: c'est de nous procurer les plaisirs de l'art.

En deux mots, la mélodie sans expression est peu de chose; l'expression sans mélodie est quelque chose, mais n'est pas assez. L'expression et la mélodie, l'une et l'autre au plus haut degré, où elles puissent s'élever ensemble : voilà le problème de l'art. Il reste à voir qui nous donnera la solution de ce problème.

Les Italiens l'ont cherchée : ils ont commencé comme nous. Leur musique du temps de *Lulli* était la même que la sienne. Ils travaillèrent à lui donner plus de force et d'expression. Mais le

vrai moment de sa gloire fut celui où *Vinci* traça le premier le cercle du chant périodique, de ce chant qui, dans un dessein pur, élégant et suivi, présente à l'oreille, comme la période à l'esprit, le développement d'une pensée complètement rendue. Ce fut alors que le grand mystère de la mélodie fut révélé.

Les Grecs, après avoir inventé la période oratoire, sentirent qu'au-delà de cette belle forme il n'y avait plus rien à désirer : leur émulation se borna à la rendre, de plus en plus, élégante et harmonieuse. Les Italiens, après avoir trouvé la période musicale, s'y attachèrent de même, comme à la forme la plus parfaite qu'on pût jamais donner au chant ; et non-seulement dans les airs, mais dans les duos, les trios, les morceaux de grande harmonie, tout ce qu'il y a eu de musiciens célèbres en Europe, *Leo*, *Pergolèse*, *Porpora*, *Buranello*, *Jomelli*, *Majo*, *Hasse*, *Perès*, *Traietta*, *Sacchini*, *Piccini*, *Grétry*, *Anfossi*, *etc.* tous, à l'exception de *Gluck*, ont regardé le chant périodique comme le chef-d'œuvre de la mélodie, et comme son plus haut degré d'élégance, de correction et de beauté.

La question se réduit donc aujourd'hui à savoir s'il faut renvoyer cette forme de chant à la musique de concert, et l'exclure de la scène lyrique, comme les partisans de M. *Gluck* nous le conseillent, ou si, à l'exemple des Italiens, nous devons l'admettre sur le théâtre.

Qui la décidera cette question? L'expérience. Tout le reste peut nous tromper. Les autorités sont suspectes, les exemples sont équivoques, la raison même a souvent deux faces, et chacun croit l'avoir de son côté. Défions-nous de tout cela, et commençons par ne compter pour rien le suffrage de l'Italie et de l'Europe entière en faveur de cette musique, qui, depuis cinquante ans, les enivre et les transporte de plaisir. L'Italie et l'Europe entière peuvent avoir été séduites, et tenir à leur préjugé. Mais, avec la même bonne foi, convenons que l'autorité de M. *Gluck* et de ses partisans n'est pas plus décisive.

M. *Gluck* n'a pas eu l'avantage d'être élevé en Italie, le seul pays du monde où, dès l'enfance, l'oreille et l'imagination se frappent des beaux accents de la mélodie, où l'on contracte insensiblement l'habitude de ce langage ravissant, où le génie s'enrichit par l'étude des bons modèles, et accumule insensiblement ce trésor d'idées musicales, qui germent et se reproduisent avec une variété inépuisable de nouvelles combinaisons. M. *Gluck* arriva en Italie, comme Théophraste à Athènes, avec l'accent de son pays natal. Il était profond dans son art; il avait tous les talents d'un grand compositeur, excepté l'élégance et la grâce du style; il fit trois opéras (1) italiens, où

---

(1) *La Clémence de Titus*, pour le théâtre de Naples; l'*Antigone*, pour celui de Rome; *le Triomphe de Camille*, pour

l'on ne désira que du chant et des modulations moins dures; à force de travail il trouva même quelquefois des desseins heureux : on conserve de lui, en Italie, un ou deux airs, que l'on chante encore quelquefois. Mais ces rencontres étaient rares : les oreilles italiennes trouvaient son harmonie trop péniblement travaillée; et à l'égard de la mélodie, il se voyait au milieu d'une foule d'hommes qui produisaient en se jouant, ce qui lui coûtait inutilement tant de sueurs et tant de veilles. *Il perdit trente ans de sa vie,* comme le dit son apologiste, à tâcher en vain d'imiter les Pergolèse et les Jomelli.

A la fin, rebuté d'un travail ingrat, il résolut de se jeter dans un genre moins difficile, et dans lequel, avec une harmonie savante et une déclamation forcée, il pût se dispenser du chant. Il fit très-bien; mais sa méthode, la meilleure pour lui sans doute, peut n'être pas la meilleure pour nous. Ses nouveaux opéras peuvent avoir, avec moins d'art, plus d'intérêt que ceux de Métas-

---

celui de Bologne. On a écrit que M. Gluck avait eu d'éclatants succès à Venise et à Florence; et les Italiens prétendent qu'il n'a donné aucun opéra ni à Florence, ni à Venise. On a écrit qu'*ayant donné le* Demophonte *à Milan, il y a plus de quinze ans, on y parle encore avec admiration de cet ouvrage;* et après avoir pris à Milan les informations les plus exactes, on assure que M. Gluck n'a composé aucun opéra pour Milan, et qu'on n'y a représenté de lui que l'*Orphée*.

tase; ceux même de Quinault, où règne un sentiment plus doux, plus gradué dans ses nuances, et où les passions violentes n'éclatent que par intervalle, n'ont pas ces mouvements pressés, tumultueux, rapides, des opéras de M. *Gluck*, réduits presque à la pantomime; et en cela il a été servi à sa manière. Mais il reste encore à savoir si la musique n'est faite que pour accompagner la pantomime de l'action, ou si l'action n'est pas destinée à développer les trésors et les charmes de la musique. Il faut sans doute que la poésie et la musique soient émules, mais sans nuire l'une à l'autre; et dans l'effet général du spectacle qui les rassemble, ni le plaisir de l'ame, ni celui de l'oreille ne doit être sacrifié. Tel est le pacte de l'alliance de la poésie avec la musique; et, entre les arts comme entre les hommes, la plus heureuse société est celle où chacun perd le moins qu'il est possible de ses avantages et de sa liberté. L'objet de M. *Gluck* a été, dit-on, l'ensemble et l'unité de l'effet théâtral, et c'est là ce qui le distingue. Mais l'ensemble est donné par la forme même de l'opéra français; *Quinault* l'avait conçue et il l'a conservée, cette *unité*, dans *Atys*, dans *Armide*, dans *Proserpine*, dans *Roland;* le musicien n'a qu'à se conformer à l'ordonnance du poëme; et *Lulli* et *Rameau* lui-même l'ont observée dans *Atys*, dans *Armide*, dans *Dardanus*, et dans *Castor*.

L'analogie de l'expression avec le sentiment ou

l'image, l'accord de l'harmonie avec la mélodie, et de l'une et l'autre avec la parole, la gradation et l'enchaînement du récitatif obligé, des airs, des duos et des chœurs, distribués avec intelligence, enfin la liaison de toutes les parties du spectacle avec l'action : voilà ce qui produit l'ensemble et *l'unité* dont on parle tant. Mais qu'a d'incompatible avec cette *unité*, l'heureux choix des motifs, la beauté des desseins, la régularité du chant?

M. *Gluck* peut être de bonne foi en dédaignant cette partie de la musique italienne, et en inspirant ce mépris à tous ses zélateurs; mais il a tant d'intérêt de croire et de persuader aux autres la prééminence de son talent et la supériorité de son genre (1), que, s'il ne se défiait pas de son opinion dans sa propre cause, on serait obligé de s'en défier pour lui. A l'égard de ses partisans, leur goût peut n'être pas plus infaillible que le

---

(1) On lui écrit que *rien ne vaudra jamais son* Alceste; et il répond : Alceste *est une tragédie complète, et je vous avoue qu'il manque très-peu de chose à sa perfection.* On lui écrit qu'Orphée *perd par la comparaison avec* Alceste; et il répond : *Eh! bon dieu, comment peut-on comparer deux ouvrages qui n'ont rien de comparable?... les divers poëmes doivent naturellement produire différentes musiques, lesquelles peuvent être, pour l'expression des paroles, tout ce qu'on peut trouver de plus sublime, chacune dans son genre.* Il parle à-peu-près de même de son *Armide;* et il ajoute, *il faut finir; autrement vous croiriez que je suis devenu fou ou charlatan.*

nôtre; ils ont peut-être encore besoin d'étudier l'art dont ils méprisent les modeles; et s'il s'agit du sentiment, d'après lequel nous jugeons tous, que chacun ait le sien pour soi, rien n'est plus juste; mais que l'instinct de ces messieurs ne soit pas le tyran du nôtre.

Quant aux exemples, il faut avouer que si la musique italienne a pour elle mille succès et le suffrage de l'Europe entière, celle de M. Gluck a de son côté les applaudissements de Vienne et de Paris. Mais faut-il pour cela condamner à l'obscurité la musique qui n'a charmé que l'Italie et l'Europe, et réserver la gloire du théâtre pour la musique qui vient de plaire à l'Allemagne et à la France? C'est ainsi que les partisans de M. Gluck l'ont décidé; mais n'est-ce pas abuser un peu d'un moment de triomphe? J'en appelle à eux-mêmes; et je suppose qu'avant M. Gluck l'un des célèbres musiciens d'Italie fût venu avec une *Armide*, un *Roland*, un *Atys*, nous faire entendre, à la place du récitatif simple et monotone de *Lulli*, une musique variée, expressive et mélodieuse, et qu'il eût réussi, comme cela était possible; qu'aurait dit M. *Gluck*, si en arrivant il avait trouvé, dans les corridors de l'opéra, une troupe de fanatiques de la musique italienne, qui auraient crié aux passants : *N'écoutez pas cet Allemand, qui vient encore par son fracas vous endurcir les oreilles, dont la musique, si c'en est une, ressemble à une liqueur*

âpre qui brûle le palais et qui blase le goût? Le compositeur allemand, justement indigné sans doute de ces indécentes clameurs, aurait demandé à être entendu; qu'il se mette donc à la place de ceux qui viennent après lui, et qu'il souffre qu'on les entende (1).

Ses admirateurs traitent avec un froid mépris ceux qui par sentiment trouvent dans sa musique peu de chant, peu de naturel, peu d'élégance et de noblesse. *De quoi s'avisent ces critiques?* disent les dictateurs de l'art; *ils ne sont pas musiciens.* Quel avantage que de savoir la gamme! et quelle supériorité cela donne sur ceux qui ne la savent pas!

Cependant on appelle de cette autorité; on prétend que la mécanique et le goût d'un art sont deux choses très-différentes; que sans avoir manié le pinceau, on peut se connaître en peinture; qu'on peut de même être sensible aux beautés et aux défauts de l'expression musicale, sans avoir

---

(1) M. Gluck, qui prévoit de loin le succès de M. Piccini, nous explique d'avance comment cela doit arriver. *On donnera à dîner et à souper aux trois quarts de Paris pour lui faire des prosélytes; et Marmontel, qui sait si bien faire des contes, contera à tout le royaume le mérite exclusif du sieur Piccini.* Et qu'a fait au sieur *Gluck* ce *Marmontel* qu'il veut tourner en ridicule? Lui aurait-il donné de l'humeur en essayant de rendre les meilleurs opéras français susceptibles des beautés de la musique italienne? Il paraît que cette musique le chagrine cruellement!

appris à *solfier;* qu'au contraire un barbouilleur d'enseigne, ou un déchiffreur de musique, peut n'être pas un excellent juge de Raphaël ou de Pergolèse. *Vous êtes chaudronnier, M. Josse*, disait M. de *Voltaire* à un homme qui, pour avoir fait de méchants vers, se croyait juge en poésie.

On voit donc bien que sur le mérite personnel des connaisseurs et des artistes, les disputes sont éternelles; et les raisons ne sont guère plus concluantes que les autorités.

D'un côté l'on nous dit que M. *Gluck* a créé une musique dramatique dont *les compositeurs d'Italie n'ont pas même soupçonné l'existence.* De l'autre côté l'on demande en quoi consiste cette création? A l'accent près, dit-on, le récitatif de M. *Gluck* est le même qu'en Italie. Il l'a presque toujours accompagné, et le bruit de l'orchestre a couvert les défauts de ses modulations tudesques : la force a suppléé souvent à la justesse de l'expression; mais, en accompagnant son récitatif, il n'a fait qu'imiter, en charge, le récitatif obligé de l'opéra italien; ses chœurs ne sont assurément pas plus dramatiques que ceux de Rameau; il a mis les personnages en action, il les a fait remuer sur la scène, et nous devons lui en savoir gré; mais dire de lui, pour cela, que *Prométhée a secoué son flambeau, et que les statues se sont animées*, c'est exprimer bien magnifiquement ce qui n'est rien moins qu'un prodige! Ses duos tâchent de ressembler aux duos

dialogués, et mieux dessinés que les siens, qu'il a entendus en Italie. Voilà ce que répondent ceux qui ne veulent pas croire à son *génie créateur.*

On a voulu nous faire admirer *comment*, dans une ouverture, *après avoir lié le début au sujet, non par des rapports vagues, mais par les formes mêmes, le musicien précipite tout-à-coup tous les instruments sur une même note; comment après s'être élevés ensemble et à l'unisson, jusqu'à l'octave de cette note, ces instruments se divisent et concourent, chacun de son côté, à préparer l'ame à un grand événement; comment pour conserver le sentiment du rhythme, affaibli par la célérité avec laquelle se meuvent les parties supérieures, le compositeur fait frapper aux instruments l'anapeste.* Tout cela est très-beau sans doute; mais c'est le langage des adeptes, que le vulgaire n'entend pas.

Le caractère distinctif de la musique de M. *Gluck* serait donc dans une harmonie *escarpée et raboteuse*, comme l'appellent les Italiens; dans les modulations rompues et incohérentes de ses airs, dans les traits mutilés et disparates qui les composent, dans la négligence, volontaire ou non, qu'il met à choisir ses motifs, et à suivre ses dessins, à donner de l'analogie et de la rondeur à son chant. Or on peut révoquer en doute, que ce soit là un modèle de l'art, une invention du génie.

Concluons sérieusement que le vrai mérite de

M. *Gluck* est d'avoir vu *dans l'opéra français*, comme le dit son apologiste, *un plan de spectacle magnifique, auquel il ne manquait que de la musique, d'avoir trouvé, dans la musique italienne, des couleurs propres à peindre toutes les affections de l'ame, et* d'avoir essayé *d'en composer de grands tableaux.* Mais les a-t-il peints, ces tableaux, avec le coloris de la belle musique? C'est ce que lui disputent les amateurs d'un chant facile, régulier et mélodieux.

On parle beaucoup de la force, de l'énergie, de la vigueur des sons que M. *Gluck* tire de son orchestre, ou des poumons de ses chanteurs; et il faut avouer que jamais personne n'a fait bruire les trompes, ronfler les cordes, et mugir les voix comme lui. Mais qui sait si la mélodie et l'harmonie italienne n'ont pas aussi dans leur simplicité quelque force, avec moins d'effort? Sur tous les théâtres de l'Europe, on a éprouvé les effets de mille morceaux pathétiques, dont le chant n'était pas du bruit; et quand les impressions du chant ne seraient pas aussi violentes que celles du bruit et des cris, l'oreille ou l'ame des Français est-elle donc si peu sensible, que, pour être émue, elle ait besoin de ces ébranlements profonds? Pour qui ne voudrait qu'être remué, *Shakespear* serait préférable à Racine : aussi, par la même raison qui fait donner à la musique de M. *Gluck* une préférence exclusive sur la musique italienne, a-t-on mis le tragique anglais au-dessus

de tous nos tragiques; mais cette nouvelle école de goût n'a pas eu de vogue à Paris. En faisant donc au musicien allemand un honneur excessif, et qui du côté du génie doit le flatter infiniment, je veux dire, en le regardant comme le *Shakespear* de la musique, il n'est pas dit qu'en sa faveur on doive exclure du théâtre les *Racines* de l'Italie.

Nous savons bien que l'opéra italien, tel qu'il est, ne réussirait point en France : il y paraîtrait nu, froid, triste, languissant : la tragédie, dans son austérité, n'est pas faite pour le théâtre lyrique ; tout le talent de *Métastase* n'a pu lui donner un caractère qu'elle n'avait pas. Le chant est un langage fabuleux ou magique : sa vraisemblance tient au merveilleux de l'action. Nous sommes disposés à entendre chanter *Armide*, *Roland*, *Proserpine* ; nous aurions de la répugnance à entendre chanter *Alexandre*, *Régulus*, *César* ou *Caton*. Nous avons un théâtre consacré à l'histoire ; c'est là par excellence, le théâtre du pathétique ; et il serait impossible à l'opéra de rivaliser avec la tragédie, sans la variété et la magnificence des tableaux et des fêtes que le merveilleux y produit.

Ce n'est donc pas l'opéra italien, c'est la musique italienne qu'il s'agit d'introduire sur la scène française. Mais la musique italienne, nous dit-on, n'est autre chose qu'un ramage d'oiseaux ; et rien de plus contraire à l'expression des sentiments,

et sur-tout des passions fortes, que ces airs où une voix brillante semble voltiger sur un son.

Assurément ce n'est point là ce que nous devons envier à l'opéra italien. Mais veut-on nous persuader que ses airs, qu'on appelle en Italie, *airs de bravoure*, airs destinés à faire briller la voix, soient la musique italienne par excellence et par essence? De l'aveu des Italiens mêmes, ce n'est là qu'un vain luxe, et qu'un abus de leurs richesses : ce n'est pas ce qu'ils nous proposent d'imiter de leur opéra. La partie sublime de leur musique, celle qu'ils admirent sérieusement, ce sont des récitatifs obligés du plus grand caractère; ce sont des chants très-naturels, très-expressifs, mais aussi très-mélodieux; et il y en a dans leurs opéras un nombre infini de ce genre. Nous n'entendons même autre chose dans nos concerts, depuis bien des années; tandis que, par une fatalité inconcevable, on n'y exécute presque jamais de la musique de M. *Gluck*. Les partisans de celui-ci ont donc bien raison de dire, que *la musique italienne est une musique de concert;* mais ils n'ont pas encore la même raison d'assurer que *ce n'est pas une musique de théâtre.*

La musique italienne a eu différents âges, comme la littérature latine et française. Le goût s'est épuré, et puis s'est corrompu, et puis s'est corrigé lui-même. On a cherché le beau simple et pur, on l'a trouvé, on l'a goûté; on a essayé de renchérir, on a chargé l'expression musicale,

comme l'expression poétique, de faux brillants et de *concetti;* on s'est aperçu de cette erreur, on est revenu au beau simple. Voilà le cercle que le goût a parcouru en Italie. Il est encore trop indulgent pour l'oreille, il faut l'avouer; il cherche encore à la flatter aux dépens même de l'expression; mais c'est un mal accidentel, dont l'exemple est sans conséquence.

Les Italiens, en faisant de la tragédie leur opéra, ont dénaturé l'une et l'autre. La tragédie a perdu ses développements, ses gradations, son éloquence, ses peintures savantes de caractères et de mœurs; dans cet état de mutilation, elle n'a plus rien qui dédommage de sa tristesse continue: il a donc fallu lui accorder les licences d'un chant qui console l'oreille d'une longue monotonie, et qui délasse le spectateur accablé de cinq heures d'ennui. Au lieu que l'opéra français, naturellement embelli par l'agrément des fêtes et la pompe du merveilleux, n'a pas besoin d'autre parure; et la musique variée par les incidents du spectacle, y peut être analogue aux objets qu'elle peint, sans être triste et monotone.

En Italie, les voix que le climat produit, ou qu'un art cruel y ménage, sont si légères, si flexibles, si éblouissantes pour l'oreille, si j'ose m'exprimer ainsi, qu'il n'est guère possible qu'un peuple accoutumé à les entendre rivaliser avec les instruments les plus brillants et les plus doux, renonce à ce plaisir, et permette aux musiciens

de l'en sevrer par un goût plus austère; ajoutons que les musiciens, esclaves du caprice et de la vanité des cantatrices et des chanteurs, sont obligés, en dépit d'eux-mêmes, de leur prodiguer, dans le chant, des traits qui les fassent briller. Mais en France, où les voix des héros de théâtre ont un caractère plus mâle, où les voix des femmes elles-mêmes sont plus sensibles que brillantes, où le musicien domine et fait la loi, l'art n'est pas exposé aux mêmes séductions de l'habitude et du mauvais goût. Rien n'empêche donc que l'excellente musique italienne, celle qui embellit l'expression sans l'altérer, et même en la fortifiant, ne soit transplantée sur notre théâtre, avec toute sa force et dans toute sa pureté.

Ainsi cette question si embrouillée dans les gazettes, se réduit à des termes simples. Dans la musique italienne, il y a des airs où le goût du pays a sacrifié la vraisemblance et l'intérêt de l'action au plaisir d'entendre une voix brillante badiner sur une syllabe. Nous consentons à écarter de notre chant ce luxe efféminé : la langue même s'y refuse ; et la sévérité de notre goût ne permet à la voix que les inflexions et les éclats qui, sans altérer l'expression, peuvent lui donner plus de charme. Dans la musique italienne, un usage encore singulier a introduit les ritournelles : c'est le plus souvent un signal que, dans les salles d'Italie, le musicien donne aux loges, pour que l'on vienne entendre l'air. Chez nous les loges ne sont

pas des cabinets où l'on s'amuse de toute autre chose que du spectacle; l'attention est continue; le signal serait inutile; et à moins que la situation ne donne lieu au prélude du chant, ce qui arrive aussi quelquefois, nous le trouverions déplacé. Qu'est-ce donc qui nous reste à imiter de l'opéra italien ? Le voici : des récitatifs obligés, où sans le secours d'un orchestre bruyant, une voix, même une voix faible, soutenue de quelques accords, porte à l'ame tous les sentiments qu'elle exprime; des airs d'un caractère noble et simple, qui n'ont pour ornement que l'heureux choix de leur motif, la pureté de leur dessein, l'enchaînement de leurs parties, leur régularité parfaite, l'alliance la plus intime de l'harmonie et de la mélodie, au plus haut degré d'expression; des duos, des trios dans le goût de ces airs, comme eux travaillés avec soin, comme eux variés et faciles, tirant leur force de leur motif, de leur expression graduée, du rhythme, qui leur communique la vie avec le mouvement. Voilà ce que l'Europe admire, voilà ce que Paris ne cesse d'applaudir tous les jours dans tous ses concerts; voilà ce qu'il s'agit d'admettre sur la scène lyrique française, ou d'en exclure à jamais.

Pour l'en exclure, la meilleure raison des partisans de M. *Gluck*, c'est que cette musique n'est pas celle de M. *Gluck;* et en cela même ils se trompent. Il a, comme nous l'avons dit, transporté l'opéra français en Italie; mais, en revanche,

il a transporté la musique italienne en France, autant qu'il lui a été possible.

On prétend qu'il a dédaigné le chant italien, comme contraire à l'expression. Mais il en a fait tant qu'il a pu, et il l'a fait de son mieux sans doute. Ses airs, il est vrai, n'ont pas la mélodie, l'unité, la rondeur, le charme des airs de *Pergolèse*, de *Galuppi*, de *Jomelli;* il leur manque ces inflexions, ces contours, cette symétrie, ce trait pur, élégant, facile, qui, en musique, comme en peinture, distingue les *Corrèges*, les *Guides* et les *Raphaëls*, des médiocres dessinateurs; mais ces airs, bien ou mal construits, affectent la forme italienne. Et qu'est-ce donc que chante *Iphigénie* impatiente de voir *Achille*, ou lui faisant ses adieux? Qu'est-ce que chante *Achille* furieux contre *Agamemnon*, ou se plaignant d'*Iphigénie?* Qu'est-ce que chante *Agamemnon* prêt à sacrifier sa fille, ou *Clytemnestre* aux genoux d'*Achille*, implorant son appui contre un père? Qu'est-ce que chante *Orphée* après les funérailles d'*Eurydice*, ou au désespoir de l'avoir perdue une seconde fois? Qu'est-ce que chante *Alceste* lorsqu'elle se dévoue, lorsqu'elle exprime à son époux l'amour qui l'a fait s'immoler pour lui? Qu'est-ce que chante *Admète* lorsqu'il s'oppose au dévouement d'Alceste? Ne sont-ce pas des airs coupés, mesurés à l'italienne? Et si le chant en est commun, la modulation pénible, la marche contrainte et forcée, le dessein mal suivi, en

sont-ils pour cela plus vrais, plus expressifs? Le cercle des airs italiens est peut-être trop étendu, leur dessein trop développé; mais c'est un excès bien aisé à corriger dans leur style; et la précision n'est pas incompatible avec l'élégance.

Lorsqu'on veut citer quelque chose des opéras de M. *Gluck*, on se rappelle sur-le-champ les adieux d'*Alceste* et ceux d'*Iphigénie*, parce qu'en effet ces deux airs, quoique faibles et trop semblables l'un à l'autre, ont une expression sensible, que la modulation en est facile, et le cercle bien arrondi. Si M. *Gluck*, dans tous les autres airs, avait été aussi heureux, il daignerait peut-être regarder le chant comme un charme de plus dans l'expression musicale; mais un beau motif de chant est une belle pensée en musique: or rien de plus rare que de belles pensées pour qui n'a pas éminemment le génie de l'invention; et il est plus facile de mépriser ce talent que de l'acquérir. Les Italiens prétendent que le secret de M. *Gluck* est révélé dans la fable du Renard et des Raisins. Quoi qu'il en soit, il est certain que la partie où il excelle n'est pas le chant; qu'il réussit mieux à exagérer qu'à embellir; que si le système d'une déclamation forcée et convulsive peut prévaloir sur notre théâtre lyrique, M. *Gluck* en est seul le maître: personne encore en Italie n'a été tenté d'imiter son style; et, depuis douze ans que son *Orphée* y a été donné, aucun compositeur ne l'a pris pour modèle. Le voilà donc, comme ses par-

tisans l'annoncent, le seul musicien dramatique en Europe, si le chant est exclu du théâtre et relégué dans les concerts.

Mais j'en ai dit assez pour faire voir que leurs savantes déclamations, leurs spéculations profondes et quelquefois assez obscures, ne doivent pas nous empêcher d'ouvrir la carrière du théâtre à l'émulation des talents.

M. *Gluck* a été bien accueilli par les Français, et il a mérité de l'être. Il a donné à la déclamation musicale plus de rapidité, de force et d'énergie; et, en exagérant l'expression, il l'a du moins sauvée d'un excès, par l'excès contraire; il a su tirer de grands effets de l'harmonie; il a obligé nos acteurs à chanter en mesure, engagé les chœurs dans l'action, et lié la danse avec la scène. Enfin son genre est comme un ordre composite, où le goût allemand domine, mais où est indiquée la manière de concilier les caractères de l'opéra français et de la musique italienne. Donnons-lui des rivaux dignes de l'égaler dans la partie où il se distingue, et dignes de le surpasser dans celle où il n'excelle pas. Qu'il se soutienne, s'il le peut, par la force de son orchestre et par la véhémence de sa déclamation; que ses concurrents se signalent par une mélodie aussi passionnée et plus touchante que la sienne, par une harmonie aussi expressive, mais plus pure et plus transparente; et que la nation, après avoir balancé à loisir le caractère des deux musiques et les effets qu'elles

auront produits, se consulte, et juge elle-même la grande affaire de ses plaisirs.

Ce ne seront pas quelques tentatives ni quelques succès passagers qui fixeront le goût national; ce sera une longue suite de tentatives et de succès durables. Il sera permis à tous les musiciens de l'Europe d'entrer en lice; loin de les rebuter, on les appellera; ils croiront qu'il manque à leur gloire d'avoir brillé sur le théâtre de cette ville où fleurissent les arts; ils viendront tour-à-tour exercer leur génie sur les ouvrages de nos poëtes. *Zéno* et *Métastase* sont le trésor commun des musiciens en Italie; les musiciens auront aussi en France, dans les opéras de *Quinault*, de *Fontenelle*, de *La Motte*, de *Roi*, de *Bruère*, de *Bernard*, etc., un champ libre, vaste et fécond où chacun pourra moissonner. *Armide*, *Iphigénie*, *Atys*, *Roland* (1) mis en musique par dix compositeurs différents, nous apprendront à comparer les productions du génie, et à juger du degré de force, d'élégance et de vérité que l'expression peut avoir. C'est alors que la sagacité française pourra tirer de l'expérience

---

(1) M. Gluck *a brûlé*, dit-il, *ce qu'il avait fait de Roland*, en apprenant que M. Piccini travaillait sur le même poëme. Mais n'avait-on pas donné avant lui en Italie l'*Antigone*, le *Titus*, la *Camille?* Pourquoi sur un théâtre où il est applaudi craindrait-il les comparaisons? Pourvu qu'il eût fait de *Roland* ce qu'il nous dit qu'il a fait d'*Armide*, son triomphe était assuré.

variée et multipliée, ce résultat qui dans tous les arts devient la règle du goût. Les priviléges exclusifs, qui sont la mort de l'industrie, sont aussi la mort des talents et du génie dans les beaux-arts. Nous ne serons pas assez ennemis de nous-mêmes, pour adopter ce fanatisme intolérant qui veut condamner la musique à ne jamais sortir du cercle qu'un artiste lui aura tracé. La liberté, mère de l'émulation, régnera sur la scène lyrique; et alors il ne manquera plus rien à notre opéra pour devenir, comme le théâtre de la tragédie et de la comédie française, l'objet de la curiosité et de l'admiration de l'Europe.

FIN DES RÉVOLUTIONS DE LA MUSIQUE.

MÉLANGES

DE POÉSIE.

MÉLANGES DE POÉSIE.

ODE

SUR LA BATAILLE DE FONTENOI.

(1745.)

QUELLE épouvante soudaine,
France, a glacé tes esprits?
Et de la Meuse à la Seine,
Que nous annoncent tes cris?
Ah! c'est la main de la parque
Qui menace ton monarque.
Dieux! écartez ce revers.
Oui, grand roi, les destinées
Vont prolonger tes années
En faveur de l'univers.

Jours de douleur et d'alarmes,
Faites place au plus beau jour.
Dans nos yeux noyés de larmes,
Brillent la joie et l'amour.
De la commune allégresse,
Jusqu'au transport de l'ivresse,
L'heureux délire est monté.

Dieux, et vous rois, leur image,
Le voilà, ce pur hommage
Qu'obtient de nous la bonté.

Il vit, ce roi qui nous aime;
Tout se ranime avec lui.
Au plaisir la douleur même
Daigne sourire aujourd'hui (1).
L'avarice est libérale;
La pauvreté, sa rivale,
Fait des efforts inouïs (2).
L'art s'épuisant en miracles,
De mille nouveaux spectacles
Frappe les yeux de LOUIS.

Quel triomphe! quelle fête!
O le plus doux des vainqueurs,
Ta véritable conquête
Fut la conquête des cœurs.
Du palais à la chaumière,
Comme une vive lumière,
Le bonheur s'est répandu:
Ton peuple est une famille,
Et ta noblesse une fille
A qui son père est rendu.

---

(1) Dans l'illumination de Paris, pour la convalescence de Louis XV, on vit ces mots écrits en lettres de feu à la grille d'une prison: *Gaudet et ipse dolor*.

(2) La même nuit l'on aperçut, au coin d'une rue, un Savoyard, qui, d'une chandelle coupée en quatre, faisait, selon ses moyens, une illumination sur les quatre coins de sa sellette, le seul espace qui fût à lui. Les filles de joie furent trois jours désintéressées. Ces traits expriment naïvement quel esprit animait le peuple.

Il vit, mais c'est pour la gloire;
Et, par un sublime effort,
Il revole à la victoire,
Sortant des bras de la mort.
Tournai, puissante barrière,
D'une attaque meurtrière
Voit l'appareil menaçant.
L'Anglais vole à sa défense;
Mais cette fière espérance
S'évanouit en naissant.

O toi, mon guide et mon maître,
Poëte illustre (1), après toi
M'est-il permis de paraître
Dans les champs de Fontenoi?
Oui, les hôtes des bocages
Voltigent sous les feuillages
Dont leur nid est entouré,
Quand l'aigle, au-dessus des nues,
Par des routes inconnues,
Fend l'élément azuré.

Tel que du haut des montagnes,
Dans un silence effrayant,
S'avance sur les campagnes
Un nuage foudroyant:
Le murmure du tonnerre
Bientôt annonce à la terre
Le choc des vents en fureur;
Et déja sur les rivages
Que menacent leurs ravages
Se promène la terreur.

(1) Voltaire.

Telle à Fontenoi s'avance
La phalange des Anglais.
La mort repose en silence
Dans ses bataillons épais.
De ses flancs, à son passage,
Comme du sein d'un nuage
L'éclair commence à jaillir.
A travers ce feu rapide,
Toute une armée intrépide
Se dispose à l'assaillir.

Pour le combat qui s'apprête,
En les voyant se ranger,
Grand roi, ton fils, à leur tête,
Veut courir même danger.
A ce beau feu qui l'inspire,
D'un sévère et doux empire
Oppose tout le pouvoir.
Et puisse, long-temps encore,
Dans ce prince qu'on adore,
Se prolonger notre espoir.

La colonne, d'un pas ferme,
Traversant nos bataillons,
De la flamme qu'elle enferme
Vomit d'affreux tourbillons.
De cette enceinte mouvante,
Le carnage et l'épouvante
Environnent les remparts.
Sur les ailes de la foudre
La mort vole, et dans la poudre
Nos plus vaillants sont épars.

Vingt légions autour d'elle
Ont eu beau se rallier;

Sous une grêle mortelle
L'airain les force à plier.
Maurice, qui les commande,
Les yeux au ciel, ne demande
Qu'à ranimer sa langueur;
Et dans un corps qui succombe,
Son ame, au bord de la tombe,
Retrouve encor sa vigueur.

De ses coursiers hors d'haleine
Bellone presse le flanc;
Et des sillons de la plaine
Leurs pieds font jaillir le sang.
Il vole autour de l'enceinte,
Et d'une voix presque éteinte,
Il rassemble auprès de lui
Cette noblesse guerrière,
Qui du trône est la barrière,
Et qui du sceptre est l'appui.

Tel, quand la tempête gronde
Sur les pâles matelots,
On nous peint, du dieu de l'onde,
Le char roulant sur les flots.
Sa redoutable parole
Impose aux enfants d'Éole;
Le calme naît, le jour luit.
Sous lui les ondes fléchissent;
Et des bords qu'elles blanchissent,
Elles retombent sans bruit.

L'Anglais lui-même, au silence
Que Maurice a commandé,
S'étonne, hésite et balance,
Par ce calme intimidé.

« Quoi! dans le sang où l'on nage,
« Dit-il, au sein du carnage,
« Tout reste immobile encor! »
Cependant Maurice éclaire
Cette valeur téméraire
Dont il arrête l'essor.

« Français, dit-il, tant d'audace
« Ne vous mène qu'à la mort.
« Pour ébranler cette masse
« Le fer n'est pas assez fort.
« De votre sang moins prodigue,
« Laissez-moi rompre la digue
« Que vous attaquez en vain;
« Et pour vous frayer la voie,
« A l'airain qui vous foudroie
« Faisons répondre l'airain. »

Au même instant l'airain tonne.
On voit l'Anglais s'ébranler.
L'impénétrable colonne
Chancelle et va s'écrouler.
« L'effet remplit mon attente,
« Dit Maurice; elle est flottante.
« Maison du roi, commencez;
« Venez, enfants de l'Irlande,
« Et vous, invincible bande,
« Fiers Neustriens, avancez. »

De tous côtés se renverse
Le boulevard ruiné.
Ce que la fuite en disperse,
Par le glaive est moissonné.
Sous nos drapeaux, qu'elle venge,
La victoire enfin se range :

L'air retentit de ses cris;
Et d'une armée intrépide,
Qui croyait l'avoir pour guide,
On ne voit que les débris.

Les plaines en sont couvertes;
Et dans les mêmes sillons
La mort étale les pertes
De nos meilleurs bataillons.
Fière, aux enfers elle envoie
L'une ainsi que l'autre proie;
Et d'un œil indifférent,
Elle voit dans la poussière
L'Anglais fermer la paupière
Près du Français expirant.

De ce spectacle funeste
Loin d'enivrer son orgueil,
LOUIS, sensible et modeste,
Fortune, y voit ton écueil.
Il se souvient qu'il est homme:
En gémissant il vous nomme,
Guerriers qu'il laisse au tombeau;
Et, consterné de sa gloire,
Il accuse la victoire
Qui lui coûte un sang si beau.

O victoire! ô vaine idole!
Les voilà donc ces autels,
Où, d'âge en âge, on immole
La jeune fleur des mortels!
Est-ce pour plaire à des maîtres
Que nos barbares ancêtres
Nous ont transmis leur fureur;
Et pour flatter quelques princes,

Que tu changes nos provinces
En des théâtres d'horreur?

De ta faveur inconstante
Puissent les rois éblouis,
Te voir cruelle et sanglante,
Te voir des yeux de LOUIS!
Puissent les peuples s'instruire,
Que ce n'est qu'à les détruire
Que servent les conquérants;
Et que deux lustres de guerre
Font plus de maux à la terre
Que n'en feraient vingt tyrans.



POËME

Qui remporta le prix de l'Académie Française en 1746.

Le sujet, donné par l'Académie, était : *La gloire de Louis XIV perpétuée dans le roi son successeur.*

La France dans nos jours tranquille et florissante,
D'un joug qu'elle chérit, jadis impatiente,
Fut prête à succomber sous sa propre valeur :
Sa funeste vertu servait à son malheur.
Le mérite jaloux, inquiet, indocile,
Allumait les flambeaux de la guerre civile.
Louis-le-Grand parut ; les cœurs furent soumis.
Il remit la balance et le glaive à Thémis.
L'Europe, en l'admirant, craignit d'avoir un maître :
Cette crainte annonçait qu'il méritait de l'être.
Il traîna sur ses pas les peuples enchaînés,
Et demanda la paix aux vaincus étonnés.

O paix ! heureuse paix ! ton olivier fertile
Vit fleurir les talents sous son ombre tranquille,
L'abondance renaître, et les arts cultivés
Dès leur premier essor à leur comble arrivés.
Beau siècle ! où réunit la nature féconde
Les prodiges semés dans les âges du monde.

Mais des mains des mortels, ouvrages inconstants !
Sur un cercle rapide entraînés par le temps,

Les empires, les arts, naissent, brillent, s'étendent,
S'élèvent à leur terme, et bientôt redescendent.
C'est ainsi que la mort du second des Césars
Couvrit d'un voile sombre et le trône et les arts;
Que sous Léon-le-Grand les muses rétablies
Dans la tombe avec lui furent ensevelies.

De l'empire français quel sera donc le sort?
Louis meurt; quel espoir nous reste après sa mort?
Les lys que cultiva la main de ce monarque
Vont-ils être abattus sous la faux de la parque?
Non, ils sont immortels; la tige des Bourbons,
Florissante et féconde en dignes rejetons,
Sans cesse, en vieillissant, de rameaux se couronne,
Prompte à les remplacer quand le temps les moissonne.

France, tourne les yeux sur ton maître nouveau;
De son aïeul auguste, auprès de son berceau,
Contemple le génie attentif et fidèle :
Il veille autour de lui, le couvre de son aile.
La vérité dès-lors commence à l'éclairer :
Temps heureux! où sans crainte elle ose se montrer.
Bientôt soutenant seul le poids du diadème,
Au destin de l'État il préside lui-même;
Et, rival du héros dont il maintient les lois,
Il est l'appui, l'exemple, et le vainqueur des rois.
Comme lui, peu jaloux de la funeste gloire
Que sur ses pas sanglants amène la victoire,
L'aveugle ambition n'a point armé son bras :
Juste, ami de la paix, content de ses États,
Il veut les rendre heureux, et non pas les étendre.
Je vous atteste tous, peuples qu'il sut défendre,
Remparts qu'il renversa, trônes qu'il a donnés;
Parlez, Belges soumis, Bataves consternés,
Répondez, fiers Anglais, qu'irrite sa puissance.

L'intérêt vous remit sa trompeuse balance;
L'équité met la sienne en ses augustes mains.
Tremblez, peuples jaloux du repos des humains.
En arborant l'olive il fait briller l'épée.
En vain par vos complots l'Europe fut trompée;
Il va couper leur trame, il marche, il vient à vous.
Secondez sa justice, ou bravez son courroux.
Choisissez. Vous voulez que Bellone en décide;
Voyez si le plus juste est le moins intrépide.
Que tous vos bataillons unissent leurs efforts;
De l'Escaut et du Rhin qu'ils inondent les bords;
Fiers rivaux de ce roi que votre ligue honore,
Son aïeul vous vainquit; son aïeul vit encore.
Tel que vous l'avez vu sur des murs foudroyés,
Ou subjuguant du Rhin les deux bords effrayés,
Tel il paraît encor dans sa vivante image.
C'est lui. Reconnaissez ce tranquille courage.
C'est lui qui du Germain repousse la fureur,
Qui, sortant de ce lit de tristesse et d'horreur,
Où la faux de la mort fut sur lui suspendue,
S'arrache aux cris plaintifs de la France éperdue,
Et du salut des siens seulement occupé,
Vient braver le trépas dont il est échappé.
Il voit cette colonne épaisse, impénétrable,
Étonner des Français l'ardeur infatigable;
Il voit tout le péril, le brave et le soutient,
Anime ses guerriers, les guide, les retient;
Il triomphe, et du haut de son char de victoire
Il appelle la paix dans le champ de sa gloire.
Aux ennemis vaincus il daigne encor l'offrir,
Les force à l'admirer, et même à le chérir.

Cependant, loin des maux où lui-même il s'expose,
A l'ombre des lauriers son empire repose :
Une sage harmonie en meut tous les ressorts;

Le commerce fécond y répand ses trésors;
D'un éclat sans nuage, à nos yeux revêtue,
La foi sous ses autels voit l'erreur abattue;
Et des lois, dans l'État, l'inflexible équité,
Entretient la concorde et la sécurité.
Les arts, enfants du ciel, les filles de mémoire,
Que Louis couronna des rayons de sa gloire,
Refleurissent encor par son fils éclairés :
Français, vous, ni vos rois, vous ne dégénérez.

PRIÈRE POUR LE ROI.

O toi, dont la main paternelle,
Dans une carrière immortelle,
Guida Louis-le-Grand jusqu'au bord du tombeau,
Grand Dieu ! donne à ce roi, qui l'a pris pour modèle,
Des jours encor plus longs, un règne encor plus beau.



ODE

Qui remporta le prix de l'Académie Française en 1747.

Le sujet donné par l'Académie était : *La clémence de Louis XIV est une des vertus de son auguste successeur.*

Art utile et fatal au monde,
Fléau des peuples que tu sers;
Art des combats, source féconde
Et de succès et de revers;
Toi qui, sur les débris des armes
Arrosés de sang et de larmes,
De la paix fondes les autels,
Soutien des lois, appui du crime,
Quelle est la plus triste victime
Des maux que tu fais aux mortels?

Est-ce vous, stériles provinces,
De meurtres théâtre fumant;
Vous, peuples, de l'orgueil des princes
Et le jouet et l'instrument;
Vous, cités, qu'un vainqueur désole;
Vous, guerriers, que la gloire immole
A de tyranniques projets?
Non, c'est un roi juste et sensible,
Qui n'achète un règne paisible
Qu'au prix du sang de ses sujets.

Les traits que la guerre leur lance,
Sur mille têtes dispersés,
Avec toute leur violence
Contre lui seul sont ramassés.
C'est un père équitable et tendre,
Dont la bonté daigne s'étendre
Sur les moindres de ses enfants;
Qui, dans d'éternelles alarmes,
De ses pleurs arrose leurs armes,
Lors même qu'ils sont triomphants.

Épouses au deuil condamnées,
Il entend vos lugubres cris;
Mères pâles et consternées,
Avec vous il pleure vos fils.
Quand à se venger tout l'invite,
Dans un ennemi qui l'irrite,
Homme, il chérit l'humanité;
Et son bras ne peut se résoudre
A laisser éclater la foudre
Qu'allume en ses mains l'équité.

Tel fut ce roi dont la puissance
Ne le céda qu'à ses vertus;
Qui n'exerça que sa clémence
Sur ses ennemis abattus;
Ce Louis, qu'entourait la gloire,
A qui les arts et la victoire
Ont fait donner le nom de Grand.
Armé pour la cause publique,
Il portait un front pacifique
Sous les palmes d'un conquérant.

Tandis que, loin de nos frontières,
Son char de triomphe emporté,

Foulait les nations entières,
Qu'étonnait sa rapidité;
Louis en retenait les rênes:
En butte à de jalouses haines,
Son cœur ne les connaissait pas:
Toujours prêt à verser des grâces,
La terreur devançait ses traces,
La pitié marchait sur ses pas.

Rappelez ces grandes journées,
Peuples, qu'il vit à ses genoux
Lui tendre vos mains enchaînées,
Et vous présenter à ses coups.
Vos regards, où la mort est peinte,
N'osent envisager sans crainte
Ce front couvert de majesté.
Ah! n'y cherchez point la colère:
Vous trouvez un dieu tutélaire
Dans un vainqueur si redouté.

Il n'est plus, ce sage monarque,
Français, et vos pleurs sont taris!
Il revit, vainqueur de la parque,
Vous le retrouvez dans son fils.
Vous voyez ce héros sensible,
Forcé de se rendre terrible,
Gémir sur le sort des guerriers;
Et quand tout fléchit sous vos armes,
Mêler de généreuses larmes
Au sang d'où naissent vos lauriers.

Il brise d'une main stoïque
Tous les traits qui lui sont lancés;
Et de l'olive pacifique
Ses foudres sont entrelacés.

Par ses soins, les bords qu'il ravage
Renaissent du sein du carnage
Chargés des trésors de la paix.
Ainsi l'Égypte plus féconde
S'élève du milieu de l'onde
Qui vient d'engloutir ses guérets.

Qu'à ses pieds le tombeau s'entr'ouvre,
Qu'à ses yeux, prêts à se fermer,
La faulx de la mort se découvre;
Louis la voit sans s'alarmer :
Mais que guidé par la victoire,
Du théâtre affreux de sa gloire
Il vienne à contempler l'horreur;
O mort, qu'il voyait sans se plaindre,
C'est là qu'il apprend à te craindre,
Et qu'il gémit de ta fureur!

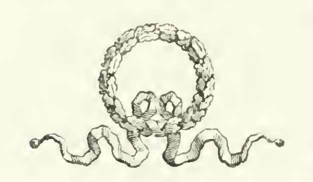
Vous que la victoire lui livre,
Guerriers au trépas échappés,
Ne rougissez point de survivre
Au revers qui vous a frappés.
En vous, votre vainqueur honore
Une valeur qui brûle encore
De se signaler contre lui.
Désarmé par votre disgrâce,
Le même bras qui vous terrasse,
Vous tend un généreux appui.

Grand roi, tes ennemis eux-mêmes
Connaissent le fond de ton cœur :
Ils savent trop que tu les aimes,
Et qu'ils fléchiront leur vainqueur.
Leur audace en vain réprimée,
Leur haine cent fois rallumée

Par l'espoir de l'impunité,
Et cette orgueilleuse assurance
Qu'ils opposent à ta clémence,
Rendent hommage à ta bonté.

PRIÈRE POUR LE ROI.

Grand Dieu! toi qui connais le cœur
De ce roi généreux et tendre,
Exauce les vœux du vainqueur,
Et sur nous la paix va descendre.



LES CHARMES DE L'ÉTUDE,

ÉPITRE AUX POËTES;

Ouvrage qui a remporté le prix de l'Académie Française en 1760.

Mes bons amis, mes compagnons, mes guides,
Illustres morts, parmi vous je reviens
Goûter en paix, dans vos doux entretiens,
Des plaisirs purs, délicats et solides.
Je viens jouir; je viens charmer le temps.
Ce temps, si court, a des langueurs mortelles
Quand l'ame oisive en compte les instants :
C'est le travail qui lui donne des ailes.

L'homme veut être, et ne peut résister
Au sentiment de sa propre durée :
L'heure où l'on vit se passe à s'éviter;
La peine active est souvent préférée
Au froid loisir de se voir exister.
J'ai vu ce cercle où règne l'inconstance,
Ce monde vain, tumultueux, flottant,
Où le plaisir est l'objet d'importance,
Où tour-à-tour on se cherche, on s'attend,
Pour s'oublier le soir en se quittant.
Qui ne croirait, à voir cette affluence
Dans ces jardins, à ce brillant soupé,
Qu'on est heureux? L'on n'est que dissipé.
De deux soleils abréger la distance

Est tout le soin dont on est occupé;
Et dans la foule, à soi-même échappé,
L'on se dérobe à sa triste existence.

Livres chéris! Ah! qu'il m'est bien plus doux
De m'oublier, de me perdre avec vous!
Vous élevez, vous enchantez mon ame,
Rapide Homère, audacieux Milton,
Torrents mêlés de fumée et de flamme.
A ce mélange en vain préfère-t-on
La pureté d'un goût pusillanime:
Du char brûlant du dieu qui vous anime,
Si vous tombez, c'est comme Phaéton;
Et votre chûte annonce un vol sublime.

De l'art naissant l'essor ambitieux,
Libre du moins dans sa route incertaine,
Osait franchir la barrière des cieux:
L'usage encor, tyran capricieux,
Ne tenait point le génie à la chaîne.
Peindre, émouvoir, imiter dans vos vers
L'heureux larcin du hardi Prométhée,
Donner la vie à mille êtres divers,
Élever l'homme, embellir l'univers;
Telle est la loi que vous avez dictée.
Ce merveilleux qui règne en vos écrits,
Colosse informe et beauté monstrueuse,
Par sa grandeur fière et majestueuse,
Du censeur même étonne les esprits.

Le seul Lucain (1), cherchant une autre gloire,

---

(1) Lucain mourut à l'âge de vingt-sept ans, et nous laissa un poëme défectueux, mais plein de génie, dont le grand Corneille faisait son étude. Voyez *Cinna*, *les Horaces*, *la Mort de Pompée.*

Sans le secours des enfers ni des cieux,
D'un feu divin sait animer l'histoire,
Et son génie en fait le merveilleux.
Il est un vrai que l'artifice énerve :
Ce vrai l'inspire et lui donne le ton.
Qu'a-t-il besoin de Mars et de Minerve?
Il a César et Pompée et Caton.
Les passions de César et de Rome
Lui tiennent lieu d'Hécate et d'Alecton :
Le ciel, l'enfer, sont dans le cœur de l'homme.

Donne à Lucain ton style harmonieux,
Ou prends de lui son audace intrépide,
O toi, d'Homère émule trop timide (1),
Peintre touchant, poëte ingénieux,
Sage Virgile. Et pourquoi de tes ailes
Ne pas voler par des routes nouvelles?
Ulysse errant descendit aux enfers,
Et sur ses pas j'y vois descendre Énée :
Si Calypso gémit abandonnée,
Didon trahie expire dans tes vers....
Didon! que dis-je? Est-il rien que n'efface
De ce tableau la sublime beauté?
Tu peins Didon, et tu n'as pas l'audace
D'aller sans guide à l'immortalité!
Si ton rival tient le sceptre au Parnasse,
Il ne le doit qu'à ta timidité.

Ah! si du moins tu l'avais imité
Dans ses desseins majestueux et vastes,
Dans ce grand art des groupes, des contrastes,
Art dont le Tasse a lui seul hérité....

---

(1) On sait que les premiers livres de *l'Énéide* sont d'après *l'Odyssée*, et les derniers d'après *l'Iliade*.

J'entends Boileau qui s'écrie : O blasphème !
Louer le Tasse ! — Oui, le Tasse, lui-même.
Laissons Boileau tâcher d'être amusant,
Et pour raison donner un mot plaisant.

Quoi de plus doux, de plus vif, de plus mâle,
Que ce poëme, objet de ses mépris ?
Je sais, Virgile, admirer tes écrits :
Troie, et Carthage, et la rive infernale,
Les pleurs d'Évandre, et la mort d'Euryale,
Sont des tableaux dont je sens tout le prix ;
Didon sur-tout n'eut jamais de rivale.

Mais que le Tasse a bien mieux exprimé
Cet héroïsme ébauché par Homère !
Que, d'un pinceau plus fier, plus animé,
Il nous a peint la piété sincère,
La grandeur simple, et la sagesse austère,
Et la valeur qui connaît le danger,
Et la fureur qui s'aveugle elle-même,
Et la jeunesse ardente à se plonger
Dans les plaisirs qu'elle craint et qu'elle aime,
Et la vertu qui la vient dégager !

Mais toi, Virgile, aux plus beaux jours du monde,
Dans le berceau des plus grands des humains,
Dans cette Rome, en héros si féconde,
Qui choisis-tu pour père des Romains ?
Ce n'est pas tout que d'aller fonder Rome ;
Un grand dessein demandait un grand homme.
Compare Énée à ce héros brillant,
A ce Renaud si tendre et si vaillant.
Un faible amour est doucereux et fade ;
Mais dans sa force, il est beau, généreux,
Touchant sur-tout quand il est malheureux.

Si la colère a fait une Iliade,
L'amour est il moins fier, moins dangereux?

Des passions, éléments de nos ames,
La plus active est celle de l'amour :
Mille couleurs en nuancent les flammes.
L'amour se change en colombe, en vautour;
Contre lui-même il s'emporte, il s'anime,
Conçoit, embrasse, étouffe son dessein;
Et de ses traits se déchirant le sein,
Il est le dieu, le prêtre et la victime.

Tel est l'amour dans nos cœurs, dans nos vers.
Lui seul anime, embellit l'univers;
Lui seul anime, embellit la peinture :
La poésie, ainsi que la nature,
Doit à l'amour mille tableaux divers.
Anacréon, tu n'as pas d'autre guide :
A tes beaux jours c'est l'astre qui préside,
Et qui de fleurs a semé ton couchant.
Tu lui dois tout, voluptueux Ovide,
A qui Corine (1) enseigna l'art du chant,
Enfant gâté des muses et des grâces,
De leurs trésors brillant dissipateur,
Et des plaisirs savant législateur.
Vous, ses rivaux, vous, dont il suit les traces,
Tendre Tibulle, et toi, dont les douleurs
Ont tant de charme, intéressant Properce,
Pour vous l'amour, dans les larmes qu'il verse,
En soupirant détrempe ses couleurs.

---

(1) *Moverat ingenium totam cantata per urbem,*
Nomine non vero, dicta Corinna mihi.
(Trist. l. 4. eleg. 10.)

Sur vos pinceaux, qu'il transmit à Racine,
Il répandit du sang avec ses pleurs.
Quel coloris! quelle touche divine!
Peintres du cœur, n'en soyez point jaloux;
C'est votre maître, il vous surpasse tous.
L'amour l'inspire, il en fait un Apelle :
A Champmêlé, son actrice immortelle,
Pour l'éclairer il remit son flambeau :
Ce n'est souvent que le même modèle (1);
Mais l'attitude, à chaque instant nouvelle,
Le reproduit à chaque instant plus beau.

Eh quoi! l'amour, un songe, une folie,
Est-ce un tableau digne de l'avenir?
Par lui, dit-on, la scène est avilie;
Et du théâtre il fallait le bannir.

Ah! malheureux, dont la mélancolie
Veut que l'amour à mes yeux m'humilie,
N'aimez jamais : c'est assez vous punir.
Condamnez-vous à ne jamais entendre
Cette Roxane, et si fière et si tendre,
Qui, respirant la vengeance et l'amour,
Menace, tremble, ose et craint tour-à-tour;
Cette Hermione, amante dédaignée,
Tantôt plaintive, et tantôt indignée.

Du cœur humain ces reflux orageux
Ne sont, pour vous, que de frivoles jeux.
Phèdre, brûlant d'un feu qu'elle déteste,
Phèdre, au milieu du crime et du remords,
Et la vertu luttant contre l'inceste,

(1) C'est plus par les situations que par les caractères que Racine a varié les peintures de l'amour.

Pour vous toucher sont de faibles ressorts.
En vain Clairon, cette actrice sublime,
Rend plus frappants ces tableaux qu'elle anime;
Vous demandez des spectacles plus forts.
Voyez Phocas, cherchant d'un œil avide,
Quel est le cœur que sa main doit percer,
Réduit au choix, frémit d'un parricide,
Sans qu'il échappe au sang qu'il va verser,
Un mouvement, un cri qui le décide.
Puissant génie, étonnant créateur,
Combien de fois, ô grand homme! ô Corneille!
De ton vol d'aigle observant la hauteur,
J'ai vu l'aurore interrompre ma veille!
De quel rayon le ciel t'illumina,
Quel feu divin s'alluma dans tes veines,
Quand du faux goût rompant les lourdes chaînes,
Et t'élevant de Clitandre à Cinna,
Par les lauriers que ta main moissonna
Paris devint la rivale d'Athènes!

Reine des arts, si fameuse autrefois,
Ne vante plus ton théâtre (1) magique,
Ta mélopée et ton masque tragique.
Ne vante plus ces oracles menteurs,
Et ces destins, invincibles moteurs
D'une fatale et sanglante aventure,
Où l'innocence est mise à la torture
Pour des forfaits dont ils sont les auteurs.
Ce merveilleux, dangereuse imposture,
S'évanouit, fait place à la nature.
L'action naît de l'ame des acteurs;
Les passions sont les dieux du théâtre.

---

(1) Le mobile de l'action théâtrale, chez les Grecs, est presque toujours hors de l'intrigue.

O Rodogune! éternel monument
Qu'avec effroi j'admire et j'idolâtre!
Où sont puisés ce nœud, ce dénoûment,
Cet intérêt? Au sein de Cléopâtre.

Tissu hardi d'invisibles rapports,
Héraclius, simple et vaste machine,
Quel dieu caché préside à tes ressorts,
Les fait mouvoir? L'ame de Léontine.

Ainsi Corneille, à l'envi de Lucain,
Du merveilleux dédaigna les prestiges.
Crime ou vertu, tout fut grand sous sa main;
Et quand il veut étaler des prodiges,
Il fait agir et parler un Romain.

Fable, autrefois en tableaux si fertile,
Douces erreurs d'un peuple ingénieux,
Songes charmants, quel fut donc votre asyle?
Lulli monta son luth harmonieux:
A ses accents s'éleva ce beau temple,
Brillant théâtre où préside l'amour,
Où tous les arts triomphent tour-à-tour,
Et dont Quinaut fut la gloire et l'exemple.
Chantre immortel d'Atys et de Renaud,
O toi, galant et sensible Quinaut,
L'illusion, aimable enchanteresse,
Mêla son filtre à tes vives couleurs;
Le dieu des vers, le dieu de la tendresse,
T'ont couronné de lauriers et de fleurs.
Et qui jamais ouvrit à l'harmonie
Un champ plus vaste, un plus riche trésor?
En créant l'art, ton cœur fut ton génie.
En vain ta gloire en naissant fut ternie:
Elle renaît plus radieuse encor.

Dans tes tableaux quelle noble magie !
Dans tes beaux vers quelle douce énergie !
Si le français, par Racine embelli,
Lui doit la grâce unie à la noblesse,
Il tient de toi, par ton style amolli,
Un tour liant et nombreux sans faiblesse.
Que n'avait-il, ton injuste censeur,
Que n'avait il un rayon de ta flamme?
Son fiel amer valait-il la douceur
D'un sentiment émané de ton ame?

Mais ce Boileau, juge passionné,
N'en est pas moins législateur habile.
Aux lents efforts d'un travail obstiné
Il fait céder la nature indocile;
Dans un terrain sauvage, abandonné,
A pas tardifs trace un sillon fertile;
Et son vers froid, mais poli, bien tourné,
A force d'art rendu simple et facile,
Ressemble au trait d'un or pur et ductile,
Par la filière en glissant façonné.
Que ne peut point une étude constante?
Sans feu, sans verve et sans fécondité,
Boileau copie; on dirait qu'il invente.
Comme un miroir il a tout répété.
Mais l'art jamais n'a su peindre la flamme;
Le sentiment est le seul don de l'ame
Que le travail n'a jamais imité.
J'entends Boileau monter sa voix flexible
A tous les tons, ingénieux flatteur,
Peintre correct, bon plaisant, fin moqueur,
Même léger dans sa gaîté pénible;
Mais je ne vois jamais Boileau sensible.
Jamais un vers n'est parti de son cœur.

Que la nature, au génie indulgente,

Traita bien mieux ce poëte ingénu,
Ce la Fontaine, à lui seul inconnu,
Ce peintre-né, dont l'instinct nous enchante!
Simple et profond, sublime sans effort,
Le vers heureux, le tour rapide et fort,
Viennent chercher sa plume négligente.
Pour lui sa muse, abeille diligente,
Va recueillir le suc brillant des fleurs.
En se jouant, la main de la nature,
Mêle, varie, assortit ses couleurs.
C'est un émail semé sur la verdure,
Dont le zéphyr fait toute la culture,
Et que l'aurore embellit de ses pleurs.

Mais sous l'appât d'un simple badinage,
Quand il instruit, c'est Socrate ou Caton,
Qui de l'enfance a pris l'air et le ton.
De l'art des vers tel est le digne usage;
Mais laissons-lui sa noble liberté.
A peine il sent le frein de l'esclavage,
Qu'il perd son feu, sa grâce et sa fierté.

La poésie eut le sort de Pandore.
Quand le génie au ciel la fit éclore,
Chacun des arts l'enrichit d'un présent.
Elle reçut, des mains de la peinture,
Le coloris, prestige séduisant,
Et l'heureux don d'imiter la nature:
De l'éloquence elle eut ces traits vainqueurs,
Ces traits brûlants qui pénètrent les cœurs:
A l'harmonie elle dut la mesure,
Le mouvement, le tour mélodieux,
Et ces accents qui ravissent les dieux.
La raison même, à la jeune immortelle
Voulut servir de compagne fidèle;

Mais quelquefois, invisible témoin,
Elle la suit et l'observe de loin.

Lorsque Rousseau s'élève au ton de l'ode,
Et qu'il décrit en vers harmonieux
L'ordre éclatant qui règne dans les cieux (1),
L'enthousiasme est sa seule méthode.
Quand sous ses doigts commence à retentir
La harpe sainte ou le luth de Pindare,
J'aime à penser, je crois même sentir
Qu'un feu divin de son ame s'empare :
Je m'abandonne, avec lui je m'égare.
Mais d'un ton grave et d'un air réfléchi,
A la raison (2), si lui-même il insulte,
Pour la combattre, il faut qu'il la consulte;
Et de ses lois il n'est point affranchi.
Que dis-je? Est-il d'essor qu'elle ne règle?
Pour s'élever et planer dans les cieux,
L'enthousiasme a les ailes de l'aigle;
Pourquoi veut-on qu'il n'en ait pas les yeux?
Voyez Horace, et si, dans son délire,
Sa main voltige au hasard sur sa lyre,
Avec quel art variant ses accords,
D'un mode à l'autre il s'élève, il s'abaisse!
Vrai dans sa fougue, et sage en son ivresse,
La raison même applaudit ses transports.
D'un ton moins haut, si l'ami de Mécène,
Des mœurs de Rome ingénieux censeur,
A mes regards en expose la scène;
Quelle morale et plus vive et plus saine!
Qu'il y répand de charme et de douceur!

---

(1) *Voyez* l'ode 2 du premier livre. Ps. 8.

(2) *Voyez* l'ode à M. de La Fare.

En le lisant avec lui je crois vivre :
A Tivoli je m'empresse à le suivre.
La liberté, l'enjoûment, la raison,
Dans sa retraite accourent sur ses traces :
L'amour y vient sans bandeau ni poison,
Et la vieillesse y joue avec les Grâces.

De nos devoirs le mutuel accord,
De nos besoins l'intime et doux rapport,
Le choix du bien, sa nature immuable,
Le vrai, l'utile, étude inépuisable,
De l'amitié le charme et les liens,
L'art précieux de plaire à ce qu'on aime,
L'art de trouver son bonheur en soi-même,
Sous ces berceaux, voilà nos entretiens.

Mais à mes yeux encor plus familière,
Plus près de moi, plus facile à saisir,
La vérité, dans les jeux de Molière,
De ses leçons sait me faire un plaisir.
Enseigne-nous où tu trouves la rime,
Lui dit Boileau, sans doute en badinant.
Est-ce donc là ce que ton art sublime,
Divin Molière, a de plus étonnant?
Enseigne-nous plutôt quel microscope,
Depuis Agnès jusqu'au fier Misanthrope,
Te dévoila les plis du cœur humain,
Quel dieu remit ces crayons dans ta main.
Dans tes écrits quelle sève féconde,
Quelle chaleur, quelle ame tu répands!
La cour, la ville, et le peuple, et le monde,
Tu fais de tout une étude profonde;
Et nous rions toujours à nos dépens.
Le jaloux rit d'un sot qui lui ressemble;
Le médecin se moque de Purgon;

L'avare pleure et sourit tout ensemble
D'avoir payé pour entendre Harpagon.
Le seul tartuffe a peu ri, ce me semble.
Moi, qui n'ai point le masque d'un dévot,
Quand la vapeur d'une bile épaissie
S'élève autour de mon ame obscurcie,
Quand de l'ennui j'ai bu le froid pavot,
Ou que la sombre et vague inquiétude
Trouble mes sens fatigués de l'étude,
J'appelle à moi Sotenville et Dandin,
Le bon Sosie, et Nicole, et Jourdain.
Le rire alors dans mes yeux étincelle,
A pleins canaux mon sang coule soudain,
De mes esprits le feu se renouvelle,
Je crois renaître; et ma sérénité
En un jour clair me peint l'humanité.

Tous ces travers, qui m'excitaient la bile,
Ne sont, pour moi, qu'un spectacle amusant.
Moi-même enfin, je me trouve plaisant
D'avoir tranché du censeur difficile.

Fruits du génie, heureux présents des cieux,
Embellissez la retraite que j'aime,
Et rendez-moi mon loisir précieux.
Seul avec vous, je me plais en moi-même.
Par vous, guéri de cette vanité
Qui sacrifie à la célébrité
Le doux repos, des biens le plus solide,
De cette vie inconstante et fluide
Je suis le cours avec tranquillité,
L'œil attaché sur un charmant rivage,
Où la nature étale à mon passage
Son abondance et sa variété.

ODE

CONTRE L'ÉGOÏSME D'UNE FAUSSE PHILOSOPHIE.

(1756.)

« Que l'injure et la violence
Impunément bravent les lois;
Que le glaive, sans la balance,
Soit l'aveugle arbitre des rois.
Dans ta solitude profonde,
Libre, indépendant, seul au monde,
Goûte obscurément de vrais biens. »
C'est Aristippe qui m'invite
A fuir les écueils qu'il évite.
Je l'en crois; je romps mes liens.

De nos regrets sources amères,
Faux biens qui m'avez ébloui,
Gloire, amour, flatteuses chimères,
Votre charme est évanoui.
Je suis libre, et tout à moi-même....
Mais quel accablant anathême
Frappe mon oreille et mon cœur?
Suis-je sacrilége ou perfide?
Vers moi quel fantôme livide
Se traîne abattu de langueur?

De sang, de sueur, de poussière,
Son front vénérable est souillé;

Les pleurs qui baignent sa paupière
Inondent son sein dépouillé.
Dieux! que ses regards m'attendrissent!
Ses bras que les chaînes meurtrissent
A peine en soulèvent le poids.
C'est l'Humanité qui m'appelle,
Et vient à mon ame infidèle
Reprocher l'oubli de ses droits.

« Tu dors au sein de la mollesse,
Exempt de trouble et de danger;
Tu dors, dit-elle, et ta faiblesse
Te rend à moi-même étranger!
Quelle est cette sagesse impie
Qui glace ton ame assoupie?
Vois couler mon sang et mes pleurs
Regarde où le ciel t'a fait naître;
Et sois heureux, si tu peux l'être,
Dans cet océan de douleurs.

Du haut des rochers où se brise
Un vaisseau battu par les vents,
Quel est l'inhumain qui méprise
Les cris des matelots tremblants?
Et toi, tu détournes la vue!
Ton ame, qui craint d'être émue,
N'ose s'occuper de mes maux!
Être à soi, jouir de soi-même,
D'un sage est-ce là le système?
C'est l'instinct des vils animaux.

Comme eux au soin de la pâture
Bornant ta pensée et tes vœux,
Quand tout gémit dans la nature,
Tu seras tranquille comme eux!

De l'Elbe les rives fumantes,
De sang les deux mers écumantes,
Ce que n'ont point vu tes aïeux,
L'affreux orage de la guerre
Enveloppant toute la terre,
Sont un vain spectacle à tes yeux!

Viens, vois cette ville opulente,
Du Tage superbe ornement,
Pour qui, sous la zone brûlante,
Germent l'or et le diamant.
A ses pieds les vents et les ondes
Des plus beaux climats des deux mondes
Apportent les riches tributs.
L'enfer allume son tonnerre,
Il gronde, éclate, ouvre la terre;
Cherche Lisbonne : elle n'est plus.

Hélas! sur un immense gouffre
C'est peu que vingt peuples errants,
D'un lac de bitume et de soufre
Entendent mugir les torrents :
Du creux de ces voûtes profondes,
Du sein de ces brûlantes ondes,
La mort est trop lente à sortir.
Sur eux la foudre suspendue
Serait trop long-temps attendue;
Ils vont la presser de partir.

Le feu qu'allume une étincelle
A de moins rapides progrès
Que cette guerre universelle
Dans ses formidables apprêts.
Arraché du sein de la terre
Dans le moule affreux du tonnerre

Le fer s'épanche à gros bouillons;
Le chêne en courbe se dirige,
Le pin superbe en mât s'érige,
Mars y suspend ses pavillons.

Déja le démon du carnage,
Suivi des crimes triomphants,
Foule aux pieds la terre, qui nage
Dans le meurtre de ses enfants.
De l'Elbe aux champs de l'Acadie,
Ce n'est plus qu'un vaste incendie
Par un vent rapide allumé.
Et toi seul, couché sur des roses,
Vil Sybarite, tu reposes
Quand l'univers est consumé!

Dans ton asyle tout abonde;
Et Moncalm, au-delà des mers,
Le Turenne du nouveau monde,
Manque de pain dans les déserts!
Assis sous un dais de verdure,
Rêvant au bruit d'une onde pure,
Tu respires un air serein;
Et Mahon, sur son roc aride,
Voit la fleur d'un peuple intrépide
En butte à cent foudres d'airain!

Je veux qu'avec des yeux stoïques
Tu contemples l'orgueil des rois;
Mais des calamités publiques
Peux-tu ne pas sentir le poids?
Vois la terre au loin ravagée;
Vois la faux en glaive changée
Du laboureur percer le flanc;
L'enfant, dans les bras de sa mère,

D'un sein flétri par la misère,
Au lieu de lait sucer le sang.

Le vieillard courbé vers la tombe,
Où ses enfants l'ont devancé,
Relève ce front qui succombe
Sous les hivers qui l'ont glacé.
Il revient d'une main tremblante
Labourer la terre sanglante;
Il marche à travers des débris....
Ah! loin du sillon qu'il entr'ouvre,
Le bœuf recule, et lui découvre
Le corps mutilé de son fils.

Quand mille blessures pareilles
Déchirent mon cœur maternel;
Pour t'assurer de douces veilles,
Tu fuis un monde criminel!
Mais à ce monde qui m'offense,
Tu dois ta vie et ta défense:
N'es-tu fait que pour recevoir?
Tu l'éclaires! Triste avantage!
Sois homme: voilà ton partage.
Sois humain: voilà ton devoir.

Eh! que m'importent tes lumières,
Et ta raison, ce feu divin,
Si, couché sous d'humbles chaumières,
Mes enfants t'implorent en vain?
Dis-moi, quel est ton privilége
Sur le soldat qui te protége,
Sur le peuple qui te nourrit?
Excepté de la loi commune,
Quel droit t'a donné la fortune
Qui les accable et te sourit?

Je ne viens point t'offrir des armes
Pour me défendre et me venger.
Je viens te demander des larmes :
Me plaindre, c'est me soulager.
Et ne dis pas que trop sensible,
Tu viens, dans un oubli paisible,
T'épargner de vaines douleurs.
Le fils sur la tombe d'un père
Pleure encor, quoiqu'il désespère
De le ranimer par ses pleurs.

Mais pourquoi des larmes stériles,
Quand j'ai besoin de tes secours?
Où sont les mortels inutiles?
Leurs droits naissent de leur concours.
Le bras qui défriche la terre,
Le bras qui repousse la guerre,
Le pasteur, le juge, et le roi,
Tout me sert, tout me rend hommage;
Et c'est un monstre que le sage
S'il veut s'affranchir de ma loi. »

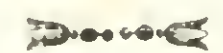
VERS

Au fils de madame la comtesse de C*** le jour de sa naissance.

(1758.)

Amour, soyez le bien-venu.
Sans bandeau, sans flèches cruelles,
Encor faible, timide et nu,
Vous n'avez pas même des ailes.
Mais sur votre front ingénu
Paraît certain air de famille,
Qui ne nous est pas inconnu.
Je vois qu'un charme continu,
Passant de la mère à la fille,
Au petit-fils est parvenu.
Vous serez fin sans artifice,
Vif et sage, tendre et décent,
Et toujours un sel innocent
Aiguisera votre malice :
On tient de ceux dont on descend.
Votre esprit avec la sagesse
Unira la légèreté :
Droit au but de la vérité
Vous frapperez avec justesse :
De la plus aimable comtesse
Ainsi vous aurez hérité.
Mais comme vous avez un père,
Et que vous lui ressemblerez,

Je présage que vous serez
De ceux que l'on n'étonne guère,
Qu'on aura beau vous dire *non*,
Et que d'une beauté sévère
Vous affronterez la colère,
Comme il affronte le canon.
Peut-être serez-vous volage;
Mais, malgré le goût de notre âge
Et l'attrait de la nouveauté,
Vous serez bientôt arrêté
Dans un éternel esclavage :
Votre père l'a bien été.
Jusqu'au bout suivez son exemple.
Si vous trouvez jamais un cœur
Où la décence et la candeur
Habitent comme dans leur temple,
Un caractère sans humeur,
Un esprit formé par les grâces,
Une ame où l'aimable pudeur
Dès l'enfance ait gravé ses traces;
Croyez-moi, tenez-vous-en là :
Votre sort est digne d'envie.
C'est beaucoup, si ce bonheur-là
Se trouve une fois en la vie.



VERS

A madame***, à qui l'on envoyait une toilette.

(1758.)

Que je regrette l'âge d'or!
L'homme était simple, il était sage.
La beauté n'avait point encor
Appris à se cacher sous un brillant nuage :
De ses grâces, de ses attraits,
La nature faisait les frais.
Que ne revient-il ce bel âge!
Assise sur un gazon frais,
D'un ruisseau la glace argentine
Vous retracerait tous vos traits :
Là Flore, de sa main divine,
Dans vos cheveux semés de fleurs,
Mêlerait ses parfums aux plus vives couleurs :
Des amours la troupe enfantine
Draperait un voile léger,
Que des zéphyrs l'aile badine
Ferait doucement voltiger.
Cette toilette naturelle
Ne déguiserait rien; vous en seriez plus belle.
Mais l'âge d'or est loin de nous.
Un art capricieux a réduit en méthode
Ce don si flatteur et si doux,
Ce don de tout charmer, qui n'est qu'un jeu pour vous,
Contre une parure incommode

En vain la nature s'inscrit;
La laideur inventa la mode,
Et la beauté même y souscrit.
Il faut bien que je me soumette
A ce pouvoir frivole, et pourtant absolu.
Recevez donc une toilette,
Comme un meuble très-superflu.
Vénus en avait une, au moins on nous l'assure :
On dit que de s'orner elle prenait grand soin.
Je ne sais si Vénus eut besoin de parure;
Mais vous n'en avez pas besoin.
Dans l'art de cacher la nature
Gardez-vous bien de l'imiter.
Lisbette, de Vénus eussiez-vous la ceinture,
On serait trop heureux de vous la voir quitter.



LE MIROIR DE VÉNUS,

Vers à la même, le jour de sa fête.

(1759.)

J'AI vu l'Amour ce matin
Arriver à tire-d'aile,
De l'Hymen courrier fidèle,
Avec des fleurs à la main.
Chez l'Amitié sa cousine
Il passe dans son trajet.
« Où vas-tu, mauvais sujet,
Dit-elle? — Où je vais? Devine.
Toi-même, avec tes crayons,
Que fais-tu là? — Je dessine.
— Et quelle image? Voyons.
— C'est un secret. — Du mystère!
Fi donc! tu me fais pitié.
Il sied bien à l'Amitié
D'avoir l'orgueil de se taire!
C'est à moi d'être discret.
Allons, dis-moi ton secret.
Je suis connaisseur habile,
Et je puis te corriger.
Soit, dit l'Amitié docile:
M'instruire, c'est m'obliger. »

L'Amour, voyant votre image,
« C'est, dit-il en vous nommant,

Celle à qui, dans ce moment,
Je vais offrir mon hommage;
Mais tu la peins faiblement.
C'est bien là cet enjoûment
Qu'en la voyant on respire;
La perle au brillant émail,
Et la rose et le corail,
Et le séduisant sourire,
Voilà sa bouche en détail;
Cependant on y désire
Un certain air gracieux.
Ces yeux, où brille ma flamme,
Où se peint l'esprit et l'ame,
Me rappellent bien ses yeux;
Mais moins beaux que leurs modèles,
Je n'y trouve pas assez
De ces vives étincelles
Dont tous les cœurs sont blessés.
En tout, les traits sont fidèles;
Mais le teint manque d'éclat:
Ce velouté délicat,
C'est là ce qu'il fallait rendre.
D'ailleurs tes crayons discrets
Plus loin ne peuvent s'étendre;
Et l'Hymen a des secrets
Que l'Amour seul peut t'apprendre.
Eh bien, lui dit l'Amitié,
Embellis donc mon hommage,
Et d'une si chère image
Dessine l'autre moitié:
Tu vois mieux qu'on ne peut feindre;
Et seul confident jaloux
De ses charmes les plus doux,
C'est à toi seul de les peindre.
— Non, ce n'est qu'à son époux

Qu'en secret je les expose :
Pour ses rivaux et pour vous,
Ces charmes sont lettre close.
— Et quel prodige nouveau
Rend donc l'Amour si sévère ?
L'Albane a bien peint ta mère
Comme elle sortit de l'eau.
— Non, Lisbette avec colère
Effacerait le tableau.
— Retouche du moins le buste,
Et qu'elle soit peinte en beau.
— J'y consens, rien n'est plus juste,
Reprit l'Amour : essayons. »
Il dit, et prend les crayons.
Bientôt je l'entends se plaindre
Qu'ils n'expriment aucuns traits :
Ce coloris tendre et frais
Est trop difficile à peindre.
A retracer tant d'attraits
Le pastel ne peut atteindre.
« Ah ! dit l'Amour, je le voi,
Tout l'art cède à la nature ;
Et, plus habile que moi,
Elle a, dans cette figure,
Mis certain je ne sais quoi,
Au-dessus de la peinture. »

Moi, qui les avais suivis
Jusqu'au bout de l'aventure,
J'osai dire mon avis :
« Amour, veux-tu de Lisbette
Rendre les traits ingénus ?
Crois-moi, dérobe à Vénus
Le miroir de sa toilette.
Qu'à Lisbette il soit donné :

C'est un bouquet digne d'elle ;
Et ce miroir destiné
Aux charmes d'une immortelle,
Par cette image nouvelle
Ne sera point profané. »



LE SONGE VÉRIDIQUE,

Vers à madame de V. quelques jours après celui de sa fête.

(1759.)

Vous me l'expliquez ce beau songe
Dont je suis encore enchanté,
Et sous les voiles du mensonge
J'y trouve la réalité.

La nuit, dans un profond silence,
Oui, la nuit même de jeudi,
Je dormais : du brûlant midi
J'avais senti la violence.

Tout-à-coup mon ame s'élance,
Je crois m'élever dans les airs,
J'entends de célestes concerts,
Je vois un temple magnifique,
Je m'avance, et sur le portique
Je lis : *Le palais de l'Amour.*
J'y veux porter un pied timide ;
Je ne sais quel garde intrépide
Veille à la porte nuit et jour.
Pour fléchir son humeur rigide,
Las d'user en vain de détour,
Je demande au moins qu'il m'enseigne
Les beaux lieux où l'Amitié règne.

« C'est, dit-il, près de ce séjour.
Vois-tu ces colonnes d'ivoire ;
C'est là le trône de sa gloire ;
Elle y tient sa paisible cour. »
Je vais, j'approche : un vestibule
D'un goût noble, simple et correct,
Imprime d'abord le respect.
A l'entrée un pur encens brûle :
Mon cœur s'émeut à cet aspect.

Je demande s'il est possible
D'aller à la divinité
Offrir un cœur tendre et sensible.
« Oui, pour vous elle est accessible, »
Me dit d'un air plein de bonté
Sa prêtresse, la Vérité.
Elle m'introduit dans le temple.
La Candeur, la Fidélité,
La Franchise, l'Égalité,
Sont les vertus qu'on y contemple.
La Déesse y voit les mortels
A l'envi se donner l'exemple
Du zèle à servir ses autels.
Leurs voix la célèbrent sans cesse ;
Leurs cœurs lui présentent des vœux :
Comme l'amour elle a ses feux,
Mais tempérés par la sagesse.
Son sanctuaire était orné
De bouquets de fleurs et de guirlandes ;
Son autel environné d'offrandes,
Son front de roses couronné.
Je me prosterne, je l'adore,
Épris de ses charmes secrets,
Même avant d'avoir vu ses traits,
Qu'un voile me cachait encore.

« O divinité que j'implore !
Découvre à mes yeux tant d'attraits. »
Elle m'exauce, et son visage
Se dévoile dans ce moment.
Jugez de mon ravissement
Quand je reconnus votre image.



DISCOURS EN VERS

SUR LA FORCE ET LA FAIBLESSE DE L'ESPRIT HUMAIN,

Lu à l'assemblée publique de l'Académie Française, le 22 décembre 1763, jour de la réception de l'auteur.

Quand je compare à ces globes sans nombre,
A ces soleils dans le ciel suspendus,
Le grain de sable informe, aride et sombre,
Où l'homme et l'ours habitaient confondus;
Humilié de la faiblesse humaine,
Laissant errer mes yeux autour de moi,
Je me demande : Est-ce là le domaine
Où la nature avait placé son roi?

Et si l'enceinte où s'épuise ma vue,
Le cercle étroit que décrivent mes yeux,
Et dont j'ai fait la limite des cieux,
N'était encor qu'un point dans l'étendue;
Loin des soleils qu'observa Cassini,
Si l'Éternel a, de ses mains fécondes,
Laissé tomber des millions de mondes,
Les a semés dans l'espace infini;
Dans cet espace immense, inaccessible,
Où te chercher, atôme imperceptible,
Monde terrestre? et nous, ses habitants,
Que sommes-nous dans l'espace et le temps?

Que peut, hélas! ce corps faible et fragile?
Dans tous ses sens quelle imbécillité!
Dans les ressorts qui meuvent cette argile,
Que de rudesse et d'indocilité!
Dans la raison, dont cette ame est si fière,
Que d'imprudence et de futilité;
Et combien peu de force et de lumière!
Tout ici-bas n'est donc que vanité!

Et cependant voyez l'homme en sa sphère:
Voyez, amis, cet être ingénieux,
De la nature émule industrieux,
L'étudier au moment qu'elle opère;
Suivre son cours, épier son dessein,
Et de ses lois dévoilant le mystère,
Lui dérober les arts pris dans son sein.

Comme il ajoute à l'instinct qu'il imite!
Comme il sait même à ses faibles ressorts
Associer des mobiles plus forts,
Et de ses sens reculer la limite!
Armé du fer que ses mains ont battu,
De quelle audace osant livrer la guerre
Aux animaux, fiers tyrans de la terre,
Vainqueur du tigre à ses pieds abattu,
De sa dépouille il marche revêtu!
Comme il sait même à ses lois despotiques
Assujettir des monstres domestiques;
Soumettre au frein le coursier belliqueux;
Plier au joug, sous sa main menaçante,
Du fier taureau la tête mugissante,
Et partager ses travaux avec eux!

Si l'homme est grand, c'est par ce don si rare
De suppléer à la nature avare:

C'est quand le feu, ce fléau menaçant,
De l'homme seul esclave obéissant,
Vient dans ses mains amollir et dissoudre
Ce fer, bientôt le rival de la foudre,
Ce fer terrible, et des présents des cieux
Le plus funeste et le plus précieux.

Si l'homme est grand, c'est quand lui-même en butte
Aux éléments contre lui déchaînés,
Par ses travaux il résiste à sa chûte,
Qu'en un palais il transforme sa hutte,
Et qu'il apprend aux marbres étonnés
A se suspendre en voûte façonnés:
C'est quand il ose élever sur les ondes
Un pont flottant qui joigne les deux mondes,
Et commander à l'humide élément,
Sous ses vaisseaux, de fléchir mollement;
Tenir les vents enchaînés dans la toile;
Franchir les mers sur la foi d'une étoile;
Et si le ciel s'obscurcit un moment,
Au fer mobile, animé par l'aimant,
Laisser le soin de conduire la voile.

Si l'homme est grand, c'est quand des végétaux
Étudiant les vertus et les vices,
Il adoucit leurs sauvages prémices,
Et qu'il enseigne aux vallons, aux coteaux,
A se changer en jardins de délices;
Qu'en feu liquide il résout les métaux;
Qu'il décompose un mélange adultère;
Et que des sels épurant les crystaux,
Il rend pour lui leur poison salutaire:
C'est quand d'un œil qui sonde l'infini,
D'un pôle à l'autre il mesure l'espace,
Et que du globe observant la surface,

Sur les deux flancs il le montre applani.
C'est lorsque enfin, dans sa frêle structure,
Sa main légère et son regard subtil
Sait démêler jusques au moindre fil
De ces réseaux tissus par la nature.

Est-ce à l'instinct, secondé du hasard,
Que l'homme a dû ces prodiges de l'art?
Non, c'est à toi, compagne du génie,
Raison céleste, immortelle Uranie.
Mais l'infidèle, enclin à te trahir,
Porte avec lui ta secrète ennemie;
Et dans tes droits souvent mal affermie
A ta rivale on te voit obéir.

Fille des sens, aimable enchanteresse,
Vive et féconde imagination,
Qui se défend de ta séduction?
Te captivais les sages de la Grèce,
Tu les trompais, ces crédules amants.
Pour la nature ils prenaient tes fantômes;
Pour son histoire, ils donnaient tes romans:
L'un dans ton sein puisait ses éléments,
L'autre à ton gré combinait ses atômes.
Chacun se livre à tes songes divers:
Par une secte, une secte est chassée;
Par une erreur, une erreur effacée:
Chaque système est un nouveau travers;
Et du Portique en passant au Lycée,
Vous vous trouvez dans un autre univers.

Et toutefois quel respect fanatique,
Pour ces erreurs, n'ont pas eu nos aïeux?
Malheur à qui leur dessille les yeux!
Malheur à qui touche à l'idole antique!

Si Copernic ose briser les cieux
De Ptolomée, il brave le tonnerre.
Si Galilée ose apprendre à la terre
Qu'elle décrit un orbe spacieux,
Ce Galilée est un audacieux
A qui le ciel veut qu'on livre la guerre.
Que de combats n'en a-t-il pas coûté
Pour nous tirer de notre vieille enfance?
Comme un fléau le vrai fut redouté;
Et contre lui l'homme était en défense.

Bâcon parut dans ces temps orageux.
Des préjugés ennemi courageux,
Sur la physique il jette un œil sévère.
C'est un abyme où d'écueil en écueil
Il voit flotter l'ignorance et l'orgueil :
A la lueur trompeuse et passagère
Des feux volants répandus dans la nuit,
Il voit voguer l'opinion légère,
Qu'un souffle élève, et qu'un souffle détruit.

« Où sommes-nous? dit-il; quelle démence
Nous fait errer sur cette mer immense,
Sans gouvernail et dans l'obscurité?
Ployons la voile où finit la clarté.
C'est bien assez qu'une vaine imprudence
Ait égaré l'univers deux mille ans.
Sachons douter. La tardive évidence
Veut qu'on la suive et non qu'on la devance;
Et la raison doit marcher à pas lents. »

Mais des mortels peut-être le plus digne
De l'éclairer, l'égara de nouveau.
Lui qui, joignant le compas au niveau,

De l'évidence avait tracé la ligne,
Descarte oublie et sa règle et ses lois :
Il s'abandonne à l'attrait du génie,
Se fait un monde, et dispose à son choix
De la matière à son gré définie.
Son plan, sublime en sa témérité,
Honorait trop la faible humanité.
Avec nos sens, et du point où nous sommes,
De ce grand tout saisir l'immensité :
Projet hardi, mais en vain médité ;
Digne d'un dieu, mais trop grand pour des hommes !
Newton, plus sage en sa timidité,
Autour de lui chercha la vérité.
Il a saisi le fil du labyrinthe ;
Mais pas à pas il s'avance avec crainte,
Et pénétré d'un juste étonnement,
Il suit des faits le long enchaînement.
Dans sa retraite, asyle du silence,
En mesurant les cieux, il les balance.
Tout est soumis à la commune loi ;
Tout, dans le monde, attire tout à soi.
Que tour-à-tour la mer s'enfle et s'affaisse ;
La même cause et l'élève et l'abaisse.
Qu'une comète aux cheveux enflammés
Ait fait pâlir nos aïeux alarmés,
Comme ils tremblaient au retour d'une éclipse,
L'homme aujourd'hui la voit, sans s'effrayer,
Hâter sa course, et tracer cette ellipse
Dont le soleil est le brûlant foyer.

Poursuis, mortel ; sur la nature entière
Il t'est permis d'étendre tes regards ;
De calculer sa marche et ses écarts ;
D'analyser un rayon de lumière.
Mais garde-toi de sonder les secrets

Que Dieu dérobe à tes yeux indiscrets;
De demander à la cause première
Quel fut son plan, ni quels sont ses décrets.

Je crains sur-tout un savant dogmatique,
Qui, d'un air grave et d'un pas méthodique,
Me fait marcher dans une obscure nuit,
En m'annonçant la clarté qui le fuit.

Rêveurs profonds, dans l'essence des choses
Avec quel sens croyez-vous pénétrer?
Par quel détour m'y ferez-vous entrer?
Nous éprouvons les effets; mais les causes,
Qui peut les voir? qui peut les démontrer?
Le mouvement, la durée, et l'espace,
Sont un chaos ténébreux et profond
Où mon esprit s'abyme et se confond.
De la matière on touche la surface;
Mais qui jamais en a sondé le fond?
L'Être enveloppe à nos yeux sa substance
D'un voile épais; et depuis que l'on pense,
Fixe et mobile autour du même point,
Le cercle étroit de l'exacte évidence
Tourne sans cesse et ne s'élargit point.
Je vis, je sens, un Dieu m'a donné l'être;
Je ne sais quoi, que j'appelle des corps,
Ébranle en moi je ne sais quels ressorts:
Voilà, je crois, tout ce qu'on peut connaître
De soi, du monde, au-dedans, au-dehors.
Des vérités (1) voilà quel est le nombre.
Graves docteurs, en avez-vous appris
Une de plus? Vous nous en donnez l'ombre,

(1) On ne parle ici que des vérités philosophiques.

L'illusion règne dans vos écrits.
Embellissez du moins cette chimère.
Souvent Platon est menteur comme Homère ;
Mais il en a le brillant coloris.

Triste Charron, tu n'as peint que toi-même,
En t'affligeant sur les malheurs d'autrui.
Plus ingénu, Montaigne, sans système,
Nous a peint tous en nous parlant de lui.
J'aime un censeur qui fait un badinage
De ses leçons ; c'est l'adresse du sage.
L'homme est farouche ; il faut l'apprivoiser.
Il est enfant ; il le faut amuser.
Ne m'offrez donc qu'un miroir véridique,
Qui, sans flatter, corrige en imitant.
Peintre infidèle, injurieux critique,
S'il me noircit, je le brise à l'instant.

Docteurs amers, votre triste sagesse
N'est point la mienne, et je m'en applaudis.
Un dieu, sans doute, avec plus de largesse
M'eût pu doter. Quelquefois je lui dis :
« Qui t'empêchait de me donner des ailes
Comme à l'oiseau qui plane aux champs de l'air ?
Né pour jouir des clartés immortelles,
Étais-je fait pour ramper comme un ver ?
Mixte bizarre et du singe et de l'ange,
D'un feu divin par ton souffle animé,
Les yeux au ciel et les pieds dans la fange,
Par un corps vil devais je être opprimé ?
De biens, de maux, à quoi bon ce mélange ?
Ah ! plus heureux, t'aurais-je moins aimé ?
Pour toi ma plainte est-elle une louange ? »

Puis je reviens ; et pour me consoler,

Je dis : « Voyons, suis-je si misérable?
Un sort plus doux eût été préférable;
Mais, tel qu'il est, me doit-il accabler?
Ramper, voler, sont au fond même chose.
Qu'importe, hélas! l'atôme où l'on repose?
L'onde, la flamme, ou tel autre élément,
Subtil, épais, clair, obscur, sec, humide,
N'est bien ou mal que par le sentiment
Qu'on en reçoit : où la douleur réside,
Là, tout est mal; où le plaisir préside,
Là tout est bien. Le bœuf et la fourmi,
L'homme et la brute, ont le même ennemi;
C'est la douleur. Elle est un mal, sans doute :
A la nature il vient, je ne sais d'où;
Mais c'est le seul enfin qu'elle redoute.
Non, tu n'es point un mal, cruelle goutte,
Disait un sage; et ce sage était fou. »

A cela près, tout est bien dans le monde.
Pour nos besoins la nature est féconde.
Qui n'a qu'un sens ne connaît qu'un plaisir;
Mais il suffit à qui n'a qu'un désir.

La taupe, heureuse en fuyant la lumière,
Dans les sentiers qu'a creusés son museau,
Se dit tout bas : « Que je plains cet oiseau
Dont le soleil éblouit la paupière!
Il fuit la flèche; il trouve le réseau :
La mort l'assiége; et des parques funèbres
Sur lui sans cesse est levé le ciseau;
Tandis qu'au sein de ces douces ténèbres
De mes vieux ans tourne en paix le fuseau.

Je suis comme elle aveugle en mon espèce,
Je le sais bien; mais faut-il pour cela
Me désoler, m'injurier sans cesse?

Me suis-je fait? me suis-je placé là?
L'homme est superbe, il se flatte, il s'oublie :
Qu'importe, hélas! Cette utile folie
L'élève seule au-dessus du néant.
Il est un nain; il se croit un géant.
Laissez-le faire : il trouvera bien vîte
De sa grandeur l'affligeante limite.
C'est un malheur d'être faible et léger;
Mais un plus grand, c'est de s'en affliger.
Si la fourmi, roulant deux grains de seigle,
Croit entasser Ossa sur Pélion,
Pour la punir de sa rebellion,
Du haut des cieux verrons-nous fondre l'aigle
De Jupiter? Pour lui quel ennemi!
Il rit de l'homme, il rit de la fourmi.
Nous sommes vains; nous sommes dans la règle.
Altérons-nous son repos, son bonheur?
Quel intérêt l'engage à nous détruire?
Se venge-t-on de qui ne saurait nuire?
Non, la vengeance est fille de la peur.
Dans les accès d'un zèle atrabilaire,
Vous avez beau m'annoncer son courroux;
Ce Dieu si bon, que vous nommez jaloux,
Ne se met pas comme vous en colère;
Et je serai reçu, sans vous déplaire,
Entre ses bras tout aussi-bien que vous.
De mon bonheur consolez-vous d'avance.
Pour son plaisir un dieu m'a fait; eh bien!
Je tâche aussi qu'il m'ait fait pour le mien.
Il me permet une douce existence.
Il en a fait le prix de l'innocence.
Cueillir des fleurs, en former le lien
Des faibles jours dont il est le soutien,
Ce n'est qu'user des dons qu'il me dispense.
Je vous révolte, et vous voudriez bien

Que, pour l'honneur de votre pénitence,
Il me damnât; mais il n'en fera rien.

Laissez-nous donc, importuns moralistes,
Jouir en paix; et cessez d'accuser
Les gens de bien qui savent s'amuser.
En êtes-vous meilleurs, quoique plus tristes?
Pourquoi changer, par vos froides raisons,
Ma gaîté folle, en un bon sens pénible?
Nous sommes tous aux petites-maisons.
Le sage ici n'est qu'un fou plus paisible.
Contre lui-même inspirez de l'effroi
A l'envieux qui ne se plaît qu'à nuire,
A ce cœur bas, sans pudeur et sans foi,
A ce brigand qui règne pour détruire,
Et dont la force est la suprême loi.
Mais nous, amis de la nature humaine,
Nous, dont le cœur n'a que de doux penchants,
Contre nous seuls aurions-nous de la haine?
Que ferions-nous si nous étions méchants?
L'humanité, comme elle a ses vipères,
Et ses vautours de rapine altérés,
Et ses lions de carnage enivrés;
N'a-t-elle pas ses colombes sincères,
Et ses moutons qui paissent l'herbe en paix,
Et ses oiseaux qui gazouillent au frais?
Pourquoi troubler, par vos plaintes amères,
De nos plaisirs les lueurs passagères?
Ils sont si courts et si peu dangereux!
On les compare à des ombres légères;
Soit : mon sommeil est embelli par eux.
L'amour, le vin, nos amis, nos bergères,
Sont de faux biens; mais ils flattent nos vœux.
Ah! laissez-nous ces douceurs mensongères.
Avez-vous peur qu'on ne soit trop heureux?

ÉPITRE

A MADEMOISELLE GUIMARD,

Sur les aumônes qu'elle avait faites dans les grands froids de l'hiver de 1768.

Est-il bien vrai, jeune et belle damnée,
Que du théâtre embelli par tes pas,
Tu vas chercher, dans de froids galetas,
L'humanité plaintive, abandonnée;
Que cette main, qu'on baise nuit et jour,
Verse en secret les tributs de l'amour
Sur l'indigence à languir condamnée?
Quoi! cette Hébé, de roses couronnée,
Qu'environnait un essaim d'étourdis,
En sœur du pot s'en va, dans un taudis,
Te soulager, famille infortunée!
Elle est, pour toi, l'ange du paradis;
Et tu la crois au moins prédestinée.
Au lieu des jeux, des amours, et des ris,
Qui voltigeaient sous ses riches lambris,
Quelle est sa cour? des marmots en guenille,
Un bon vieillard, une mère, une fille:
A ses genoux je les vois attendris;
Les yeux en pleurs, je crois tous les entendre
Bénir le ciel qui la fit belle et tendre.
Tendre! oui, Guimard, sans tes jolis péchés,
Cent malheureux expiraient dans les larmes:

Et leur salut est le prix de tes charmes.
Oh! que du ciel les desseins sont cachés!
Rien n'est plus beau que de vivre en ermite,
Chacun le sait; cependant il est clair
Que si Guimard eût été carmélite,
Cent malheureux seraient morts cet hiver.
C'est donc ce cœur si faible et si fragile
Que pour exemple, au prône, on citera!
O charité! vertu de l'évangile!
Quoi! ton modèle est donc a l'Opéra!

Mais quel dommage, hélas! dans la coulisse
La vertu même est, dit-on, comme un vice,
Chère Guimard, ton curé te loûra;
En te louant, il t'excommunîra.

A son dîner, un dévot moliniste,
Pour tous ses goûts indulgent moraliste,
Blâme les tiens, te damne en digérant,
Et jette à peine un œil indifférent
Sur le malheur d'un voisin janséniste.
Tu ne connais Molina ni Quesnel;
Mais l'indigent, mais le faible pupille,
Dans ton corset trouve un cœur maternel.
Ame céleste! et du ciel on t'exile!
Oui, de tes dons Dieu ne fait aucun cas.
Jamais au ciel on ne monte en cadence.
Tu fais le bien; mais tu danses: tes pas
Sont applaudis ainsi que tes appas.
Depuis David, Dieu ne veut plus qu'on danse.

Si tu mourais (car ce n'est plus le temps
Où le plaisir rajeunissant les belles,
Leur assurait un éternel printemps;
Les grâces même aujourd'hui sont mortelles):

Si tu mourais, on verrait ton cercueil
Environné de mille amours en deuil
Pleurant leur mère; une foule attendrie
De malheureux, à qui tu rends la vie,
Suivraient aussi ce funèbre convoi;
Mais ton curé, ni même son vicaire,
Ni du bas-chœur la troupe mercenaire,
Ne marcheraient en hurlant devant toi:
D'encens bénit sans être parfumée,
Hors du bercail tu serais inhumée.

Que fais-je, hélas! j'attriste les plaisirs.
Aime et jouis; suis tes goûts, ton caprice,
De tes amants couronne les désirs;
Mais au malheur tends une main propice.
Comme un ruisseau qui roule sur les fleurs,
Laisse couler ta brillante jeunesse.
Après avoir régné sur tous les cœurs,
Dans cinquante ans un grand-carme à confesse
Fera ta paix. Un songe séduisant,
Une erreur tendre, une douce folie,
Peut s'effacer; mais jamais Dieu n'oublie
Qu'on fut sensible et qu'on fut bienfaisant.

ODE

A LA LOUANGE DE VOLTAIRE,

Prononcée par mademoiselle Clairon, au pied de sa statue, en 1772.

Tu le poursuis jusqu'à la tombe,
Noire envie; et pour l'admirer,
Tu dis : *Attendons qu'il succombe,*
Et qu'il vienne enfin d'expirer.
Alors, pardonnant à son ombre,
Tu jetteras dans la nuit sombre
Des cris de douleur superflus;
Et, croyant nous faire un outrage,
Tu diras : *L'honneur de votre âge,*
Votre seule gloire n'est plus.

Ainsi, toujours envenimée,
Parmi les fleurs que tu répands
Sur une cendre inanimée,
Se glissent encor tes serpents.
Quoi! d'une généreuse estime
L'offrande pure et légitime
Est-elle interdite aux vivants?
Hélas! pour des cendres éteintes,
Que sont nos regrets et nos plaintes,
Qu'un vain bruit perdu dans les vents

Hâtons-nous de lui rendre hommage.

Français; et plaignons nos neveux
De n'avoir de lui qu'une image,
Insensible objet de leurs vœux.
Rendons-le témoin de sa gloire :
Justes garants de sa mémoire,
Devançons un lent souvenir.
Il respire, il peut nous entendre;
Parlons de lui, sans plus attendre,
Comme en parlera l'avenir.

Quel moment! si de cette fête
Un cri renversant les apprêts,
Venait tout-à-coup en cyprès
Changer le laurier sur sa tête!
Hélas! il est sur le penchant,
Ce bel astre dont le couchant
Brille des couleurs de l'aurore.
Il nous a donné de beaux jours;
Mais sous l'horizon qu'il colore
Il va se plonger pour toujours.

Grâces, vertus, raison, génie,
Dont il fut l'organe divin;
Tendre Vénus, sage Uranie,
Qu'il n'implora jamais en vain;
Beaux-arts, dont il fut idolâtre;
Dieux du Lycée et du théâtre,
Venez, descendez parmi nous.
Digne de la Grèce et de Rome,
Ce jour, qui célèbre un grand homme,
Doit être une fête pour vous.

O Voltaire! à quelle distance
Tu vois, de ton char radieux,
Ramper l'imbécille démence

De tes ennemis odieux!
Ta jeunesse, d'un vol agile,
Près de Sophocle et de Virgile,
En prenant l'essor t'éleva.
Long-temps Melpomène abattue,
D'un nouvel éclat revêtue,
En te voyant se releva.

Du ton sublime de Corneille
Il a fait parler les Romains.
Racine a formé son oreille,
Et mis son pinceau dans ses mains.
Grand comme l'un, quand il veut l'être;
Moins sage que l'autre peut-être,
Plus véhément que tous les deux,
Le dirai-je? encor plus tragique,
Dans cet art profond et magique
Il a pénétré plus loin qu'eux.

O combien Mérope, Zaïre,
Électre, ont déchiré de cœurs!
Combien d'envieux, tout en pleurs,
Sont tombés aux genoux d'Alzire!
Je les vois, dès-long-temps aigris,
Venir insulter par leurs cris
Au chef-d'œuvre heureux qu'il enfante;
Soudain les voilà consternés:
Aménaïde triomphante
A son char les tient enchaînés.

Et dans son immense carrière,
Par combien de sentiers nouveaux
Il atteint, ou laisse en arrière,
Ses modèles, ou ses rivaux!
Notre Virgile est notre Horace.

Il est l'Arioste et le Tasse.
Il réunit Pope et Milton.
Tour-à-tour terrible et folâtre,
On l'a vu Sophocle au théâtre,
A table il est Anacréon.

Que La Fontaine et que Molière,
Parmi tant de noms signalés,
Aient eu la gloire singulière
De ne pas se voir égalés;
Quel autre génie au Parnasse,
Dont il n'ait au moins pris la place?
Qu'on l'oppose aux siècles passés;
Son siècle, au temple de mémoire
N'eût-il apporté que sa gloire,
Il les aura tous balancés.

O toi, qui sans doute incrédule
A tant de prodiges nouveaux,
Diras de lui, comme d'Hercule,
Un seul n'a pas fait ces travaux;
Ne divise point ton hommage,
Postérité; sur cette image
Fixe tes regards incertains;
Vois celui qui dans quinze lustres,
Égal à vingt hommes illustres,
En a seul rempli les destins.

Dans le labyrinthe du doute
Que de fleurs ne sème-t-il pas?
C'est là le fil qui sur ses pas
A la raison trace la route.
De l'homme qu'il approfondit,
Comme Tacite il nous rendit
L'histoire sensible et vivante;
Et présent aux siècles divers,

Sa plume rapide et savante
A mis sous nos yeux l'univers.

Aussi quel sillon de lumière
Ce grand homme laisse après lui !
Voyez, dans sa source première,
La clarté qui règne aujourd'hui.
Quel autre a plus aidé le monde
A sortir de la nuit profonde
Où l'erreur l'avait submergé ?
Quelle main plus libre et plus fière
Ebranla l'immense barrière
D'un barbare et long préjugé ?

Opinion, bizarre idole,
Dont l'univers subit la loi,
Moins puissante que sa parole,
En lui tu reconnais ton roi.
Au milieu de l'erreur commune,
L'homme éloquent est ce Neptune
Qui s'élève du sein des eaux.
Il parle aux vagues mugissantes ;
Et les vagues obéissantes
Vont expirer sous les roseaux.

Ainsi devant lui s'abaissèrent
Ces flots accumulés d'erreurs,
Que tant de siècles amassèrent,
Et d'où naissaient tant de terreurs !
Utile au monde qu'il éclaire,
Il a consacré l'art de plaire
Sur l'autel de la vérité.
Mais plus que la vérité même,
C'est toi qu'il révère et qu'il aime,
Intéressante humanité !

O vous qu'il ennoblit encore
Après vous avoir éclairés;
Vous qu'il venge, vous qu'il honore,
Hommes de génie, accourez.
Qui jamais avec ce courage
Du roseau plié par l'orage
Osa se déclarer l'appui?
Infortune errante ou captive,
Innocence faible et craintive,
Qui vous embrassa comme lui?

Toi, qui sous le glaive abattue,
Devenais l'opprobre des lois,
Famille innocente (1), à ma voix
Viens, tombe au pied de sa statue
Qu'importe de feintes douleurs?
Qu'importe les frivoles pleurs
Qu'il a fait répandre au théâtre?
Ce sont tes pleurs qu'il a taris,
Qui rendront le monde idolâtre
De son ame et de ses écrits.

De nos bons rois modèle auguste,
Henri, le plus doux des vainqueurs,
Simple et grand, magnanime et juste,
Tu vis à jamais dans nos cœurs.
Mais sans ajouter à ta gloire,
Ton poëte rend ta mémoire
Plus chère à nos derniers neveux.
Sous un pinceau qui nous enchante,
Ton image encor plus touchante,
Reçoit plus d'encens et de vœux.

---

(1) Les Calas.

Et qui sait si sa voix sensible,
En frappant l'oreille des rois,
N'a point, par un charme invincible,
Adouci leurs mœurs et leurs lois?
L'humanité moins opprimée,
Déja par l'espoir ranimée,
Le bénira peut-être un jour,
En voyant ses maux à leur terme,
D'avoir semé cet heureux germe
De paix, de concorde et d'amour.

Que fais-je? Où m'emporte mon zèle
Et daignera-t-il l'avouer?
Une voix si faible avait-elle
Acquis le droit de le louer?
Pardonne à la reconnaissance,
Grand homme : un modeste silence
N'est que le recours des ingrats.
Laisse-nous, de tant de merveilles,
Jouir ensemble; et de tes veilles
Viens te reposer dans nos bras.



LES PAUVRES DE PARIS

AU ROI.

PRÉFACE (1).

Ce n'est pas seulement le vœu des pauvres, mais le vœu du public, celui des magistrats, et celui de l'administration même de l'Hôtel-Dieu, qu'on a exprimé dans cette épître.

Il est des maux que tout le monde voit, et dont tout le monde gémit, mais auxquels il est si difficile d'apporter remède, que personne n'ose y penser ; et à moins de quelque accident qui vienne forcer les obstacles, ou donner à la volonté publique le courage de les franchir, on les suppose insurmontables, et on cède à ce qu'on appelle une cruelle nécessité.

Peut-être aussi en est-il des grandes révolutions

(1) Cette préface accompagnait l'épître, lorsqu'elle fut présentée au roi : je fus autorisé à les faire imprimer ensemble. Ce fut là comme le signal de cette réclamation universelle qui éclata en faveur des pauvres, et dont enfin nous voyons les heureux effets.

comme des grandes vérités : il faut que le temps les mûrisse.

L'incendie de l'Hôtel-Dieu en 1737, fit penser un moment à la faute qu'on avait faite, de placer au centre de Paris, dans l'endroit le plus resserré, un hôpital qui devait recevoir tous les pauvres malades qui s'y présenteraient, et qui, pour cela, demandait un grand espace et un air libre et pur. On souhaita qu'il fût possible de le placer ailleurs, mais on ne fit que le souhaiter; et rien n'ayant changé depuis, il a péri à l'Hôtel-Dieu plus de cent mille hommes (1), qu'on aurait pu sauver en changeant leur asyle.

L'incendie du 30 décembre 1772, a fait une impression plus vive et plus profonde. Il semble que le bandeau de l'habitude, qui laisse à peine entrevoir les vieux abus, soit tombé. Non-seulement le danger du feu, pour l'un des quartiers

---

(1) Il meurt tous les ans huit mille malades à l'Hôtel-Dieu, dont il serait très-possible de sauver la moitié.

A la Charité de Paris, il meurt un huitième des malades; à l'hôpital de Versailles un neuvième; aux hôpitaux de Londres à-peu-près autant.

A l'Hôtel-Dieu de Lyon un quatorzième. A l'Hôtel-Dieu de Paris un quart.

Tel était, en 1772, le résultat des instructions que j'avais recueillies.

de Paris où les rues sont les plus étroites, les édifices les plus pressés, les plus hauts, les plus combustibles, mais tous les inconvénients attachés à cet emplacement ont soudain frappé les esprits. Le cri général a été qu'on sauve les malades, et que l'hôpital soit brûlé. Toutes les voix se sont réunies pour demander qu'on bâtît un nouvel Hôtel-Dieu hors de la ville et dans un lieu sain; un grand nombre de citoyens ont même offert le centuple de leur aumône, si cela était décidé.

D'où peut venir, dans l'intervalle de trente-cinq années, cette différence de zèle? C'est qu'à mesure que les esprits s'éclairent, les mœurs se bonifient; que les sentiments d'humanité suivent le progrès des lumières; que la nature reprend ses droits en même temps que la raison; que plus l'homme apprend à penser, mieux il connaît le prix de l'homme; que l'intérêt particulier, mieux entendu, remontant vers sa source, se rapproche du bien public et de l'intérêt général; qu'enfin, les principes de la société, plus développés et mieux approfondis, nous rendent plus chers et plus sacrés tous les objets qui l'intéressent.

Mais quoique ce zèle si tendre se soit manifesté dans toutes les classes de citoyens, ne dis-

simulons pas que l'exemple en a été donné par les personnes recommandables qui président à l'ordre public. Tant que l'incendie a duré, tant qu'il a menacé d'étendre ses ravages, le sacerdoce, le militaire, la magistrature, la police, l'ordre municipal, ont vu leurs chefs occupés sans relâche, les uns à faire secourir les malheureux qui périssaient; les autres, à leur procurer des asyles et des secours : l'église de Notre-Dame a été leur premier refuge. C'est au pied des autels que la charité a offert à la religion le spectacle le plus digne d'elle, une foule d'hommes empressés à servir et à soulager leurs semblables, tandis qu'au-dehors, une multitude encore plus généreuse, se dévouant au bien public, exposait sa vie au milieu des flammes pour en arrêter les progrès.

Les étrangers, témoins de ces effets, et d'une police sans exemple, ont avoué que par-tout ailleurs un pareil incendie eût fait les plus affreux ravages; et que dans aucun pays du monde, l'humanité n'eût fait, pour le salut des pauvres, de plus incroyables efforts. Mais le zèle ne s'est pas borné au soin de les sauver et de les secourir : revenu du premier effroi que l'incendie avait causé, on a réfléchi sur des maux plus constants

où leur situation les expose; et tout un peuple s'est écrié qu'il fallait bâtir l'Hôtel-Dieu au-dessous de Paris, dans un espace libre, où le malade pût respirer.

Il n'est personne qui ne frémisse d'horreur et de pitié en voyant, au milieu d'une ville opulente, un hôpital où les malades sont au moins quatre dans un même lit. La seule idée de l'incommodité que les angoisses, les cris, les plaintes de ces malheureux, leur causent réciproquement, de l'impossibilité de reposer un seul instant l'un à côté de l'autre, du tourment de cette insomnie, dans un état où la nature faible et souffrante appelle le sommeil; cette seule idée est épouvantable. L'homme robuste et sain ne résisterait pas à une épreuve si violente. Aussi voit-on les femmes, qui, en pleine santé, vont faire leurs couches à l'Hôtel-Dieu, par la seule incommodité d'être six dans un lit, y tomber dans une langueur dont leurs enfants sont frappés avant que de naître.

Mais combien plus effrayant encore doit être le tableau de ce mélange d'infirmités et de souffrances, dans un lieu où se rassemblent la frayeur, le dégoût, la compassion mutuelle, et l'image toujours présente de l'agonie et de la mort! Les

pauvres de Paris sont tous persuadés qu'on ne les porte à l'Hôtel-Dieu que pour souffrir et pour mourir : aussi les a-t-on vus cent fois, privés de tout secours dans leur misérable demeure, frémir au nom de ce refuge, et conjurer ceux qui le leur proposaient, de les laisser expirer en paix. Mais lorsque la nécessité force le malade à s'y rendre, sa femme, ses enfants, jettent les mêmes cris que si on le portait au tombeau.

Ce n'est pas que tous les secours n'y soient prodigués aux malades : les remèdes, la nourriture, tout y est excellent; toutes les ressources de l'art y sont employées; des femmes dont la piété anime le zèle et soutient le courage, ces femmes, vraiment fortes, veillent sans cesse pour le service et le soulagement de ces malheureux dont les jours leur sont confiés. Le manque d'espace, le mauvais air, le trop petit nombre de lits, inconvénients auxquels il est impossible de remédier sans changer le lieu, sont les seuls vices d'un établissement si précieux à l'humanité, et qu'ils ont rendu si funeste.

Il ne faut pas croire que l'habitude ait endurci le cœur des hommes respectables auxquels l'administration de l'Hôtel-Dieu est confiée : témoins des maux dont nous gémissons, ils en gémissent

comme nous; mais quand il s'agit d'y remédier, les difficultés se multiplient, l'opinion les exagère, la prétendue impossibilité de les vaincre produit le découragement. Mais en est-il aucune de réellement invincible? c'est ce que je ne puis penser. La crainte que, si l'Hôtel-Dieu n'est plus au centre de Paris, et à côté de la cathédrale, la charité qui le soutient ne se ralentisse, est une crainte vaine. Dans toutes les grandes villes de l'Europe, dans toutes celles du royaume, les hôpitaux subsistent; et on les a placés le plus commodément possible, sans faire aux citoyens l'injure de penser qu'il fallût mettre sous leurs yeux l'objet de leur compassion.

Le motif imposant de laisser l'Hôtel-Dieu près de ses administrateurs, est désavoué par eux-mêmes : ils rougiraient que l'on pût croire que le faible intérêt d'épargner leurs pas, et de leur rendre moins pénible l'exercice de leur fonction, mît obstacle à un changement que le bien public et l'humanité sollicitent.

Mais on demande, où placer l'Hôtel-Dieu? Où le placer? Par-tout où les malades pourront avoir un espace assez vaste, des eaux saines, et un air pur. N'a-t-on pas trouvé où placer les Invalides, et tant d'autres monuments de la piété de nos rois?

La seule difficulté solide, est celle des fonds nécessaires pour ce nouvel édifice. Mais Saint-Sulpice a été bâti, l'Ecole-Militaire a été bâtie, Sainte-Geneviève va bientôt l'être; et les dépenses de ces édifices n'ont point été un fardeau pour l'État. Ils ont été élevés lentement, peut-on me dire encore. Mais qu'un fonds annuel et solide soit consacré à la construction du nouvel Hôtel-Dieu, et qu'on propose des actions pour le remboursement successif des avances; j'ose croire que ce moyen de venir au secours des pauvres sera saisi avec ardeur.

Mais indépendamment de la valeur réelle des bâtiments et du terrain qu'ils occupent actuellement, n'a-t-on pas encore une ressource? Une partie des revenus de l'église sont employés à élever des temples : la réserve des économats y est destinée spécialement; et n'est-ce pas un temple que l'asyle des malheureux, que la religion appelle les membres de Jésus-Christ?

Enfin, quelque difficulté qu'on oppose à la construction du nouvel Hôtel-Dieu, la situation de celui-ci, est, tous les ans, la cause de la perte d'une multitude de citoyens; et à quelque prix que ce soit, il faut sauver tant de milliers de victimes, selon cette grande maxime, que le salut du peuple doit être la suprême loi.

LES PAUVRES DE PARIS

AU ROI.

ÉPITRE

SUR L'INCENDIE DE L'HOTEL-DIEU EN 1772.

Tu te souviens, grand roi, de ce jour d'allégresse,
Où tu vis de ton peuple éclater la tendresse,
Quand du bord du tombeau par nos vœux rappelé,
Tu rendis l'espérance à l'État désolé,
Et qu'à la douleur sombre où tombait cet empire,
Succéda de l'amour le plus touchant délire;
Tu t'en souviens : jamais peut-il être oublié,
Ce beau jour, qu'à Louis Titus eût envié?

Eh bien, dans ces transports où l'ame se déploie,
Au milieu des éclats de la publique joie,
En traversant ces murs étincelants de feux,
En entendant le ciel retentir de nos vœux,
Qui t'attendrit le plus? ou l'élite brillante
Des citoyens heureux d'une ville opulente,
Ou ce peuple accourant, à flots amoncelés,
Au-devant des coursiers à ton char attelés?

Ah! de ce peuple obscur, qui n'a rien à prétendre,

L'amour bien plus naïf, est aussi bien plus tendre!
Et de cet amour pur les gages solennels,
Firent couler des pleurs de tes yeux paternels

C'est au nom de ces pleurs que ce peuple t'implore.
Son asyle est détruit; la cendre en fume encore;
Mais, s'il ose à tes pieds l'avouer en secret,
Il l'a vu consumer, et l'a vu sans regret.

Quoi! de la piété ce monument célèbre!...
Ce monument n'était qu'une prison funèbre,
Du pauvre languissant sépulcre anticipé,
Des ombres de la mort toujours enveloppé.

Permets que l'indigence, à souffrir destinée,
T'apprenne à quel supplice elle était condamnée.
O toi, qui fus bon, même envers tes ennemis,
Regarde tes sujets, tes enfants, et frémis.
Dans un lit de douleur, où leurs cris se répondent,
Où d'un souffle mortel les vapeurs se confondent,
Viens les voir entassés, les mourants sur les morts,
L'un d'un affreux délire éprouvant les transports,
L'autre, qu'un feu plus lent auprès de lui consume,
Ceux dont le cœur se glace, ou dont le sang s'allume,
Tous respirant un air qui, chargé de poison,
Est d'un gouffre empesté l'horrible exhalaison.
Sur son lit, près de lui, dans ses bras, à toute heure,
Chacun d'eux voit mourir, en attendant qu'il meure,
Cherche en vain dans ses maux un pénible sommeil,
Ou ne dort qu'en rêvant aux horreurs du réveil.

Tel est, grand roi, tel est ce refuge effroyable.
De nos calamités c'est la plus incroyable;
Mais Paris, qui la voit, l'atteste en gémissant.
Tu l'ignorais. Jamais ton cœur compatissant

N'eût souffert ces horreurs dont frémit la nature,
Dont l'Europe s'indigne, et dont le Ciel murmure.
Il a permis enfin que ces murs ténébreux
Fussent, pour nous venger dévorés par les feux;
Et le pauvre, échappé de cet affreux repaire,
Du milieu des débris, tend les bras vers son père.

Accorde à nos douleurs un asyle, où du moins,
Ton sujet, en mourant, puisse bénir tes soins.
Un roi juste suffit à l'opulent paisible;
Mais le pauvre a besoin d'un roi tendre et sensible.
Tu l'es; nous le savons. Fais-nous donc respirer.
Que sans horreur du moins nous puissions expirer.
Nous bénirons le règne où le ciel nous fit naître;
Et nos derniers soupirs seront pour notre maître.

Hélas! un bruit affreux se répand : on nous dit
Que d'un zèle aveuglé l'erreur et le crédit
Nous condamne à rentrer dans ces prisons infectes;
Que sa voix à la cour rend nos plaintes suspectes;
Qu'à prolonger nos maux ce faux zèle attaché,
Craint, s'ils sont moins cruels, qu'on en soit peu touché,
Et dit, qu'en nous voyant dans un plus doux asyle,
On n'aurait plus pour nous qu'une pitié stérile.
Charité meurtrière! à quel prix, juste Dieu!
Tu nous vendrais tes dons dans ce funeste lieu!
Eh quoi! pour émouvoir notre douce patrie,
Faut-il donc l'art cruel des tyrans d'Étrurie,
Et sans l'affreux tourment par Mézance inventé (1).
Le pauvre, trop heureux, sera-t-il rebuté?
Non, Français, cette crainte est pour vous une injure,
Vos cœurs en sont blessés, l'humanité l'abjure,

(1) Mézance, roi d'Étrurie, faisait attacher un vivant avec un mort.

La piété publique aujourd'hui la dément.
Ne vois-tu pas, grand roi, Paris dans ce moment,
A pleines mains sur nous répandre ses largesses ?
Mais quand nous périrons au milieu des richesses,
Qu'aura servi le zèle ? Et d'un air infecté
L'opulent citoyen sera-t-il respecté ?
Et la contagion de nos murs exhalée,
Et dans l'eau salutaire une peste mêlée,
Et d'un impur limon tout un peuple abreuvé,
Et tout ce peuple enfin justement soulevé
Du danger volontaire où sans cesse on l'expose,
Ne font-ils pas trembler la voix qui t'en impose?
Cruels! de la nature épargnez les bienfaits.
Une eau saine, un air pur, sont des dons qu'elle a faits
Au riche, à l'indigent, à tout ce qui respire.
Rends-nous ces biens, grand roi. Que ton aimable empire
Par un crime public cesse d'être souillé.
De défense et d'appui le pauvre est dépouillé :
Ses larmes, et ton cœur, font sa seule espérance.
Entends nos faibles voix, cède aux vœux de la France.
Et proscris cet abus, pire que les fléaux,
D'entasser les vivants dans de vastes tombeaux.



ÉPITRE
DE VOLTAIRE
A MARMONTEL.
(1774.)

Mon très-aimable successeur,
De la France historiographe,
Votre indigne prédécesseur
Attend de vous son épitaphe.

Au bout de quatre-vingts hivers,
Dans mon obscurité profonde,
Enseveli dans mes déserts,
Je me tiens déja mort au monde:
Mais sur le point d'être jeté
Au fond de la nuit éternelle,
Comme tant d'autres l'ont été,
Tout ce que je vois me rappelle
A ce monde que j'ai quitté.
Si vers le soir un triste orage
Vient ternir l'éclat d'un beau jour,
Je me souviens qu'à votre cour
Le temps change encor davantage.
Si mes paons, de leur beau plumage,
Me font admirer les couleurs,
Je crois voir vos jeunes seigneurs

Avec leur brillant étalage,
Et mes coqs-d'inde sont l'image
De leurs pesants imitateurs.
De vos courtisans hypocrites
Mes chats me rappellent les tours;
Les renards, autres chatemites,
Se glissant dans mes basses-cours,
Me font penser à des jésuites.
Puis-je voir mes troupeaux bêlants,
Qu'un loup impunément dévore,
Sans songer à des conquérants
Qui sont beaucoup plus loups encore?

Lorsque les chantres du printemps
Réjouissent de leurs accents
Mes jardins et mon toit rustique,
Lorsque mes sens en sont ravis,
On me soutient que leur musique
Cède aux bémols des Monsignis,
Qu'on chante à l'Opéra-comique.

Quel bruit chez le peuple helvétique!
B** arrive; on est surpris :
On croit voir Pallas ou Cypris,
Ou la reine des immortelles;
Mais chacun m'apprend qu'à Paris
On en voit cent presque aussi belles.

Je lis cet éloge éloquent
Que Thomas a fait savamment
Des dames de Rome et d'Athène :
On me dit : partez promptement,
Venez sur les bords de la Seine;
Et vous en direz tout autant
Avec moins d'esprit et de peine.

Ainsi, du monde détrompé
Tout m'en parle, tout m'y ramène :
Serais-je un esclave échappé,
Qui porte encore un bout de chaîne?
Non, je ne suis point faible assez
Pour regretter des jours stériles,
Perdus, bien plutôt que passés,
Parmi tant d'erreurs inutiles.

Adieu. Faites de jolis riens,
Vous encor dans l'âge de plaire,
Vous que les amours et leur mère
Tiennent toujours dans leurs liens.

Nos solides historiens
Sont des auteurs bien respectables;
Mais à vos chers concitoyens,
Que faut-il, mon ami? des fables.



RÉPONSE
DE MARMONTEL
A VOLTAIRE.
(1774.)

Ainsi par vous tout s'embellit;
Ainsi tout s'anime et tout pense :
Divine et féconde influence
Du beau feu qui vous rajeunit!

Pour vous l'âge n'a point de glaces;
Les fleurs sont de toute saison :
Enfant, vous orniez la raison;
Vieillard, vous couronnez les Grâces.

Quand vous parcourez vos hameaux,
La joie avec vous se promène,
Par-tout, dans votre heureux domaine,
Vos semblables sont vos égaux :
Le soin de soulager leur peine
Vous fait oublier tous vos maux;
Et pour mieux égayer la scène,
Vous observez vos animaux
Avec les yeux de La Fontaine.

Oui, le monde est tel à-peu-près
Que vous en tracez la peinture :

L'art doit causer peu de regrets
A qui jouit de la nature.

Elle a de sublimes erreurs;
Et l'art n'a que de vains caprices.
Elle est si belle en ses horreurs!
Et l'art est si laid dans ses vices!
Croyez-moi, vos renards, vos loups,
Sont bien moins cruels que les nôtres;
Et nos chiens, soit dit entre nous,
Sont moins vigilants que les vôtres.

De La Ruette et de Clerval
Grétry fait briller le ramage;
Mais le rossignol, leur rival,
De leurs chansons vous dédommage.

Ne croyez pas tous les récits.
De Thomas, les traits adoucis,
Ont eux-mêmes flatté nos dames.
Près de N** il était assis
Lorsqu'il fit de si belles ames:
Sur la Vénus de Médicis
Il nous a peint toutes les femmes.

Des B***! ah! qu'il est loin
Le temps où l'on en comptait mille!
Notre pays, j'en suis témoin,
N'est plus en beautés si fertile.
On est plus jolie à-présent,
Et d'un minois plus séduisant
On a les piquantes finesses;
Mais du *beau* les temps sont passés.
De nymphes, il en est assez;
Mais nous n'avons plus de déesses.

Cependant Paris doit avoir
Pour vous encore assez de charmes;
Et quand Zaire, sur le soir,
Le remplit de tendres alarmes,
Il vous serait doux de le voir
Applaudir et verser des larmes.
Ne dédaignez pas les honneurs
Que l'on décernait aux Corneilles;
Venez: nos transports et nos pleurs
Sont un digne prix de vos veilles.

Ah! si j'approchais des grandeurs,
Je dirais bien que c'est dommage
Que vous n'adoriez qu'une image;
Qu'il est d'innocentes faveurs
Qu'on peut accorder à votre âge,
Et qu'on devrait changer l'usage
De baiser par ambassadeurs (1).

Mais si Paris, qui vous désire,
Vous demande aux dieux vainement,
J'aurai du moins, en vous aimant,
La douceur d'aller vous le dire.

Oui, j'irai les voir ces heureux
Qui peuplent les lieux où vous êtes;
J'irai vous bénir avec eux,
Et jouir du bien que vous faites.

Du flambeau de la vérité
J'irai ravir quelque étincelle,
Pour éclairer l'obscurité

(1) Une dame en faveur lui envoyait des baisers.

Du nuage qui la recèle.
J'ai fait vœu de suivre ses pas.
Je sais qu'elle a bien moins d'appas
Que des fables enchanteresses;
Mais ce sont de folles maîtresses,
Qu'on aime, et qu'on n'estime pas.



DISCOURS EN VERS

SUR L'ÉLOQUENCE,

Lu dans l'assemblée publique de l'Académie Française, du 29 février 1776, jour de la réception de M. l'archevêque d'Aix.

Aux lois de la pensée, aux lois de l'harmonie,
Heureux qui de sa langue a soumis le génie,
Et qui, sans la contraindre, ayant su la fléchir,
De tours nouveaux pour elle ose encor l'enrichir!
Mais ces formes du style, et leur noble élégance
Font le grand art d'écrire, et non pas l'éloquence.

L'éloquence est l'instinct que reçut en naissant
L'homme qui sait à l'homme inspirer ce qu'il sent :
C'est la force d'une ame au-dehors répandue;
C'est d'un génie ardent l'influence étendue :
Vaste et puissant moteur, dont la rapidité
Donne à tous les esprits sa propre activité.
C'est lui qui porte à l'ame une soudaine atteinte,
La saisit de pitié, la pénètre de crainte,
Dompte la volonté, soumet l'entendement,
Change l'homme, et lui laisse un long étonnement.

Quelle est donc cette force à qui rien ne résiste?
Un vain déclamateur, un frivole sophiste
A-t-il jamais sur nous cet ascendant vainqueur?
Non, sans ame, il a beau vouloir parler au cœur.

De mouvements forcés tourmenter la parole,
Et d'un souffle pénible enfler une hyperbole,
Ou d'une fausse image occupant nos esprits,
Jeter sur le mensonge un brillant coloris :
Vain prestige, lueur trompeuse et peu durable!
Ce n'est point là ce vrai solide, inaltérable,
Dont l'ame solitaire aime à s'entretenir,
Et conserve en silence un profond souvenir!

O combien de l'esprit l'éloquence diffère!
Combien de la pensée elle agrandit la sphère,
Cette raison sublime, à qui la vérité
Darde du haut des cieux sa rapide clarté,
Et qui répand au loin le feu qui la pénètre,
Brûlant de l'épancher, brûlant de le transmettre,
Fière et forte des droits qu'elle venge ou défend,
Et foudroyant l'erreur d'un regard triomphant!

Et ce talent suprême, et ce divin génie,
Que la Grèce adorait sous le nom d'Uranie,
On prétend le réduire aux manéges de l'art!
Chaste fille du ciel, Uranie est sans fard :
Laissez-lui sa candeur. Quoi! des fleurs et des voiles
A celle dont le front est couronné d'étoiles!
Qu'elle soit toujours nue et belle innocemment,
Et que sa majesté soit son seul vêtement.
Telle s'offre à l'esprit la sagesse éloquente.
Quelquefois, moins austère, elle est vive et piquante;
Quelquefois, plus timide, elle adoucit ses traits;
Mais toujours naturelle et simple en ses attraits,
C'est pour persuader qu'elle consent à plaire :
Rien ne l'embellit mieux que le jour qui l'éclaire.

Et quand du fond des cœurs l'éloquence à grands flots
S'épanche, est-elle encore asservie à des mots?

L'art dirige un ruisseau; mais voyez dans sa course
Ce grand fleuve, en torrent échappé de sa source,
Bouillonnant, écumant, mugissant de fureur,
De ses bords surmontés devenir la terreur,
Reployer dans son lit ses vagues menaçantes,
Les promener long-temps de courroux bondissantes,
Les applanir enfin, de nouveau les enfler
Si quelque vent fougueux recommence à souffler;
Et, franchissant l'écueil qui lui rompt le passage,
Le laisser blanc d'écume, et presser son ravage :
Tels sont les mouvements d'un cœur impétueux.

Et que lui sert des mots l'appareil fastueux?
Il y va de la perte ou du salut d'Athènes;
La liberté tremblante appelle Démosthènes;
Et l'on veut que de l'art empruntant le secours,
Il aille en période arrondir son discours!
Au seul nom de Philippe il monte à la tribune,
L'ame en feu, le cœur plein de la cause commune,
Il parle; et, dans leur ordre enchaînés en naissant,
Les mots viennent en foule exprimer ce qu'il sent.

Mais que dis-je? Et dans l'art de charmer les oreilles,
Quel orateur jamais consuma plus de veilles?
Celui qu'on avait vu, par de si longs efforts,
De son rebelle organe assouplir les ressorts,
Aurait-il négligé de donner à son style
Un tour harmonieux, élégant et facile?
Ai-je donc oublié que ce peuple amolli,
L'Athénien, voulait que tout fût embelli?
Tous les talents de plaire avaient droit à son culte.
Et d'un âpre censeur si la rudesse inculte
Pour le salut d'Athène eût élevé la voix,
Les foyers, les autels, la liberté, les lois,

Tout eût péri plutôt; mais la foule indignée
Eût crié : *Le barbare !* et se fût éloignée.

Quel est donc mon dessein? Sans étude et sans art,
Voudrais-je abandonner l'éloquence au hasard?
Non; mais au naturel je veux que l'art ressemble,
Que l'étude et le temps les confondent ensemble,
Que l'orateur se forme ainsi que le soldat,
Que dans son repos même il s'exerce au combat,
Et qu'au sein de la paix le signal des alarmes
Le trouve agile et prompt sous le poids de ses armes.

L'exercice peut tout, quand il est assidu.
Comme un gladiateur sur l'arêne étendu
Succombait avec grâce, instruit par l'habitude
A garder en tombant une noble attitude,
Tel au milieu du trouble et des séditions,
Au bruit de la discorde, au sein des factions,
Et l'orateur de Rome, et celui de la Grèce,
Déployaient du langage et la force et l'adresse;
Mais l'art pour eux docile, et prompt à les chercher,
Ne savait qu'obéir, les suivre, et se cacher.
Tel, et plus sûr encor de maîtriser sa langue,
Méditant son attaque, et non pas sa harangue,
César, le dieu du peuple et le dieu des soldats,
César fut éloquent au milieu des combats :
Sa voix, comme son cœur, dut commander au monde;
Et Neptune, moins fier, sortait du sein de l'onde
Pour imposer aux vents et réprimer les flots,
Que ne parut César au milieu des complots :
Il tonna, la discorde à sa voix alarmée,
Devant l'homme éloquent vit tomber une armée :
Elle entendit ces mots se mêler à leurs cris :
Décime-nous, César, et pardonne à ce prix.

Voilà comme triomphe un orateur sublime :
C'est lorsqu'un peuple esclave à sa voix se ranime,
Et changeant tout-à-coup sa mollesse en fierté,
Tressaille au nom de *gloire*, au nom de *liberté*;
C'est lorsqu'au plus timide il fait prendre les armes;
C'est lorsqu'au plus farouche il arrache des larmes,
Qu'il force à la clémence un despote inhumain,
Et voit l'arrêt sanglant lui tomber de la main.
Qu'il s'applaudisse alors, sa gloire est légitime.
Ce n'est point le tribut d'une frivole estime;
Ce n'est point de l'esprit le suffrage inconstant;
Des cœurs qu'il a domptés c'est l'hommage éclatant

Plus souvent, sans effort, l'éloquence ingénue,
Par un tendre intérêt dans nos cœurs s'insinue,
Attire avec douceur nos esprits dissipés,
Comme dans ses filets les tient enveloppés,
S'en saisit par degrés, les agite, les presse,
Et bientôt dédaignant une craintive adresse,
Domine en souveraine, et conduit enchaînés
Ses rebelles captifs, de sa force étonnés.

Telle on voit sur la scène une beauté timide
Que la pudeur retient, que l'espérance guide,
Aborder en tremblant un farouche vainqueur,
Par sa candeur naïve apprivoiser son cœur,
Fléchir la dureté de son orgueil sauvage,
L'engager pas à pas dans un doux esclavage;
Et, lorsque dans sa chaîne il est pris sans retour,
A ce maître asservi commander à son tour.

Toutefois rendons gloire à la simple nature.
Dans nos jardins l'arbuste a besoin de culture,
Le chêne inculte règne au milieu des forêts.

Le génie éloquent le sera sans apprêts.
Je l'ai vu : cet exemple a frappé ma jeunesse;
Il m'est présent encore, il le sera sans cesse;
Je l'ai vu : Massillon lui-même en fut témoin.
De s'égaler à lui l'orateur était loin :
Ce n'était point ce style ingénieux et tendre
Qui semble attacher l'ame au plaisir de l'entendre,
Ce langage épuré, qu'une sensible voix
Parlait si doucement à l'oreille des rois;
C'était un orateur saintement populaire,
Qui, content d'émouvoir, négligeait l'art de plaire.
D'une élégance vaine il dédaignait les fleurs;
Il n'avait que des cris, des sanglots et des pleurs;
Mais de longs traits de feu, jetés à l'aventure,
D'une chaleur brûlante animaient sa peinture.
C'était l'ame d'un père ouverte aux malheureux :
Son cœur se déchirait en gémissant sur eux :
Le faible et l'indigent croyaient voir, à son zèle,
L'ange consolateur les couvrir de son aile.
Mais à l'homme superbe, à l'injuste oppresseur,
Au riche impitoyable, au cruel ravisseur,
Déclarait-il la guerre; une voix fulminante
A leur ame de fer imprimait l'épouvante :
Tout tremblait sous sa main : le méchant consterné
D'un ténébreux abyme était environné.
Il domptait l'habitude, il domptait la nature;
Il faisait du remords éprouver la torture;
De son faste à ses pieds l'orgueil se dépouillait;
La rapine tombait des mains qu'elle souillait;
La volupté rompait ses chaînes les plus chères;
Ennemis et rivaux se pardonnaient en frères;
C'était un nouveau peuple, et ce peuple charmé
Bénissait l'orateur qui l'avait transformé.

Et n'a-t-on pas trouvé, sur de lointains rivages,

L'éloquente nature au milieu des sauvages?
Ainsi que leurs besoins leur langage est borné;
Le luxe de l'esprit ne l'a jamais orné;
Mais pour nous reprocher notre orgueil tyrannique,
Une fière douleur l'a su rendre énergique.
A ce peuple sensible, indigné de souffrir,
L'expression touchante a pris soin de s'offrir :
Pour peindre une ame libre elle s'est agrandie,
Et comme la pensée elle est haute et hardie.
Donnez à l'éloquence un cœur pour l'animer;
Ce cœur, s'il est ému, saura bien s'exprimer.
Plus l'ame est à l'étroit, et plus son feu s'élance.
Tout devient éloquent, oui, tout, jusqu'au silence.
Les yeux, les traits, le geste, une vive action,
Le cri de la nature et de la passion,
Tout parle; et bien souvent, sous leur stérile écorce,
Les mots de la pensée ont énervé la force;
Plus souvent, sous leur froide et brillante couleur,
Ils ont du sentiment étouffé la chaleur.
L'éloquence est dans l'ame, et non dans la parole.
Des sons inanimés le vain charme s'envole,
Et ne laisse après lui que le faible plaisir
D'avoir compté des mots cadencés à loisir.

Est-ce avec l'appareil imposant et superbe
Des phrases de Balzac, ou des vers de Malherbe,
Que la nature en deuil exprime éloquemment
Les regrets d'un ami, d'un père ou d'un amant?
Écoutez-les, ô vous, qui cherchez l'éloquence
Dans la pompe des mots ou leur froide élégance:
Voyez si la nature et l'amour désolés
Ont des tours arrondis et des tons ampoulés.
L'ame d'un malheureux vient gémir sur sa bouche.
Qui n'est pas éloquent sur l'objet qui le touche?
Qui nous fera sentir les maux qu'il ne sent pas?

Écoutez au barreau, parmi ces longs débats,
Que suscite la fraude, ou qu'ément la chicane,
Écoutez le suppôt qui leur vend son organe:
Le fourbe atteste en vain l'auguste vérité;
En vain sa voix parjure implore l'équité;
Le mensonge, qui perce à travers son audace,
L'accuse et le confond : il s'agite et nous glace.
Des passions d'autrui satellite effréné,
Il se croit véhément; il n'est que forcené :
Charlatan maladroit, dont l'impudence extrême,
Donne l'air du mensonge à la vérité même!

Qu'avec plus de décence et d'ingénuité,
L'ami de la justice et de la vérité,
La candeur sur le front, la bonne foi dans l'ame,
Présente l'innocence aux lois qu'elle réclame!
Profondément ému, saintement pénétré,
Dans l'enceinte sacrée à peine est-il entré,
Le respect l'environne; on l'observe en silence,
Et d'un juge en ses mains on croit voir la balance.
Loin de lui l'imposture et son masque odieux,
Loin de lui les détours d'un art insidieux :
Il ne va point du style emprunter la magie;
Précis avec clarté, simple avec énergie,
Il arme la raison de traits étincelants,
Il les rend à-la-fois lumineux et brûlants;
Et si, pour triompher, sa cause enfin demande
Que son ame au-dehors s'exhale et se répande,
A ces grands mouvements on voit qu'il a cédé,
Pour obéir au dieu dont il est possédé;
Sa voix est un oracle, et ce grand caractère
Change l'art oratoire en un saint ministère.

Le monde, où tout doit prendre un tour vif et plaisant,
Où rien n'est accueilli qui ne soit amusant,

Prête au plus vain langage une indulgente oreille :
Brillant, on le séduit; piquant, on le réveille;
Mais dans le sanctuaire où siége l'équité,
Où l'austère justice attend la vérité,
Lorsqu'à la fraude impie, à la brigue puissante,
Il s'agit d'arracher la victime innocente;
Qu'on vient fermer la bouche à l'injuste agresseur,
De la nuit du mensonge éclairer la noirceur,
Déconcerter le fourbe et le prendre à son piége,
Effrayer le méchant qu'un plus méchant protége,
Démasquer l'un et l'autre, enfin désabuser
Et le monde et son juge; est-il temps d'amuser,
De briller par l'esprit, et de songer à plaire?
Où donc, faible pupille, est ton dieu tutélaire?
Homme dur, à vos pieds vous le voyez tremblant;
L'avide usurpateur triomphe en l'accablant;
Et vous, tranquille et froid, au moment qu'on l'opprime,
Vous voulez que sa plainte élégamment s'exprime!
Des entrailles, du zèle, un courage enflammé,
Voilà ce qu'il attend, ce qu'il a réclamé :
Songez que c'est en vous, en vous seul qu'il espère;
Et pour toute éloquence ayez l'ame d'un père.
Dans nos cercles brillants vous serez moins cité,
Moins applaudi peut-être, et moins félicité;
Peut-être, en vous lisant, un connaisseur futile
Ne s'extasîra plus sur les grâces du style;
Pour en être affligé seriez-vous assez vain?
Et dans l'homme éloquent doit-on voir l'écrivain?
On doit voir l'homme vrai, l'homme intègre et rigide,
Et le faible à ses pieds couvert de son égide.
C'est au poëte à plaire, et son art enchanteur,
L'art brillant de séduire, est vil dans l'orateur.

Mais de ce monde enfin, si telle est la faiblesse,
Que tant d'austérité le rebute et le blesse;

Tous les jours enivré d'un spectacle charmant,
Où tout est volupté, prestige, enchantement,
Où la nature parle une langue embellie
Dans les vers de Zaïre ou dans ceux d'Athalie;
Si ce monde, amoureux d'un si beau coloris,
Et d'un si doux langage éperdûment épris,
Veut retrouver par-tout ou Racine ou Voltaire,
N'est-on pas de ses goûts esclave involontaire?

Eh bien, joignez la grâce à la simplicité :
Alliez la méthode à la facilité :
Que l'art chez vous ressemble à l'instinct de l'abeille :
Flattez le goût, soyez indulgent pour l'oreille,
Semez de quelques fleurs un détail épineux,
Tracez à la pensée un cercle lumineux;
Par l'image, à propos, que l'idée enrichie,
En présente à l'esprit la clarté réfléchie;
Que des mots les plus doux le choix ingénieux
Forme, par leur mélange, un bruit harmonieux;
Et que, limpide et pur comme l'eau son modèle,
Le style à la pensée offre un miroir fidèle.
D'un artiste éclairé c'est l'ouvrage élégant.
Mais sans ce feu divin qui fait l'homme éloquent,
Eussiez-vous réuni tous les charmes du style,
L'art n'aura fait pour vous qu'un chef-d'œuvre inutile.
Pour animer Pandore, il fallut dans son sein
Verser le feu céleste : imitez ce larcin;
Et que dans vos écrits une rapide flamme
A la froide beauté donne la vie et l'ame.

Par-là sont éloquents ces brillants écrivains,
Ces heureux séducteurs, ces poëtes divins,
Dont la plume élégante et la verve féconde
Font de l'art d'émouvoir les délices du monde :
De leur mont fabuleux c'est le double sommet.

Voyez Britannicus, Alzire, ou Mahomet :
Dans leur langue à-la-fois que de force et de grâce!
De l'art qui l'embellit à peine on voit la trace;
Imitez-le. Est-ce à vous d'être moins véhément
Qu'un poete animé qui peint le sentiment?
Quoi! dans le vain délire où lui-même il se plonge,
Il est ému, troublé, désolé du mensonge;
Il pleure, il fait pleurer, il tremble, il fait frémir;
A sa voix on entend tout un peuple gémir;
Et vous qui ressentez ce qu'il s'amuse à feindre,
Vous n'exprimerez pas ce qu'il excelle à peindre!
Est-ce l'art qui vous gêne? Et voyez dans ses vers
Le poëte captif se jouer de ses fers.
Il invente à son gré; mais qu'a donc l'imposture
De plus intéressant que la simple nature?
A cette veuve en pleurs qui tombe à vos genoux,
Fallait-il un Priam, un Hector pour époux?
Elle est mère. Et ce fils opprimé, qu'elle adore,
Sans être Astyanax, sans être Polydore,
N'a-t-il pas sur votre ame un droit semblable au leur,
Le droit de l'innocence et celui du malheur?

Mais à qui n'en reçoit qu'une atteinte légère,
A qui des malheureux la cause est étrangère,
A qui l'humanité, la patrie, et les lois,
Dans un vague lointain font entendre leur voix;
A cet homme isolé, dans sa molle indolence,
La nature indignée interdit l'éloquence.
Elle interdit la feinte et l'imitation
A qui, sans être ému, peindrait la passion.
C'est peu d'un esprit souple et d'une ame flexible :
Nul poëte éloquent, qui ne soit né sensible;
Et s'il paraît tenir de la Divinité,
C'est par un noble excès de sensibilité.
Mais doutez-vous encor si son ame recèle

Ces semences de feu dont sa plume étincelle,
Ou si d'un vain délire il n'a que les accès?
Dans l'asyle sacré du Sophocle français
Pénétrez, au moment que son ame élancée
Semble aller dans les cieux rajeunir sa pensée.
Le voilà dans l'ivresse : il sent tout ce qu'il feint ;
Il croit voir sous ses yeux le tableau qu'il vous peint.
Venez, rompez le charme, annoncez qu'il arrive
Une famille en pleurs, errante et fugitive.
Ah! c'est dans ce moment que va se déployer
Ce cœur qui du génie est le brûlant foyer;
Dans les yeux du vieillard c'est alors que respire
L'ame de Luzignan, d'Alvarès, de Zopire.
Au nom de l'innocence, à la voix du malheur,
Tout son sang a repris sa première chaleur;
Il s'élance, agité des plus vives alarmes :
Où sont ces malheureux? Qu'il les baigne de larmes.
Il croit voir ses enfants à la mort échappés;
Dans ses bras paternels ils sont enveloppés;
A venger leur injure il consacre sa plume;
Sa vieillesse, pour eux, en travaux se consume;
Et les derniers accents de sa mourante voix
Réclameront pour eux la nature et les lois.

Orateurs, c'est à vous que l'exemple s'adresse.
Avez-vous son courage et l'ardeur qui le presse?
Abandonnez votre ame à ses nobles élans.
Sans ces dons, laissez là de vulgaires talents.
L'éloquence n'est pas un frivole artifice;
De l'homme à la vertu c'est un plein sacrifice.
Et l'on m'oppose en vain ce glaive à deux tranchants
Qu'elle a mis tant de fois dans les mains des méchants:
De tous les dons du ciel mélange inévitable!
Le fer utile au monde, au monde est redoutable;
L'or, image des biens, est la source des maux;

Nos plus doux éléments sont nos plus grands fléaux ;
Et ce même soleil qui féconde la terre,
Attire dans les cieux les germes du tonnerre.
L'éloquence allumant la fureur des complots,
Aura donc ses brigands, comme elle a ses héros.
Mais est-ce à l'esprit faible, au cœur pusillanime,
D'arborer l'étendard du héros qu'elle anime?
Et pour être des lois l'infatigable appui,
Pour renoncer à soi, libre esclave d'autrui,
Est-ce assez du talent de feindre et de séduire?
Est-ce un rôle à jouer, une scène à conduire?
C'est le dernier effort d'un courage éprouvé.
Il faut des mœurs : il faut, d'un esprit élevé,
Voir dans l'humanité sa famille adoptive,
Étendre, comme un dieu, sa bienveillance active,
Vouer au bien public une sainte ferveur,
Braver l'opinion, le crédit, la faveur;
Exempt d'ambition, de crainte et d'espérance,
Voir la vie et la mort avec indifférence;
Et de soi-même enfin soi-même abandonné,
Livrer à la patrie un cœur passionné;
L'embrasser toute entière, et pour briser ses chaînes,
S'attendre à voir couler tout le sang de ses veines.
Regardez Démosthène et Cicéron proscrits :
Voilà de l'orateur le devoir et le prix.

Comme eux plein de courage et plein de véhémence,
On a vu Bossuet, dans sa carrière immense,
Pour combattre l'erreur s'avancer en géant,
A l'orgueil confondu dévoiler son néant,
Étaler de la mort les funèbres spectacles,
Et, d'une voix semblable à la voix des oracles,
Consterner la nature, et laisser après soi
Le trouble et le remords, le silence et l'effroi.
Qu'eut jamais d'aussi grand la tribune profane!

C'est en chaire, où d'un Dieu l'éloquence est l'organe;
C'est là qu'elle est sublime, et que la vérité
Semble émaner du sein de la Divinité.

Vous en fûtes l'exemple (1) à cette pompe auguste,
Où le meilleur des rois fit serment d'être juste,
Serment qu'il eût rempli sans l'avoir proféré.
Quel moment! quel emploi pour l'orateur sacré!
Il s'élève au milieu d'une cour imposante;
Et, comme si d'un Dieu la majesté présente
De sa vive splendeur l'avait environné,
Il tient tout un empire à ses pieds prosterné;
La pourpre et les faisceaux, le glaive et la balance,
Tout devant lui s'abaisse; et le monde en silence
Croit le voir au-dessus des peuples et des rois
Leur assigner à tous leurs devoirs et leurs droits.
Un triomphe pareil dans Athène ou dans Rome
Honora-t-il jamais l'éloquence d'un homme?
A vous seuls sur la terre il était réservé,
Interprètes du ciel : pour vous s'est élevé
Ce siége auguste et saint, où seule et sans rivale,
De l'autel et du trône occupant l'intervalle,
L'éloquence domine, et paraît dans ses mains
Tenir l'ame des rois et le sort des humains.
C'est de là, qu'à la force opposant son courage,
Et planant comme l'aigle au milieu de l'orage,
Elle a tenu cent fois le foudre menaçant
Suspendu sur le front du coupable puissant.
Alors, ni l'appareil de la grandeur suprême,
Ni l'exil, ni les fers, ni la mort elle-même,

(1) M. l'archevêque d'Aix, qui venait de prêcher le sermon du sacre, et qui, dans ce discours, avait peint les devoirs réciproques des rois et des sujets, avec une force et une vérité dignes de son ministere.

N'effrayaient l'orateur d'un saint zèle animé.
Il prenait sous sa garde un empire opprimé;
Et seul, au nom du ciel, au nom de la nature,
Jusqu'à l'ame d'un roi, qu'assiégeait l'imposture,
Il faisait retentir les cris des malheureux;
Ou lui-même, en victime, il se livrait pour eux.

Dans nos jours plus sereins, par les mœurs tempérée,
Et sous de justes lois tranquille et révérée,
L'éloquence n'a plus ces dangers à courir.
A l'ombre de la paix son laurier peut fleurir.
Au pied de la concorde elle a posé ses armes;
Et plus douce, elle veut dominer par ses charmes.
Qu'elle soit donc l'oracle et l'amour des humains;
Que leurs nœuds mutuels soient serrés par ses mains.
Puisse-t-elle étouffer la haine et la vengeance,
Aux tyrans des esprits inspirer l'indulgence,
Détromper le faux zèle, ou du moins le calmer,
Persuader à tous le besoin de s'aimer!
Telle est de Fénélon l'éloquence touchante.
Né pour rendre meilleur ce monde qu'il enchante,
C'est à lui d'exercer l'empire de l'amour;
D'une clarté pareille aux rayons d'un beau jour,
C'est à lui d'embellir la vérité qu'il aime;
De prêter un doux charme à la sagesse même;
De placer la vertu sur un trône de fleurs;
D'attirer sous ses lois, d'engager tous les cœurs.
Génie ami du bien, ame sensible et tendre,
Comme un élément pur sa chaleur va s'épandre:
C'est l'astre du printemps qui, sans rien consumer,
Doit verser sa lumière et doit tout animer.

Mais si la vérité, dans les écrits des sages,
Veut briller sans éclairs, ainsi que sans nuages,
Est-ce avec moins de calme et de sérénité

Qu'elle doit luire aux yeux de l'austère équité;
Et si l'art d'émouvoir devient l'art de séduire,
Dans le temple des lois fallait-il l'introduire?
Du haut de la tribune où, libre spectateur,
Tout un peuple en tumulte assiége l'orateur,
Qu'une voix lamentable, une voix effrayante
Trouble, intimide, appaise une foule ondoyante;
C'est là que les esprits, avec art maîtrisés,
Peuvent, comme les flots, être émus ou brisés,
Et que des passions l'utile véhémence
Règne, comme les vents, sur une mer immense:
L'orateur, comme un dieu, préside à leur combat,
Les pousse ou les retient, les enfle ou les abat.
Mais où règne la loi tout est calme et paisible:
Le juge a déposé le droit d'être sensible;
Sa volonté captive a perdu son pouvoir:
Il faut donc l'éclairer, et non pas l'émouvoir.
Ainsi du moins pensait l'aréopage antique:
Il avait défendu qu'une voix pathétique
Vînt remuer son ame et troubler sa raison.
D'une Circé nouvelle il craignit le poison,
Et brisa prudemment la coupe enchanteresse
Qui dans ses sens émus aurait porté l'ivresse.
Oui, qu'on assure aux lois d'aussi fermes soutiens,
Sage Athène; et dès-lors tous nos vœux sont les tiens.
Pour ressembler aux dieux, ton sénat vénérable
Méritait de jouir d'un calme inaltérable (1).

Mais du milieu d'un monde où, rivale des lois,
L'opinion préside et recueille les voix,
Où la brigue a souvent tant d'adresse et de force,
Où le crédit présente une si douce amorce,

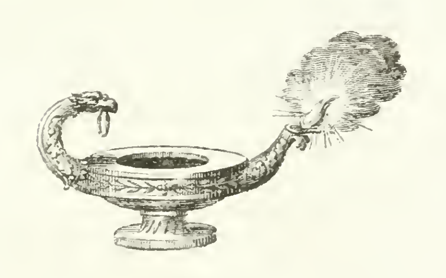
(1) Encore fut-il plus d'une fois corrompu lui-même.

Où l'orgueil suppliant est si souple et si bas,
Où l'intrigue rampante a semé tant d'appâts,
Qu'un juge, encor brûlant des feux de la jeunesse,
Plein des illusions qui l'obsèdent sans cesse,
Vienne à son tribunal opiner sur le sort
Du juste et de l'injuste, et du faible et du fort,
Et dans un seul instant, et d'un seul mot résoudre,
Si la loi doit punir, si la loi doit absoudre;
Au crédit qui l'obsède, aux pleurs qui l'ont déçu,
Au choc des passions que son ame a reçu,
Ne faut-il opposer qu'une raison tranquille,
Des plus grands intérêts contre-poids inutile?

Ah! trop faible jouet de mille affections,
Voulez-vous le sauver de leurs séductions,
Et de son équité raffermir la droiture?
Laissez à l'éloquence exalter la nature,
Et de l'enthousiasme allumez le flambeau:
Soudain l'amour du vrai, de l'honnête et du beau,
Le zèle ardent du bien, l'attrait puissant du juste,
La honte d'avilir un ministère auguste,
L'horreur de s'abreuver des pleurs de l'innocent,
L'horreur de l'immoler au coupable puissant,
L'intérêt courageux qu'inspire la faiblesse,
La pitié, qui d'une ame annonce la noblesse,
La gloire, à qui le ciel, voyant l'homme abattu,
Commanda de venir relever la vertu,
Le dirai-je? la peur du reproche et du blâme,
Ensemble et de concert, vont agir sur une ame;
Et voilà quels ressorts il est beau de mouvoir.

Heureux cet âge d'or, où l'amour du devoir
N'avait à redouter ni l'erreur ni le vice!
La vérité, si chère au monde encor novice,
Pour gagner les esprits n'eut qu'à briller sur eux.

Les cœurs, simples comme elle, en étaient amoureux.
Mais quand des passions vint l'effroyable règne,
Lorsqu'on vit l'imposture arborer leur enseigne,
L'opinion la suivre, et la faible équité
Embrasser, en pleurant, sa sœur, la vérité;
Alors un dieu, touché de les voir délaissées,
Par la fraude et l'injure impunément blessées,
Un dieu prit leur défense; et ce fut là, dit-on,
Que de ses traits de flamme il foudroya Python,
Python, symbole affreux des passions rampantes,
Que l'éloquence atteint de ses flèches brûlantes,
Quand de leur souffle impur la noire exhalaison
Dérobe la justice aux yeux de la raison,
Et que la vérité, dans sa splendeur première,
S'élance du nuage, et répand sa lumière.



DISCOURS EN VERS

SUR L'HISTOIRE;

Lu, en partie, à l'Académie Française, le 17 mai 1777, dans une séance particulière que l'empereur honorait de sa présence, et depuis dans l'assemblée publique du 19 janvier 1778, pour la réception de M. l'abbé Millot.

Sur le Nil autrefois, quand la main de la parque
Du faîte des grandeurs renversait un monarque,
Au milieu de son peuple, à la face des cieux,
Les sages de Memphis, les organes des dieux,
Interrogeaient sa vie, et marquaient sa mémoire
Ou du sceau de la honte, ou du sceau de la gloire.

O combien la nature a perdu de ses droits!
Mais le ciel a permis, pour l'exemple des rois,
Que pour eux, sur la terre, il fût encore un juge.
Ni la mort ni l'oubli ne leur sert de refuge.
La vérité pénètre au-delà du tombeau,
Et dans la nuit des temps fait briller son flambeau.
C'est alors que, pareils à des oiseaux funèbres,
Les crimes révélés invoquent les ténèbres;
Mais produits au grand jour de la postérité,
Un vengeur les condamne à l'immortalité.
Ce vengeur est l'Histoire; et son devoir suprême
Veut que l'homme, semblable à la vérité même,
Sans détour, sans faiblesse, au-dessus des égards

Qui d'un timide esclave offusquent les regards,
Ose être libre et juste, et laisse aux ames viles
L'espérance et la crainte, également serviles.

O d'un devoir si saint comment ne pas frémir!
D'un devoir si cruel comment ne pas gémir!
Et quel homme assez dur, en passant d'âge en âge,
Sur l'abyme des temps où l'histoire surnage,
De ce malheureux monde y verra les débris,
Sans qu'une larme échappe à ses yeux attendris?
Laissons aux éléments dévorer leurs victimes:
La nature a ses lois; ces lois sont légitimes:
Adorons en silence, et passons, consternés,
A travers ces volcans, dont les flancs calcinés
Couvent de nouveaux feux pour de nouveaux ravages.
Pardonnons à la mer d'engloutir ses rivages;
Pardonnons aux fléaux leurs rapides fureurs;
Au tonnerre égaré pardonnons ses erreurs.

Mais parmi tant de maux répandus sur la terre,
S'il faut compter encor les crimes de la guerre,
La discorde civile et ses feux dévorants,
Les fautes des bons rois, les forfaits des tyrans,
De l'abus du pouvoir l'odieuse insolence,
La faiblesse opprimée et réduite au silence,
L'honneur même avili dévorant son affront,
Tandis que l'infamie ose lever le front,
Et que l'injure atroce, en tous lieux redoutée,
Foule aux pieds l'innocence obscure et rebutée;
Enfin, si dans ce monde absurde et criminel,
Le fanatisme règne au nom de l'Éternel,
Protégeant d'une main sa sœur la tyrannie,
De l'autre, menaçant la liberté bannie,
Armé, comme la mort, d'une sanglante faulx,
Allumant des bûchers, dressant des échafauds.

De meurtre et de débris couvrant la terre entière,
Et jusque dans les cieux portant sa tête altière;
Comment voir sans horreur, et comment retracer
Des maux que de son sang on voudrait effacer?
Quel tableau désolant pour les yeux de l'histoire!

Enfin quelque rayon de bonheur et de gloire,
Éclairant des vertus les monuments épars,
Vient, après un long deuil, consoler nos regards.
Un bon règne est pour nous comme une île enchantée
Qui s'élève au milieu d'une mer agitée:
Le voyageur y trouve un port délicieux;
Sur de fertiles bords il repose ses yeux;
Et le bruit menaçant de la vague en furie
Lui rend plus douce encor sa retraite chérie.

Ainsi lorsqu'un héros, tout brillant de vertus,
Un Solon dans Athène, ou dans Rome un Titus,
Vient faire aux nations adorer son empire;
Sous ses heureuses lois l'historien respire:
Comme un dieu bienfaisant il le montre aux humains;
Il croit sur un autel le placer de ses mains;
En songe il voit du moins renaître un si bel âge;
Du poids de vingt tyrans un bon roi le soulage.

Mais que ce bonheur même est changeant et léger!
Que le mal est durable, et le bien passager!
Cyrus par ses bienfaits va mériter sa gloire;
Il périt écrasé sous son char de victoire.
Au moment d'être juste Alexandre arrivé,
Va consoler la terre; il en est enlevé.
Au coupable César à l'envi tout prospère;
Dans César vertueux Rome égorge son père.
Et pour ne rappeler que nos propres malheurs,
La France est inondée et de sang et de pleurs,

Henri lui tend les bras et prévient sa ruine;
Il va tout réparer; un monstre l'assassine.

Encor, hélas! combien le plus juste des rois
Voit mêler d'amertume aux douceurs de ses lois!
Rome, au lieu des beaux jours qu'annonçait Marc-Aurèle,
Vit les fléaux du ciel se rassembler sur elle.
Entre une peste horrible et des feux dévorants,
Le bienfaisant Titus régna sur des mourants.

C'est peu même, oui, c'est peu que les fléaux célestes:
Le cœur humain produit des poisons plus funestes.
Là fermente la haine, et de là sont éclos
L'envie et ses serpents, la fraude et ses complots.
Que dis-je? est-il au monde un si beau caractère,
Que d'un mélange impur quelque vice n'altère?
Par-tout la grandeur d'ame approche de l'orgueil;
Par-tout, de la bonté la faiblesse est l'écueil;
La franchise est crédule, et tient de la rudesse;
Dans son aimable excès l'indulgence est mollesse;
La justice inflexible exagère ses droits;
L'abus de la clémence avilit les bons rois;
Le noir soupçon voltige autour de la prudence;
La fière liberté touche à l'indépendance;
Le courage est bientôt fatigué d'obéir;
Le cœur qui sait aimer, sait encor mieux haïr;
Et d'une ame sensible à la reconnaissance
La vengeance implacable a reçu la naissance.
En un mot, l'intérêt, ce mobile si doux,
Ce lien mutuel qui nous rassemble tous,
De nos divisions est la source féconde:
L'amour de la patrie est la haine du monde;
Et former un héros, c'est dresser avec soin
Un tigre apprivoisé, qu'on déchaîne au besoin.

Pourquoi donc révéler à la race future
Et les crimes de l'homme et ceux de la nature?
Pourquoi perpétuer la honte et la douleur,
Et comme un héritage annoncer le malheur?
Quel âge a profité des leçons d'un autre âge?
On a beau voir l'écueil, on s'expose au naufrage.
Catane en vain trois fois vit ses murs engloutis;
Catane au même lieu voit ses murs rebâtis;
Et tranquille à-présent sur la lave ennemie,
Entend mugir le gouffre, et se croit affermie.
Ainsi sur les débris du présent, du passé,
Va reposer en paix l'avenir insensé:
Sur les restes fumants d'un trône mis en poudre,
Un nouvel oppresseur va défier la foudre;
Et ce champ de bataille où vingt peuples rivaux
Ont, pour plaire à leurs rois, entassé leurs tombeaux,
Verra leurs descendants, après un long ravage,
Venir chercher la mort pour prix de l'esclavage.

Et que serait-ce encor, si dans tout l'avenir
Nos vices répandus par un long souvenir
Chez nos derniers neveux allaient se reproduire?
A l'école du crime où l'on va les conduire,
N'auront-ils pas le choix du fer ou du poison?
Un fourbe dans l'histoire apprend la trahison;
Et dans l'art raffiné d'enchérir sur Tibère
Avec Machiavel un tyran délibère,
Tandis que de Séjan la perfide noirceur
Forme un nouveau complice au nouvel oppresseur.
Les méchants d'âge en âge en seront plus habiles;
Et pareils cependant aux feuillets des Sibylles,
Les exemples des bons, rares jouets des vents,
Voltigeront en vain sous les yeux des vivants.

Faudra-t-il donc laisser périr les faits célèbres,

Et que la vérité, condamnée aux ténèbres,
Cherche en vain sur la terre un asyle écarté,
D'où sa voix, moins timide, éclate en liberté?
Les peuples et les rois à grands cris la demandent;
Pour se guider par elle on dirait qu'ils l'attendent;
Et le premier rayon qu'elle osera lancer,
S'il ne flatte l'orgueil, est sûr de l'offenser.
Un siècle applaudira la satire d'un autre;
Mais qu'on ose essayer de peindre aux yeux du nôtre
Ce qu'il a d'odieux, d'absurde, ou de pervers,
Ses honteux préjugés, ses coupables travers,
De nos républicains l'arrogant despotisme,
De nos serviles cours le nouvel ostracisme,
Ces brigues, ces complots, ces cris pour éloigner,
Quiconque, ami du peuple, osera l'épargner,
La guerre en ses longueurs plus savamment cruelle,
Les rois mal assurés sur leur foi mutuelle,
A leurs caprices vains les peuples immolés,
Les serments de la paix sans pudeur violés,
Le commerce engraissé de meurtre et de rapine,
L'homme avili par-tout où le luxe domine,
Et par-tout l'avarice et la vénalité
Du crime, au poids de l'or, pesant l'utilité;
Qui ne va s'écrier qu'avec trop d'amertume
La bile du censeur a coulé de sa plume?
Cependant, sous les yeux du timide écrivain,
Tout un siècle impuni passera-t-il en vain,
Et d'un vil complaisant imitant la bassesse,
Ne dira-t-il jamais ce qu'il verra sans cesse?

Ici, d'un peuple oisif l'indigente fierté,
Qui chérit l'ignorance et craint la liberté,
Des superstitions esclave volontaire,
Et perdant sous leur joug le plus grand caractère,
Coupable et malheureux d'avoir abandonné

Pour des bords inconnus son climat fortuné;
Et pour prix d'une audace en cruautés féconde
Corrompu par le sang et l'or du Nouveau-Monde.

Là, d'un peuple abruti le servile bercail,
Où domine invisible, et du fond d'un serrail,
Un maître efféminé, terrible et faible idole
Qu'on adorait hier, qu'aujourd'hui l'on immole,
Mais qui, jusqu'au trépas, seul arbitre du sort,
Dispense la ruine, et l'exil, et la mort,
Et du cordon fatal croit ennoblir encore
L'imbécille proscrit que ce présent honore.

Sur le Tibre, ce peuple ingénieux, brillant,
Si terrible autrefois, si fier et si vaillant,
Amolli désormais dans sa longue indolence,
Sous le faste des arts, vaine et fausse opulence,
Déguisant sa faiblesse et sa captivité,
De l'éclat d'un grand nom flattant sa vanité,
Et triomphant de voir que ses chaînes légères
Aillent s'appesantir sur des mains étrangères.

Entre l'Elbe et le Rhin, ces enfants des Teutons,
De l'hydre féodale antiques rejetons,
Indigents fastueux, dissipateurs avares,
De leurs propres États déprédateurs barbares,
Et qui, foulant aux pieds leurs vassaux gémissants,
Sont foulés à leur tour par des rois plus puissants.

Là, sous mille tyrans le malheureux Sarmate,
Rebuté de servir une patrie ingrate,
Se livrant sans défense aux premiers ravisseurs,
Et soulagé d'avoir de nouveaux oppresseurs :
Digne fruit d'un orgueil qui de la servitude
Fait à l'homme une longue et stupide habitude.
Là, sous un roi soldat tout un peuple enrôlé,

Comme un troupeau nourri pour se voir immolé,
Intrépide à la guerre, et tremblant sous un homme
Qui, semblable au génie ou de Sparte ou de Rome,
D'un coup-d'œil menaçant conduit cent mille bras,
Et fait servir la crainte à braver le trépas.

Au-delà, vers les bords où la nature expire,
Le Russe, encore épars dans son trop vaste empire,
Souffrant tout sans murmure, osant tout sans fierté,
Ayant connu la gloire avant la liberté,
Élevant sous le joug sa tête menaçante,
Effrayant l'univers de sa grandeur naissante;
Mais encor sans lumière, et sans mœurs, et sans lois,
Ignorant qu'il est homme, et que l'homme a des droits.

Dans leur climat glacé, les vaillants Scandinaves,
(Heureux, s'ils n'avaient eu pour rois que des Gustaves !)
Par un or corrupteur long-temps empoisonnés,
Aux fureurs des partis long-temps abandonnés,
Mais fatigués enfin d'une longue anarchie,
Repassant la barrière après l'avoir franchie,
Et réduits à risquer sous un roi généreux
De leurs droits les plus saints l'abandon dangereux.

Sur la Seine, ce peuple inconstant et frivole,
Qui dans si peu d'instants s'afflige et se console,
S'alarme et se rassure, et passe tour-à-tour
De l'estime au mépris, de la haine à l'amour:
De ses malheurs présents témoin froid et paisible,
Laissant de l'avenir le soin triste et pénible,
Gravement occupé d'amuser ses loisirs,
Qui ne voit que la gloire au-dessus des plaisirs,
S'en détache pour elle, ou plutôt les rassemble,
Jusque sous ses drapeaux les fait voler ensemble,
Ne veut de la victoire emporter que l'éclat,

Et médite une fête au moment d'un combat :
Peuple vaillant et vain, dont l'audace guerrière
S'anime au cri flatteur qui part de la barrière.

Près de lui, le Batave au travail excité
Par l'aiguillon pressant de la nécessité,
Aux menaçantes mers disputant leur rivage,
Courageux un moment pour sortir d'esclavage,
Mais depuis qu'il est libre et qu'il est enrichi,
N'ayant plus que les mœurs d'un timide affranchi,
Ardent pour la fortune et froid pour la victoire,
Faisant tout pour le gain, n'osant rien pour la gloire,
Aussi faible soldat qu'intrépide nocher,
Adorant ses trésors, et tremblant d'y toucher.

Sur les bords opposés, ce superbe insulaire,
De ses rois les plus doux censeur atrabilaire,
Observant leur puissance en rival ombrageux,
Et ne goûtant jamais qu'un repos orageux :
Dédaigneux et jaloux, misanthrope et sensible,
Érigeant en vertu sa rudesse inflexible,
Fier de sa liberté, qu'il ne doit qu'à ses mers,
Et de son triste orgueil fatigant l'univers.

Qu'ai-je dit? quel murmure autour de moi s'élève!
Tout un siècle, à ces mots, s'irrite et se soulève.
O vous, peuples, ô vous qui voulez qu'à vos rois
L'austère vérité fasse entendre sa voix,
Vous, qui l'encouragez, c'est donc vous qu'elle blesse!
De la prospérité vous avez la faiblesse!
Vous voulez des flatteurs! vous n'aurez plus d'amis.
Hélas! s'il fut un temps où le vrai fut permis,
Ce temps n'est plus. On veut qu'en esclave craintive,
D'âge en âge, à pas lents, la vérité nous suive;
On veut que du présent, respectueux témoin,

Pour ne jamais l'atteindre elle en soit assez loin;
Et des siècles passés tardive messagère,
Qu'à celui qui l'entend elle soit étrangère.
Vérité! cache encore un moment ton flambeau,
Attends; le jour approche où, du fond d'un tombeau,
Celui qui te consacre un zèle secourable
Paraîtra comme un dieu, terrible, invulnérable,
Retranché dans la tombe, et gardé par la mort.
C'est de là qu'insultant à l'homme injuste et fort,
Il entendra frémir, autour d'une ombre vaine,
L'arrogance et l'orgueil, la vengeance et la haine.
O tyrans! contre lui rassemblez vos suppôts :
Vous troublerez sa cendre et non pas son repos.
C'est lui qui vous tourmente et qui vous persécute,
Vous peint vos attentats, vous prédit votre chûte,
Vous montre sous le dais le glaive menaçant,
Le glaive suspendu sur un front pâlissant....

Et l'histoire est sans force! et la honte, et la crainte
Dans les ames, dit-on, ne laisse aucune empreinte!
Non, grâce aux dieux vengeurs, il n'en est pas ainsi.
Rien n'étonne peut-être un coupable endurci;
Mais l'exemple en est rare; et l'horreur qu'il imprime
Arrête ses pareils sur le penchant du crime.
Eh quoi! l'opinion, cette fée aux cent voix,
Créatrice des mœurs, souveraine des lois,
Qui régit l'univers sous un sceptre fragile,
Pour qui le cœur de l'homme est une molle argile,
N'a-t-elle pas encor, pour mouvoir les esprits,
Ses deux ressorts puissants, l'estime et le mépris?
Venez à ce théâtre où l'histoire est vivante,
Et voyez quelle force une plume savante
A nos yeux, sur la scène, imprime à ses leçons.
Est-ce aux crimes heureux que nous applaudissons?
Et pour un courtisan qui, jaloux de Narcisse,

Étudîra sous lui la fourbe et l'artifice,
Combien de jeunes rois, qui du piége ont frémi,
Demanderont au ciel un Burrhus pour ami?

Ainsi, d'après l'histoire impartiale et juste,
On déteste un Octave, et l'on aime un Auguste.
Et pourquoi, si Tibère avait quelques vertus,
Si Néron commença par régner en Titus,
Pourquoi dissimuler ces changements rapides?
Nous voyons sans effroi, dans des tyrans stupides,
L'excès de la démence ou de l'atrocité;
Leur exemple, exécrable à la postérité,
Pour alarmer nos rois est trop loin de leur ame :
Mais lorsqu'un vieux tyran, dans son repaire infâme,
Tourmenté de remords qu'il ne peut assoupir,
Sous la pourpre étouffé rend le dernier soupir;
Et que l'histoire ajoute : « Élevé par Auguste,
Il semblait vertueux, il savait être juste;
Éloquent, éclairé, ses dehors éclatants
Le rendaient cher au monde ébloui cinquante ans;
Qui ne frémit alors, comme dut frémir Rome,
De voir en monstre impur transformer un grand homme?
Qui ne frémit de voir ce tigre caressant,
Néron, par les bienfaits de son règne naissant,
Annoncer la candeur, la bonté, la clémence,
Et tout-à-coup porter sa brutale démence
Aux forfaits les plus noirs et les plus monstrueux?
Quel exemple effrayant pour les rois vertueux!
Et lorsque d'un palais que la vengeance assiége,
Le lâche enfin s'évade et court de piége en piége,
Plus tremblant qu'un esclave au supplice échappé,
Cent fois du coup mortel se croyant voir frappé,
Seul au monde, implorant un bras qui le délivre
De la peur de mourir et du tourment de vivre,
Et réduit à verser, par de serviles mains,

Ce sang impur et vil, le rebut des humains;
Que demandez-vous, même à la scène tragique,
Ou de plus éloquent ou de plus énergique?

Gardons-nous de cacher quel rapide penchant
De l'innocence au crime a conduit le méchant;
Et que par d'heureux dons quiconque lui ressemble,
De sa chûte averti, sonde l'abyme, et tremble.
Montrer ainsi le crime, est-ce l'autoriser?
C'est marquer les écueils où l'on peut se briser.
Malheur à l'écrivain qui, brillant coloriste,
Et des forfaits heureux servile apologiste,
Veut nous faire admirer Tamerlan ou Sylla,
Et qui place un Cromwell près d'un Publicola!

Voyez par la louange ainsi prostituée
Au culte des forfaits la terre habituée;
Voyez de son Homère Alexandre enchanté,
Et par l'ombre d'Achille en rêvant tourmenté;
Et César, sous qui Rome allait être abattue,
D'Alexandre, en pleurant, embrasser la statue;
Et deux mille ans après, le héros suédois
Du vainqueur de l'Asie envier les exploits.

Pardonnons cependant la louange insensée
Aux esprits dont la gloire exalte la pensée.
Une vaste conquête, une immense grandeur,
D'un pouvoir usurpé l'insolente splendeur,
L'appareil du triomphe ou de l'apothéose,
Au vulgaire interdit aisément en impose;
Et ce même ascendant que l'on repousse en vain
Peut, avec le vulgaire, entraîner l'écrivain:
Son héros le subjugue, et le range sans peine
Au nombre des captifs qu'à son char il enchaîne.

Mais qu'un fourbe éloquent pour changer les États
Combine comme un jeu les plus noirs attentats;
Que de l'art de tromper il trace les maximes;
Au glaive des tyrans qu'il marque les victimes;
Et que d'un œil tranquille observant les forfaits,
Il juge en curieux la main qui les a faits:
Que non moins criminel, un farouche hypocrite,
Pour absoudre à nos yeux une ligue proscrite,
Adulateur du meurtre en déguise l'horreur;
Qu'un fou, dont la bassesse irrite la fureur,
Affectant d'insulter à tout ce qu'on révère,
Ose outrager Titus en plaidant pour Tibère;
Voilà de ces serpents dont le souffle empesté
Serait trop dangereux s'il n'était détesté,
Et si de son empreinte une honte éternelle
Ne flétrissait leur rage absurde et criminelle.

De ces vils corrupteurs diffamés et proscrits,
L'humanité se venge à force de mépris.
Et pardonnera-t-elle à ces ames vénales,
Qui d'un encens impur ont souillé nos annales,
Divinisé le crime, élevé des autels
Aux démons ennemis du repos des mortels,
A l'orgueil oppresseur, au fanatisme atroce,
A cette ambition frénétique et féroce
Qui de la guerre a fait le jeu sanglant des rois,
Et du fer et du feu leurs raisons et leurs lois?
Et pardonnera-t-elle à ce dur politique
Qui de tant de forfaits spectateur flegmatique,
Croit que tout est dans l'ordre, et que dans tous les temps
Il faut s'attendre à voir ces revers éclatants,
Ce choc de passions, de vertus et de crimes,
D'oppresseurs, d'opprimés, de tyrans, de victimes;
Jusqu'à ce terme, enfin, de bassesse et d'orgueil,
Où le fort sur le faible abaissant un coup-d'œil

Lui fait abandonner un courage inutile;
Et se croyant un dieu, foule aux pieds un reptile?

Homme étranger à l'homme, insensible témoin
Des maux de tes pareils, que tu vois de si loin,
Dis-mois donc si Tacite, en voyant sa patrie
Sous les plus vils tyrans dégradée et flétrie,
En voyant ce grand peuple abruti, dépravé,
Rampant aux pieds d'un monstre à l'empire élevé,
Ce sénat (sous le glaive autrefois intrépide)
D'un stupide oppresseur adorateur stupide,
Et Romain seulement pour défier la mort,
Périr avec opprobre et mériter son sort;
Dis-nous donc si Tacite à leur chûte effroyable
Oppose en écrivant ton flegme impitoyable?
S'il voit d'un œil égal Thraséas et Séjan?
S'il peint Domitien des couleurs de Trajan?
Austère en sa douleur, consterné sans faiblesse,
D'une femme plaintive il n'a point la mollesse:
Il gémit comme un sage, il s'afflige en Romain.
Mais au burin vengeur qu'appesantit sa main,
On reconnaît une ame indignée et souffrante.
Tel, suivant au tombeau la liberté mourante,
Le front pâle et couvert d'un deuil majestueux,
Caton, sans se répandre en regrets fastueux,
Caton, sur les débris de Pharsale et d'Utique,
Promenait un regard douloureux, mais stoïque;
Et l'on voyait écrit dans ses yeux abattus
Ce que Rome et Caton attendaient de Brutus.

Qu'il est loin d'éprouver cette douleur profonde
L'écrivain qui ne voit dans les fastes du monde
Qu'un tableau qu'embellit le crime ou le malheur!
La prospérité calme est pour lui sans couleur:
L'innocence et la paix n'ont plus rien d'énergique:

Il lui faut, pour briller, quelque revers tragique,
Quelque grand criminel pour le peindre à grands traits.
Un règne heureux échappe à ses regards distraits.
Que feraient ses pinceaux d'une mer sans orages?
Il lui faut des écueils, il lui faut des naufrages.
L'univers gémira de l'aurore au couchant;
Qu'importe? le spectacle en sera plus touchant.

Oui, triomphe, barbare, au signal des batailles;
Peins-les, du genre humain ces grandes funérailles:
Va comme les vautours t'en repaître à loisir:
Je ne t'envîrai point cet horrible plaisir.

Tranquillement assis sous l'olive sacrée,
Je montrerai la paix des beaux-arts entourée:
Je peindrai sous le chaume un roi consolateur
Ranimant d'un regard l'humble cultivateur,
Et des champs à la cour revenant plus sensible
Je le peindrai modeste, indulgent, accessible,
Simple et bon, retraçant à son peuple chéri
L'image de son père, ou celle de Henri,
Ennemi de l'orgueil, ennemi du mensonge,
Des erreurs de son âge écartant le vain songe,
Souriant aux plaisirs, sans jamais un instant
Se dérober pour eux au devoir qui l'attend.
On verra la bonté consultant la sagesse,
La vigilance active éclairant la jeunesse,
Aux abus réprimés l'ordre opposant ses lois,
L'économie enfin, ce grand bienfait des rois,
De l'intrigue vénale écartant les amorces,
Et rendant à l'État sa splendeur et ses forces.
Ah! qu'il aime son peuple, et qu'il soit en repos
La paix aura sa gloire, elle aura son héros.
Et n'est-ce point assez que son règne présente
Au démon des combats une égide imposante?

Que les lys sur les mers aient repris leur splendeur?
Que la valeur française ait réglé son ardeur?
Que le commerce agile, en déployant ses ailes,
Ne sente plus le poids de ses chaînes cruelles?
Qu'enfin, dans ce climat favorisé des cieux,
Les plus solides biens et les plus précieux,
La culture féconde et l'active industrie,
Fassent fleurir des arts l'opulente patrie?
Bon roi! si ce présage en effet s'accomplit,
D'accord avec nos vœux, si le ciel les remplit,
Quel exemple à transmettre et quel règne à décrire!
Je vois à mes récits l'humanité sourire:
Le père à ses enfants aime à les rappeler;
De leurs yeux attendris je vois des pleurs couler.

O flatteurs! ô méchants! ô séducteurs funestes!
Respectez le plus cher de tous les dons célestes,
Et tremblez de corrompre un cœur comme le sien,
Un cœur qui ne respire et ne veut que le bien.
Vous épiez, cruels, un moment de faiblesse,
Pour l'attirer au sein d'une indigne mollesse,
Et lui persuader qu'au gré de ses désirs,
Tout ce qui l'environne est fait pour ses plaisirs;
Que l'empire est à lui, qu'il n'est point à l'empire,
Et que pour un seul homme un peuple entier respire.
S'il ne veut qu'être juste et par-tout révéré,
Si par de sages lois son règne est tempéré,
S'il a pu se résoudre à fermer sur ses traces
Le gouffre dévorant des faveurs et des grâces,
Mesuré dans ses dons, éclairé dans ses choix,
Il n'est plus, à vos yeux, au nombre des grands rois.
Je sais que la faveur est votre heureuse étoile,
Que le vent du crédit enfle seul votre voile,
Que l'épargne sur-tout vous afflige et vous nuit:
Ce n'est qu'au malheureux qu'en revient tout le fruit;

Et vous, sur qui le faste aura plus d'influence,
Vous en faites aux rois un devoir de décence :
Les abus sont vos droits, et vous les défendez.
Malheur au souverain que vous persuadez!

C'est donc vous que j'observe avec inquiétude.
D'éclairer vos noirceurs je ferai mon étude.
Pour miner lentement des desseins vertueux,
Je vous verrai creuser vos sentiers tortueux;
Je saurai démêler vos complots et vos trames;
Je porterai le jour jusqu'au fond de vos ames.
Et ne présumez pas qu'à des temps reculés
Je confie, en mourant, vos crimes révélés;
C'est votre âge et le mien que vous aurez pour juge.
Je vois de près la tombe où sera mon refuge :
Dix lustres sont déja retranchés de mes jours;
Mais ma haine vous reste, elle vivra toujours.
Oui, c'est pour vous punir que je veux me survivre.
Mes yeux fermés, mon ombre est prête à vous poursuivre.
Dans peu, demain peut-être on verra mes écrits
Produire au jour vos noms déshonorés, proscrits;
Vos enfants les liront, vous les lirez vous-mêmes
Ces reproches sanglants, ces cruels anathêmes;
Et le peuple, en montrant l'homme injuste et sans foi,
Dira : *Voilà le traître. Il a trompé son roi.*

DISCOURS

SUR L'ESPÉRANCE DE SE SURVIVRE,

Lu dans la séance de l'Académie Française, le 4 mars 1779, jour de la réception de M. Ducis à la place de Voltaire.

L'homme laisse à la tombe une cendre insensible.
Mais ce souffle divin, cette ame incorruptible,
Semblable à la vapeur que dissipent les vents,
Sera-t-elle à jamais étrangère aux vivants?
Croirai-je à ce Léthé dont l'eau dormante et noire,
Du monde où l'on n'est plus absorbant la mémoire,
Déroberait au juste un éloge touchant,
Et du blâme vengeur sauverait le méchant?

Loin de moi cette aveugle et fatale assurance.
Le néant, qui du crime est l'affreuse espérance,
L'oubli, qui de la gloire éteindrait le flambeau,
Ne nous attendent point au-dela du tombeau.

Et si la mort rompait tous les nœuds de la vie,
Quelle gloire, au-delà, serait digne d'envie?
D'où naîtrait dans nos cœurs, pour un long souvenir,
Cette ardeur qui s'allume au nom de l'avenir?
Aux plus fiers des tyrans d'où viendrait cette crainte,
De livrer à l'opprobre une poussière éteinte?
D'où viendrait aux héros ce mépris du trépas,
Pour mériter la gloire et n'y survivre pas?
Non, non, l'homme survit à sa honte, à sa gloire.

Turenne, à qui la mort arrachait la victoire,
Vit le deuil de son camp immobile et muet;
Condé du haut des cieux entendit Bossuet.

Ah! lorsque d'une voix si sublime et si tendre,
Bossuet à Condé croyait se faire entendre,
Et qu'un peuple, témoin d'un hommage si beau,
Croyait voir le grand homme évoqué du tombeau;
Était-ce un vain prestige? ou son ombre appelée
Planait-elle en effet sur ce grand mausolée?

J'en crois, dans tous les cœurs, la voix qui me répond;
J'en crois ce sentiment unanime et profond,
Qui dans tous les climats, comme dans tous les âges,
Enflamme les héros et console les sages.
Leur pays trop ingrat les a-t-il rebutés;
Dans des temps malheureux sont-ils persécutés;
L'avenir se présente à leur ame abattue:
Socrate le contemple en buvant la ciguë;
Caton mourant le voit, charmé de ses vertus,
Se ranger tout entier du parti de Brutus.
Et toi, Colomb, et toi, victime de l'envie,
Quel espoir te soulage au terme de la vie?
Devant quel tribunal seront-ils présentés,
Ces fers injurieux que tes mains ont portés?
Pour qui, dans ce tombeau, veux-tu qu'on les dépose?
Sur la postérité ton ame se repose:
Elle sera ton juge, et le juge des rois
Qui de ce prix infâme ont payé tes exploits.

Hélas! puisse de même, au comble de l'outrage,
Se sentir revêtu de force et de courage,
Le citoyen (1) flétri par l'absurde fureur

---

(1) Olavidès. Il était alors dans les liens de l'inquisition.

D'un zèle mille fois plus affreux que l'erreur!
Au pied d'un tribunal que la lumière offense,
Accusé sans témoins, condamné sans défense,
Pour avoir méprisé d'infâmes délateurs
En peuplant les déserts d'heureux cultivateurs;
Qu'il regarde ces monts où fleurit l'industrie,
Et fier de ses bienfaits, qu'il plaigne sa patrie.
Le temps la changera comme il a tout changé :
D'une indigne prison Galilée est vengé.

Mais que sert aux mourants la vérité tardive,
Si jusqu'au sein des morts jamais sa voix n'arrive;
Et si pour l'innocent et pour le criminel
Règne autour de la tombe un silence éternel?

Un Dieu, sans doute, un Dieu punit et récompense;
Et pourquoi l'un des prix que ce Dieu nous dispense
N'est-il pas le plaisir et si pur et si doux
De savoir quels regrets nous laissons après nous?
Quoi! des larmes d'un fils privera-t-il un père?
Des larmes d'un époux l'épouse la plus chère?
Un roi, des vœux d'un peuple heureux par ses bienfaits?
Un héros, du triomphe ou des fruits de la paix?
Il a mis dans nos cœurs ce désir de revivre;
Ah! sans doute il permet que la vertu s'y livre.
L'homme est faible, et la gloire en lui tendant la main,
Du devoir, sous ses pas, adoucit le chemin,
Lui fait fouler aux pieds les serpents de l'envie,
L'arme contre la mort du mépris de la vie.
Mais s'il se voit privé de cet heureux appui,
Quel monument durable attendez-vous de lui?
Naître, vivre, et mourir, sont un instant qui passe;
Et qu'une ame timide en mesure l'espace,
Aux bornes d'un instant tout sera limité :
Rien de grand, sans l'espoir de l'immortalité

Trompeuse illusion! préjugé populaire!
Me répond tristement un sage atrabilaire:
L'homme crédule et vain se prend à ces appâts,
L'homme habile et puissant les sème sur nos pas,
Les tyrans aux héros ont jeté cette amorce.
Les tyrans? Éprouvons leur courage et leur force,
Et voyons si pour eux tout doit s'anéantir.
Qu'un Tibère, un Commode entende retentir
Jusqu'à son lit de mort cet affreux cri de joie:
« Qu'il meure, et des vautours que son corps soit la proie;
Qu'il meure dans l'opprobre; et, rebut des tombeaux,
Qu'il soit traîné, meurtri, déchiré par lambeaux... »
Il frémit. Mais pour lui qu'auraient-ils de terrible
Ces vautours appelés à cette fête horrible,
Si son ame exhalée avec un long soupir
D'un sommeil éternel espérait s'assoupir?
Il craint, non les vautours affamés de pâture,
Mais cette longue horreur qu'il laisse à la nature;
Et le pressentiment de la postérité
Venge déja sur lui tout un siècle irrité.
Dans une heure, il verra sa dépouille insultée;
Dans mille ans, sa mémoire en tout lieu détestée;
Tandis que Marc-Aurèle entendra l'avenir,
Par d'éloquentes voix, à jamais le bénir (1).

Ah! laissons aux méchants cette crainte accablante.
Laissons cette espérance utile et consolante
A l'ami qui, pleurant l'ami qu'il a perdu,
Se flatte au moins encor qu'il en est entendu!
Et pour qui ce besoin n'est-il pas invincible,
De penser que des morts tout n'est pas insensible?
Est-ce une froide cendre, un marbre inanimé

(1) Thomas était présent à cette lecture.

Que je presse, en pleurant sur un objet aimé?
Et si rien n'est ému dans cette urne glacée,
Pourquoi si tendrement la tiendrais-je embrassée?
Je ne sens point un cœur sous le mien palpitant;
On ne me répond point; mais peut-être on m'entend.
Il me semble, aux accents de ma bouche plaintive,
Qu'une ombre qui m'échappe est au moins attentive:
Qu'invisible et présente, elle voit mes douleurs,
Recueille mes soupirs, et jouit de mes pleurs.

La nature a mêlé ce charme involontaire
Aux regrets d'un époux errant et solitaire,
Aux regrets d'un amant que consume l'ennui:
Une ombre seule au monde est encor tout pour lui.
Dans le calme des bois, au sein des nuits funèbres,
Il l'appelle. Il croit donc qu'au milieu des ténèbres
Près de lui, pour l'entendre, elle vient quelquefois
Dans la grotte où l'écho s'attendrit à sa voix?
Ah! du moins, dans son ame elle se plaît à lire.

Mais des vives douleurs n'est-ce point un délire?
On le dit; et bientôt soi-même on se dément.
Qui de nous dans le calme et le recueillement
Seul, au fond de ce temple, où de nos grands modèles
S'offrent à nos regards les images fidèles,
N'a pas senti son ame entre eux se balancer,
Et vers le plus chéri doucement s'élancer?
O toi dont les écrits, où la bonté respire,
Donnent à la vertu tant de charme et d'empire,
Fénélon, quand mes yeux attachés sur tes yeux
Se mouillaient devant toi de pleurs délicieux,
Et que mon cœur ému, cherchant à se répandre,
T'adresse le tribut le plus vrai, le plus tendre,
Le tribut de l'amour, et ce culte si doux
Que l'ange de la paix recevrait parmi nous;

Suis-je insensé? parlé-je à la toile, à l'argile?
Je parle à cet esprit qui fend d'une aile agile
Les champs de la lumière, et, comme elle épandu,
Sur ces murs quelquefois tient son vol suspendu.
Au plaisir d'être aimé s'il est sensible encore,
Ce Lycée est un temple où sans cesse on l'adore :
Il doit s'y plaire. Et toi (1), dont les travaux divers
Ont durant soixante ans étonné l'univers,
L'aurais-tu déposée au terme de la vie,
Cette gloire qui fit le tourment de l'envie;
Et d'un monde par toi si long-temps éclairé
Ton indigne tombeau t'aurait-il séparé?
Quoi! tandis que tes vers enchantent nos oreilles;
Que nos plus doux plaisirs sont le fruit de tes veilles;
Que d'une voix enfin tous les cœurs attendris
Du grand art d'émouvoir te décernent le prix;
Qu'instruits par tes leçons, des rois couverts de gloire
T'accompagnent en pompe au temple de mémoire,
Et sur un monument à jamais affermi,
Vont graver de leur main le nom de leur ami;
Tu ne l'entendrais pas ce concert de louange,
Ce cri des nations qui t'honore et te venge!
Vous, qui deviez former des accords si touchants,
Suspendez votre lyre, interrompez vos chants,
Enfants du Pinde (2) : au sein d'une nuit vaste et sombre,
Vos sons perdus jamais n'iront flatter son ombre.
Aux pleurs des malheureux, aux éloges des rois,
Voltaire est insensible; il n'entend plus nos voix.
Elle fut donc bien vaine, hélas! cette espérance,
De consoler son ombre et d'acquitter la France,
Lorsque par l'univers notre zèle avoué

---

(1) Le buste de Voltaire était exposé aux yeux de l'assemblée.

(2) L'éloge de Voltaire était le sujet du prix de poésie.

Promit la palme à qui l'aurait le mieux loué !
Et toi, Molière (1), et toi, lorsqu'un siècle plus juste
Au buste de Voltaire associant ton buste,
Consacre parmi nous ton génie et le sien,
Est-il vrai que pour toi la gloire n'est plus rien ;
Et qu'en vain mis au rang des mortels les plus sages,
Tu ne sauras jamais, sur les sombres rivages,
Combien de tes affronts ta patrie a gémi,
Combien de tes succès l'imposture a frémi ?
Ah ! le lâche envieux et le fourbe hypocrite
Peuvent donc avec joie insulter le mérite !
Vivant, il est en proie à ses diffamateurs ;
Mort, il n'a plus d'amis ni de consolateurs.
Aux traits de l'impudence et de la calomnie
Le ciel aura livré la vertu, le génie ;
Ils auront vu l'orgueil dédaigneux et jaloux
Leur faire de la vie épuiser les dégoûts,
Et de leurs ennemis, renouvelés sans cesse,
Encourager l'audace et payer la bassesse ;
Et lorsque la justice arrivant sur leurs pas
Vient venger leur mémoire, ils ne l'entendraient pas !
Cessons d'injurier le ciel et la nature ;
Et, quand l'homme a vécu pour la race future,
Croyons que de sa gloire il va jouir en paix.
Pour la postérité les grands hommes sont faits.
Ils ont semé pour elle, et chez elle ils recueillent.
Comme leurs bienfaiteurs les siècles les accueillent ;
Et présents d'âge en âge à ce beau souvenir,
Leur espace est le monde, et leur temps l'avenir.

---

(1) Le buste de Molière était aussi exposé dans la salle en face de celui de Voltaire.

VOUS AVEZ TORT,

AVIS

AUX GENS DE LETTRES.

(1779.)

Oui, messieurs, vous avez tort.
Tout le monde en est d'accord.

Eh quoi ! tandis qu'à Voltaire
On refuse un vain tombeau,
A son ombre solitaire
Vous décernez sans mystère
Le triomphe le plus beau !
Il eût mieux valu vous taire
Que de tant louer un mort :
C'est aux vivants qu'il faut plaire,
Et qui les brave a grand tort.

Vous voulez apprendre à vivre
A des gens plus fins que vous ;
Vous croyez avec un livre
Guérir des sots et des fous ;
Moutons, vous chassez des loups.
Quelle démence profonde !
Le bel esprit se croit fort

Quand la raison le seconde;
Mais bien souvent dans ce monde
La raison même est un tort.

Votre vie est consumée
En de pénibles travaux,
Et vos sublimes cerveaux
Sont enivrés de fumée.
Vous ne flattez ni l'orgueil
Ni la stupide opulence;
D'un parvenu d'importance
Vous dédaignez le coup-d'œil:
Plus d'ode gratulatoire,
Plus d'épître adulatoire
Pour les favoris du sort.
Aussi quel est le rapport
D'un art si peu méritoire?
De la gloire. De la gloire!
Pauvres gens, vous avez tort.

D'épurer les mœurs publiques
Vous recherchez les moyens!
Vous voulez, censeurs stoïques,
Des courtisans veridiques,
Des ministres citoyens!
Vous jugez avec audace
L'homme en faveur, l'homme en place.
S'il ne fait pas ce qu'il doit,
Dans vos regards il ne voit
Qu'un froid respect qui le glace.
Vous paraissez engoués
D'un mérite qui l'efface,
Et devant lui, face à face,
Sully, Colbert, sont loués.

Ce n'est pas tout. Sous l'empire
D'une paisible équité,
Vous voulez que tout respire
L'ordre et la tranquillité;
Vous prêchez l'économie!
Le beau moyen de régner!
Le rare effort de génie
Que de savoir épargner!
Vous en parlez à votre aise,
Vous qui ne possédez rien;
Mais ailleurs, ne vous déplaise,
Le désordre est un grand bien!
Et si jamais le systême
De tout réduire à des lois
Est adopté par les rois,
Qui voulez-vous qui les aime?
Des laboureurs? des bourgeois?
Que fait au cercle où nous sommes
Cette foule d'inconnus?
Qu'ils soient à jeun, qu'ils soient nus;
Que nous importe des hommes
Que nous n'avons jamais vus?
Tout ce peuple est une espèce,
Un automate à ressort.
Pour lui vous plaidez sans cesse;
Vous avez tort, et grand tort.

Vous faites plus. On publie
Que vous destinez un prix
A celui des beaux-esprits
Dont l'éloquente folie
Loûra le mieux dans Paris
La servitude abolie!
Par-là vous croyez d'abord
L'humanité relevée;

Mais que devient la corvée?
Le faible est toujours trop fort :
L'affranchir est une fraude;
Et les seigneurs de Saint-Claude
Vous diront : Vous avez tort.

Que vous fait le cagotisme,
Pour vouloir en dégoûter?
Pourquoi tant vous irriter
Contre le vieux despotisme?
Et ce pauvre fanatisme
Pourquoi le persécuter?
Vous avez pris pour marotte
L'amour de la vérité;
Par vous est décrédité
Le préjugé qui garrotte
La crédule humanité;
Aussi par la gent bigote
Dieu sait comme est soudoyé,
Dieu sait comme est appuyé
L'écrivain qui vous ballotte.
Vos ennemis l'aiment fort :
Impudent, soit, mais habile.
Le trafic d'une ame vile
Est toujours d'un bon rapport.
Vous le traitez de reptile;
Mais en rampant il vous mord.

Vous vous vantez du suffrage
De quelques princes du nord!
Mais c'est de quoi l'on enrage;
Et menacés de l'orage,
Vous n'aurez plus aucun port.
Croyez-moi, gagnez le bord,
Prenez les mœurs de votre âge,

Le frivole et doux langage,
L'humeur souple, l'air accort,
Et ce respect qui ménage
Le grand, le riche et le fort.
Mais, quoi! d'un conseil si sage
Vous riez! Vous avez tort.



LÉOPOLD DE BRUNSWICK,

POËME,

Lu dans la séance publique de l'Académie Française, du 13 mars 1788, jour de la réception de M. d'Aguesseau, conseiller d'État.

Quels que soient les travaux que la gloire environne,
Ils sont récompensés quand sa main les couronne.
Et que faut-il de plus à des cœurs généreux?

Un immense théâtre, un spectacle nombreux,
Tout un siècle attentif, l'avenir, la patrie,
Qu'au milieu du péril on croit voir attendrie,
Avec des yeux de mère observer son enfant,
Le pleurer malheureux, l'embrasser triomphant;
Tout inspire aux héros la constance et l'audace.

Qui daigne alors savoir quel danger le menace?
La mort même, embellie aux regards du guerrier,
Pare son front hideux d'un rameau de laurier;
Et si dans les combats, sur les mers des deux mondes,
A l'éclat de ces feux qui sillonnent les ondes,
Sur le roc Baléare (1), au sommet escarpé,
Au sommet foudroyant du terrible Calpé (2),

(1) Minorque.

(2) Gibraltar.

Le héros voit la mort, il la prend pour la gloire.
Prodigue de sa vie, il songe à sa mémoire.
L'airain tonne; son cœur n'en est point effrayé :
Il entend la louange, et son sang est payé.

N'allons point cependant, complices de l'envie,
A qui met à ce prix son repos et sa vie,
Reprocher un salaire, hélas! trop mérité,
Et rendre ingrats son siècle et la postérité.
La vertu vit de gloire; et le plus magnanime
Languirait bien souvent sans ce feu qui l'anime.
L'homme, toujours si faible, a besoin d'un appui :
Il fera peu pour nous, s'il ne fait rien pour lui.

Alexandre, accablé de ses courses lointaines,
Se délasse en rêvant aux éloges d'Athènes.
Il nous a des grands cœurs révélé le secret.
Décius à la mort va s'offrir sans regret,
Pourvu qu'à ses neveux pour exemple on le nomme.
Régulus dans les fers jouit des pleurs de Rome.
Caton même, peut-être, avant de se frapper
Du soin de sa mémoire a daigné s'occuper.
Il a vu Rome en deuil aux pieds de son image.
Laissons-lui chez les morts emporter cet hommage;
Et lorsqu'à son pays Cicéron dévoué
Ne voit rien de si doux que d'en être loué,
Songeons que, moins sensible aux honneurs qu'il espère,
Jamais de sa patrie il n'eût été le père.

Mais s'il est un mortel qui, dans son dévoûment,
Généreux par instinct, sublime obscurément,
Sans que ni le devoir, ni la gloire l'ordonne,
Pour le salut d'autrui s'oublie et s'abandonne;
Ah! le premier, sans doute, il a droit d'obtenir
Les regrets de son siècle et ceux de l'avenir,

Et c'est à lui, sur-tout, que la gloire elle-même
Doit s'offrir à côté de la vertu qu'il aime,
Le poursuivre, l'atteindre au-delà du trépas,
Et chercher, au tombeau, qui ne la cherchait pas.

Élevé dans son sein, tu semblais né pour elle,
O toi, qu'aurait pour fils adopté Marc-Aurèle,
Prince en qui, dès l'enfance, à l'ombre du repos,
Germait l'ame d'un sage et le cœur d'un héros,
Jeune Brunswick. Autour de ces foyers antiques,
Dont l'honneur et la foi sont les dieux domestiques,
Tu n'avais qu'à choisir un modèle à ton gré :
D'exemples immortels je te vois entouré.
Ferdinand (1) t'apprendra quel mouvement rapide
Imprime à tout un peuple un seul homme intrépide,
Et comment son courage, étonnant l'univers,
Fait sortir les succès du milieu des revers.
Ce roi qui, tour-à-tour ambitieux et juste,
Aux beaux jours de César joint les vieux ans d'Auguste,
Ce génie à-la-fois si sage et si hardi,
Frédéric (2), dans un art par lui-même agrandi,
Instruira ta jeunesse. Henri (3) sera ton guide;
Henri, de la vertu l'ami le plus solide;
Henri, guerrier sensible et modeste vainqueur,
Qui maîtrisa toujours la fortune et son cœur.
Enfin, si moins épris de ce calme stoïque,
Tu préfères l'éclat d'une ardeur héroïque,

---

(1) On se souvient de la révolution que fit dans l'armée hanovrienne, en 1758, le changement de général, lorsque le prince Ferdinand de Brunswick se mit à la tête de cette armée.

(2) Le feu roi de Prusse, oncle du prince Léopold de Brunswick.

(3) Le prince Henri de Prusse, oncle du prince Léopold de Brunswick.

Charles (1) à ta valeur offre un modèle heureux.
Tu l'as vu, ce héros aimable et généreux,
Redouté, mais chéri de ses rivaux de gloire,
Comme dans un tournoi disputer la victoire,
Et couvert de poussière, et de sang inondé,
Applaudir, dans l'arène, aux exploits de Condé.

Hélas! c'était à lui qu'eût ressemblé son frère.
Fier et doux, simple et grand, son brillant caractère,
Sur des bords étrangers, dans des camps ennemis,
Eût trouvé des rivaux, et laissé des amis.
Né pour fixer la gloire et désarmer l'envie,
Que de liens puissants l'attachaient à la vie!
Jeune, heureux, cher au monde!.. et ces nœuds sont brisés!
Et tant de biens si chers, il les a méprisés!
Pourquoi? Lorsque César, sur les mers de l'Épire,
S'expose à la tempête, il y va d'un empire,
De l'empire du monde; et toi, plus généreux,
Où vas-tu, Léopold? Sauver deux malheureux!

Non, ce n'est point ici cette illustre carrière,
Où, tenant dans ses mains la trompette guerrière,
L'attend la Renommée, avec ses yeux ouverts,
Et ses voix, dont le bruit va remplir l'univers:
Il est seul. Mais l'Oder a franchi ses rivages,
Et, chargé de débris, il poursuit ses ravages.
Sur les flots mugissants ces débris dispersés,
Dans les plaines au loin les hameaux renversés,
Les troupeaux submergés dans l'étable écroulée,
La moisson sur le fleuve encore amoncelée,
Et le lit où le pauvre, oubliant son labeur,
Du ciel, au moins en songe, espérait la faveur.

(1) Le prince de Brunswick régnant, frère de Léopold. On sait avec quelle noblesse et quelle loyauté il a fait la guerre.

Et le berceau flottant, où la faible innocence
Voit sans effroi la mort si près de la naissance,
Où dort peut-être encore, au bruit sourd du torrent,
Cet enfant suspendu sur son sein dévorant....
O Dieu!... Tout s'épouvante; et loin du bord funeste
La fuite a des hameaux dispersé ce qui reste.

Deux hommes seuls encor, de tant d'infortunés,
Luttent contre les flots, par les flots entraînés;
Et le triste habitant de la rive opposée
Au plus grand des périls voit leur vie exposée.
Frémissant, consterné, prêt à les voir périr,
Chacun cherche des yeux qui les va secourir;
Mais qui peut du torrent dompter la violence?
Des plus hardis rameurs le courage balance;
Lorsqu'un jeune homme arrive, et les mains pleines d'or
Enfants, qui veut me suivre? Il en est temps encor.
Une barque, et volons au secours de nos frères.
La barque se présente à ses vœux téméraires:
Il y monte; et, rompant le nœud qui la retient,
Il crie aux malheureux que cet espoir soutient:
Amis, je viens à vous; redoublez de courage.
Alors, fendant le fleuve, et défiant sa rage,
Sur le dos de la vague on le voit suspendu;
Dans le fond de l'abyme on le croit descendu;
Il remonte; et le flot que la rame sillonne,
Étonné d'obéir, autour de lui bouillonne.

A l'audace, à l'ardeur, à l'intrépidité,
Qu'inspire à ce mortel la simple humanité,
On s'écrie, en tremblant d'espérance et de joie.
Est-ce un ange, un sauveur que le ciel leur envoie?
C'est Léopold, c'est lui, c'est ce jeune héros.
Et la barque à l'instant disparaît sous les flots.

Un lamentable cri frappe le ciel et l'onde.

Tous les yeux, attachés sur la vague profonde,
Redemandent Brunswick au terrible élément.
Dans des sillons d'écume il paraît un moment;
Il nage, il se débat, il s'épuise, il succombe.

Ah! que du moins les flots le rendent à la tombe.
Avec un saint respect sur le bord recueillis,
Que ses restes sacrés y soient ensevelis.

Et vous, que des vertus la mémoire intéresse,
Accourez, éloquente et sensible jeunesse,
Venez tous rendre grâce, au nom des malheureux,
A celui qui daigna vivre et mourir pour eux;
Venez tous révérer au nom de la nature,
Celui qui de l'orgueil abjurant l'imposture,
Et de ses devoirs d'homme occupé constamment,
S'exerça dès l'enfance à ce grand dévoûment.
Dites par quelle aimable et tendre inquiétude,
Fuyant de son palais la froide solitude,
Il venait dans la foule, ami sage et discret,
A l'indigent timide arracher son secret;
Dites, à son aspect, quel rayon de lumière
Semblait du laboureur éclairer la chaumière;
Dites, à son aspect, quelle noble chaleur
Du soldat, sous la tente, animait la valeur;
Et, de l'humanité religieux organes,
Puissiez-vous, au tombeau, faire entendre à ses mânes
Les regrets dont pour lui tous les cœurs sont émus!
Léopold est pleuré comme Germanicus.
Voyez ce deuil profond, ce silence, ces larmes,
Ces soldats, d'un air morne, appuyés sur leurs armes.
Ces héros recueillis dans leur sombre douleur;
Frédéric méditant ce qu'eût fait sa valeur,
Frédéric attendri, fixant un œil de père
Sur ce tombeau, qu'un peuple en gémissant révère;

Quel spectacle! Et jamais un plus illustre prix
A-t-il, enfants du Pinde, enflammé vos esprits?

Pour chanter Léopold, Philippe (1) vous rassemble.
Ah! qui l'honore ainsi, sans doute lui ressemble;
Et celui qui de fleurs veut couvrir son tombeau,
Ne voit pas sans envie un dévoûment si beau.
Loin de nous désormais, loin des temps où nous sommes
Ce dur mépris des grands pour le reste des hommes.
L'humanité sacrée a recouvré ses droits.
Les peuples ne sont plus étrangers à leurs rois;
Et je crois ne plus voir, dans cet âge prospère,
Que d'heureuses tribus, dont le chef est le père.

(1) Monseigneur comte d'Artois, aujourd'hui *Monsieur*.



LA BOUCLE DE CHEVEUX ENLEVÉE,

POËME DE POPE,

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

CHANT PREMIER.

D'une jeune beauté je chante la colère,
Et les graves effets d'une offense légère.

Muse, adresse à Caril ces vers que je lui doi :
Bélinde les lira, c'en est assez pour moi;
Et la plus haute gloire où mon espoir s'étende,
C'est que l'une m'inspire et que l'autre m'entende.

O déesse, dis-moi, quel démon pétulant
Arma contre une belle un lord tendre et galant.
Dis-moi par quelle force, encor plus inconnue,
Contre un lord amoureux elle fut soutenue.
Dans un simple mortel que de témérité!
Dans un cœur faible et doux que de sévérité!

Des rideaux le soleil colorant la surface,
Ouvre, en tremblant, des yeux dont la clarté l'efface.

Déja, midi sonnant, s'éveillent à demi
Des amants malheureux qui n'ont jamais dormi;
Des sonnettes au loin déja le bruit circule;
Trois fois sur le parquet le talon de la mule
Donne, à coups redoublés, le signal du réveil :
A ce bruit, secouant ses grelots de vermeil,
De sa niche en bâillant le petit chien déloge;
Et la montre répond au doigt qui l'interroge.

Bélinde est seule encore attachée au duvet :
Un sylphe complaisant voltige à son chevet;
Le songe du matin, qu'il a posté près d'elle,
En planant sur son front, l'effleure de son aile :
Bélinde à son côté croit voir un Adonis.
Moins brillants, dans un bal, sont nos jeunes marquis.
Elle rêve et rougit; un songe l'épouvante.
Mais le sylphe, approchant sa lèvre séduisante,
L'applique à son oreille, et lui tient ce discours.
« O toi, dont les attraits font naître mille amours,
Jeune et chaste beauté, sur qui veillent sans cesse
Mille habitants de l'air que ta gloire intéresse;
Si tout ce que l'on dit des sylphes, des lutins,
Frappa, dès le berceau, tes esprits enfantins,
Et jeta la frayeur dans ton ame craintive,
Prête à la voix d'un sylphe une oreille attentive;
Connais-toi, de ta gloire apprends à mieux jouir;
Et des biens d'ici-bas cesse de t'éblouir.
Il est des vérités qu'ignore le vulgaire;
Mais l'œil de l'innocence en perce le mystère :
Un enfant les pénètre; et contre cet écueil
Un philosophe altier voit briser son orgueil.
Que, fier de sa raison, le rebelle incrédule
Traite ces vérités de fable ridicule,
La timide pudeur, la naïve beauté
Peut seule ouvrir les yeux à leur douce clarté

D'esprits aériens un fidèle cortége,
Aux spectacles, au bal, t'entoure et te protége.
Pense à ces courtisans à te suivre assidus,
Et ton cercle de lords ne t'occupera plus.

Apprends que ces esprits furent jadis des femmes :
Le ciel, d'un corps plus pur a revêtu leurs ames.
A vos derniers soupirs vos goûts ne meurent pas.
La joueuse aime l'hombre au-delà du trépas :
La duchesse n'a plus ni carrosse, ni pages ;
Mais elle suit des yeux de brillants équipages.
Votre esprit, que domine un ascendant vainqueur,
Va chercher l'élément qu'imitait votre cœur.
L'altière en salamandre est métamorphosée,
Et monte, avec le feu, vers la sphère embrasée ;
Celle dont la douceur fit des amants heureux
Se glisse dans les flots, et serpente avec eux ;
La prude est transformée en maligne gnomide ;
La coquette, changée en légère sylphide,
Voltige dans les airs, sans se fixer jamais.

Vois cependant quels dons le destin nous a faits ;
Nous pouvons, dégagés d'une chaîne mortelle,
Prendre à tous les instants une forme nouvelle,
Varier notre sexe, et combler les désirs
D'une beauté qui fuit les profanes plaisirs.
D'amoureux vainement une foule l'assiége ;
De leurs soins assidus son sylphe rompt le piége.
Rien ne trompe son zèle et son activité :
Coups-d'œil le jour ; le soir, et dans l'obscurité,
Petits mots dits tout bas n'ont pour elle aucun charme
Si de l'occasion le péril nous alarme,
Si la danse l'anime, ou si de doux accents
Viennent trop agiter ou son ame ou ses sens,
A sa vertu son sylphe assure la victoire ;

Et l'honneur, vain fantôme, en a toute la gloire.
Parmi vous, il en est que le ciel en courroux
Livre aux soins inquiets d'un vieux gnome jaloux.
On les voit s'admirer, d'elles-mêmes éprises.
Le gnome, d'un rival craignant les entreprises,
Les enivre d'orgueil, et de leurs courtisans
Il leur fait dédaigner les vœux et les présents.
Au séduisant éclat d'une noblesse altière,
A l'aspect de l'étoile ou de la jarretière,
A l'approche d'un duc, à l'hommage d'un lord,
Le jaloux surveillant fait un nouvel effort.

D'autres gnomes, chargés d'un emploi moins stérile,
Président aux projets d'une coquette habile;
Ils dirigent les yeux d'une tendre beauté,
Donnent à ses regards un air de volupté,
Et quand, près d'un amant, son jeune cœur palpite,
Ils colorent son teint d'une rougeur subite.

De soins plus délicats un sylphe est occupé.
Tandis que le vulgaire imbécille et trompé
Prend pour l'égarement d'une nymphe timide
Les pas mystérieux du sylphe qui la guide,
D'un dédale rempli d'amoureux et d'amours,
Il lui fait sans danger parcourir les détours.
Ainsi, pour la guérir d'une vaine faiblesse,
D'un objet aussi vain il l'occupe sans cesse.
Quelle ingrate beauté verrait impunément
Un présent magnifique, offert modestement,
Si d'un rival actif l'adroite vigilance
N'arrêtait le transport de sa reconnaissance,
Et prodigue à propos, par un bal enchanteur,
N'effaçait tout l'éclat du présent séducteur?
Du jeune Florio quelle beauté sauvage
Pourrait, sans s'attendrir, écouter le langage,

Si près d'elle Damon ne se glissait soudain,
Et, pour la rassurer, ne lui serrait la main?

Tels sont les soins heureux dont un sylphe se pique :
Il conduit ses projets en sage politique;
Pour les femmes toujours attentif et zélé,
Il soutient à propos leur courage ébranlé;
Il combat un blondin par un brun qui l'efface;
Il oppose à la taille et les airs et la grâce;
Par un faste rival un faste est balancé,
Et par d'autres plumets un plumet éclipsé.
Enfin tout ce qui peut vous séduire et vous plaire
Se trouve combattu par un charme contraire;
Et les faibles mortels nomment légèreté
L'effet prodigieux de notre habileté.

Moi, le chef vigilant de ta garde fidèle,
Je me nomme Ariel, et je te réponds d'elle.
Mais, hélas! dans les airs voyageant ce matin,
De cette heureuse étoile où brillait ton destin,
J'ai cru voir se ternir la clarté rayonnante.
Quelle est cette disgrâce imprévue, étonnante,
Que tu dois éprouver avant la fin du jour?
Je l'ignore; et, malgré les soins de mon amour,
Je ne sais ni par qui, ni quoi, ni quand, ni comme.
Prends garde à toi, crains tout, fuis l'approche de l'homme. »
A ces mots, de Bélinde excitant le réveil,
Mirine saute, aboie, et chasse le sommeil.
Un billet, s'il en faut croire la renommée,
Se présente d'abord à la nymphe alarmée.
Soupirs, chaînes, ardeurs, tourments d'un cœur blessé,
Ne sont pas plutôt lus, le songe est effacé.
Alors quittant son lit, tranquille et rassurée,
Elle approche à pas lents d'une table sacrée.
Devant elle rangés, des vases de vermeil,
Des offrandes du luxe, y forment l'appareil.

Bélinde, déployant sa longue chevelure,
Adore en habit blanc les dieux de la parure.
Une image céleste éclate en un miroir.
Sur ce divin objet, si doux pour elle à voir,
Elle attache ses yeux, l'admire, et se prosterne.
De la divinité prêtresse subalterne,
Nérine se présente à l'autel enchanté,
Érigé par le luxe et par la vanité.
L'autel est embelli, la timide prêtresse
Par les rites sacrés honore la déesse.
Pour orner ses attraits, déja sont découverts
Les précieux tributs de la terre et des mers.
Là, des flacons remplis des parfums de l'Asie
Exhalent dans les airs leur suave ambroisie;
Là, brille en des écrins l'amas éblouissant
Des dons que le soleil fait éclore en naissant;
Là, l'écaille et l'ivoire en peignes sont changées,
Et l'épingle et l'aiguille en escadron rangées;
Là, parmi les pompons, le fard, les diamants,
On voit les billets doux, la Bible, et les romans.

La céleste beauté prend ses puissantes armes :
Son front, à chaque instant, reçoit de nouveaux charmes;
Ses grâces, ses attraits, semblent se réveiller;
Ses yeux d'un feu plus vif commencent à briller;
Son sourire est plus doux; le teint de l'immortelle
Prend insensiblement une fraîcheur nouvelle :
Autour d'elle empressés, les sylphes amoureux
Embellissent sa tête, arrangent ses cheveux,
Ils donnent à sa manche une forme élégante,
Ils étalent les plis de sa juppe flottante,
Et Nérine, au succès qui la met en crédit,
Le croyant son ouvrage, en secret applaudit

FIN DU PREMIER CHANT.

CHANT SECOND.

Telle qu'en un ciel pur on voit naître l'aurore,
Telle parut Bélinde, et plus brillante encore,
Lorsque vers la Tamise elle porta ses pas,
Pour faire aux dieux des eaux contempler ses appas
Mille jeunes beautés viennent sur le rivage
D'une galante cour lui disputer l'hommage.
Bélinde les efface, et son air gracieux
Captive tous les cœurs et fixe tous les yeux.
Le feu des diamants jaillit de sa couronne;
Sur son sein le rubis étincelle et rayonne;
Vifs comme sa pensée, et non moins inconstants,
Ses yeux sur mille objets tombent en même temps:
Aux mortels empressés qui volent sur ses traces,
Elle accorde un sourire, et jamais d'autres grâces;
Sans déplaire aux amants, sévère avec bonté,
Elle sait mettre un frein à leur témérité:
Comme l'astre du jour dont elle est la rivale,
Elle verse autour d'elle une lumière égale;
Elle sait déguiser, sous un voile charmant,
Ses défauts, s'il en est, avec tant d'agrément;
Et ceux même qu'on trouve à la plus accomplie
Un regard de Bélinde obtient qu'on les oublie.
Pour le tourment des cœurs et le plaisir des yeux,
Elle laissait flotter deux boucles de cheveux,
Dont les ondes roulant sur sa gorge naissante
Ombrageaient de son cou l'ivoire éblouissante.
L'amour, avec ces nœuds qu'on ne pouvait briser,
Enchaînait les mortels qui l'osaient mépriser;

Et dans ce labyrinthe une ame embarrassée
Ne regretta jamais sa liberté passée.
A l'aide des cheveux souvent nous amorçons
Les volages oiseaux, les timides poissons;
Non moins imprudents qu'eux, auprès d'une inhumaine,
Des cheveux quelquefois la force nous enchaîne.
Des boucles de Bélinde un marquis est charmé:
Déja de les ravir le projet est formé.
Par force ou par adresse, il veut hâter son crime.
Aux désirs d'un amant tout paraît légitime.
Aux dieux avant le jour il adresse des vœux;
La nuit prête son ombre à ce mystère affreux.
Il les invoque tous, s'incline, les adore;
Mais c'est toi, tendre amour, toi sur-tout qu'il implore.
Du roman de Cyrus sur Clélie entassé,
A ce dieu redoutable un autel est dressé.
Le marquis lui consacre un gand, trois jarretières,
Glorieux monuments de ses amours premières:
Un tas de billets-doux s'allume sur l'autel;
L'autel est embrasé; l'audacieux mortel
Ose à ses vœux ardents mêler la folle envie,
Qu'un trésor, d'où dépend le bonheur de sa vie,
Soit bientôt dans ses mains, pour n'en sortir jamais.
Mais le ciel, attentif à ses vœux indiscrets,
N'exauce qu'à demi sa prière funeste,
Et les vents dans les airs en dissipent le reste.

Bélinde cependant monte sur son vaisseau:
L'onde s'enorgueillit sous ce brillant fardeau.
Des plus doux instruments la touchante harmonie,
Aux charmes de la voix avec art réunie,
Fait retentir ces bords de sons mélodieux,
Qui glissant sur les eaux s'envolent dans les cieux.
Les volages zéphyrs rident l'onde tranquille;
Et la voile ondoyante à leur souffle est docile.

La déesse sourit; ce sourire charmant
Verse dans tous les cœurs le calme et l'enjoûment.

Mais du sein d'Ariel toute joie est chassée.
D'un malheur inconnu Bélinde est menacée;
Et son sylphe, en tremblant, voit venir ce revers.
Il convoque à grand bruit les habitants des airs.
A sa voix aussitôt tout ce peuple timide
Rase d'un ciel d'azur la surface liquide;
Et les airs, divisés par ce prompt mouvement,
Imitent des zéphyrs le doux frémissement.
Ceux-ci, se reposant sur les voiles flottantes,
Étalent au soleil leurs ailes éclatantes;
Dans un nuage d'or ceux-là semblent nager;
Dans un air plus subtil d'autres vont se plonger;
Fluide, transparent, dissous par la lumière,
Leur corps fuit des mortels la debile paupière;
Leurs habits, composés de liquides saphirs,
Flottent abandonnés au souffle des zéphyrs:
Ce tissu radieux des larmes de l'aurore
Dans le vague des airs se trame et se colore;
La lumière y produit les diverses couleurs
Que Flore, à son retour, voit briller sur les fleurs;
Et chaque mouvement qu'ils donnent à leurs ailes
Répand sur cet émail des nuances nouvelles.

Assis sur le grand mât, de sylphes entouré,
Ariel dans ses mains tient son sceptre azuré:
Son plumage de pourpre à leurs yeux se déploie;
Et dans l'inquiétude où son ame est en proie,
Il leur tient ce discours qui les glace à leur tour:
« Nombreuses légions, qui composez ma cour,
Écoutez votre roi dans un profond silence.
Jamais à vos penchants je n'ai fait violence.
Aussi libres que moi dans ces plaines d'azur,

L'un aime à voltiger dans un air calme et pur;
Aux rayons du soleil d'autres s'épanouissent,
Et de mille couleurs sous ses yeux s'embellissent;
D'autres, lorsque l'aurore annonce son retour,
Ouvrent à ses coursiers les barrières du jour;
Quelques-uns, dans les cieux, des comètes fatales
Prennent soin de tracer les routes inégales;
A régler les saisons les autres destinés
Conduisent dans leurs cours les astres fortunés;
Ils attirent dans l'air les vapeurs de la terre,
Liguent les vents fougueux, allument le tonnerre;
Des nuages épais forment les tourbillons,
Et d'une pluie heureuse inondent les sillons.
D'autres, les yeux baissés sur la nature humaine,
Observent des mortels la conduite incertaine;
Tandis que dans la paix, comme dans les combats,
Leurs redoutables chefs font le sort des États,
Et par mille revers, dont la terre s'étonne,
Élèvent un monarque, ou brisent sa couronne.
Pour nous, sur les beautés notre empire s'étend.
Doux soins, aimable emploi, quoique moins éclatant!
Sylphes, vous le savez, nous bornons notre zèle
A rendre plus touchants les charmes d'une belle:
Nous faisons respecter aux aquilons fougueux
La poudre dont l'éclat embellit ses cheveux;
Nous savons retenir les parfums qu'ils exhalent;
Nous enlevons l'émail que les roses étalent;
Et nos pinceaux légers, sous ce rouge trompeur,
D'un visage terni déguisent la pâleur.
Est-il pour l'embellir quelque soin qu'on néglige!
Est-il quelque défaut qu'un sylphe ne corrige?
Cet art qui chaque jour, par d'heureux changements,
Ajoute à leurs habits de nouveaux agréments,
Cet art des nouveautés, si fécond en systêmes,
En songe à leur esprit nous l'inspirons nous-mêmes.

Mais entre ces beautés, celle qui dut le mieux
Fixer par ses attraits vos soins officieux,
Va subir en ce jour une étrange disgrâce.
Quel sera ce revers dont le ciel la menace?
Quel en sera l'auteur? La sagesse des dieux
Sous un nuage épais le dérobe à mes yeux.
J'ignore si Bélinde, en faveur d'un profane,
Doit enfreindre les lois de la chaste Diane,
Ou casser seulement un vase du Japon;
Voir obscurcir sa gloire, ou tacher son jupon;
Si de ses courtisans écoutant les fleurettes,
Elle doit perdre au bal son cœur ou ses tablettes;
Ou si Mirine touche au rivage des morts.
Quel que soit ce danger, redoublez vos efforts.
Du soin de ses penchants je charge Berbinette;
Celui de l'éventail regarde Zéphirette;
Momentille, sa montre est remise en ta main;
Ces boucles de cheveux qui flottent sur son sein,
Je te les livre à toi, vigilante Crispine;
Et moi, je veillerai sur les jours de Mirine.
Si quelqu'un d'entre vous, oubliant son devoir,
Indigne de mon choix, trahissait mon espoir,
De mon ressentiment il serait la victime,
Et la peine du moins égalerait le crime.
De brûlantes vapeurs dessécheraient son corps;
Il ferait pour voler d'inutiles efforts;
De gomme ou de pommade on enduirait ses ailes;
Et bientôt il perdrait ses grâces naturelles.
Tel qu'on peint Ixion sur sa roue étendu,
Sur un café brûlant demeurant suspendu,
Il en respirerait la brûlante fumée.
Je n'offrirais sans cesse à sa vue alarmée
Que cette vaste mer écumante à ses pieds. »

Ainsi parle Ariel aux sylphes effrayés.

Leur nombreuse phalange, à ses ordres fidèle,
Vole auprès de Bélinde, et se place autour d'elle.
Dans l'or de ses cheveux les uns vont se nicher;
Au bord de l'éventail d'autres vont se percher;
Sur ses riches pendants quelques-uns se suspendent;
Jusque autour de son sein il en est qui descendent:
Tous, le cœur consterné, palpitant, incertain,
Attendent en tremblant les décrets du destin.

FIN DU CHANT SECOND.

CHANT TROISIÈME.

Dans ces vallons fleuris où la Tamise errante
De Londres, dans son sein, voit l'image flottante,
S'élève d'*Amptoncourt* le superbe palais.
En secret dans ces lieux les ministres anglais
Contre nos ennemis vont préparer des ligues,
Ou contre nos beautés méditer des intrigues.
Reine (1) d'un triple empire heureux et redouté,
C'est là que vous prenez des avis et du thé.

Ce fut dans ces beaux lieux que se rendit Bélinde.
L'éloge de la reine, ou d'un écran de l'Inde,
Une visite, un bal, fournissent tour-à-tour
Aux graves entretiens de sa brillante cour.
Chaque mot qu'on prononce est un trait de satire.
Si par hasard la troupe, obstinée à médire,
Suspend pour respirer ces propos importants,
Le tabac, l'éventail remplissent ces instants :
On observe un regard, un geste, une grimace,
On chante, on rit, on lorgne, on babille, on s'agace.
Le soleil cependant sur nos brûlants sillons
Ne lançait déja plus que d'obliques rayons :
Les sénateurs, lassés d'une longue abstinence,
Opinant au hasard, désertaient l'audience,
Et pour laisser dîner leur juge encore à jeun,
Les criminels couraient à leur terme commun;

(1) Anne, reine d'Angleterre.

De remords inquiets libres à l'ordinaire,
On voyait de marchands la troupe mercenaire
De la bourse chez eux fuir d'un pas empressé;
Les soins de la toilette avaient enfin cessé.
Bélinde, qu'animait le désir de la gloire,
Ose dans un combat, sûre de sa victoire,
De deux fiers ennemis défier la valeur.
Sur son front radieux est écrit leur malheur.
Trois fois neuf combattants, nourris dans les alarmes,
Formant trois bataillons, paraissent sous les armes.
La guerrière à l'instant range en ordre les siens.
Alors des légions d'esprits aériens
Sur les trois étendards fondent d'un vol rapide.
Au sort d'un combattant chaque sylphe préside.
Ariel conduisait le premier matador.
Jadis il était femme, il s'en souvient encor;
Et son humeur jadis inquiète, orgueilleuse,
Sur les honneurs du pas est toujours pointilleuse.

Quatre terribles rois paraissent sur les rangs.
Leur moustache, leur front couvert de cheveux blancs,
Leur barbe, les rendait encor plus vénérables.
On voyait auprès d'eux quatre reines aimables;
Dans leurs augustes mains elles portaient des fleurs,
Qui de leur tendre empire exprimaient les douceurs.
Après elles marchaient une troupe de gardes,
Le chapeau sur la tête, armés de hallebardes;
Et divers écussons, tracés sur les habits,
Distinguaient les soldats des différents partis.
Pour prévenir les coups que l'ennemi médite,
Bélinde nomme Pique, et Pique est favorite:
L'héroïne commande, et ses noirs matadors
Par cent exploits fameux secondent ses efforts.
Aux chefs des Africains leur valeur les égale.
Spadille est le premier dont le bras se signale:

Il enchaîne à son char deux ennemis vaincus :
Deux plus vaillants encor, sous Manille abattus,
De ce guerrier superbe honorent la victoire :
Baste paraît bientôt, mais avec moins de gloire ;
Il ne défait qu'un noble avec un plébéien.
Le roi de pique alors, dans un grave maintien,
S'avance, et fait briller dans sa main redoutable,
A la place du sceptre, un glaive inévitable :
Un long manteau de pourpre, au hasard entr'ouvert,
Laisse voir en flottant sa jambe à découvert.
Son esclave rebelle au combat le défie ;
Le monarque à ses pieds le fait tomber sans vie.
Sur l'esclave de trèfle il porte aussi ses coups.
O destin des combats inconstant et jaloux !
Ce vaillant Quinola qui, dans d'autres journées,
Sans peine eût renversé des têtes couronnées,
Qui dans toute une armée eût semé la terreur,
Sous le fer du monarque expire sans honneur.

Bélinde, jusque alors signalant son courage,
Sur les deux paladins avait eu l'avantage ;
Mais la fortune enfin seconda le marquis.
Il t'amène au combat, jeune Sémiramis,
Toi que le roi de pique a choisi pour épouse.
Du prix de la valeur cette reine jalouse,
Court sur le roi de trèfle et lui perce le flanc.
La blancheur de ses mains se teignit de son sang.
Que sert à ce tyran sa taille monstrueuse,
Son riche diadème, et sa robe pompeuse ?
Que lui sert d'avoir seul, parmi les souverains,
Le pouvoir de porter un globe dans ses mains ?
Le cruel en tombant vomit son ame *noire*.
Le marquis, orgueilleux d'une telle victoire,
Fait marcher à l'instant ses terribles carreaux.
Plus richement paré que les rois ses rivaux,

Leur monarque en profil laisse voir son visage.
De son auguste reine il soutient le courage;
Et ces vaillants époux, courant de toutes parts,
Foulent des ennemis les bataillons épars.
Comme les légions et d'Asie et d'Afrique
Formaient par leur mélange un spectacle tragique,
Quand le Maure, noyé dans son sang répandu,
Avec l'Assyrien périssait confondu :
Tels, cœurs, trèfles, carreaux, aux yeux de l'assemblée,
Rompus et dispersés, tombent dans la mêlée.
Ces peuples différents d'habits et de couleur,
Sont tous enveloppés dans ce commun malheur.
Les vaincus effrayés se pressent et reculent;
Leur nombreux escadrons en tombant s'accumulent;
L'esclave des carreaux, à la honte du sort,
Voit la reine des cœurs céder à son effort.
Bélinde, à cet aspect, tremble, pâlit, se trouble :
Codille la menace, et sa frayeur redouble;
Elle se croit défaite, et son cœur abattu
Veut en vain rappeler sa première vertu.
Mais dans les grands périls, témoin la Grèce et Rome,
Pour changer la fortune il suffit d'un grand homme.
L'as de cœur au combat s'avance sans effroi.
Bélinde cependant garde en secret le roi.
Indigné d'avoir vu son épouse craintive,
D'un esclave insolent devenir la captive,
Il regarde cet as, l'œil ardent de courroux,
S'élance, et l'ennemi meurt percé de ses coups.
Bélinde s'applaudit et pousse un cri de joie;
L'écho de toutes parts jusqu'au ciel le renvoie.
Les fleuves, les vallons, les montagnes, les bois,
Ebranlés par ce cri, le répètent cent fois.
Ne saurez-vous jamais, mortels pleins de faiblesse,
Être heureux sans orgueil, malheureux sans bassesse?

Tout cet éclat s'envole; et, par un prompt retour,
Ce jour si beau devient le plus malheureux jour.

On avait terminé ce combat mémorable,
Quand des laquais adroits couvrirent une table
Des vases précieux que la Chine produit.
Le café par leurs mains en poussière est réduit;
A l'aide d'un flambeau l'esprit de vin s'allume;
Une flamme d'azur l'effleure et le consume:
Observant du Japon l'usage révéré,
On érige un autel de coupes entouré.
Ce nectar qui des sens, par une double voie,
Fait passer jusqu'au cœur la vigueur et la joie,
Dans des vases nombreux ruisselle abondamment,
Et tout brûlant encor bouillonne en écumant.
De sylphes empressés une brillante troupe
Vole autour de Bélinde, et couronne sa coupe.
Ceux-là, sur son café qu'ils veulent refroidir,
Par des battements d'aile appellent le zéphyr;
D'autres sur sa parure étendent leur plumage.

L'arabique liqueur qui réveille le sage,
Et qui du nouvelliste éclairant les écarts,
Lui fait dans l'avenir promener ses regards,
Du jeune audacieux secondant l'entreprise,
Lui découvre un moyen d'obtenir, par surprise,
Ces boucles de cheveux dont il est si jaloux.
Arrête, et crains des dieux le terrible courroux,
Impie! et de Scylla si tu sais la disgrâce (1),

---

(1) Fille de Nisus, roi de Mégare. Elle arracha de la tête de son père un cheveu d'or, d'où dépendait le sort de sa couronne; et pour ce crime elle fut changée en alouette.

Ton crime fut le sien, et son sort te menace.
Oh! combien les mortels, injustes et pervers,
Pour arriver au crime ont de chemins ouverts!
Aglaé, du marquis pénétrant l'artifice,
Prend le temps d'exercer sa jalouse malice,
Et lorgnant le perfide, offre à ses yeux distraits
Des ciseaux qu'en ses mains elle tenait tout prêts.
Le marquis se saisit de cette arme cruelle.
Tel au temps d'Amadis, un chevalier fidèle,
Entrant dans le tournois pour disputer le prix,
Des mains de la beauté dont il était épris
Recevait autrefois ou la lance ou l'épée.

Du soin de son café seulement occupée,
Bélinde se baissait pour en humer l'odeur.
Cependant le marquis, plein d'une aveugle ardeur,
Fait briller sur son cou l'instrument redoutable.
De sylphes alarmés une foule innombrable
Vole, pour la défendre, autour de ses cheveux.
En vain, pour l'avertir de ce péril affreux,
Unissant leurs efforts, ranimant leur audace,
Trois fois de ses pendants ils ébranlent la masse;
Trois fois elle détourne un regard étonné,
Et trois fois l'ennemi recule consterné.

Ariel, de Bélinde observant la pensée,
D'un amant dans son cœur voit l'image tracée,
Et tout le reste échappe à son art confondu.
Ce sage gardien, interdit, éperdu,
Reconnaît du destin la volonté suprême,
Et quitte, en soupirant, cette nymphe qu'il aime.

Le marquis ouvre alors les ciseaux meurtriers,
Fait glisser une boucle entre les deux aciers,
Les rapproche soudain, et d'une main hardie

Va couper sans pitié cette boucle chérie.
Déja le double acier criait en s'unissant,
Lorsqu'un sylphe, excité par ce péril pressant,
Pour arrêter l'effort du tranchant homicide,
Oppose au coup fatal sa substance fluide.
Hélas! pour sa déesse en vain s'expose-t-il,
L'impitoyable acier coupe son corps subtil;
Mais l'agile matière, à l'instant réunie,
De son corps mutilé rétablit l'harmonie.
Bélinde, c'est ainsi que tes cheveux sacrés
De leur chef à jamais se virent séparés.
Dans tes yeux à l'instant des foudres s'allumèrent,
La terre s'en émut, les sphères en tremblèrent.
Non, l'on ne pousse point des cris si douloureux
Lorsque la pâle mort, de ses voiles affreux,
D'un époux ou d'un chien va couvrir la paupière,
Ou qu'une porcelaine est réduite en poussière.

Victoire! s'écria le marquis satisfait,
La boucle est en mes mains, mon triomphe est parfait.
Que des plus beaux lauriers on couronne ma tête.
Je m'enorgueillirai d'une telle conquête,
Tant que les alcyons se plairont sur les mers,
Les ours dans les forêts, les oiseaux dans les airs,
Un marquis dans un bal, une jeune coquette
Dans un cercle d'amants, ou devant sa toilette;
Oui, tant que nos salons, artistement ornés,
Par de nombreux flambeaux seront illuminés;
Tant qu'aux jours solennels on se rendra visite,
Et que de l'Atlantis on loûra le mérite;
Qu'on verra nos beautés tracer des billets-doux,
Recevoir des présents, donner des rendez-vous;
Que les femmes à Londre aimeront la parure,
Mon nom sera fameux chez la race future.
Le fer ravage enfin ce qu'épargne le temps:

Il frappe les humains, abat leurs monuments.
Des mains des immortels il a détruit l'ouvrage,
Il a caché sous l'herbe Ilion et Carthage;
Et Rome succombant sous ses coups obtsinés,
Trois fois s'ensevelit sous ses murs ruinés.
Ne t'étonne donc plus, ô nymphe inconsolable!
S'il soumet tes cheveux à sa force indomptable.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

CHANT QUATRIÈME.

Tel qu'on voit l'Océan, quand deux vents courroucés
Font bouillonner les flots par les flots repoussés;
Telle à son désespoir Bélinde abandonnée,
Est par divers transports tour-à-tour entraînée.
Un roi fait prisonnier dans l'ardeur d'un combat,
Une femme au mépris livrée avec éclat,
Un amant arraché des bras de son amante,
Un tyran que la mort vient glacer d'épouvante,
Aminte pour un pli qui manque à son habit,
N'éprouvèrent jamais la fureur, le dépit,
Qu'alluma dans ton ame, ô fille infortunée!
De tes cheveux ravis la triste destinée.

Le sensible Ariel, partageant ses douleurs,
S'enfuit loin de ces bords, les yeux baignés de pleurs.
Des habitants de l'air la légion fidèle
Sur les pas de son chef s'éloigne de la belle.
Aussitôt Ombriel, gnome ennemi du jour,
De la nymphe aux vapeurs va chercher le séjour.
Par l'oblique détour d'une sombre avenue
Dans ce lieu souterrain le gnome s'insinue.
Jamais on n'y sentit le zéphyr caressant;
Mais du vent du midi le souffle assoupissant
Ne cesse d'y porter une vapeur impure.
Dans l'humide réduit de cette grotte obscure,
Les regards du soleil n'ont jamais pénétré.
C'est là que sur un lit aux soucis consacré,
Le cœur gros de soupirs, triste, pâle et rêveuse,

Repose mollement la déesse quinteuse.
La Douleur la retient attachée au duvet,
Et la sombre Migraine assiége son chevet.
Aux côtés de son lit paraissent deux suivantes,
Égales en emplois, en humeurs différentes;
L'une, vieille sibylle, au teint noir et plombé,
Y traîne un corps mourant sous cent lustres courbé :
C'est la Malignité. Sur ses membres arides
S'étend un cuir tanné que sillonnent les rides.
Les yeux pleins de douceur, le cœur rempli de fiel,
Déchirant les humains, elle bénit le ciel;
Et, flattant avec art le mérite modeste,
A ses embrassements mêle un poison funeste.
L'autre, jeune beauté (c'est l'Affectation),
Pour prévenir de loin des maux d'opinion,
Dans un lit somptueux se plonge par grimace,
Roule un œil languissant, et se pâme avec grâce.
Malgré son air mourant, les roses et les lys
Étalent sur son teint leur brillant coloris.
C'est ainsi qu'une belle emprunte avec adresse
D'un tendre négligé la piquante mollesse.

Élevés dans les airs sur un nuage épais,
Mille fantômes vains entourent ce palais.
Là paraît Alecton de couleuvres armée,
Qui vomit des torrents de flamme et de fumée.
A la pâle lueur des lugubres flambeaux,
Des spectres effayants sortent de leurs tombeaux.
Ici l'on croit errer dans les Champs-Élysées :
De mille fleuves d'or des plaines arrosées,
Des dômes de crystal, des palais enchantés,
Aux yeux des habitants s'offrent de tous côtés.
Les mortels, dans ces lieux oubliant leur nature,
De mille objets divers imitent la figure.
Le gnome parfumé des plus fortes odeurs,

Abordant sans effroi la mère des vapeurs :
« Triste divinité, dit-il, je vous salue;
D'un sexe lunatique, ô maîtresse absolue!
Vous qui de nos beautés, dès leur jeune saison,
Jusque sur leur déclin gouvernez la raison;
Vous qui, pour égarer leur esprit fantastique,
Mêlez à vos vapeurs la fureur poétique;
Vous qui, suivant toujours leurs goûts et leur humeur,
Savez avec tant d'art empoisonner leur cœur;
Vous seule invitez l'une à prendre des pilules,
Et l'autre à barbouiller des écrits ridicules;
Par vous une hypocrite, au cœur pétri de fiel,
Va dans son humeur noire offrir des vœux au ciel.
L'orgueilleuse par vous diffère une visite;
Et quand de ce devoir il faut qu'elle s'acquitte,
Vous seule lui dictez le sublime assommant
Dont sa sotte fierté pare un froid compliment.
Mais une nymphe encor méprise votre empire.
Faite pour le plaisir, sa présence l'inspire.
Ah! si j'ai su jamais ravir un agrément,
Ou semer de boutons un visage charmant;
Si d'un jaune vermeil, des coquettes antiques
J'ai souvent coloré les figures étiques;
Si pour faire former d'injurieux soupçons,
J'ai dérangé des lits ou froissé des jupons;
Si je plantai cent fois, pour noircir les épouses,
Un bois aérien sur des têtes jalouses;
Si d'un bichon malade irritant les douleurs,
J'ai su des plus beaux yeux faire couler des pleurs;
Ou si, pour exercer mon oisive malice,
Ma main d'une coiffure a détruit l'édifice;
Accordez-moi, déesse, au nom de tant d'exploits,
Que dès ce jour Bélinde obéisse à vos lois.
De vos noires vapeurs offusquez cette belle;
Tout l'univers bientôt sera triste comme elle.

La déesse, à ces mots, l'œil sombre et dédaigneux,
Semble le rebuter en exauçant ses vœux.
Comme on vit autrefois l'ingénieux Ulysse
Des vents emprisonnés captiver le caprice,
Dans une outre profonde elle enferme les cris
Et tout ce qui du sexe enflamme les esprits.
Dans un vase enfumé la chagrine déesse
Delaie en murmurant la crainte et la tristesse.
Chargé de ces trésors l'orgueilleux Ombriel
Va revoir à l'instant la lumière du ciel.
Il voit Bélinde en pleurs, la tête échevelée :
Talestris soutenait son amie accablée,
Quand l'outre se déchire, et fait pleuvoir soudain
Les plaintes et les cris enfermés dans son sein.
Bélinde entre en fureur : son implacable amie
L'irrite, et vers les cieux tend les mains, et s'écrie :
O fille infortunée ! (Amptoncourt, à ces mots,
Répond de tous côtés par la voix des échos.)
O fille infortunée ! un jeune téméraire
Sera de tes cheveux l'heureux dépositaire !
Tant de poudre, d'essence, et de soins assidus,
Tant de riches parfums seront ainsi perdus !
Prévis-tu ce larcin dont le traître se flatte,
Lorsque, pour s'embellir, ta tête délicate
Se livrait en tremblant à ce fer tortueux
Qui lui causa cent fois des maux si rigoureux !
O Boucle ! — Quel bonheur pour qui te l'a ravie !
Pour les autres amants quelle source d'envie !
Je ne prévois que trop sur cet enlèvement
Du sexe vertueux l'étrange étonnement.
Non, non, jamais l'honneur ne saurait le permettre,
L'honneur à qui nos vœux doivent tous se soumettre,
A qui tous les plaisirs, sitôt qu'il a parlé,
Le repos, la raison, tout doit être immolé.
Bélinde, à juste titre on te voit affligée :

Par cent discours malins tu seras outragée.
Je vois de toutes parts les sourires railleurs,
Les gestes offensants, et les regards moqueurs.
Non, tu ne seras plus la beauté dominante;
Un seul mot va ternir cette gloire éclatante.
Aurai-je désormais et la force et l'esprit
D'appuyer ton honneur que ce revers flétrit?
Après un tel affront, puis-je, sans infamie,
Me déclarer pour toi, te nommer mon amie?
Tu le verras bientôt, cet orgueilleux marquis,
Dans un riche crystal, émaillé de rubis,
Plaçant insolemment cette boucle usurpée,
La porter de la main dont elle fut coupée.
Ah! plutôt, que le ciel, que la terre, les eaux,
L'homme et les perroquets rentrent dans le chaos

Dans ses yeux, à ces mots, la colère s'allume.
Elle lance un regard au chevalier de Plume.
Arrachez ces cheveux de la main du marquis,
Dit-elle, chevalier; mon cœur est à ce prix.
De plus graves objets l'ame alors occupée,
Sur sa boîte d'émail et sa canne jaspée
Il attirait les yeux de ce cercle ébloui,
Avec cet embonpoint, cet air épanoui,
De la fatuité gage toujours solide,
Et qui de son esprit laissait voir tout le vide.

Il écoute en ouvrant de grands yeux interdits;
Puis, d'un ton important, il s'adresse au marquis;
Et prenant du tabac, en ces mots il s'explique :
Mais rien n'est plus plaisant! l'aventure est unique!
Une boucle! Ah parbleu! mais cela se fait-il?
Et ne savons-nous pas qu'il faut être civil?
Tu badines, marquis. Trève de raillerie :
Allons, rends ces cheveux, rends-les-moi, je t'en prie.

Il achève, et charmé de tout ce qu'il a dit,
De rechef sur sa boîte il frappe et s'applaudit.
Je suis fâché, répond le marquis inflexible,
Qu'à ce discours touchant on me trouve insensible;
Mais, je jure aujourd'hui, par ces cheveux sacrés,
De leur aimable chef à jamais séparés,
De porter à ce bras, instrument de ma gloire,
Jusques dans le tombeau, le prix de ma victoire.

En prononçant ces mots, vainqueur audacieux,
Il agite la boucle et l'étale à leurs yeux.

Le gnome s'applaudit, et d'une main traîtresse
Cassa le vase impur d'où sortit la tristesse.
Bélinde sur son sein, enflé par les sanglots,
Laisse tomber sa tête, et prononçant ces mots,
Tourne des yeux éteints sur son amie en larmes :

O jour pour moi fécond en mortelles alarmes,
Où je me vois ravir ma joie et mes cheveux!
Pourquoi vis-je Amptoncourt? Voyage malheureux!
Je ne suis point, hélas! tu le sais, chère amie,
La première à la cour que l'amour ait trahie.
Pourquoi ne suis-je née en des lieux inconnus,
Où l'hombre et le café ne soient point parvenus?
Dans mon obscurité, jeune et belle, sans crainte,
Des regards des mortels j'aurais bravé l'atteinte;
Et comme sur leur tige on voit mourir les fleurs,
J'aurais, en vieillissant, vu ternir mes couleurs.
Sur la foi du marquis par quel sort m'embarquai-je?
Ah! j'aurais dû prévoir qu'il me tendait un piége.
Mon sylphe cette nuit me l'avait annoncé.
Quel prestige aveuglait mon esprit insensé?
Pourquoi, dans mon palais, oisive et retirée,
Aux langueurs de l'ennui ne me suis-je livrée?

Les dieux me l'ont prédit : j'ai senti ce matin
Ma pommade trois frois chanceler sous ma main ;
J'ai vu, lorsque les vents retenaient leurs haleines,
Sur ma table trois fois trembler mes porcelaines.
Mon perroquet, saisi d'une secrète horreur,
Garde un silence affreux ; Mirine entre en fureur :
Quels présages frappants de ce revers funeste !
Hélas ! de mes cheveux vois le malheureux reste.
O reste malheureux !... Bélinde, que ta main
Arrache ce qu'épargne un vainqueur inhumain.
O déplorable sort de ces boucles galantes !
Affligeant souvenir, images désolantes !
Ces boucles qu'on frisait avec tant d'agrément,
En flottant sur mon cou, en faisaient l'ornement ;
Leurs beaux jours sont passés, il ne m'en reste qu'une,
Qui va de sa compagne éprouver l'infortune.
J'entends déja rouvrir le funeste ciseau....
Il ne te manque plus que ce crime nouveau ;
Viens donc, barbare, viens, et que ta main impie
Ne laisse aucune trace.... Ah ! quelle est ta furie.
Cruel ! pour contenter ton aveugle désir,
Étaient-ce mes cheveux que tu devais choisir ?

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

CHANT CINQUIÈME.

Elle dit, et ses yeux se remplissent de larmes.
La tristesse à ses traits donne de nouveaux charmes :
Les spectateurs émus partagent ses douleurs.
Le marquis est lui seul insensible à ses pleurs;
Les dieux et les destins ont endurci son ame.
Talestris vainement joint la menace au blâme;
Sourd aux cris de l'amour, qui pourra l'émouvoir?
La pitié sur son cœur n'a plus aucun pouvoir.
A la prière d'Anne, au désespoir d'Élise,
Moins insensible encor parut le fils d'Anchise.

Mais la grave Clarice, au maintien composé,
Lève son éventail, et d'un air empesé
Sur son sein demi-nu le déploie en cadence;
Ses regards inquiets demandent du silence.
On se tait, on l'écoute, elle baisse les yeux,
Et dit à demi-voix ces mots sentencieux :

Que sert à la beauté ce culte imaginaire,
Qui confond sous ses lois le sage et le vulgaire?
Que lui sert, pour orner ses attraits séduisants,
Que la terre et la mer épuisent leurs présents;
Que d'un carrosse en foule assiégeant la portière,
De jeunes étourdis une troupe légère
S'empresse tour-à-tour de nous donner la main,
Et pour se faire voir borde notre chemin?
Pourquoi, lorsqu'au spectacle on nous voit dans nos loges,
Tous ces saluts profonds, ces regards, ces éloges?

De ces respects flatteurs quelle est la vanité;
Si chez nous la sagesse, appui de la beauté,
Ne fait dire au public, à l'aspect d'une femme :
Vous voyez un beau corps, qu'anime une belle ame!
Qui d'entre nous, hélas! n'aimerait à passer
Le jour à se parer, et la nuit à danser,
Si les amusements, la danse, les parures
Pouvaient de notre teint effacer les gravures,
Conserver nos attraits, et loin de notre front
Écarter des hivers l'inévitable affront?
Qui de nous des plaisirs s'interdirait l'usage,
Et voudrait s'abaisser jusqu'aux soins du ménage?
On pourrait mettre alors des mouches et du fard,
Et lancer sans pécher quelque tendre regard.
Mais puisque avec le temps nos attraits se ternissent,
Et que, frisés ou non, tous les cheveux blanchissent;
Que malgré le secours d'un art trop impuissant,
Le teint le plus uni se ride en vieillissant,
Qu'une chaste pudeur ne rend point immortelle,
Qu'en pure perte enfin une fille est cruelle;
Usons de tous nos droits au gré de nos désirs,
Et bravons les revers au milieu des plaisirs.
Ma chère, croyez-moi, l'humeur douce et paisible
A pour persuader une force invincible.
Mais les discours amers, les murmures, les cris,
Le ton fier et hautain aigrissent les esprits.
Pour se faire adorer, vainement une belle
Roule amoureusement une vive prunelle :
Les yeux seuls sont frappés de cet éclat trompeur,
Mais le mérite a droit de captiver un cœur.
Ainsi parle Clarice, et n'est point applaudie :
Ce silence imprévu l'étonne et l'humilie.
Bélinde la regarde en fronçant le sourcil.
Peut-on, dit Talestris, à ce discours subtil,
Méconnaître une prude? Aux armes! vîte aux armes!

Poursuit-elle. Sa voix appelle les alarmes.
A peine ce signal a fait retentir l'air,
Que, l'œil étincelant, plus prompte que l'éclair,
Talestris au combat la première s'avance.
On se range en bataille, et l'attaque commence.
Héroïnes, héros, dans ce choc confondus,
A des cris enroués mêlent des cris aigus.
Le bruit des éventails et des robes froissées
Se mêle au craquement des baleines cassées.
L'arme que chacun d'eux fait briller en ses mains,
N'avait jamais servi la fureur des humains.
Vaillants comme les dieux, comme eux invulnérables,
Au milieu du péril ils sont inébranlables.
C'est ainsi que des Grecs le chantre audacieux,
Sur les murs d'Ilion fait combattre les dieux,
Et de ces fiers rivaux nous retraçant les haines,
Allume dans leur cœur les passions humaines.
Vulcain sort à sa voix des antres de Lemnos,
Et du Xante effrayé vient embraser les flots.
Pallas est opposée au frère de Bellone,
Et le fils de Maïa combat contre Latone.
L'Olympe retentit du bruit de leurs débats;
Jupiter prend la foudre, elle part en éclats,
Et la voûte des cieux chancelle sur nos têtes :
Le souverain des mers soulève les tempêtes;
Les flots, en mugissant, répondent à leurs cris,
Et laissent entrevoir les gouffres de Thétis;
Les tourbillons errants se heurtent, s'applatissent.
De leurs chocs véhéments les pôles retentissent;
Phébus à ses coursiers abandonne son char,
Chaque astre vagabond roule au gré du hasard;
Tous les vents échappés de leur prison obscure.
De tumulte et d'horreur remplissent la nature;
La terre est ébranlée, et sent fléchir ses gonds;
Les chênes orgueilleux qui couronnent les monts.

Jusqu'à leurs troncs émus courbent leur tête altière;
L'enfer ouvre son sein aux traits de la lumière,
Le Styx suspend son cours, Pluton épouvanté
S'élance de son trône, en voyant la clarté.

Tandis qu'en ce combat la valeur se déploie,
Ombriel, palpitant de fureur et de joie,
Leur applaudit de l'aile, et du haut d'un miroir,
Dans ce trouble croissant admire son pouvoir.
Les sylphes, appuyés sur les brins d'une aigrette,
Portent de tous côtés une vue inquiète,
Observent le péril, et dans les deux partis
Raniment des guerriers les efforts ralentis.

Talestris cependant, respirant le carnage,
S'ouvre à travers les rangs un pénible passage.
Sa vue à deux héros donne un trépas subit:
L'un est un petit-maître, et l'autre un bel-esprit:
L'un expire en chanson, l'autre par métaphore.
Cruelle! je suis mort, quoique je vive encore,
Dit l'un; sur un fauteuil il s'allonge pâmé.
L'autre chante ces mots, l'œil à demi fermé:
Que vos yeux sur les cœurs ont un cruel empire!
Que leurs traits sont mortels!... Il se tait, il expire.
Tel des chants les plus doux, le cygne, avant sa mort,
Du Méandre charmé fait retentir le bord.
De Plume, ce guerrier de qui la renommée
De l'un à l'autre pôle en tous lieux est semée,
Pour désarmer Doris s'avance plein d'orgueil.
Cloé, qui marche à lui, le blesse d'un coup-d'œil;
Le palais retentit de ses cris de victoire.
Mais de l'avoir blessé c'est assez pour sa gloire:
A l'illustre vaincu le doux vainqueur sourit,
Et ce souris flatteur à l'instant le guérit.

Cependant Jupiter, du haut de l'empyrée,

Élève dans les airs sa balance dorée;
Il y met d'un côté l'esprit de nos marquis,
De l'autre les cheveux que l'un d'eux a conquis.
La balance est d'abord chancelante, incertaine;
Mais enfin l'esprit cède et la boucle l'entraîne.

Bélinde se présente, et lance au ravisseur,
Pour la première fois, un regard de fureur.
Le marquis à ses coups vient s'exposer lui-même,
Trop heureux de mourir des mains de ce qu'il aime.
D'un premier coup de doigt il se voit renversé:
De tabac dans ses yeux un torrent est versé;
Le malin Ombriel dirige cette nue;
Le héros étourdi tousse, pleure, éternue;
La salle en retentit. Cède au sort qui t'attend,
S'écrie alors Bélinde. En ses mains à l'instant
Brille une aiguille d'or, précieuse antiquaille.
Son bisaïeul jadis la portait en médaille;
Mais lorsque ce héros descendit au cercueil,
Sa veuve, pour orner sa ceinture de deuil,
En boucle transforma ce monument gothique;
Elle fit de la boucle un grelot magnifique,
Qui de sa jeune enfant embellit le hochet;
Le grelot à son tour fut mis dans le creuset,
Et transformé lui-même en une longue aiguille,
Dont la veuve, à sa mort, fit présent à sa fille.
Long-temps à ses cheveux celle-ci le porta,
Et par les droits du sang Bélinde en hérita.

Cesse, dit le marquis, ennemie orgueilleuse,
Cesse de t'applaudir de ma chûte honteuse.
Un plus heureux que moi doit être ton vainqueur.
Non, l'aspect de la mort n'étonne point mon cœur;
Mais si je meurs, hélas! tu me seras ravie:
Fais-moi brûler d'amour, mais laisse-moi la vie.

Mes pleurs ne sauraient-ils fléchir ta cruauté?
Rends la boucle, répond l'implacable beauté.
La voûte retentit de ses clameurs terribles.
Avec moins de fureur et des cris moins horribles
Le barbare Othello demandait ce mouchoir,
La source de son crime et de son désespoir.

Mais que l'ambition est souvent abusée!
Que de vainqueurs, après une conquête aisée,
Ont vu leurs vains lauriers arrachés de leur main!
Cette boucle, le fruit d'un coupable larcin,
Conservée un instant au prix de tant de peines,
S'échappe, et se dérobe à leurs recherches vaines.
Dans les mains d'un mortel ce trésor profané
A rester parmi nous n'était point destiné.

Tout ce qui sans retour est perdu sur la terre,
La lune dans son sein le recueille et l'enserre.
Là, dans des vases d'or on prend soin d'enfermer
L'esprit des conquérants, trop prompt à s'enflammer.
Dans un riche crystal est l'esprit des poëtes,
Et celui des marquis dans de petites boîtes;
On y trouve des cœurs d'un même trait blessés,
Qu'enchaînent d'un ruban les nœuds entrelacés;
Là, sont des courtisans les promesses stériles,
Et les regards quêteurs des coquettes habiles;
Les pleurs d'un héritier qui perd son bienfaiteur,
La foi d'un petit-maître et l'encens d'un flatteur.
Là, pour les moucherons on trouve des volières,
L'araignée et la puce y vivent prisonnières.
On y voit un amas d'insectes desséchés,
Aux plus lointains climats avec soin recherchés.
Là, sont tous les trésors de nos naturalistes,
Et les raisonnements de nos froids nouvellistes.
On dit que ces cheveux à la terre enlevés.

Dans ce beau magasin sont aussi conservés;
Mais croyez-en ma muse : à la voûte azurée
Elle vit attacher cette boucle sacrée.
Seule elle l'aperçut : une divinité
Pouvait seule observer son vol précipité.
C'est ainsi qu'autrefois le fortuné Procule,
Seul au séjour des dieux vit s'élever Romule.
Cette boucle changée en astre lumineux,
Dans sa course enflammée étale ses cheveux,
Et répand dans les airs la clarté la plus pure.
Jadis de Bérénice on vit la chevelure
Avec un moindre éclat épancher ses rayons,
Et tracer dans les cieux de moins vastes sillons.
Les sylphes, qui de l'œil la suivaient dans sa route,
Tandis qu'elle approchait de la céleste voûte,
La voyaient par degrés briller de feux plus vifs.
A contempler son cours, nos galants attentifs,
Dans le parc, à l'envi, par de tendres cantiques,
Viendront tous saluer ses rayons sympathiques.
Les amants fortunés la prendront pour Vénus;
Ils viendront l'implorer, par des vœux assidus,
Sur les tranquilles bords du lac de Rosemonde.
Quand la sérénité régnera dans le monde,
Des yeux de Galilée empruntant le secours,
Patridge de cet astre observera le cours,
Et les doctes calculs de ce grand astronome
Fixeront les destins de Louis et de Rome.

O toi, dont cette perte excite les douleurs,
Cesse, jeune beauté, de répandre des pleurs.
De l'Olympe aujourd'hui l'ornement et la gloire,
Cette boucle à jamais consacre ta mémoire.
Ce qui te reste encor de ces cheveux charmants
N'embellit tes attraits que pour quelques moments.
Après que de tes yeux les flèches invincibles

Auront causé la mort aux cœurs les moins sensibles,
Tu dois mourir toi-même; et lorsqu'un voile affreux
Aura fait éclipser ces astres lumineux,
Qu'on verra tes cheveux traînés dans la poussière,
La boucle, avec splendeur parcourant sa carrière,
Jettera sur ton nom un éclat immortel;
Et les siècles futurs le liront dans le ciel.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER CHANT.

DAPHNÉ,

ROMANCE.

L'Amour m'a fait la peinture
De Daphné, de ses malheurs;
J'en vais tracer l'aventure.
Puisse la race future
L'entendre, et verser des pleurs.

Daphné fut sensible et belle,
Apollon sensible et beau :
Sur eux l'amour, d'un coup d'aile,
Fit voler une étincelle
De son dangereux flambeau.

Daphné, d'abord interdite,
Rougit voyant Apollon :
Il l'approche, elle l'évite;
Mais fuyait-elle bien vîte?
L'Amour assure que non.

Le dieu qui vole à sa suite,
De sa lenteur s'applaudit.
Elle balance, elle hésite :
La pudeur hâte sa fuite;
Le désir la ralentit.

Il la poursuit à la trace,
Il est prêt à la saisir.

Elle va demander grâce :
Une nymphe est bientôt lasse,
Quand elle fuit le plaisir.

Elle désire, elle n'ose.
Son père voit ses combats;
Et par sa métamorphose,
A sa défaite il s'oppose.
Daphné ne l'en priait pas.

C'est Apollon qu'elle implore :
Sa vue adoucit ses maux;
Et vers l'amant qu'elle adore,
Ses bras s'étendent encore
En se changeant en rameaux.

Quel objet pour la tendresse
De ce malheureux vainqueur!
C'est un arbre qu'il caresse.
Mais sous l'écorce qu'il presse,
Il sent palpiter un cœur.

Ce cœur ne fut point sévère;
Et son dernier mouvement
Fut, si l'Amour est sincère,
Un reproche pour son père,
Un regret pour son amant.

PÉTRARQUE,

ROMANCE.

En s'éloignant de sa muse,
L'amant de Laure, en ces mots,

Du rivage de Vaucluse
Fit retentir les échos :
« O toi, qui plains le délire
Où Laure a plongé mes sens,
Rocher, qu'attendrit ma lyre,
Redis encor ses accents.

En répondant à mes plaintes,
Échos, vous avez appris
Quels sont les vœux et les craintes
D'un cœur tendre et bien épris.
N'oubliez pas ce langage;
Et si Laure quelquefois
Vient rêver sur ce rivage,
Imitez encor ma voix.

Dites-lui que de ses charmes
Tous mes sens sont occupés,
Dites-lui que de mes larmes
Tous mes vers seront trempés.
Ma voix ne chantera qu'elle,
Mon souvenir ne sera
Qu'un miroir toujours fidèle
Où l'amour me la peindra.

Dites-lui que son image
Me suivra dans le sommeil,
Et recevra pour hommage
Le soupir de mon réveil :
Que mon oreille attentive
Croira sans cesse écouter
Les airs que sa voix plaintive
Vous fit cent fois répéter.

Jurez-lui qu'en vain les grâces

Viendraient pour me consoler,
Que les amours sur mes traces
Loin d'elle auraient beau voler.
A leur troupe enchanteresse
Je dirais dans mes douleurs :
Rendez Laure à ma tendresse,
Ou laissez couler mes pleurs.

Insensible à tout loin d'elle,
Rien ne flatte mes désirs.
Je me croirais infidèle
De goûter quelques plaisirs.
Sur une rive étrangère,
Où le destin me conduit,
Une espérance légère
Est le seul bien qui me suit.

Mais si Laure m'est ravie,
Si je ne dois plus la voir,
Je perdrai bientôt la vie
Quand j'aurai perdu l'espoir.
Puisse la Parque appaisée
Me laisser, après ma mort,
Préférer à l'Élysée
Les ombrages de ce bord.

LA BERGÈRE DES ALPES.

ROMANCE.

Sous ces gazons, depuis deux ans, repose
Mon seul appui, mon amant, mon époux.
De ses malheurs c'est moi qui fus la cause

Je l'aimai trop; le ciel en fut jaloux.
De mille pleurs tous les jours je l'arrose;
Et ce sont là mes plaisirs les plus doux.

Quand ses drapeaux volaient à la victoire,
Je le retins dans ce fatal séjour.
C'est dans mes bras qu'il oublia sa gloire:
Pour s'en punir, il s'est privé du jour;
Et son trépas, présent à ma mémoire,
Expie en moi le crime de l'amour.

VERS

Imités d'une idylle de Kleist, poëte allemand.

Elle fuit; un espace immense
Dérobe Thémire à mes yeux:
Ici même, ô cruelle absence!
Ici j'ai reçu ses adieux.
Viens-tu d'auprès d'elle, ô Zéphire?
Oui, sans doute, elle t'attirait.
Viens, approche, et que je respire
Le souffle qu'elle respirait.
Ruisseaux, sur les pas de Thémire
Coulez à flots précipités,
Et dites-lui que tout soupire
Dans les vallons qu'elle a quittés.
Dites-lui que de la prairie
Son absence a séché les fleurs,
Que des bois la feuille est flétrie,
Que je languis, que je me meurs.
Quel heureux vallon ma bergère

Orne-t-elle de ses appas?
Foulé par sa danse légère,
Quel gazon fleurit sous ses pas?
Quel est le fortuné bocage
Que ses accents font retentir?
Quelle fontaine a le plaisir
De lui retracer son image?

ÉPITHALAME

Pour le mariage de mademoiselle D. L. S., célébré à G. chez madame M.... son amie.

Dieux des hameaux, venez, rassemblez-vous.
L'Hymen, l'Amour, l'Amitié vous convie.

Enfin l'Amour, abjurant sa folie,
A de l'Hymen appaisé le courroux:
C'est l'Amitié qui les réconcilie;
Et c'est ici le lieu du rendez-vous.

Plus de dépit, plus de coquetterie,
Plus de caprice, et plus d'étourderie:
Foi mutuelle, et jamais de ces coups
Que le beau monde appelle espiéglerie:
Douceur d'agneaux, et dans la bergerie,
Au grand jamais, nul accès pour les loups.
Dieux des hameaux, etc.

De l'âge d'or cette belle féerie,
L'accord parfait des penchants et des goûts,
Se reproduit: Suzanne se marie;
Son cœur lui-même a choisi son époux:

Mortel heureux, s'il en fut dans la vie!
Une ame tendre, un esprit sage et doux,
Où l'enjoûment à la bonté s'allie,
Et mille attraits, et mille encore, et tous
Sont les trésors que l'hymen lui confie.
Dieux des hameaux, etc.

A tes côtés, fille aimable et chérie,
Vois ce bon père, honoré parmi nous,
Lui qui des arts éclairant l'industrie
Fut quarante ans utile à sa patrie,
Et dont la gloire a fait tant de jaloux!
Vois cette mère, agitée, attendrie,
Verser des pleurs si touchants et si doux;
Vois ton amant embrasser leurs genoux.
Que de tourments pour les yeux de l'envie!
Dieux des hameaux, etc.

Amours, posez la couronne fleurie
Sur ce front calme où siége la pudeur.
Ah! si les lys expriment la candeur,
Jamais couleur ne fut mieux assortie.
Mais épargnez la tendre modestie
De la victime : elle est chère à son cœur,
Cette vertu qui protégea ses charmes;
Cette vertu, qui n'est pas sans alarmes,
Court aujourd'hui les dangers les plus grands.
Ne hâtez pas ses soupirs et ses larmes :
Il faut toujours respecter les mourants.

BOUQUET

A madame la comtesse de S***.

AIR : *De la baronne.*

ADÉLAÏDE
Semble faite exprès pour charmer ;
Et mieux que le galant Ovide,
Ses yeux enseignent l'art d'aimer
Adélaïde.

D'Adélaïde
Ah ! que l'empire semble doux !
Qu'on me donne un nouvel Alcide,
Je gage qu'il file aux genoux
D'Adélaïde.

D'Adélaïde
Fuyez le dangereux accueil ;
Tous les enchantements d'Armide
Sont moins à craindre qu'un coup-d'œil
D'Adélaïde.

Qu'Adélaïde
Met d'ame et de goût dans son chant !
Aux accents de sa voix timide,
Chacun dit : Rien n'est si touchant
Qu'Adélaïde.

D'Adélaïde
Quand l'Amour eut formé les traits,

Ma foi! dit-il, la cour de Gnide
N'a rien de pareil aux attraits
D'Adélaïde.

Adélaïde,
Lui dit-il, ne nous quittons pas;
Je suis aveugle, sois mon guide,
Je suivrai par-tout pas à pas
Adélaïde.

LE BANQUET DES SEPT SAGES,

Couplets de Marmontel pour le jour de la fête de M. l'abbé Morellet.

AIR : *Chansons, chansons.*

Sur l'art de penser et de vivre
On a rempli maint et maint livre
De vains caquets;
Mais l'on reconnaît les vrais sages
Bien moins dans leurs plus beaux ouvrages
Qu'en leurs banquets.

C'est là qu'oubliant leurs systêmes,
Et parmi les voluptés mêmes
Sachant choisir,
Au sein de leur joyeuse troupe,
Ils faisaient circuler la coupe
Du doux plaisir.

Si de l'un d'eux c'était la fête,
Les autres couronnaient sa tête
De pampres verts;

L'amitié pour lui rendre hommage
Empruntait l'aimable langage
Du dieu des vers.

Elle célébrait sa franchise,
Sa fierté modeste et soumise
Aux lois du sort;
Sa vertu doucement sévère,
Son esprit et son caractère
Toujours d'accord.

Un portrait non moins véritable
Faisait voir chez lui l'homme aimable
Dans le savant;
Et la louange était complète,
Lorsqu'on y joignait l'épithète
De bon vivant.

Lui-même alors plein de l'ivresse
Qu'inspirent le dieu du Permesse
Et les amours,
Dans une ode voluptueuse
Du chemin d'une vie heureuse
Traçait le cours.

Mais où retrouver ces modèles,
Et dans ses vives étincelles
Ce feu sacré;
Sans l'aller chercher en l'Attique,
Je vois cette sagesse antique
Chez notre André.

Des philosophes de la Grèce,
Il a su prendre avec adresse
Tout le meilleur;

Mais son école favorite
Est celle de ce Démocrite
Si fin railleur.

Comme lui riant des fantômes
Qui peuplent les sombres royaumes
De l'avenir,
Guidé par une raison sûre,
Du présent et de la nature
Il sait jouir.

On le voit encor sur la trace
Et de Salomon et d'Horace
Dans leurs leçons,
Moraliste sans sécheresse,
Enseigner toute leur sagesse
Dans ses chansons.

Puissent les justes destinées
Ourdir ses dernières années
De jours heureux;
Et dans vingt ans ce cercle aimable
Former à cette même table
Les mêmes vœux.

LES VŒUX ACCOMPLIS,

Chanson de Marmontel pour la fête de M. l'abbé Morellet.

Air : *Monseigneur, vous ne voyez rien.*

Avant que de voir en ces lieux
Les oncles, la mère et la fille,

Où peut-on, disais-je, être mieux
Qu'au sein d'une aimable famille?
A cette douce illusion
J'attachais mon ambition.
Enfin j'ai trouvé
Le bonheur que j'avais rêvé.

Me faisant un sort à mon gré,
J'aurais souhaité que ma femme
Eût un père fait comme André
Pour lui former l'esprit et l'ame;
Qu'elle eût sa raison, sa bonté,
Pour moi nouveaux traits de beauté.
Enfin, etc.

J'aurais voulu dans mon roman
Que ma fidèle et tendre amie
Fût par une digne maman
Dans tous ses devoirs affermie;
Que cette maman fût encor
Une femme du siècle d'or.
Enfin, etc.

J'aurais voulu deux beaux enfants,
Qui d'une amitié mutuelle
Pour nous de leurs bras caressants
Fissent une chaîne nouvelle,
Dont chacun de nous à l'envi
En les baisant serait ravi.
Eh bien! j'ai trouvé, etc.

Lorsqu'on souhaite, il est permis
De souhaiter le mieux possible;
J'aurais donc voulu des amis
Tels que les veut un cœur sensible,

Pleins de mérite et bonnes gens,
Justes, mais toujours indulgents.
Enfin, etc.

Que dans vingt ans et par-delà,
En célébrant la même fête,
A table comme nous voilà
D'André nous couronnions la tête;
En cheveux blancs je chanterai,
En l'embrassant je lui dirai,
Enfin, etc.

CHANSON

Pour madame de M***, le jour de sa fête.

AIR : *Depuis que j'ai vu Nanette.*

L'AMOUR ayant pris la lyre,
Dit aux muses l'autre jour :
Je me sens dans le délire;
Je veux chanter à mon tour.
Vénus crut voir le mystère,
Et dit à l'enfant ailé :
Tu vas donc chanter ta mère? —
Non, maman, c'est mon Églé.

Aux accords qu'il fait entendre,
A leur mouvement léger,
On croit voir sur l'herbe tendre
Une nymphe voltiger.
C'est sur moi, dit Terpsychore,
Que ce portrait est moulé.

Non, répond l'Amour encore,
Cette nymphe est mon Églé.

Bientôt sa voix ravissante
Célèbre un talent nouveau.
On voit la rose naissante
S'animer sous le pinceau.
La muse de la peinture
Dit : Rien n'a mieux ressemblé ;
C'est mon art d'après nature. —
Non, c'est l'art de mon Églé.

Il peint la sagesse unie
Aux grâces de l'enjoûment,
Et tous les dons du génie
Joints à ceux du sentiment.
Ah! c'est Minerve qui chante ;
Le secret est révélé. —
Non, Minerve est moins touchante ;
Et c'est toujours mon Églé.

Alors Vénus en colère :
Ingrat! c'est toi qui te plais,
Pour faire oublier ta mère,
A rassembler tant d'attraits.
Pour lui donner sur mes charmes
Un triomphe plus parfait,
Va mettre à ses pieds tes armes. —
Maman, je l'ai déja fait.

LA CEINTURE DE VÉNUS.

Air : *Il était une fille.*

Savez-vous l'aventure
De ce fripon d'Amour,
Quand Célimène vint au jour?
De Vénus la ceinture
Se perdit ce jour-là :
Son fils la lui vola.... ah!

Qui m'a fait cette niche?
Dit-elle avec douleur.
Je veux qu'on trouve le voleur;
Je veux que l'on affiche
Que Vénus baisera
Qui le découvrira.... ah!

Pour distinguer ce voile,
Ce voile qu'on m'a pris,
Il faut savoir qu'il est sans prix.
Dans les plis de la toile
Sont cachés mille appas
Qui ne s'imitent pas.... ah!

Les charmes que recèle
Ce beau tissu de fleurs,
Sont des liens pour tous les cœurs.
En approchant de celle
Que mon voile ornera,
Un chacun l'aimera.... ah!

Sérieuse ou badine,

La raison, l'enjoûment,
En elle tout sera charmant;
Une grâce divine
Toujours se mêlera
A ce qu'elle fera.... ah!

Tandis qu'elle est en peine,
Son voile est déja loin :
De le cacher l'Amour a soin.
Ce fut à Célimène
Que ce dieu l'apporta,
Et ce don lui resta.... ah!

D'abord de son enfance
Il orna le berceau,
Puis il fut mis dans son trousseau.
Vénus de cette offense
Tout de bon se fâcha,
Et l'Amour dénicha.... ah!

Sur les bords de la Seine
Le voyant s'envoler,
Sa mère eut beau le rappeler;
Auprès de Célimène
Lui-même il s'exila.
Il n'a bougé de là.... ah!

VERS

A M. B*** le jour de saint Michel sa fête.

Il fut un temps où le jour de ta fête,
Ami charmant, je priais saint Michel

De t'envoyer quelque jeune conquête,
Belle sans fard, simple comme Rachel.
S'il court, disais-je, après des infidèles,
Et si leur cœur lui voulait échapper,
Beau messager, prête-lui tes deux ailes
Pour les atteindre et les mieux attraper.
S'il rencontrait quelque fière tigresse,
Quelque démon qui ne sût que tenter,
Quelque dragon de vertu, de sagesse,
Enseigne-lui comme il faut le dompter.
Qu'il soit aimé, car c'est là la folie.
Qu'il soit trompé du moins sans le savoir.
Si par Églé, Constance ou Rosalie,
Il est quitté, car il faut tout prévoir;
Pour le sauver d'un cruel désespoir,
Fais qu'il en trouve une encor plus jolie.

Telle autrefois étoit mon oraison;
Mais j'ai changé de style, et pour raison.
Au ciel pour toi désormais je demande
Des plaisirs doux, tranquilles, innocents:
C'est ton verger que je lui recommande,
Tes bois touffus, tes espaliers naissants,
Tels sont les vœux que j'adresse à ton ange;
Ceux-là sont purs, généreux, sans mélange,
C'est pour toi seuls qu'ils lui sont adressés.
Mais en voici de plus intéressés:
C'est qu'au-delà des jours que je dois vivre,
Par la santé les tiens soient prolongés;
Qu'ils soient sereins, paisibles, dégagés
Des noirs soucis que j'ai vus te poursuivre;
Que de ton cœur les ingrats soient exclus;
Que de ce cœur jamais rien ne m'efface;
Et, s'il se peut, que la première place
Y soit donnée à qui t'aime le plus.

ÉPITAPHE
DU MARÉCHAL DE SAXE.

A Courtrai Fabius, Annibal à Bruxelles,
Sur la Meuse Condé, Turenne sur le Rhin,
Au léopard farouche il imposa le frein,
Et de l'aigle rapide il abattit les ailes

VERS

Écrits impromptu dans le pavillon du palais Bourbon, sur la table du cabinet.

Ainsi Mars descendant du char de la victoire,
Dans les bras de Vénus respirait à Paphos.
C'est la loi du destin favorable aux héros,
Que pour eux les plaisirs soient le prix de la gloire :
Les arts doivent à leur repos
Le même soin qu'à leur mémoire.

VERS

A madame la marquise de M***, chez qui j'avais laissé ma canne.

Deux aveugles vous sont connus.
L'un d'eux va sans bâton, c'est celui de Cythère ;

Et qu'il suive M**, ou qu'il suive Vénus,
Il croit toujours suivre sa mère.
Mais quand il aurait ses deux yeux,
Il s'y tromperait encor mieux.
L'autre aveugle, c'est Bélisaire.
Il avait un bâton, qu'à son historien
Il a légué, n'ayant plus rien
Qu'il pût lui donner pour salaire.
Or son imprudent légataire
A laissé ce bâton au palais des plaisirs;
Et la perte n'est pas légère.
Mais comme il emportait des regrets, des désirs,
Le reste ne l'occupait guère.

L'AMOUR VENGÉ,

Vers à madame de M**.

L'AMOUR plaisanté par les grâces
Pour un cœur qu'il avait manqué,
De leur mépris fut si piqué,
Qu'à l'instant il cessa de voler sur leurs traces.
J'ai partagé, dit-il, tous mes dons entre vous,
Mes regards, mon sourire, et mon tendre langage;
Mais de ces dons cessez de tirer avantage :
Je n'ai, pour vous punir, qu'à les rassembler tous.
De cette vengeance sévère
Quel fut le fruit? Tu vis le jour.
Églé, qui croirait que l'Amour
T'aurait fait naître en sa colère?

RÉPONSE

A une épigramme de Piron contre Bélisaire.

Le vieil auteur du cantique à P***,
Le cœur contrit s'en allait à la Trape
Pleurer les maux qu'il avait faits jadis.
Son directeur lui dit : Bon métromane,
C'est bien assez d'un plat *De profundis* (1).
Rassure-toi : le bon Dieu ne condamne
Que des vers doux, faciles, arrondis,
Et faits pour plaire à ce monde profane.
Ce qui séduit, voilà ce qui nous damne.
Les rimeurs durs vont tous en paradis.

VERS

Écrits du château de L. T.

Non, ne croyez pas que la vie
Soit si douce aux lieux où je suis.
On n'y connaît pas les ennuis;
Mais on y connaît bien l'envie!
C'est là le péché favori

(1) Piron venait de faire une paraphrase du *De profundis*, insérée dans le *Mercure*.

Et du Parnasse et de Cythère;
Et moi-même, à ne vous rien taire,
Je suis plus jaloux d'un mari,
Que Le Franc ne l'est de Voltaire.

VERS

Sur mesdemoiselles d'Escajeul.

Des trois grâces un jour je traçais le tableau;
Et, variant les traits de ce groupe si beau,
A l'une je donnais un air tendre et sensible;
A l'autre un air piquant et fin,
Et ce sourire imperceptible
Qui décèle un esprit malin;
A l'autre un air vif et folâtre;
Mais à toutes les trois de si touchants attraits,
Qu'en voyant sous ma plume éclore ces portraits,
Nouveau Pygmalion, j'en étais idolâtre.
Eh quoi! me dit l'Amour, tu crois être le seul
Qui te fais de mes sœurs une image fidèle?
Leurs trois vivants portraits sont peints chez d'Escajeul,
Et Vénus pour la mère a servi de modèle.

VERS

A M. de L. P. le jour de saint Alexandre, sa fête.

(1748.)

Vive à jamais, vive Alexandre!
Non celui que l'Asie en cendre

Par crainte éleva jusqu'aux cieux.
Il est mort; des cieux on le chasse :
Ce n'est plus qu'un ambitieux
Qui n'eut de grand que son audace,
Plus digne de remplir sa place
Au rang des fous qu'au rang des dieux.
Non celui dont nos bons aïeux
Ont canonisé la grimace.
Il fut pape; il est saint, tant mieux.
Mais ce saint-là n'est pas des nôtres;
Et dans le ciel eût-il l'honneur
D'être assis parmi les apôtres,
Ce qu'il a fait pour son bonheur,
N'est rien pour le bonheur des autres.
Mais vive un Alexandre attentif, complaisant,
Héros de l'amitié, pontife de la table,
Qui fait sa gloire d'être aimable,
Son bonheur d'être bienfaisant.
Pour lui pas un mot de légende,
Pas une niche au Panthéon;
Mais ceint de la double guirlande
De Térence et d'Anacréon,
Sans bataille et sans oraison
Le plaisir le mène à la gloire.
Sa maison sert de temple aux filles de mémoire;
Leur temple devient sa maison.
Au diable le brigand terrible
Qu'en tremblant encor nous nommons.
Que l'Alexandre des sermons
Reste au ciel oisif et paisible.
Vive l'Alexandre sensible
Qui nous aime et que nous aimons.

CHANSON

A mademoiselle C***.

(1748.)

J'AI vu de notre roi
La cour et l'équipage.
Tiens, Lisette, avec toi
J'aime mieux le village.

Loin du brillant fracas
De la grandeur suprême,
Ton berger, dans tes bras,
N'est-il pas roi lui-même?

Qu'on s'enivre à loisir
D'une gloire importune :
Nous avons le plaisir;
Il vaut bien la fortune.

Ceint des myrtes fleuris
Que tu cueillis toi-même,
Je vois avec mépris
Le plus beau diadème.

L'art s'épuise à la cour
Pour les plaisirs du maître;
La nature et l'amour
Sous nos pas les font naître.

Mon Louvre est un berceau,
Mon sceptre une houlette,
Mon empire un troupeau
Et le cœur de Lisette.

Je vis loin des grandeurs,
Mais près de ma maîtresse :
Je n'ai point de flatteurs,
Mais son chien me caresse.

CHANSON.

Il faut aimer. Une triste sagesse
Poursuit une ombre en cherchant le vrai bien.
Ce bien si doux, qu'elle promet sans cesse,
Pour le trouver il n'est qu'un seul moyen :
Il faut aimer, etc.

Le seul amour donne un prix à la vie :
On n'en jouit que sous ses douces lois.
Bergers amants, un roi vous porte envie;
Vous n'enviez jamais le sort des rois.
Le seul amour, etc.

Avant d'aimer on ne vit point encore :
Dans le repos le cœur est engourdi.
Du vrai bonheur le désir est l'aurore,
Et le plaisir en est le plein midi.
Avant d'aimer, etc.

Froide raison, est-ce à tort qu'on t'oublie
Pour se livrer au délire amoureux?
Comment peut-on accuser de folie
L'art d'être aimable et le soin d'être heureux?
Froide raison, etc.

Il faut aimer. La nature indulgente
Nous donne à tous cette sage leçon.

Au fond du cœur, Iris, sa voix touchante
Vous dit tout bas, bien mieux que ma chanson,
Il faut aimer, etc.

CHANSON.

VOILA le prix
Des soins que de l'Amour j'ai pris.
Quand il est venu
Comme un enfant inconnu,
Nu.
« Je suis un orphelin,
(Me disait en pleurant le malin),
Prends pitié de mon sort,
Vois mes pleurs,
Je me meurs,
Je suis mort. »
A cette voix
Je m'attendris, je le reçois :
Mon crédule cœur
N'a point, de ce dieu trompeur,
Peur.
Sans carquois, sans flambeau,
Il était si touchant et si beau !
Pour m'en imposer mieux,
Il avait un bandeau sur les yeux.
Je m'y livrai,
De son poison je m'enivrai;
Depuis ce jour-là
Un feu caché me brûla,
Là.

CHANSON

Sur un air de musette.

On dit que l'Amour me guette
Pour me voler mon bien,
A moi qui n'ai que ma houlette,
Mes troupeaux et mon chien;
Mais l'Amour est un enfant,
Et Colin qui me défend
Ne me laisse point seulette;
Mon fidèle berger,
Si ce petit dieu m'inquiète,
Promet de me venger.
Pour me garder de l'Amour,
Il veillera nuit et jour
Sur le trésor de Lisette;
Ce trésor est le sien.
Moi, mes moutons et ma musette,
Tout n'est-il pas son bien?

CHANSON

Pour la fête d'une Susanne.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Les dieux buvant à table ronde,
Amis, dit l'un d'eux, voulez-vous
Reprendre faveur dans le monde,

Et qu'on y parle un peu de nous?
Aux plus aimables des mortelles
Faisons tous quelque joli don
L'on n'y réussit que par elles,
Et leur voix y donne le ton.

Moi, dit l'Amour, à la plus belle
Je fais présent d'un de mes traits,
Et d'une fraîcheur naturelle
Qui rende immortels ses attraits.
L'amitié dit qu'à la plus tendre
Elle donnait ses nœuds de fleurs,
Et qu'elle aurait, sans y prétendre,
Le choix et l'empire des cœurs.

Vénus à la plus amusante
Fit présent des plus doux appas,
Et d'une grâce complaisante
Pour accompagner tous ses pas.
Minerve offrit, pour la plus sage,
Une égide où les traits du sort
S'émousseraient tous au passage,
Et se briseraient sans effort.

A celle dont l'esprit solide
Brille de l'éclat le plus pur,
A celle dont le goût décide
Par le sentiment le plus sûr,
Je veux, dit le dieu de la lyre,
Adresser mes vœux et mes chants:
C'est le cœur qui me les inspire;
Les plus vrais sont les plus touchants.

Qui fut chargé de ce message?
Ce fut l'aimable Vérité.

De ces dons le juste partage
Fut remis à son équité.
A les placer elle s'empresse;
Mais bientôt ayant deviné
Qu'ils avaient tous la même adresse,
A Susanne elle a tout donné.

L'AIMANT,

CHANSON.

De l'amour faire un badinage,
C'est bien la plus sûre façon;
Mais d'une si bonne leçon
Est-il aisé de faire usage?
Tout doucement on forme un engagement
Pour nous la femme est un aimant.

On se fait un plan d'être sage;
On veut jouir sans se livrer,
Goûter de tout sans s'enivrer,
Servir l'amour sans esclavage;
Tout doucement ce beau projet se dément.
On sent l'attrait de son aimant.

On a vu Thémire au passage;
Sans le vouloir on s'en souvient.
Le soir son image revient,
Le matin encor son image.
Tout doucement on soupire en la nommant;
Le cœur reconnaît son aimant.

On veut être admis chez Thémire,

A son papa l'on fait accueïl;
On va le voir, et d'un coup-d'œil
On peint ce que l'on n'ose dire.
Tout doucement le désir en mouvement
Voltige autour de son aimant.

On affecte un ton de sagesse;
A la mère on parle raison :
On est l'ami de la maison;
Au petit chien l'on fait caresse.
Tout doucement, sous l'air de l'amusement,
L'on attire à soi son aimant.

D'une main timide et tremblante
De Thémire on presse la main;
Deux soupirs, croisés en chemin,
Font rougir l'amant et l'amante.
Tout doucement l'on dit un mot seulement.
L'on voit s'émouvoir son aimant.

Laissez-moi, vous dit la friponne,
Conduire le fil du roman;
Faites votre cour à maman,
Et ménagez sur-tout ma bonne.
Tout doucement on attend l'événement.
L'espoir est un nouvel aimant.

Sur Thémire en vain chacun veille,
Elle échappe à l'œil le plus fin :
Argus s'endormit à la fin;
Mais l'Amour jamais ne sommeille.
Tout doucement il arrive au dénoûment.
Le cœur s'attache à son aimant.

CHANSON

Pour madame Marmontel, le jour de sainte Adélaïde sa fête.

AIR : *De la baronne.*

D'ADÉLAÏDE
Que la fête a pour nous d'attraits !
La simple nature y préside,
Et l'Amour y vient sous les traits
D'Adélaïde.

Adélaïde
M'a dit le secret du bonheur.
Quand mon cœur nageait dans le vide,
Qu'est-ce qui manquait à mon cœur ?
Adélaïde.

Qu'Adélaïde
A bien mis le comble à mes vœux !
Qu'on me relègue en Thébaïde,
Je n'y voudrais, pour être heureux,
Qu'Adélaïde.

D'Adélaide
Les charmes triomphent du temps ;
Elle en suspend le cours rapide,
Et je me retrouve au printemps
D'Adélaïde.

D'Adélaïde
Qu'avec plaisir je suis les lois !

Un esprit doux, sage et solide,
Éclaire le mien par la voix
D'Adélaïde.

D'Adélaïde
La candeur a tout désarmé :
Jusqu'à l'envie au teint livide,
Tout dit du bien, tout est charmé
D'Adélaïde.

D'Adélaïde
Avant d'avoir vu les appas,
J'avais en songe une sylphide ;
La sylphide n'approchait pas
D'Adélaïde.

D'Adélaïde
Vous aimez l'air simple et décent ;
Mais c'est dans le cœur que réside
Le charme le plus ravissaut
D'Adélaïde.

D'Adélaïde
Je n'ose parler qu'à demi :
L'hymen est discret et timide ;
Mais heureux l'époux et l'ami
D'Adélaïde !

PAROLES
D'UN DUO DE LA GARDE.

Sur un air de chasse.

Eh quoi ! tout sommeille !
Amis, qu'on s'éveille.

Au bruit du cor
Peut-on dormir encor?
Dieu de la mollesse,
Sommeil, je te laisse :
Pour un chasseur
Tu n'as point de douceur.

Est-il, pour un cœur,
Rien que n'efface
L'amour de la chasse?
Plein de son ardeur,
On franchit les guérets,
On parcourt les forêts,
On est toujours frais.
Qu'elle a d'attraits!
Eh quoi! tout sommeille! etc.

De Vénus même
La beauté suprême,
Au chasseur qu'elle aime
Donne en vain des lois.
La trompe sonne;
Il part, l'abandonne,
Et sourd à sa voix
Il est dans les bois.
Eh quoi! tout sommeille! etc.

C'est lorsque nous avons mis le cerf aux abois
Qu'il faut entendre
Vanter nos exploits.
Qu'amour en ce moment vienne dicter ses lois;
On devient tendre,
On cède à sa voix.
La beauté, de ses droits
Ne perd rien pour attendre :

Un chasseur vigoureux
N'est point un amant langoureux.

PAROLES
D'UN DUO DE LA GARDE.

Aimons, buvons
Tandis que nous vivons.
La Parque file, et de sa main
Le fuseau peut tomber demain :
Le temps qui passe en vains désirs
Est un larcin fait aux plaisirs.
C'est à Bacchus, c'est à Cypris
Que nos beaux jours doivent leur prix.
Sans cet accord,
On ne vit plus, on rêve, on dort.
Dans la langueur
Dois-je laisser mon cœur ?
Pourquoi ne me couronner pas
Des fleurs qui naissent sous mes pas ?
Si des sens l'usage est un mal,
Le ciel nous fit un don fatal.
Non, s'il défendait d'en user,
Il eût su nous les refuser.
Aimons, buvons, etc.

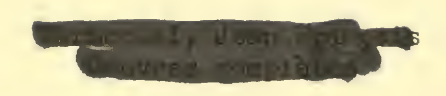
FIN DES MÉLANGES DE POÉSIE

TABLE

DES OUVRAGES CONTENUS DANS CE DIXIÈME VOLUME.

MÉLANGES DE POÉSIE.

FIN DE LA TABLE.


[redacted]

Marmontel, Jean Francois
Oeuvres completes